This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT.

TOME QUATRIEME.

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME QUATRIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. Roux, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

A. 1876

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT.

TOME QUATRIEME.

trui, qui auroit gagné conſidérablement à garder ſon caractere propre. De cette manie de ſe plier à des conventions artificielles, à une exiſtence factice, de ſe façonner à des mouvements étrangers, réſultent une monotonie fatigante, & une impoſture groſſiere dans les ſentiments & dans les idées, qui les alterent, ſi elles ne les anéantiſſent totalement; la mal-adreſſe d'une fauſſe éducation défigure ſouvent la forme heureuſe, ſortie des mains de la nature. Il y a tout lieu de croire que l'homme iſolé ſeroit ſuſceptible de moins de dépravation que l'homme ſocial. C'eſt de l'habitude de nous rapprocher & de vivre enſemble que nous tenons ces traits à peine prononcés & ſans phyſionomie, cette maniere uniforme de penſer, cette impuiſſance d'ame & d'imagination, qui font, des individus, un corps dégradé & quelquefois mépriſable. Oſons être par nous-mêmes, & nous ne contredirons point ces premieres impreſſions que le Ciel a tracées en nous. Si nous ne pouvons nous arracher à cette ſociété ſi dangereuſe, ayons du moins le courage de réſiſter à la contagion de l'exem-

ple. Séparons les abus des acquiſitions profitables. L'hiſtoire que l'on offre ici au public, motive ces réflexions; c'eſt, en quelque ſorte, le triomphe de la nature, & notre ſiecle a beſoin qu'on s'attache à lui préſenter des tableaux de ce genre.

Sur la route de Paris à Lyon, lorſqu'on a paſſé la Bourgogne, ſe trouve un peu avancé dans les terres un petit village, ou plutôt un hameau, que le Ciel a favoriſé de tous ſes dons. La poſition en eſt des plus riantes; il domine la plaine; une montagne couronnée de ſapins le défend des vents du nord; les côteaux ſont chargés de vignobles & d'arbres fruitiers; les vallons abondent en excellents pâturages. Une infinité de ſources dont on a ſu tirer parti, en entretiennent la fraîcheur. L'hyver même ſemble dans ce joli canton reſpirer la verdure; on diroit que l'innocence & la ſimplicité du premier âge l'ont choiſi pour leur aſyle. Ses habitants vivent entre eux, tels qu'une famille honnête qui reſſerre ſes liens par l'amour de la paix & des vertus; tout ce qu'ils font n'eſt qu'un échange de bienfaits: ils ſe conſolent,

s'assistent, se prêtent des secours mutuels; le voisin court cultiver le champ de son voisin, quand ce dernier est malade; vient-il à mourir, on soulage la veuve & les enfants; sont-ils orphelins, on leur sert de pere. Le possesseur de plusieurs animaux domestiques les partage avec celui qui n'en a point; ils s'appellent tous freres. Ces bonnes gens sont peu fortunés, & n'en goûtent pas moins le bonheur; leur vie est exempte de reproches; ils en supportent le poids avec gayeté, & n'ont nul regret de la remettre entre les mains bienfaisantes desquelles ils l'ont reçue, l'envisageant comme un dépôt dont ils n'ont point abusé: leurs derniers regards se tournent vers le ciel avec une confiance qui les fortifie contre les angoisses de la mort, avantage précieux qu'assurément ne connoissent point nos gens du monde.

Une de ces créatures respectables avoit fourni une carriere de quatre-vingt-huit ans; de treize enfants, un seul lui restoit: on le nommoit Bazile; ce jeune homme touchoit à sa dix-septieme année; il n'avoit point dégénéré: il étoit, pour la sagesse des mœurs,

& le zele à remplir ſes devoirs ; le modele de la jeuneſſe du hameau ; une phyſionomie ouverte & extrêmement intéreſſante annonçoit la candeur de l'ame la plus pure & la plus ſenſible ; il avoit appris à lire & à écrire d'un oncle qui occupoit la place de ce que dans les villages on nomme un Magiſter. Bazile poſſédoit tous les agrémens d'un eſprit que peu d'étude auroit ſuffi pour perfectionner ; mais ſes bonnes qualités & ſon amour pour ſes parents étoient encore au-deſſus de ces heureuſes diſpoſitions : la nature même paroiſſoit avoir pris plaiſir à former ſon cœur.

Son pere vit arriver ſa fin avec cette réſignation, le partage des vertueux habitants de ce ſéjour. Mon enfant, dit-il à ſon fils, il ne faut point pleurer : il eſt temps que je finiſſe ; j'ai bien vu des années ſe renouveller ! conſole-toi, Bazile, pour aider ta mere ; la pauvre femme a beſoin que tu la ſoutienne ; je vous laiſſe tous deux dans un triſte état ! Hélas ! j'ai bien ſué, bien travaillé pendant près de quatre-vingts années, pour amaſſer un miſérable morceau de pain ; &, ajoute le

vieillard, en verſant quelques larmes, tu le vois, mon enfant, à peine il me reſte un lit pour mourir! Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant envers Dieu; il eſt notre pere à tous; qu'il répande ſur toi & ſur ma chere Nicole toutes ſes bénédictions; mon fils, il m'a fait la grace de profiter des bons exemples de mon pere; à ton tour, ſuis les miens; ſonge qu'une honnête pauvreté eſt préférable à tout ce que le monde peut eſtimer. Sur-tout, je te le recommande expreſſément, ne va point quitter le village, pour aller demeurer à la ville; on dit qu'il n'y a là ni probité, ni religion. Mon cher enfant, aime toujours bien Dieu & ta mere; je te le répete: elle n'a plus que tes deux bras pour ſe procurer quelque ſubſiſtance... Encore une fois, mes amis, ne pleurez pas; approchez: que je vous embraſſe; que je goûte la ſatisfaction de vous preſſer contre mon ſein. Bazile... Nicole... j'éprouve qu'il n'eſt pas ſi difficile de mourir; & le vieillard, à ces mots, parut moins ceſſer d'être, que tomber dans un ſommeil tranquille qui laiſſoit reſpirer ſur ſon viſage toute la ſérénité d'une ame ſans remords.

Bazile & ſa mere donnerent les premiers jours de leur perte à cette affliction véritable que le temps adoucit ſans l'anéantir. Il eſt des douleurs que nous aimons, qu'on ſe plaît à conſerver, à nourrir au fond de ſon cœur; celle que nous fait éprouver la mort de quelqu'un dont nous devons reſpecter & chérir la mémoire, eſt, ſans contredit, du nombre de ces ſenſations mélancoliques auxquelles mille douceurs ſont attachées. Malheur au conſolateur cruel qui veut nous arracher à ces jouiſſances du ſentiment! garde tes faux raiſonnements, inſenſé & froid diſcoureur, & laiſſe-moi mes larmes.

Le digne vieillard étoit toujours préſent à l'eſprit de Nicole & de Bazile; celui-ci faiſoit entrer le nom de ſon pere dans toutes ſes converſations; on lui conſeilloit d'abattre un arbre qui empêchoit l'agrandiſſement de leur chaumiere! — Mes amis, je n'en aurois point la force, c'eſt mon pere qui l'a planté de ſes mains, & tous les jours il me rappelle que c'étoit ſouvent dans cet endroit que ce bon pere, lorſque j'avois à peine quatre ans, me tenoit ſur ſes genoux, m'embraſſoit, mouil-

loit mon viſage de ſes ſueurs; de ſes pleurs de tendreſſe... Ah! que plutôt cet arbre croiſſe & s'étende encore davantage!... Non, il ne ſauroit m'incommoder. Bazile ſaiſiſſoit toutes les occaſions d'épargner des fatigues à ſa mere. Il échappe à cette bonne femme de dire: Demain, mon fils, tandis que tu ſeras occupé à raccommoder notre toît de chaume, j'irai travailler à cette piece de terre qui a beſoin d'un labour. Bazile ne répond point, profite du temps où Nicole dormoit, & court à ce champ; il revient tranſporté de joie: — Ma mere, il eſt inutile que vous vous leviez ſitôt; repoſez encore: j'ai fait l'ouvrage que vous aviez projetté; préſentement je vais ſonger à la réparation de notre maiſon. — Comment, mon ami! tu as pris cette peine! — Vous appellez cela une peine, ma mere? jamais de ma vie je n'ai goûté plus de plaiſir. Ne penſez qu'à demeurer tranquille; vous commencez à vous ſentir moins de force, & moi, j'ai la vigueur de la jeuneſſe; c'eſt à moi de travailler pour nous deux: je ne vous demande que de m'aimer toujours: je ne ſerai que trop payé de mes tra-

vaux. Et Bazile se jettoit en pleurant dans le sein de Nicole. Un pain noir & de l'eau composoient leur subsistance : mais ils s'aimoient, ils étoient vertueux, & ils espéroient dans un Dieu dont la bienfaisance, ainsi que la justice, sera éternelle.

Tous ces détails superficiels pour ces ames énervées ou profanées auxquelles la nature est étrangere, intéresseront le petit nombre d'hommes sensibles que n'a point encore infecté l'air contagieux des villes. Qu'il suffise de savoir que Bazile disputoit de tendresse avec Nicole, & qu'il vouloit se charger seul du fardeau qu'ont à porter les malheureux agriculteurs. Hélas ! infortunés habitants de la campagne, les citoyens orgueilleux de nos cités sont bien éloignés de vous plaindre : ils ne connoissent pas même les rigueurs attachées à votre condition, ou, s'ils en ont quelque idée, à peine ils vous accordent un sentiment de pitié. Ils savourent ces fruits de la terre dont la culture vous coûte tant de fatigues, qui souvent sont trempés de vos pleurs, sans demander seulement à quelles mains ils sont redevables de ces bien-

faits qui soutiennent leur vie, & flattent leur goût ; mais consolez-vous, objets de leur dédaigneuse ingratitude, vous n'éprouvez ni l'ennui, ni les remords.

La Marquise de Menneval, quoique placée dans un rang exposé à ces maladies de l'ame, avoit eu le bonheur de s'en garantir ; mais rien n'avoit pu la défendre contre les atteintes d'une vive douleur : elle en étoit accablée. Veuve depuis quelque temps, elle venoit de perdre un fils unique qu'elle idolâtroit : le jeune Marquis de Menneval étoit mort de la petite-vérole, au moment que sa mere l'amenoit à Paris du fond de sa retraite, où elle étoit allée le chercher. Il avoit été élevé dans une terre éloignée de la Capitale, presque ignoré, n'ayant auprès de lui qu'un Gouverneur, & un vieux domestique de confiance ; des affaires, dont l'explication entraîneroit trop de détails, avoient obligé ses parents à le tenir ainsi relégué. La Marquise, qui, sans biens de son côté, ne jouissoit d'une fortune considérable que par son mari, se voyoit donc enlever à la fois & son enfant & son état,

ſon douaire lui laiſſant à peine de quoi vivre.

Il eſt néceſſaire de s'arrêter quelques inſtants ſur le Gouverneur : il joue un des premiers rôles dans cette hiſtoire. Remi, c'eſt ſon nom, joignoit à beaucoup d'eſprit, le vif deſir de corriger ſon humble deſtinée. Né au plus bas rang, il brûloit de s'élever au plus haut dégré; deux paſſions des plus ardentes le conſumoient, l'ambition & l'amour des richeſſes; c'étoient ſes divinités, & il avoit conçu le projet de leur tout ſacrifier. On s'attend bien qu'avec cette façon de penſer, Remi étoit capable de vaincre tous les obſtacles, qu'il n'en connoiſſoit point qui pût l'arrêter; il étoit ſouple, inſinuant, adroit, flatteur, poſſédant parfaitement le grand art de la ſociété, la ſcience de ſe plier à tous les goûts, de prendre tous les tons, de ſe revêtir de toutes les formes; ſous tant de maſques divers, il marchoit droit à ſon but; c'étoit le reptile qui ſe traîne, mais qui arrive en rampant où ſon inſtinct l'appelle. Les crimes les plus grands n'euſſent point effrayé Remi, ſi la circonſtance l'eût exigé,

& ſi d'ailleurs il avoit été bien ſûr de ſes précautions & de l'impunité. Je m'apperçois qu'en faiſant ſon portrait, j'ai peint ce qu'on appelle un *homme du monde.* Remi en avoit tous les traits, & en réuniſſoit tous les artifices. Dès le moment que le préſomptueux Gouverneur avoit appris la mort de Monſieur de Menneval, il s'étoit imaginé qu'il pourroit plaire à la jeune veuve, & que ce ſentiment nourri & échauffé par des baſſeſſes ſoutenues, le conduiroit à un excellent mariage. J'ajouterai que Remi avoit reçu de la nature une figure avantageuſe, ces dons de ſéduction, ces petits agréments ſi frivoles aux yeux de l'homme qui penſe, & ſi importants pour la ſociété, une audace ſur-tout que rien ne pouvoit déconcerter, tout ce qu'il faut enfin pour intéreſſer un ſexe, qui, frappé par l'extérieur & livré à ſa foibleſſe, en eſt ſouvent la victime.

Notre intriguant s'étoit trouvé déroute dans la carriere qu'il s'étoit preſcrite; la mort de ſon éleve dérangeoit ſon plan; la Marquiſe ne joignoit plus la richeſſe à la beauté, & ce dernier avantage n'avoit pas, aux yeux de

Remi, le mérite de la fortune. Cependant ſon amour-propre, ou plutôt ſa vanité, l'excitoit à triompher de la vertu de la Marquiſe; il reſtoit auprès d'elle en qualité d'homme inſtruit dans les affaires, & qui veilleroit à ſes intérêts, animé d'ailleurs par le ſeul plaiſir d'obliger; en un mot, ſans en prendre le nom, Remi étoit un intendant zélé, ce qui lui attiroit de la part de Madame de Menneval une confiance illimitée, & ſans doute trop aveugle. Les cœurs honnêtes ne connoiſſent point de bornes dans leur ſenſibilité: la reconnoiſſance eſt un plaiſir ſi doux! ils s'y abandonnent ſans réſerve, & ne ſe gardent pas des ſuites cruelles d'un trop funeſte épanchement. Le perfide Remi comptoit bien mettre à profit cette effuſion d'ame de la Marquiſe; elle verſoit ſes larmes dans ſon ſein. Ce n'étoit point ſon état d'opulence qu'elle regrettoit; c'étoit ſon mari, ſon fils ſur-tout: à cette image, elle tomboit dans une profonde douleur dont l'adroit intendant travailloit à recueillir quelque fruit. Un cœur ouvert à l'affliction, eſt préparé à recevoir les impreſſions de la tendreſſe; & celui qui conſole, n'eſt

pas ordinairement loin de ſe faire aimer.

Madame de Menneval revenoit donc à Paris dans le deſſein de vivre iſolée, & livrée toute entiere à ſon chagrin.

Bazile avoit quitté ſon hameau pour aſſiſter à la fête d'un village ſitué préciſément ſur la route; il étoit, comme diſent les bonnes gens de la campagne, dans ſes *beaux atours*; la Marquiſe s'étoit arrêtée dans ce lieu pour y dîner. Elle étoit, en ce moment, ſeule avec ſa femme-de-chambre; Remi s'occupoit à donner des ordres relatifs à leur voyage. Madame de Menneval apperçoit Bazile; elle s'écrie: Mon fils! Julie, pourſuit-elle, en s'adreſſant à ſa femme-de-chambre, peut-il être une reſſemblance plus frappante? regarde, regarde: c'eſt mon cher enfant que je contemple! ce ſont les mêmes yeux, la même bouche! ô ciel! cette illuſion me rend ma perte plus ſenſible... Julie, que je voye ce jeune homme; que je lui parle; faites-le venir; dis-lui... La Marquiſe ne ſauroit contenir ſon tranſport: elle va avec précipitation au-devant de Bazile, & n'attend point que ſa femme-de-chambre l'ait amené: elle

ne ſe laſſe point de l'examiner, de l'entretenir; vingt fois elle eſt ſur le point de ſe jetter dans ſes bras, de l'arroſer de ſes larmes; vingt fois elle l'appelle ſon cher enfant; toute ſon ame eſt fixée ſur cet objet. Lorſqu'elle ſait qu'il a une mere, qu'il vit avec elle: — Qu'elle eſt heureuſe! elle a un fils! & moi! moi! j'ai perdu mon enfant... tout ce que j'aimois! mon état eſt bien digne de pitié. Quoi! Madame, lui dit Bazile, eſt-ce que les gens de votre ſorte ſont à plaindre? — Ah! mon ami, c'eſt votre mere, qui ne ſauroit connoître l'infortune; le Ciel vous a conſervé à ſa tendreſſe, &... l'aimez-vous bien, votre mere? — Si je l'aime, Madame? je donnerois ma vie pour elle. Quand je ſuis aux champs, expoſé à la grande chaleur, que j'ai bien du mal, de la fatigue, je me dis: c'eſt pour ma mere que je travaille, & auſſi-tôt je ſuis délaſſé, & je redouble mes efforts. Madame de Menneval verſoit des larmes: — Oh! l'excellent cœur! l'excellent cœur! mon fils m'auroit aimée auſſi tendrement! il m'étoit ſi cher (Bazile veut ſe retirer). Ne me quittez point, mon enfant... Julie, qu'il

me touche! je ne ſais quel ſentiment m'agite... je voudrois éloigner ce jeune homme, fuir tout ce qui me rappelle mon fils; & au même inſtant... je ne puis aſſez l'enviſager, l'entendre... qu'il m'attache!... il faut donc que je renonce à des plaiſirs ſi doux, ſi purs!... non, je ne ſuis plus mere! enfin, Bazile eſt prêt à ſe ſéparer de Madame de Menneval: — Mon ami, lui dit-elle avec vivacité, tenez, recevez cette bagatelle (c'étoient douze louis) pour vous reſſouvenir de moi: je vous prie de ne me point refuſer. Bazile rougit, eſt déconcerté: — Nous ſommes pauvres, Madame, mais... nous ne demandons point... — Ah! gardez-vous de croire que je veuille vous humilier... je vous traite... comme mon fils; je deſirerois bien vous être de quelque utilité! votre nom? — Bazile, Madame. — Eh bien, mon cher Bazile! voici mon adreſſe à Paris; écrivez-moi; oui, ſi je pouvois vous rendre ſervice, ce ſeroit un adouciſſement dans mes peines.

Madame de Menneval s'exprimoit avec cette bonté qui fait aimer ce qu'elle préſente; l'orgueil de Bazile ceſſa de ſe ſoulever. La véritable bien-

faiſance porte avec ſoi un caractere ſi touchant, qu'on s'honore plus d'accepter ſes dons que de les refuſer; mais cette façon de faire le bien eſt ſi peu connue! c'eſt ce qui rend le rôle de bienfaiteur ſi difficile à ſoutenir, & celui d'obligé preſque toujours aviliſſant; voilà ce qui ſouvent fait naître ce ſecret dépit, la ſource de l'ingratitude.

Remi n'a pas plutôt rejoint la Marquiſe, qu'elle lui crie : — Monſieur Remi, vous n'avez pas apperçu ici un jeune homme? c'eſt le portrait... c'eſt mon fils lui-même! on ne ſauroit ſe figurer des traits plus reſſemblants : oh! il faut abſolument que vous le voyiez.

L'Intendant a bientôt trouvé le villageois; ils ont enſemble un long entretien. Remi, au ſortir de cette entrevue, s'enfonce dans une profonde rêverie; on diroit qu'il médite un grand projet; il reſte ſeul quelque temps; enſuite il accourt tranſporté à Madame de Menneval : — J'en ſuis frappé, Madame! cela n'eſt pas poſſible! en effet... j'ai cru revoir Monſieur le Marquis : ce jeune homme a ſon âge à-peu-près, ſa

taille, ſa phyſionomie, le ſon de ſa voix. Mon étonnement eſt inexprimable. J'ai beaucoup cauſé avec lui; c'eſt un eſprit naturel, qui n'auroit beſoin que de quelque éducation pour ſe développer; il ſait lire & écrire... oui, Madame, c'eſt bien Monſieur votre fils, à s'y méprendre... Si ce jeune homme pouvoit vous accompagner à Paris! C'eſt une conſolation que le Ciel ſemble vous offrir. L'illuſion du moins tromperoit votre douleur, la ſoulageroit.

La Marquiſe embraſſe avidement ce que Remi lui propoſe : — Mais comment l'emmener avec nous? il me paroît extrêmement attaché à ſa mere, & la pauvre femme de ſon côté auroit ſans doute bien de la peine à s'en ſéparer. Hélas! je le ſens trop! qui peut dédommager de la perte d'un fils?... Je l'avouerai, il a excité en moi un trouble, un intérêt qui me feroit deſirer de ne jamais le perdre de vue. Vous avez raiſon : c'eſt mon cher enfant que je revois, à qui je parle; je ne conçois pas comment j'ai pu réſiſter à mon cœur, & ne point me précipiter dans ſes bras; Bazile m'a fait retrouver dans

mon ame tous les ſentiments de mere ! — Eh ! pourquoi, Madame, ne chercheriez-vous point à vous procurer cette ſatisfaction ? Vous êtes bien aſſurée que je tenterai l'impoſſible pour ſervir vos moindres volontés. N'en doutez point : Bazile nous ſuivra. Ayez ſeulement la complaiſance de faire ici quelque ſéjour ; prétextez une indiſpoſition pour en impoſer à vos domeſtiques, & moi j'aurai ſoin de vous gagner notre villageois.

Madame de Menneval accepte la propoſition ; elle feint de ſe trouver incommodée ; elle revoyoit ſouvent Bazile, qui, à chaque viſite, l'attachoit davantage. Remi paroiſſoit toujours occupé & rêveur. Il déploye toutes les ſoupleſſes auprès du jeune homme : il lui trace un tableau enchanteur de Paris, exalte ſes agréments, le ſort digne d'envie qui attend quiconque n'y demeureroit même que très-peu de jours, vante la bonté de la Marquiſe, ſa délicate bienfaiſance, préſente, en un mot, l'éclat d'une fortune brillante. Bazile l'écoutoit avec attention ; il ſoupiroit ; on voyoit s'élever ſur ſon viſage divers mouvements qui trahiſ-

ſoient le trouble de ſon cœur ; il prend enfin la parole : — Vous m'inſpireriez, Monſieur, un deſir ardent de voir ce Paris, dont, à nous autres villageois, on raconte tant de merveilles ! mais... j'ai promis à mon pere, lorſqu'il étoit prêt de mourir, que je n'irois jamais à la ville, & je ne voudrois point lui déſobéir ; c'eſt un engagement indiſpenſable que j'ai contracté. — On m'avoit dit que vous aimiez votre mere ? — Aſſurément, Monſieur ; elle m'eſt plus chere que tout ce que vous pourriez imaginer ; hélas ! la pauvre femme ! elle n'a d'appui que moi, & j'ai tant de plaiſir à la conſoler dans ſes vieux ans, à lui procurer le morceau de pain que nous mangeons ! Si je la quittois une minute... — Et, mon cher Bazile, ſi c'étoit pour aſſurer à Nicole & à vous un état qui vous mît tous deux à portée d'être heureux le reſte de vos jours ! — Ah ! qu'on faſſe du bien à ma mere, & je ſerai content... ; mais, Monſieur, mon pere m'a répété cent fois qu'il n'y avoit à la ville ni Religion, ni probité ; ce ſont ſes expreſſions : je me les rappelle. — Mon enfant, on en a impoſé à votre pere ; on fait grand cas

à Paris des gens qui ont de l'honnêteté & des mœurs. Au reſte, vous vivrez chez Madame la Marquiſe qui vous regardera comme ſon propre fils; vous aurez abondamment ce qui pourra vous flatter; votre mere viendra nous joindre, ou, ſi vous l'aimez mieux, on lui enverra ici les bienfaits de Madame de Menneval: à propos, elle m'a chargé de vous donner pour votre mere ce nouveau témoignage de ſa libéralité.

Auſſi-tôt Remi fait briller aux regards du villageois, une étoffe de ſoie, qui devoit ſervir à l'habillement de Nicole; il y ajoute une large croix d'or & pluſieurs autres petits préſents de ce genre. Allez donc, reprend l'Intendant, inſtruire votre mere de notre projet; encore une fois, rien ne lui manquera pendant votre abſence; on lui fera tenir tout ce qu'elle deſirera, &, je vous l'ai déja dit, nous vous rendrons bientôt à ſes embraſſements, où elle viendra partager à Paris la haute fortune que nous vous y préparons.

Bazile vole à ſa chaumiere: il commence d'abord par développer l'étoffe précieuſe; Nicole ne ſauroit trop l'ad-

mirer : — Oh ! *comme c'eſt ſuperbe !* qu'eſt-ce que cela ſignifie, mon ami ? — Ma mere, vous la trouvez donc belle, cette étoffe ! eh bien !... elle eſt à vous ! — Tu dis... — C'eſt un préſent de cette Dame de Paris, dont je vous ai apporté douze louis l'autre jour. Voilà de quoi vous faire un *juſte* & une *cotte*... oh *Dame !* il n'y aura perſonne dans la Paroiſſe qui ſoit auſſi *brave* que vous ! comme on va nous envier ! chacun dira : Et voyez donc la mere Nicole ; quand ce ſeroit une *Dame !* Ma bonne mere, je ne me poſſede pas de joie ! allez... graces à Dieu ! nous ne ſerons pas toujours pauvres.

Le jeune homme brûloit de parler : il entre dans les détails de ſon heureuſe aventure : mais quand il vient à balbutier que cette Dame de qualité deſireroit le mener à Paris, c'eſt alors que Nicole laiſſe éclater toute la ſenſibilité d'une ame maternelle : — Bazile, tu m'abandonnerois pour aller à cet indigne pays où l'on dit... qu'on oublie tout ? tu ne te reſſouviens donc plus de ce que t'a recommandé expreſſément ton pere, de ne pas ſortir de notre village ! point de fortune à ce

prix,

prix, mon cher ami; il eſt vrai que nous ſommes pauvres : mais on n'a rien à nous reprocher ; contentons-nous du peu que nous avons ; nous travaillons ; nous nous donnons bien de la fatigue : mais, encore un coup, nous ſommes d'honnêtes gens. Tiens, reprends ta belle robe, & tous ces *affiquets*, & ne nous quittons point. Si l'ouvrage te rebute, je m'efforcerai de le faire ſeule; Bazile, que j'aye la conſolation de te voir, de t'embraſſer ! Va, toutes ces riches Dames de Paris ne ſavent pas, comme moi, ce que c'eſt que d'aimer ſon cher enfant.

Le lendemain matin, on apporte à Bazile un habit d'un beau drap, & bien différent de celui qu'il portoit ; ſes yeux revenoient ſans ceſſe s'y attacher : mais lorſqu'il regardoit ſa mere, il renonçoit à ſon départ, & alloit pleurer dans ſon ſein.

Remi vient les viſiter ; c'eſt dans cette occaſion qu'il développe ſon art de ſéduire. Il reparle continuellement à Bazile du bien qu'il ſera en état de faire à Nicole ; le jeune homme flottoit dans l'incertitude ; il avoit le cœur ſucceſſivement emporté de la Marquiſe à ſa

mere, & d'une perſective éblouiſſante, au tableau abject de ſon humble cabane. La bonne femme le voyant dans ces irréſolutions, va ſe jetter, en pleurant, aux pieds de Madame de Menneval, la conjure de lui laiſſer ſon fils. C'eſt par ces organes ſimples & vrais que la nature nous frappe de ſon énergie. Madame de Menneval verſe des larmes avec la villageoiſe, eſt prête à céder à ſa priere: — Non, ma bonne, je ne vous cauſerai pas ce chagrin. Hélas! j'ai été mere comme vous! j'ai éprouvé que rien n'auroit été capable d'arracher mon fils de mes bras.

Le croiroit-on? l'artificieux Intendant, qui rouloit dans ſa tête un projet des plus hardis, vient à bout par ſes diverſes ruſes de faire évanouir les généreux ſentiments de Madame de Menneval. Bazile enfin eſt enlevé, en quelque ſorte, du ſein de Nicole, couvert des pleurs maternels, lui-même verſant un torrent de larmes, & promettant à ſa mere qu'elle le reverroit bientôt, & qu'il la rendroit heureuſe. Ce qui étonnera peut-être davantage, c'eſt la foibleſſe de Madame de Men-

neval ſi attendrie d'abord ſur Nicole, &, par une révolution ſinguliere, s'abandonnant enſuite aux coupables inſinuations de Remi : mais qu'on obſerve que quelque vertueuſe que fût la Marquiſe, on pouvoit lui reprocher cette molleſſe de caractere qui ſouvent précipite la plupart des perſonnes de ſon ſexe dans des égarements dont elles ne ſauroient ſe garantir.

Ils voyageoient à petites journées; chaque inſtant ajoutoit un nouveau dégré d'intérêt au ſentiment de Madame de Menneval pour le jeune villageois; il parloit inceſſamment de ſa mere, du plaiſir qu'il goûteroit à la revoir, à lui procurer un ſort tranquille, à ſoulager ſa vieilleſſe. La Marquiſe, à ces récits, laiſſoit couler de douces larmes. Pour l'Intendant, à meſure qu'ils approchoient de Paris, il prenoit un viſage plus ſombre, un air plus réfléchi; il avoit les yeux fixés tantôt ſur Bazile, tantôt ſur Madame de Menneval; quelquefois il ouvroit la bouche pour parler à la Marquiſe, & tout-à-coup il gardoit un profond ſilence. Ils étoient à une vingtaine de lieues de la Capitale. Remi témoigne une agitation pro-

digieuſe. Madame, dit-il à Madame de Menneval, avant que d'arriver, oſerois-je vous demander une demi-heure de converſation ? La Marquiſe ne ſait pour quel ſujet ; cependant elle accorde à Remi l'entretien qu'il deſire. Ils ſe trouvent ſeuls dans une chambre ; l'Intendant a ſoin de prendre garde ſi on ne les écoute pas ; enſuite il ferme la porte avec la même précaution, & d'un air myſtérieux, vient s'aſſeoir auprès de Madame de Menneval, puis paroiſſant s'occuper d'un diſcours préparé : — Je n'imagine point, Madame, que vous puiſſiez douter de mon attachement ; je penſe avoir ſuffiſamment prouvé que vos intérêts m'étoient auſſi chers que les miens propres, & peut-être ſi la circonſtance l'exigeoit, vous ferois-je le ſacrifice de ce qui me touche davantage. Vous n'ignorez point que dans le monde on daigne me rendre quelque juſtice ; on convient que je ſuis en état de donner d'excellents avis, & de porter des lumieres ſur les affaires les plus embarraſſées & les plus délicates. Je vois, Madame, avec plaiſir que Bazile a excité en vous un intérêt qui ſans doute

ne fera qu'augmenter ; il me paroît néceſſaire à votre cœur : il vous rappelle un fils : mais, Madame, il vous attachera encore bien davantage, lorſque je vous aurai communiqué un projet.... votre ſort en dépend.

Remi s'arrête à cet endroit ; il examinoit la Marquiſe qui l'écoutoit avec une attention ſans ceſſe plus marquée ; enſuite il reprend la parole, & toujours d'un ton qui ſembloit annoncer un entretien important : — Oui, Madame, c'eſt en quelque ſorte de votre exiſtence qu'il s'agit. Vous ne ſauriez vous diſſimuler que la fortune eſt réellement la vie, que ſans la richeſſe, on traîne des jours dont la durée n'eſt qu'un long ſupplice. J'ai peſé ce qu'on appelle vertu & vice : j'ai vu que l'on pardonnoit tout au bonheur, & que le malheur avoit l'air coupable ; que ſans cette fortune, la beauté, les talents, l'eſprit, la grandeur d'ame étoient des préſents du Ciel fort inutiles, & quelquefois devenoient pour nous une ſource de mortifications & de chagrins. Vous, Madame, par exemple, qui réuniſſez toutes les graces, dont le mérite eſt égal à la naiſſance... Monſieur,

interrompt Madame de Menneval, laiſſons-là mes agréments, venons à l'objet de cette converſation. — La mort de Monſieur votre fils vous a frappé de tous les coups ; elle vous cauſe la douleur la plus vive, & vous enleve un bien conſidérable, change votre état, (paſſez-moi l'expreſſion, Madame,) en une ſituation qui ne differe guere de la pauvreté. — Je le ſais, Monſieur. Eh ! ce n'eſt point là ce que je pleure : c'eſt un enfant qui m'étoit cher, & qui ne me ſera point rendu ! — Bazile ; Madame, adoucira cette perte : mais encore une fois, il peut vous être d'une plus grande utilité. Il ne tiendra qu'à vous de conſerver votre rang, votre opulence, de ne pas vous laiſſer dévorer par d'avides collatéraux parents de Monſieur de Menneval, & indignes de lui appartenir ; attendez-vous à leur mauvaiſe humeur, à leur cupidité, à des procès ſans nombre dont peut-être vous mourrez la victime... C'eſt le Ciel qui vous envoye ce jeune villageois... J'en ai aſſez dit... — Monſieur... Monſieur... expliquez-vous... tout ceci eſt une énigme... — Qu'il vous ſeroit facile de deviner, Madame ! J'avois cru

parler clairement. (Remi baiſſe le ton.) Monſieur votre fils n'avoit approché ſa famille, que dans ſa plus tendre enfance; enſeveli dès ſes premieres années dans une terre iſolée, il n'étoit guere connu que de moi & du vieux Chambéri, ainſi que de votre femme de chambre qui vous eſt extrêmement attachée... — Eh bien! Monſieur... — Trouveriez-vous bien difficile... de lui ſubſtituer... La Marquiſe ſe leve avec indignation: — N'achevez pas, Monſieur; que voulez-vous? que me propoſez-vous? & c'eſt-là votre projet? mon déshonneur, un artifice abominable, un crime.... — Je vous le demande en grace, Madame, remettez-vous... vous ne m'avez point entendu; daignez-vous raſſeoir; oui, ayez la bonté de m'écouter un inſtant, un ſeul inſtant, je vous en conjure. Souvenez-vous que c'eſt le déſintéreſſement le plus pur qui m'anime & qui vous conſeille. D'ailleurs, vous êtes bien la maîtreſſe de céder à mes repréſentations, ou de vous y refuſer; je ne propoſe mes idées que pour les ſoumettre aux vôtres. On ne fera que ce que vous deſirerez. Dites-moi, je vous

prie, Madame, qu'appellez-vous crime ? le premier des crimes eſt d'être dans l'infortune. Je n'emprunte point des couleurs romaneſques, comme la plupart des hommes qui n'ont dans la bouche que d'éternelles impoſtures; je vous préſente le tableau de la vérité, de l'expérience : rien de plus effrayant, de plus révoltant, de plus condamnable que le malheur. Je ſuis forcé de vous le redire : tous ces avantages que la nature vous a prodigués, dénués de la richeſſe, vous nuiront plutôt qu'ils ne vous ſerviront; vous êtes ſenſible : à chaque inſtant vous eſſuyerez de ces mortifications homicides qu'on a de la répugnance à s'avouer à ſoi-même. La comparaiſon de votre état préſent avec votre ſituation paſſée ſera pour votre ame une image d'autant plus déſolante qu'on ne ſe fait point au mépris, & je ne dois point vous le cacher : on vous dira le contraire, & on vous en impoſera : le mépris eſt le partage néceſſaire de l'adverſité ; voilà le trait aſſaſſin qui la pourſuit, qui la déchire, & dont rien ne peut la ſauver. D'ailleurs, Madame, qui ſouffriroit de la privation d'un bien qu'aſſurément Monſieur de

Menneval vous eût laiſſé, s'il avoit prévu ſa fin ſi prochaine? des parents qu'à peine il connoiſſoit, qui ont accumulé d'immenſes richeſſes, la plupart indignes de leur extraction, & qui déshonorent par leur conduite la mémoire de votre époux. En profitant donc d'une fortune qui ſemble s'offrir ſous vos mains, qui réellement vous appartient plus qu'à ces eſpeces de raviſſeurs qui abuſent des loix, vous êtes bien ſûre d'entrer dans les vues de votre mari. Vous tirez de la pouſſiere la vertu, le mérite, & Bazile en eſt rempli; vous créez, en quelque ſorte, un ſecond fils qui vous tiendra lieu de celui que vous pleurez, qui aura pour vous de la reconnoiſſance, de la tendreſſe; vous ſerez la bienfaitrice de la ſociété, en mettant dans ſon ſein un individu qui, graces à vos leçons & aux miennes, pourra l'honorer, la ſervir, lui être utile. C'eſt bien plus, que d'enrichir une famille: par-là vous répandez vos dons ſur le corps général de l'humanité; vous corrigez ces abus tyranniques que la nature déſavoue; vous placez ſon heureux ouvrage dans ſon jour... Ce ſont là, Madame, de ces obſerva-

tions approfondies qui échappent aux eſprits médiocres... — Je ne reviens point de ma ſurpriſe! vous, Monſieur, que j'ai cru ſi vertueux, que j'avois choiſi pour donner des inſtructions à mon fils!... — Eh! Madame, ce n'eſt point à la vertu que je manque : c'eſt à d'abſurdes conventions, que le ſage, ſelon les circonſtances, doit adopter ou rejetter; il s'habille ſuivant les ſaiſons; & dans le moral, tout reſſemble à-peu-près à nos habillements : notre utilité, Madame, notre bien-être, voilà notre unique objet, le but de tout ce qui exiſte. En faiſant le bonheur de Bazile, vous aſſurez le vôtre. Maîtreſſe d'un bien ſuffiſant pour céder à vos penchants, combien d'infortunés vous devront alors leur ſoulagement, tandis que tombée dans un état au-deſſous de la médiocrité, vous n'auriez à leur offrir qu'une pitié ſtérile? & quels tourments pour une ame ſenſible! le beſoin d'obliger n'eſt-il pas le premier de ſes tranſports, ainſi que de ſes plaiſirs? Etre privé de cette ſatisfaction, eſt le comble du malheur. J'irai plus loin : c'eſt outrager, c'eſt bleſſer l'humanité, que de ne pas retrancher à des gens in-

dignes de posséder des richesses, les moyens d'être arrogants, durs, ingrats, avares... — Mais, Monsieur, le mensonge atroce, le vol que je fais aux héritiers de mon mari, comment le justifier ?... Vous avez beau vous appuyer de raisonnements spécieux & qui ne sauroient être vrais, il m'est impossible de me le déguiser : je me souillerois d'une bassesse infâme, punissable... N'espérez point me surprendre : je serois très-portée à rapprocher Bazile de moi pour la vie, à tromper mon chagrin, en me figurant que j'éleve mon fils. J'aurois goûté une satisfaction inexprimable à faire du bien, à secourir ceux que l'adversité poursuit : mais je suis déterminée à me voir moi-même plongée dans cette infortune si accablante, plutôt que d'en sortir par une action dont la pensée seule me fait horreur. — Peut-être, Madame, craignez-vous l'indiscrétion ? j'ai tout arrangé, vos domestiques n'ouvriront jamais la bouche ; je sais comment m'assurer de leur silence..., nous l'acheterons... — Que dites-vous, Monsieur ? vous avez eu l'audace.... Je vais éclater. Je renvoye à l'instant Bazile à sa me-

re, & nous ne nous reverrons jamais.

On penſe après ce refus ſi bien articulé de la Marquiſe de ſe prêter à des ſuggeſtions criminelles, que Remi ne tentera plus de nouveaux efforts : il n'eſt point déconcerté ; il redouble ſes aſſauts ; il ſait qu'un ſexe qui réunit tous les charmes, eſt jaloux d'en conſerver l'éclat, d'en étendre l'empire, que la femme la plus ſage n'eſt point exempte du deſir de plaire : il ne ceſſe d'expoſer aux yeux de Madame de Menneval l'opulence comme l'ame & l'entretien de la beauté ; il a déployé tout ſon génie corrupteur : nous l'avons dit : la foibleſſe dégradoit les vertus de Madame de Menneval. Enfin, le coupable Remi l'emporte. Il a égaré la Marquiſe, l'a fait tomber dans le piege. Il ſe charge de mettre en œuvre les reſſorts qu'il a inventés : on eſt ſûr de la diſcrétion du peu de perſonnes qu'il a fallu aſſocier à l'exécution du complot. Il eſt donc décidé que Bazile paſſera pour le fils de Madame de Menneval ; mais il n'eſt pas temps encore qu'il paroiſſe : Remi prendra le ſoin de l'y préparer ; il répond du ſuccès ; il

écarte les craintes, les irréſolutions, les remords.

Ils ſont arrivés à Paris, & l'acteur principal de l'eſpece de comédie que Remi a imaginée, eſt auſſi-tôt conduit dans une maiſon ſolitaire, ſituée à l'extrêmité d'un des fauxbourgs de la Capitale. Il n'eſt viſible que pour la Marquiſe, ſon inſtituteur, & le vieux domeſtique Chambéri.

Remi va répandre par-tout le retour de Madame de Menneval; il n'oublie point d'ajouter que le Marquis ſon fils eſt revenu avec elle, & que la petite-vérole, dont il ſort à peine, a obligé ſa mere de le tenir éloigné du monde pour quelques mois.

L'honnêteté de la Marquiſe ſe révoltoit ſans ceſſe, & ſans ceſſe elle étoit ſubjuguée par l'audacieux Intendant qui l'aſſerviſſoit; lorſqu'on lui parloit de ſon enfant, elle ne pouvoit cacher ſon embarras: l'adroit Remi, qui ne la perdoit point de vue, accouroit la raſſurer: il s'emparoit de la converſation, & rempliſſoit, avec une hardieſſe ſoutenue, le roman ſur le jeune Menneval. Il n'étoit frappé que du motif qui l'engageoit à riſquer une

pareille démarche ; maître du ſecret de la Marquiſe, d'un ſecret ſi important, il lui ſeroit aiſé de la contraindre au mariage qu'il méditoit, s'il ne parvenoit point à la ſéduire & à lui plaire. Voilà ſur quelle image Remi tenoit ſes regards attachés ; & il poſſédoit l'art de cacher ce but de toutes ſes actions, de tous ſes deſirs, de tous ſes artifices. Il avoit ſur-tout cette qualité ſi néceſſaire à quiconque brûle de *faire fortune*, le talent de ſe rendre utile ; c'eſt par-là qu'on ſe concilie la faveur, qu'on l'enchaîne. Voulez-vous ſur-tout maîtriſer un ſexe doux & charmant, qui vole au-devant du joug : flattez ſes goûts, conſacrez ſes caprices, ſachez l'amener au point d'avoir réellement beſoin de votre appui. La vertu, dira-t-on, repouſſe ces manœuvres : mais c'eſt-là ce qui ouvre au vice tant de chemins différents, ce qui lui procure une félicité apparente. Il eſt vrai que cette félicité ſi fauſſe n'eſt pas ce bonheur pur & inaltérable dont jouit l'homme vertueux ; ni les richeſſes, ni les grandeurs ne le ſéduiſent : c'eſt la paix de l'ame qu'il recherche : Cromwell, ſouverain du monde entier, &

dans l'eſpace d'un regne de quatre-vingts ans, eût-il goûté un quart d'heure de la vie de Fénelon ou de Catinat ?

Remi étoit aſſez à plaindre pour préférer le bien & l'éclat, à la probité. Il lui reſte préſentement à pourſuivre un ouvrage commencé, ſelon lui, ſi heureuſement. On attaque d'abord notre jeune villageois par tous les endroits foibles de l'humanité : on excite ſon orgueil ; on lui inſinue le fol amour de ſoi-même, la ſtupide vanité, le goût frivole de la parure. On lui apporte pluſieurs habits élégants à choiſir ; Remi & le valet-de-chambre l'inſtruiſoient dans toutes ces ſérieuſes bagatelles qu'on nomme *l'air du monde*. La nature s'étoit montrée ſi bienfaiſante envers Bazile ! l'art avoit peu à faire pour le placer au nombre des ſéducteurs à la mode. Malgré l'eſpece d'enchantement où l'on cherchoit à le retenir plongé, il ne ceſſoit cependant de regretter ſa mere ; il lui écrivoit ſouvent, & lui faiſoit tenir l'argent que Madame de Menneval lui donnoit.

Le nouvel état de Bazile, quelque préférable qu'il lui parût être au premier, lui cauſoit de l'inquiétude ; il

s'attachoit en vain à pénétrer la raiſon qui répandoit autour de lui la défiance & le myſtere ; il n'alloit point ouvertement dans Paris ; les promenades lui étoient interdites. Remi paſſoit des journées entieres à le faire lire, à converſer avec lui. La Marquiſe, en l'approchant, laiſſoit éclater une ſatisfaction mêlée de triſteſſe ; elle rediſoit, à chaque inſtant, comme emportée par un mouvement involontaire : Que n'eſt-il mon fils ! Elle regardoit le jeune homme attentivement : ſes yeux ſe couvroient de larmes ; quelquefois elle le repouſſoit avec humeur ; un trouble inconcevable ſe faiſoit voir dans toutes ſes actions ; Bazile lui en témoignoit ſa peine ; après ſa mere, Madame de Menneval étoit ſans contredit ce qu'il aimoit le plus : mais il ne cachoit point que la vue de Nicole manquoit à ſon bonheur. Il ne s'entretenoit que de la joie qu'il reſſentiroit à revoler dans ſes bras, à verſer ſur elle tous les bienfaits qu'il auroit reçus de la Marquiſe.

L'auteur de l'intrigue déſeſpéroit d'amener ſon éleve où il vouloit le conduire. Il prévoyoit que jamais le jeune

homme n'adopteroit l'impreſſion qu'on eſſayoit de lui inſinuer, que la mere, en un mot, ſeroit un obſtacle inſurmontable à l'exécution de ſon projet. Que fait-il ? Remi s'étoit apperçu que Bazile nourriſſoit un fonds de ſenſibilité dont l'eſſor n'attendoit qu'un objet pour ſe développer ; le jeune homme touchoit à cet âge où la moindre étincelle produit l'incendie de l'amour. L'artificieux Intendant lui fait voir, comme par haſard, dans un jardin auprès de Paris, une beauté naiſſante, ou plutôt une enchantereſſe contre laquelle tout autre même qu'un cœur neuf & ſans expérience n'auroit pu ſe défendre. En effet, Mademoiſelle d'Amerville, c'eſt le nom de la jeune perſonne, réuniſſoit tous les charmes, la taille déliée, les cheveux d'une couleur ſéduiſante, un front où la dignité & la candeur s'élevoient à la fois, des yeux qui raſſembloient la langueur, la vivacité, la modeſtie, le feu de l'ame, la ſéduction de l'attendriſſement, une bouche ; c'étoit-là que dominoit l'attrait de la volupté : c'étoit de ces levres de corail que s'élançoit le trait qui portoit l'atteinte déciſive.

Remi lit dans les regards de ſon diſciple : il ſurprend le ravage qu'a produit un ſeul moment de la préſence de Mademoiſelle d'Amerville ; dès cet inſtant, il enviſage ſon triomphe comme aſſuré : Bazile ne ſe raſſaſioit point de cette vue, il veut parler à ſon conducteur ; il ne faiſoit que balbutier, quand Remi lui propoſe d'entrer dans le jardin. Il s'arrache à ſon ivreſſe ; nouvelles graces, nouveaux enchantements qui le frappent dans Mademoiſelle d'Amerville. Le ſon de ſa voix eſt ſi flatteur ! ſa politeſſe a tellement la douceur & le charme du ſentiment ! un torrent de délices s'eſt répandu dans l'ame du jeune homme ; il eſt tranſporté d'amour : l'habile intriguant l'enleve à propos à cette ſituation violente. Bazile ne voit plus l'auteur de ce bouleverſement ſubit de tous ſes ſens : mais il emporte le trait mortel qui l'a bleſſé ; le peu de mots échappés à cette charmante perſonne ſont gravés dans ſa mémoire, ou plutôt dans ſon cœur ; ils y ont laiſſé une impreſſion que l'Intendant aura ſoin encore d'approfondir.

Remi laiſſe ſon pupille à cette mé-

lancolie qui eſt bien le caractere & l'expreſſion de la paſſion véritable : il ſe hâte de courir chez Madame de Menneval : — Madame, nous avons vaincu : Bazile enfin eſt à nous, & ne ſauroit nous échapper ! Vos bienfaits, mes ſoins, ſa vanité contente, rien n'étoit capable de nous l'aſſervir : l'idée de revoir ſa miſérable retraite, de retourner auprès de ſa mere, nous l'arrachoit. Il ne rompra plus nos liens : j'ai ſu que Mademoiſelle d'Amerville étoit à ſa campagne : j'ai entraîné Bazile vers ce ſéjour : un haſard heureux a permis qu'elle fût ſeule dans ſon jardin ; notre jeune homme ne l'a pas plutôt entrevue qu'il en eſt devenu idolâtre. J'ai feint d'avoir fermé les yeux ſur l'agitation qu'il éprouvoit ; j'ai profité d'un moment où la jeune perſonne étoit ſeule encore ; nous ſommes entrés dans le jardin : elle a dit à Bazile quelques mots qui ont achevé ſa défaite. Je l'ai ramené chez lui enivré, éperdu, accablé des nouveaux ſentiments qui le tourmentoient. C'en eſt fait ! nous en diſpoſerons à notre gré : c'eſt une argile qui aujourd'hui prendra dans mes mains toutes les formes

qu'il vous plaira de lui donner. Daignez ſeulement, Madame, ne vous point oppoſer au plan que j'ai imaginé; je vous le répete : je me charge de la réuſſite : votre fortune eſt affermie, Madame, & vous avez retrouvé votre fils.

La foible Madame de Menneval dont l'indolence n'oſoit réſiſter à l'aſcendant de Remi, s'abandonne entiérement à ſa coupable intelligence, & laiſſe, en gémiſſant, ſe tramer un complot qui bleſſe à la fois la vérité & l'honneur.

Que penſoit Bazile livré à lui-même? jamais il n'a ſenti de pareils tranſports; c'eſt un feu ſubtil qui court dans ſes veines, que chaque inſtant augmente. Il étoit plein de tendreſſe pour ſa mere; il croyoit qu'on ne pouvoit aimer davantage : mais quelle différence de ces ſentiments avec ceux dont l'a enflammé Mademoiſelle d'Amerville! Oſera-t-il bien la revoir, lui parler? lui convient-il d'aimer une *Demoiſelle de cette condition?* Encore ſi elle étoit ſon égale, il pourroit aſpirer à l'épouſer. Quelque fortune que lui procure Madame la Marquiſe, jamais il ne parviendra à s'élever juſqu'à cette divine perſonne; elle eſt ſi remplie de charmes!

& il eſt ſi peu fait pour lui offrir ſon cœur! il ſent bien, il ſent vivement tout ce qu'elle inſpire : mais il n'aura jamais aſſez de *ſcience* pour lui exprimer à quel point il l'aime. Je me proſternerai à ſes genoux, diſoit-il en lui-même, comme devant une divinité, & je lui redirai tant de fois & avec tant d'ardeur combien elle eſt belle, combien je l'adore! a-t-on beſoin d'eſprit pour dire que l'on aime, quand c'eſt auſſi ſincérement, auſſi tendrement, auſſi vivement que je l'éprouve? O adorable perſonne! comme ce qu'elle m'a dit retentit encore dans mon cœur! comme mon ame étoit ſur ſa bouche!... je n'ai rien vu de pareil dans notre village ; il faut avouer que ces Dames de Paris ont un air.... je ne la verrois plus! ah! j'en mourrois! j'en mourrois! Il faut que je parle à Monſieur Remi, que je lui faſſe part de tout ce que je ſouffre. C'eſt un mal que de vivre ainſi, & cependant je ſerois bien fâché qu'on me guérît. Le beſoin de pleurer me ſuffoque, & quand ces larmes m'échappent, je ne ſais, elles ont pour moi une douceur que je préférerois à tous les plaiſirs imaginables ; elles

me ſemblent couler du fond de mon cœur même ; que je chéris ma douleur ! je voudrois toujours être ſeul, & m'occuper, me remplir de cette divine perſonne !... Ah ! ma mere, ma mere, pourquoi vous ai-je quittée ?... je reſte à Paris, m'y voilà retenu, enchaîné ! non, je n'aurai jamais la force de retourner à notre village.

L'Intendant ſuivoit, en quelque ſorte, de l'œil les progrès de ſa ruſe : il revient auprès de Bazile, & ſe garde bien de l'interroger ſur cette mélancolie ſubite dont il ne pénétroit que trop la cauſe : — Allons, mon cher Bazile, prenez un air ouvert ; livrez-vous à la gayeté..... aux eſpérances les plus ſéduiſantes. Mon ami... je vous l'ai dit : une fortune étonnante ſe prépare pour vous. — Monſieur... cette Demoiſelle... — Eh bien ! cette Demoiſelle... — Elle eſt bien aimable, Monſieur ! — Aſſurément, c'eſt une des plus belles perſonnes de Paris, fille de qualité, & qui aura de très-gros biens... avouez, Monſieur le Marquis... — Monſieur le Marquis, Monſieur ! Eh ! depuis quand, s'il vous plaît, me donne-t-on ce nom ? vou-

driez-vous vous moquer de moi ? — Ce n'eſt point une plaiſanterie, mon cher Bazile ; il ne tient qu'à vous d'avoir le nom de Marquis, de l'être effectivement & pour toujours : mais... tu es ſi niais, ſi amoureux de ton village, de ta vieille Nicole... — Ma mere, Monſieur ? je la chéris plus que jamais, & je ne puis m'accoutumer à cette ſéparation ! je ſuis ſûr qu'elle eſt bien triſte en ce moment... eſt-ce que nous ne la reverrons plus ? — De qui me parlez-vous ? — De cette Demoiſelle que vous appellez Mademoiſelle d'Amerville... Monſieur Remi, ſi nous allions de ces côtés... nous la verrions encore. — J'y conſens, aux conditions que vous vous déférez de votre ſimplicité groſſiere qui n'eſt, mon enfant, qu'une ruſticité des plus déſagréables... Un homme de la campagne, j'en ſuis certain, ne ſeroit point du goût de cette Demoiſelle. Vous avez beau vous en défendre : je ne vous appellerai plus que Monſieur le Marquis... vous ſaurez un jour la raiſon... promettez-moi ſeulement de ſuivre avec une docilité aveugle mes volontés... — Je reverrois cette Demoiſelle, Monſieur Remi ?

— Si vous m'obéiſſez. — Oh ! tout ce que vous voudrez ; tout ce que vous voudrez.

Deux puiſſants ennemis attaquoient le pauvre Bazile, la vanité & l'amour.

Remi, qui avoit ourdi ſa trame avec tant d'habileté, s'informe exactement des démarches de Mademoiſelle d'Amerville : il apprend qu'elle eſt invitée à une noce de village. Il en inſtruit ſon éleve, en lui diſant : Souvenez-vous que ce n'eſt plus à Bazile que je m'adreſſerai, que c'eſt à Monſieur le Marquis de Menneval... (Le jeune homme étonné veut l'interrompre.) Ne m'avez-vous pas donné votre parole que vous ſeriez docile ? Croyez que j'agirai pour vos intérêts : je vous mene à cette même campagne où eſt ſituée la maiſon de cette Demoiſelle ; elle doit aſſiſter à une noce ; je vous mettrai de la partie ; elle y ſera avec ſon oncle & deux de ſes parentes ; & ſi vous voulez les aborder, voir en un mot la jeune perſonne & cauſer avec elle, il faut abſolument que vous paſſiez pour Monſieur le Marquis de Menneval. — Mais, Monſieur... — On ignore ici la mort de ce jeune Seigneur ; ſans cette précaution,

caution, à quel titre croiroit-on que la Marquiſe vous connoît & vous protege ? & ... Mademoiſelle d'Amerville vous eſt chere, n'eſt-il pas vrai ? — Je la verrai donc, Monſieur Remi... allons : je me ſoumets entiérement à vous.

Bazile s'eſt donc laiſſé vaincre par le ſéducteur ; il ſe voit revêtu de l'habit le plus élégant ; il s'admire lui-même dans des glaces flatteuſes, qui, ſous un coup d'œil, lui préſentent tous les agréments de ſa figure. Madame de Menneval entre, Remi prend la parole : Madame la Marquiſe, vous voyez Monſieur votre fils. C'eſt lui-même trait pour trait, dit la Marquiſe. L'Intendant continue, en ſe tournant vers Bazile : Allez donc baiſer la main de Madame votre mere ! Avouez, Madame, qu'il eſt charmant dans cet habit ; nous avons aujourd'hui des deſſeins de noces ; nous devons y trouver une des premieres beautés de Paris, Mademoiſelle d'Amerville. — Je connois beaucoup ſa famille, & il ne tient qu'à mon fils de la voir ſouvent chez moi. Elle vient chez vous, s'écrie Bazile !

Madame de Menneval entre à ce ſujet dans des détails qui flattent le jeu-

ne homme. Prenez congé de Madame votre mere, interrompt Remi; Madame la Marquiſe a bien mérité ce nom de votre part: où trouveroit-on une bienfaictrice plus généreuſe? Bazile n'entendoit plus, ne voyoit plus que Mademoiſelle d'Amerville: il brûloit d'être auprès d'elle. Ils ſont partis; & dans le chemin, Remi lui rappelle encore ſes leçons.

La bonne Nicole étoit loin d'imaginer que Bazile étoit un Marquis. Elle en recevoit des lettres qu'elle ſe faiſoit lire; les préſents & l'argent qu'il lui envoyoit, excitoient ſa ſenſibilité: ils lui étoient très-utiles: mais elle ne ceſſoit de redire: toutes les fortunes du monde me cauſeroient moins de ſatisfaction que le plaiſir d'embraſſer mon cher fils; j'ai beau vouloir me vaincre: je ne puis vivre ſans le voir: qu'alloit-il faire à la ville? n'avons-nous pas chacun deux bras? ſont-ce les beaux habits, la bonne chere qui rendent heureux? oh! que je ne mange que de notre pain bis! que je n'aye aucune de ces *bravoures* ſi ſuperbes, & que je puiſſe voir & embraſſer Bazile tout à mon aiſe! Je ſerai bien plus contente

eſt-ce qu'il y a quelque choſe de plus cher que ſon enfant ?

Bazile paroît à cette noce ; il fixe tous les regards ; graces à la nature & aux ſoins de l'inſtituteur, il ne pouvoit guere s'annoncer dans la ſociété de jeune homme plus aimable. Mademoiſelle d'Amerville ne fut pas la derniere à reſſentir tout le charme d'un extérieur ſi ſéduiſant ; Remi préſente ſon diſciple comme Monſieur le Marquis de Menneval : l'oncle de la jeune perſonne le comble d'honnêtetés, & la niece partage en ſecret les ſentiments qu'elle a fait naître.

Cette ſeconde entrevue acheva d'enflammer Bazile : il eſt plein de ſa paſſion. Il n'appartient qu'aux ames neuves & qui ne ſont point corrompues, de ſe pénétrer de l'ivreſſe de l'amour ; tous ſes feux conſumoient le jeune homme. C'eſt alors que ſon maître croit être parvenu au moment de haſarder une explication : — Eh bien ! mon cher Bazile, vous voilà donc amoureux ! — Moi, amoureux, Monſieur !... me conviendroit-il d'aimer ?... j'ai bien éprouvé qu'il étoit cruel d'être né au village ! oui, ſi j'étois du rang de Mademoi-

ſelle d'Amerville, je ne vous cache pas, Monſieur, que j'aurois oſé avoir des ſentiments... ils feront le malheur de ma vie; & auſſi-tôt des larmes coulent en abondance des yeux de Bazile. — Je ne me ſuis point trompé, mon ami: vous aimez éperduement; mais... il ne dépend que de vous d'être payé de retour. — Vous dites, Monſieur?... — Je dis que vous êtes à même de concevoir un eſpoir flatteur... que ſait-on? vous pourriez un jour devenir le mari... — J'épouſerois cette Demoiſelle! — Ecoutez-moi bien. Il eſt temps que vous enviſagiez dans toute ſon étendue le bonheur auquel il vous eſt permis de prétendre. Vous vous rappellez ce que vous a dit Madame de Menneval: elle ſaiſira toutes les occaſions de fixer Mademoiſelle d'Amerville dans ſa ſociété, de vous réunir; je ne doute point que vous ne plaiſiez... — Je parviendrois à être aimé, Monſieur!... Ah! ſi jamais!... il n'eſt point de bonheur... — Un moment. Vous vous attendez bien que ce n'eſt pas comme Bazile que vous intéreſſerez une fille de qualité: c'eſt en vous annonçant favoriſé de la nobleſſe, de la fortune, à titre d'homme de

condition, d'homme riche... j'ai prévenu tout cela : vous étiez à la noce le Marquis de Menneval : Bazile, il faut l'être toujours, & vous en êtes le maître. Redoublez votre attention. Madame la Marquiſe, la premiere fois qu'elle vous vit, fut frappée d'une reſſemblance prodigieuſe que le haſard avoit miſe entre ſon fils unique & vous. Ce jeune homme, à-peu-près de votre âge, a été enlevé au monde par une maladie mortelle ; confiné depuis ſon enfance dans une terre extrêmement éloignée de la Capitale, il n'étoit point connu de ſa famille : il eſt donc très-aiſé de vous faire remplir ſa place ; par-là vous acquérez un rang, des richeſſes ; vous obtenez ce que vous aimez, Mademoiſelle d'Amerville... Vous ne devez point craindre que le ſecret de votre naiſſance ſoit divulgué : j'ai pris des précautions : on ſe taira. — Mais, Monſieur, ne ſaurai-je pas, moi, que je me rends coupable d'un menſonge inſigne ? la probité... — Mon ami, rapportez-vous-en à mes lumieres : il eſt des circonſtance où l'on doit ſacrifier à la néceſſité... une probité ſi ſtricte... il y a des exceptions, mon cher Bazile ; votre

TAYLOR INST. OXFORD

fortune ... votre amour dépend de cette ſuppoſition... qui, dans le fond, n'eſt qu'une action très-ſimple. Vous ne faites tort, & encore le tort eſt-il des plus légers, qu'à des parents de Monſieur de Menneval, qui ſont à un degré ſi éloigné, ſi éloigné! ils nagent dans l'abondance; & vous, Bazile, vous n'avez rien, n'eſt-il pas vrai? or la prudence veut que notre intérêt paſſe avant celui d'autrui. Saiſiſſez l'occaſion, elle eſt auſſi rare que précieuſe; ſongez à votre bien-être. Quoique vous n'ayez que de foibles notions, je vous parle là une langue qui n'eſt étrangere pour aucun homme. En un mot, je vous le redirai toujours, Mademoiſelle d'Amerville... — Mademoiſelle d'Amerville... — Ce n'eſt qu'à ce prix que vous la verrez, que vous lui plairez, que vous l'épouſerez. — Je l'épouſerois! eſt-il poſſible?... Mais il faudra donc me réſoudre à mentir à me donner pour ce que je ne ſuis pas, à recueillir un bien qui ne m'appartient nullement! — On exige encore une condition... Oh! celle-là eſt très-peu de choſe: c'eſt de regarder votre bienfaictrice comme une mere: — Aſſurément, Mon-

ſieur... — Comme votre mere propre, de lui en donner le nom, de paroître oublier votre mere de village. — Monſieur... — Eſt-ce que Nicole ne vous fait pas rougir ? — Renoncer à celle dont j'ai reçu la vie, qui m'a élevé, qui me chérit tant ! en rougir ! ah ! Monſieur, vous me déchirez le cœur ! eh !... pourrois-je faire ce que vous exigez, quand je le voudrois ?... la nature, Monſieur... — C'eſt bien penſer & s'exprimer en *homme du peuple !* mon ami, la nature eſt de ſe procurer un état, des plaiſirs, de la conſidération, une exiſtence ; & vous autres, eſt-ce que vous exiſtez ?... vous pleurez ! vous n'aimez pas... — J'aime éperdument Mademoiſelle d'Amerville ; je ſens que tout mon bonheur eſt attaché au plaiſir de la voir, qu'un ſeul de ſes regards me tranſporteroit, que l'idée de la poſſéder... ce ſeroit tout pour moi ! mais, Monſieur, que ſa mere, cette mere ſi tendre, ſi bienfaiſante... ne ſoit plus ma mere... — Imbécille ! que fait un mot ? car dans tout ceci ce n'eſt que d'un mot qu'il s'agit, du nom de fils : on ne vous empêchera point d'aſſurer un ſort à la pauvre Nicole. — Eh ! Mon-

ſieur : quel bien la dédommageroit du nom qu'on lui ôteroit ? je la connois : elle embraſſeroit la miſere la plus affreuſe. Il me ſemble la voir, l'entendre me dire : Bazile, eſt-ce que tu n'es point mon enfant ? n'eſt-ce pas mon ſein qui t'a nourri ?... Monſieur, je ne tiens point à cette image ! non, mon cœur... — Autre extravagance ! une nature ! un cœur ! Ce que c'eſt que d'avoir ſi peu d'eſprit, d'avoir reçu une ſi mauvaiſe éducation ! — Eh ! Monſieur Remi, y auroit-il une éducation qui défendît d'aimer celle à qui nous devons la naiſſance, tant de bienfaits ? Oh ! je ne veux point de cette éducation-là, je n'en veux point. Gardez votre eſprit, & laiſſez-moi le plaiſir d'aimer la perſonne qui a mérité le plus ma tendreſſe... Il n'y a que Mademoiſelle d'Amerville au monde qui puiſſe la balancer dans mon cœur. — Vous ne ferez donc pas... — Jamais, Monſieur, je ne me réſoudrai à ce que vous me propoſez. — Eh bien ! on va vous renvoyer auprès de votre Nicole ; & Mademoiſelle... — O Dieu ! Monſieur ! que ne m'arrachez-vous la vie ? ah ! pourquoi m'avez-vous tiré de mon mal-

heureux hameau ? j'y vivois content, tranquille... j'ignorois... je n'aimois que ma mere... lorſque Madame la Marquiſe... ſes bontés ſont cruelles... je me jette à vos pieds, Monſieur... qu'on ne me force point à un ſacrifice... qui n'eſt pas en mon pouvoir.

Le jeune homme étoit dans les ſanglots aux genoux de Remi, qu'il tenoit embraſſé. — Remettez-vous, mon cher Bazile... on peut employer des tempéraments... Vous m'êtes cher : vous n'en doutez point ; c'eſt moi qui ai engagé, qui ai preſſé Madame de Menneval de vous enlever à votre obſcurité, & de vous placer dans un rang dont vous connoîtrez bientôt tous les avantages. Conſentez ſeulement à porter durant quelques mois le nom du Marquis de Menneval, & à donner celui de votre mere à Madame la Marquiſe... je vous demande très-peu de temps ; dans la ſuite nous nous occuperons d'autres moyens d'établir votre fortune ; à l'aide de cette petite ſupercherie, vous avez votre entrée dans la maiſon de Madame, dans celles de toutes ſes ſociétés ; vous jouiſſez du plaiſir de voir Mademoiſelle d'Amer-

ville, tous les jours, chez Madame de Menneval; nous saisirons les occasions de former une liaison... encore une fois, nous parviendrons à vous la faire épouser. Je me flatte que, graces à mes leçons, & en acquérant des connoissances, vous vous déferez de cette sensibilité niaise qui ne convient qu'au village : songez que vous n'êtes plus un être obscur, un de ces vils paysans qui ne different guere de leurs animaux. Vous êtes Monsieur le Marquis de Menneval, & l'amant de Mademoiselle d'Amerville. Adieu, je viens vous prendre dans le moment, & vous conduire chez Madame la Marquise, où doit se trouver un cercle brillant, pour vous recevoir. Remplissez-vous du personnage élevé que vous avez à représenter.

Bazile étoit accablé; il va s'asseoir, & reste enseveli dans une rêverie profonde. Mille sentiments opposés bouleversoient son ame. Il n'avoit pas besoin de s'interroger, pour être convaincu qu'il alloit commettre une action criminelle. Son cœur, que l'Intendant n'avoit pu vaincre, se soulevoit, s'irritoit, condamnoit l'imposture grossiere dont

il étoit prêt à se souiller, lui reprochoit qu'il mentoit à la nature, qu'il l'outrageoit, quand il ne se chargeroit que pour un seul jour d'un rôle si odieux. Il voyoit Nicole, lorsqu'il appelleroit la Marquise sa mere, lui montrer son sein inondé de larmes; il l'entendoit s'écrier: ah! malheureux, peux-tu nier que tu ne sois mon fils? A ces images déchirantes, succédoient un tableau enchanteur, les attraits de Mademoiselle d'Amerville dans tout leur éclat, & il pouvoit espérer qu'il la posséderoit; Remi même lui avoit donné sa parole: sa tromperie ne devoit durer que peu d'instants. L'insensé jeune homme ne prévoyoit pas que ce rôle ainsi limité, sa criminelle complaisance lui devenoit inutile; que ce n'étoit qu'en se soumettant à garder le masque, qu'il parviendroit à jouir de la fortune & de la grandeur, à devenir enfin l'époux de la femme qu'il adoroit. Bazile aimoit: c'étoit Remi dont la vue sûre saisissoit ce qui devoit arriver: Bazile, en voyant souvent l'objet dont il étoit épris, seroit toujours plus amoureux, & la passion montée au comble où l'intriguant l'attendoit, il dispo-

ſoit à ſon gré du villageois, l'animoit de toutes les impreſſions qu'il lui plairoit d'exciter, en faiſoit, en un mot, un inſtrument docile dont il ſe ſerviroit à ſon gré. L'exiſtence de Remi étoit, en quelque ſorte, établie ſur le mariage de Bazile.

L'auteur du complot paroît : — Allons, Monſieur le Marquis, ſuivez-moi, ou plutôt c'eſt à moi de vous ſuivre ; oublions le fils de Nicole : vous voilà Monſieur de Menneval ; rendons-nous chez Madame votre mere. Mademoiſelle d'Amerville doit y venir. (Bazile étoit tremblant, agité, pâle, ſuccombant de foibleſſe.) Fort bien ! ce déſordre convient à merveille à quelqu'un qui ſort de maladie ; ſongez que votre ſort dépend de cette premiere entrevue. Tous les regards vous attendent, & s'attacheront ſur vous ; le cercle eſt nombreux ; n'oubliez pas que vous avez été long-temps privé du plaiſir de voir Madame votre mere ; prenez ſur-tout un ton aſſuré ; & quand la hardieſſe vous manquera, regardez-moi bien, je viendrai à votre ſecours.

Bazile eſt arrivé ; la Marquiſe le préſente à ſa ſociété qui ne ceſſe de le com-

bler d'éloges, de ſe récrier ſur ſes agrémens : — Il ne reſte à Monſieur nul veſtige de la petite-vérole : ſelon les apparences, elle n'a fait que l'embellir. C'eſt un des Cavaliers les plus aimables qu'on ait encore vus. Bon Dieu! Madame, qu'on eſt heureuſe, lorſqu'on a le bonheur d'avoir un fils ſemblable! que de graces, de perfections! Monſieur le Marquis, vous êtes un enchanteur bien dangereux! (*Il lui échappoit quelques mots.*) Que d'eſprit, Madame! voilà de quoi adoucir la perte cruelle de Monſieur de Menneval. Monſieur le Marquis peut, ſans crainte, aller à la Cour. Ne rougiſſez point, Monſieur, ne rougiſſez point, on ne ſauroit trop féliciter Madame... Il reſſemble prodigieuſement à Monſieur le Marquis ſon pere! Il eſt bien ſingulier! (obſerve un ſot flatteur) convenons qu'il n'y a que les gens de Cour pour avoir cet air de nobleſſe, ces graces qui captivent au premier coup d'œil; que Meſſieurs les Philoſophes viennent encore nous dire avec arrogance, que la nature ne connoît point les diſtinctions. Seroit-ce un bourgeois, un homme de campagne qui auroit cette phy-

fionomie, ces alentours qui décelent l'homme de qualité ? Je ne voudrois, pour combatre tous ces pitoyables faiſeurs d'eſprit, que leur préſenter Monſieur le Marquis. Ce que c'eſt que la naiſſance !

On annonce Mademoiſelle d'Amerville ; c'eſt alors que Bazile ſe trouble, & ſon embarras le rend encore plus aimable. On ſe met au jeu. Les deux jeunes amants converſent enſemble ; tous deux éprouvent cette agitation délicieuſe qui s'éleve dans les premiers moments d'une véritable paſſion. Mademoiſelle d'Amerville ſe ſent animée d'un intérêt touchant en faveur de Bazile, & Bazile à ſon tour eſt rempli de toute l'ivreſſe que l'enchantement de l'amour produit ; les deux cœurs ſont bleſſés profondément.

Bazile eſt donc reconnu dans le monde pour être le jeune Marquis de Menneval. Il eſt venu occuper un appartement ſomptueux dans l'hôtel de la Marquiſe ; des domeſtiques l'entourent ; des maîtres de toute eſpece lui inſinuent leurs idées paraſites ; des amuſements de tout genre ſemblent voler au-devant de ſes goûts ; cependant au milieu de

ce tumulte d'occupations & de plaiſirs, malgré l'amour le plus violent & les eſpérances flatteuſes dont cet amour l'éblouit, il éprouve un murmure ſecret, qui lui rappelle ſon village, la vérité, la nature, la vertu, ſa mere. La pauvre Nicole lui envoye cette lettre écrite en ſon nom.

» Mon cher enfant, je n'y ſaurois » plus tenir. J'ai beau me dire qu'il » faut que tu demeures à Paris pour » faire ta fortune : je ſens que tout me » manque : je ne te vois point ; je ne » t'embraſſe point. Je vais aux champs : » je crois te voir travailler à nos vi- » gnes : je ne t'y trouve point ; je m'aſ- » ſieds aux pieds de cet ormeau qui te » plaiſoit tant ; & là, je me mets à pleu- » rer, à pleurer que j'en ſuis preſque » folle ; ſuis-je de retour à la maiſon, » je m'imagine que je ne me coucherai » point avant que tu ſois revenu, je me » dis toujours : attendons Bazile ; & Ba- » zile ne vient pas. Tiens, mon bon » ami, je ſuis prête à te renvoyer tout » l'argent que tu m'as donné ; je n'ai » jamais été ſi malheureuſe ! reſtons » dans notre pauvreté, & que je re- » voye mon cher Bazile ! Monſieur le

» Vicaire qui veut bien t'écrire pour
» moi cette lettre, ne ceſſe de me dire
» que je ſuis une imbécille, que c'eſt
» pour ton bien que nous ſommes ſé-
» parés. Eh bien! ſois donc heureux, ſi
» tu peux l'être... tu ne me verras ja-
» mais, jamais; car je me ſens périr de
» chagrin : cela eſt plus fort que moi;
» ton pere t'avoit tant recommandé de
» ne pas aller à ce Paris! demeures-y
» donc, mon ami, puiſqu'il le faut
» pour ton bonheur; moi, j'ai perdu
» le mien. Oui, ce ſera la derniere let-
» tre que tu recevras de ta pauvre me-
» re! c'eſt la pure vérité : ton abſence
» me fait mourir. Adieu, conſerve
» bien ta ſanté; je prie Dieu tous les
» jours d'avoir ſoin de mon cher en-
» fant. Adieu encore, je t'embraſſe de
» tout mon cœur.

Ta bonne mere NICOLE.

Je veux abſolument la voir, s'écrie Bazile! Je ne puis ſupporter plus long-temps l'indigne perſonnage qu'on me fait jouer. Oui, ma mere, je vous appelle ici auprès de moi, ou je retourne à notre village; je vole dans vos bras.

Ah ! Monſieur Remi, Monſieur Remi ! vous avez bien de l'eſprit ! mais vous ne ſauriez étouffer cette voix qui crie au fond de mon cœur, qui redemande ma pauvre mere ; c'eſt en vain que vous prétendez me raſſurer : non, il ne m'eſt pas poſſible de vaincre la nature ! je ſuis réſolu à n'écouter qu'un ſentiment... il eſt né avec moi.

Auſſi-tôt le jeune homme court chez la Marquiſe ; elle étoit ſeule, il ſe jette à ſes pieds : Madame, dit-il en pleurant, je ſuis pénétré de vos bienfaits. Ma reconnoiſſance ne ſauroit aſſez éclater ; oui, vous êtes ma chere protectrice ; mais, Madame... vous n'êtes point ma mere ; je ne puis vous donner plus long-temps ce nom, dont je dépouille ma mere véritable ; chaque fois que je m'annonce pour votre fils, je ſens en moi s'élever un mouvement... je profere un affreux menſonge. Monſieur Remi m'avoit promis qu'au bout de quelque temps je reprendrois le nom de Bazile ; hélas ! Madame, je ne ſuis qu'un malheureux payſan, je le ſais : je le ſais, pourſuit-il en redoublant ſes larmes ; mais juſqu'à ce moment j'avois conſervé mon honneur, & j'y manque,

je ne puis me le diſſimuler, en me chargeant d'un perſonnage qui m'appartient ſi peu !

Madame de Menneval veut calmer le jeune homme ; elle étoit elle-même ſi troublée, ſi peu aſſurée dans le complot, qu'elle auroit cédé aux ſollicitations de Bazile. Remi entre ; il ſaiſit le ſujet qui peut avoir amené ſon pupille. Il le voit les yeux encore mouillés de larmes ; il feint de ne s'en être pas apperçu. Madame, dit-il, en ſe tournant vers Madame de Menneval, je viens de voir les parents de Mademoiſelle d'Amerville ; (le jeune homme témoigne ſon avidité d'entendre Remi,) nous avons eu un long entretien ; j'ai tout lieu de penſer qu'ils ſeront enchantés de s'allier à vous, & qu'il vous ſera aiſé de conclure un mariage que Monſieur le Marquis, ajoute-t-il, en regardant Bazile, doit deſirer avec ardeur. J'ai même ſurpris dans toute la contenance de la jeune perſonne, un trouble... je pencherois à croire qu'elle n'aime pas moins vivement qu'elle n'eſt aimée.

Mademoiſelle d'Amerville m'aimeroit, s'écrie Bazile ! il ouvre ſon ame à la ſéduction ; il ſe livre à l'excès de ſa

joie : il peut devenir l'époux de ce qu'il adore ; l'image touchante d'une mere s'éloigne, s'affoiblit ; il conſent à reſter, à ſe dire le fils de Madame de Menneval ; il conſent à tout ; il ne voit que la beauté de Mademoiſelle d'Amerville, que ſon hymen ; cependant il demande qu'on lui permette de faire venir ſa mere à Paris. Remi qui ourdiſſoit admirablement bien les fils de ſa trame, prend des meſures infaillibles, afin que l'arrivée de la payſanne ne change rien à ſes projets ; loin même qu'elle lui nuiſe, il conçoit l'idée d'en tirer parti ; ſa ſage prévoyance embraſſoit tout, arrangeoit tout ; & Bazile enivré d'amour, & flatté de l'eſpoir d'embraſſer Nicole, promettoit de ſe prêter aux ménagements qu'on exigeroit.

De tous les reſſorts que mettoit en jeu l'artificieux Intendant, il regardoit avec raiſon comme un des plus puiſſants & des plus prompts, cet amour dont ſon éleve étoit enflammé ; ſon adreſſe fait naître une entrevue des deux amants : ils ſe trouverent ſeuls chez Madame de Menneval. Jamais Mademoiſelle d'Amerville ne s'étoit

montrée plus belle aux yeux du jeune homme. Remi saisit avec joie les progrès de la séduction : il ne doute plus de son triomphe ; il touchoit au moment où l'amour, si l'on peut le dire, alloit être aux prises avec la nature.

Nicole arrivée à Paris, étoit descendue dans une maison qu'avoit indiquée l'Intendant, & d'où son secret ne pouvoit s'échapper. Où est Bazile ? (c'est le premier mot que prononce la bonne femme,) où est mon enfant ? (on lui parloit, elle n'entendoit pas,) que je l'embrasse ! eh ! je ne le vois point ! je ne vois point Bazile ! (Remi lui fait apporter des habits.) Qu'ai-je besoin de tout cela... c'est mon fils que je demande ; où est-il ? où est-il ? Madame, lui dit l'Intendant... — Madame ! Madame ! ce n'est pas-là mon nom ; je m'appelle la mere Nicole, à vous servir, Monsieur. Ça, de quoi s'agit-il ? ne saurois-je voir Bazile ? — Dans le moment. Mais la décence exige que vous preniez des vêtements conformes à son état... Ma bonne & chere Nicole, puisque vous ne voulez point qu'on vous nomme Madame, asseyez-vous... j'ai bien des choses à vous dire... asseyez-

vous... — Oh! le reſpect, Monſieur... — Ne me refuſez point; nous avons à converſer enſemble. Votre fils, ma bonne, vous eſt bien cher, n'eſt-il pas vrai? — Hélas, Monſieur, je n'ai que lui d'enfant, & je n'aime que lui. On me donneroit tout au monde: on me feroit la Dame de notre paroiſſe, que j'aimerois mieux être encore pire que je ne ſuis, mendier mon pain, & pouvoir à mon aiſe voir & embraſſer Bazile... il doit être bien grandi! — Ces ſentiments me charment! il vous eſt auſſi tendrement attaché... vous l'aimeriez au point de donner votre vie pour lui? — En doutez-vous, Monſieur? & tout-à-l'heure. J'en aurois mille, que je les perdrois toutes avec plaiſir, s'il ne falloit que cela pour le rendre heureux. — Honnête Nicole, raſſurez-vous; ce n'eſt pas votre vie qu'on demande; au contraire, on veut que vous viviez, que vous ayiez de la fortune... de la fortune! entendez-vous bien ce mot? — Monſieur, je ne vois point mon fils! — Je vous l'ai dit: vous l'allez voir; mais écoutez-moi, écoutez-moi. Oui, vous aurez tout ce que vous deſirerez, on n'exige

de vous qu'un petit acte de complaiſance.

Bazile paroît vêtu ſuperbement, & va ſe jetter dans les bras de Nicole. — Tu ne me dis rien?... Comme il eſt *brave!* quand il ſeroit le Seigneur de chez nous! il n'eſt pas poſſible que ce ſoit là mon fils! j'en ſuis toute en extaſe. Nicole entend Remi nommer Bazile, Monſieur le Marquis. — Monſieur le Marquis! mon fils, Monſieur le Marquis! tu es donc devenu un grand Seigneur! ce que c'eſt que ce Paris! Bazile ne ceſſoit d'embraſſer la bonne femme, & il pleuroit. — Parle-moi donc: eſt-ce que tu n'aurois rien à me dire? — Le plaiſir, ma mere, de vous voir, m'ôte l'uſage de la voix. Remi, s'adreſſant à Bazile: — Je vous laiſſe. (Il prend ſon éleve à part); ſongez que vous êtes ſur le point d'épouſer un objet enchanteur; &... vous ſavez à quel prix. Tâchez d'amener la bonne femme à ce que nous deſirons. Adieu, je vais chez Mademoiſelle d'Amerville; vous êtes bien ſûr que la converſation roulera ſur vous.

Bazile a les yeux attachés ſur l'Intendant; à peine l'a-t-il perdu de vue, il retombe dans le ſein de Nicole: —

Je puis donc, ma mere, vous embraſſer, vous dire combien je vous aime! Quelle ſatisfaction je goûte à vous revoir! comme mon cœur ſe dilate! — Mais, mon ami... ce n'eſt plus Bazile que je vois! Apprends-moi donc quelle fortune tu as faite. — Madame la Marquiſe me comble de bienfaits; elle me traite... quand je ſerois ſon propre fils... elle m'en donne le nom. — Bazile, quoiqu'elle ſoit une *groſſe Dame*, elle ne ſauroit t'aimer plus que je t'aime; il ne faut pas, mon ami, être de qualité pour avoir un cœur... eh bien, eſt-ce que tu ne reviens pas au pays? mais j'extravague; un *beau Monſieur* comme te voilà, n'eſt plus fait pour le village! Ton pere l'avoit bien prévu... je ne ſais... je crains que ce voyage de Paris ne m'ait ôté ton amitié... tu as un air embarraſſé, ma vue te cauſeroit quelque peine? — Et c'eſt moi, ma mere, qui vous ai preſſée de venir... j'aurois un ſecret important à vous communiquer... ô ciel, qu'il m'en coûte!... ma mere... je ſuis toujours votre fils; n'appréhendez point que je change. Oui, une fortune conſidérable m'attend, & je brûle d'en jouir, pour vous

prouver que je ſuis le même à votre égard. — Laiſſe-moi ma pauvreté, mon cher Bazile ; tous ces airs d'opulence me feroient à charge ; tiens, aime-moi toujours bien ; ſois toujours mon fils, je ne veux pas d'autre fortune ; c'eſt celle-là qui me touche ; encore une fois, garde tes richeſſes, tes grandeurs ; on dit que toutes ces belles choſes empêchent d'aimer. Je ne veux que racheter deux arpents de vigne que ton pere avoit engagés ; ſi tu me les fait rendre, je ſerai plus contente qu'une Reine. Mais, ajoute-t-elle, en répandant quelques larmes, je ne te verrai donc plus ! tu reſterois ici ! — Ma mere, vous y demeurerez avec moi ; c'eſt à ce ſujet que j'ai à vous entretenir. J'aime une Demoiſelle du premier rang, la beauté même, & je ſuis prêt à l'épouſer. — Tu épouſerois une Demoiſelle de la ville ! — Oh ! celle-là eſt auſſi vertueuſe que belle... ma mere, on m'impoſe des conditions pour ce mariage : on veut... que je me nomme Monſieur le Marquis de Menneval... — Comment ! tu ne ſerois plus Bazile... le fils de ton pere ? — Je ſerai toujours votre fils ; je vous l'ai dit... il ne s'agit

s'agit que du nom... — Explique-toi, mon cher enfant! je ne n'entends point; *Dame!* je n'ai pas tant d'esprit que toi; tu en apprendrois présentement à tout notre village... Tu me regardes; & tu pleures! parles donc... — Hélas! faut-il que j'aime? jamais, non, jamais je n'aurai la force de lui annoncer... il est inutile, je ne saurois... — Tu me quittes, mon ami? — Des affaires m'obligent... Monsieur Remi vous instruira... ma mere, je vous reverrai, je vous reverrai incessamment.

Nicole demeure interdite; le trouble de son fils l'a accablée; elle ne sait à quelle cause l'attribuer. Pour Bazile, il court rejoindre son guide: — Il est au-dessus de mon courage de faire ce qu'on exige, & je ne pense point que je puisse assurer mon bonheur à cette condition... vains efforts! ah! Monsieur Remi, on ne sauroit dompter la nature, je le sens trop! — Et toujours la nature, Monsieur le Marquis? — Ne voilà-t-il point que vous m'appellez Marquis? le suis-je? je ne peux me dissimuler que je ne suis qu'un paysan, le fils de Nicole, & je l'aime.... comme ma mere; elle l'est, Monsieur, elle l'est,

ajoute le jeune homme en sanglottant, Madame la Marquise n'est que ma bienfaictrice.

L'Intendant feint d'être irrité : — Eh bien ! Bazile, puisque vous voulez être Bazile, rampez, traînez le sort d'un homme obscur, perdu dans la bassesse, suivez votre merveilleuse pente. Vous avez raison : la nature doit nous conduire. C'est la nature qui vous replongera dans la boue de votre hameau ; c'est la nature qui vous fera mourir de faim ; c'est la nature aussi qui vous interdit pour toujours la liberté de penser seulement à Mademoiselle d'Amerville... je serai le premier à l'instruire de la vérité. Madame la Marquise est bien récompensée de ses bienfaits... Vous n'êtes qu'un ingrat ! — Ingrat ! moi, Monsieur ! ô ciel ! & c'est à Bazile que ce reproche s'adresse ! jamais, non jamais on n'a eu autant de reconnoissance : mais... donnez-moi donc un autre cœur. — Avec votre cœur, vous croupirez sur votre fumier... Vous ne sentez pas votre bonheur, tout ce que Mademoiselle d'Amerville inspire.

Remi se retire brusquement, & Bazile va, pénétré de tristesse, chez Ma-

dame de Menneval ; quelques moments après, arrive Mademoiſelle d'Amerville, accompagnée de ſa famille. Bazile eſt frappé de nouveaux traits ; c'eſt l'amour qui l'occupe entiérement, qui l'enflamme. La Marquiſe porte les premieres paroles de mariage. Les parents de la Demoiſelle embraſſent avec vivacité ce projet d'établiſſement. Voilà donc Bazile aſſuré de poſſéder ce qu'il adore ; il lui eſt permis de faire éclater une paſſion impatiente de s'exprimer. Mademoiſelle d'Amerville, ſans offenſer la bienſéance, peut recevoir les hommages de ſon amant ; c'eſt alors que ſes charmes ſe développent, que ſa beauté s'offre dans tout ſon empire.

Remi eſt chargé de voir Nicole, de lui dévoiler ce que ſon fils a craint de lui confier. Il la trouve qui fondoit en larmes : — Eh ! qu'avez-vous donc, ma bonne, pour pleurer de la ſorte ? — Ce que j'ai, Monſieur, ce que j'ai ? je m'apperçois que Bazile n'eſt plus de même que je le l'ai quitté ; comment ! je ne puis être avec mon fils autant que je le deſire ! je n'ai fait que l'entrevoir, encore avoit-il un air embarraſſé ; il ſembloit qu'il avoit quelque choſe à m'ap-

prendre ; j'ignore ce qu'il vouloit me dire. — Ma chere Nicole, ne vous chagrinez point, c'eſt moi qui vous dirai... je vous apporte l'explication. — Je ſaurai, Monſieur, je ſaurai... — Votre fils a pour vous une tendreſſe qui ne s'eſt point démentie ; il brûle de vous en donner des preuves convainquantes ; & par ce qu'il a fait ; vous devez juger de ce qu'il fera, lorſque ſa fortune ſera aſſurée. Elle ne l'eſt point, & ne peut l'être qu'à une condition dont je viens vous faire part. Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez votre fils plus que vous-même ? — Eh ! oui, Monſieur, mille fois plus que moi-même... cela ne ſe demande point. — Que ſi la circonſtance l'exigeoit, vous donneriez ſans peine votre vie pour lui ? — Aſſurément, Monſieur : je vous ai dit que s'il ne tenoit qu'à cela pour qu'il fût heureux... je reçois la mort à l'inſtant. — Encore une fois, ma bonne Nicole, on eſt bien éloigné de deſirer votre mort ; on veut que vous viviez le plus long-temps qu'il ſe puiſſe, que vous ſoyez tranquille, contente ; Bazile vous aimera toujours. On n'exigeroit qu'un peu de complaiſance de

votre part, un léger ſacrifice qui, en vérité, ne doit pas vous coûter beaucoup : on ſouhaiteroit ſeulement que Bazile ne vous appellât point ſa mere, & que vous ne l'appellaſſiez point votre fils. — Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur ? comment ! que moi.... je n'entends point... que je ne ſois pas la mere de mon fils, de Bazile, de Bazile que j'ai porté dans mon ſein, que j'ai allaité ?... — Vous ne me comprenez pas, je le vois bien, ma chere amie ; je m'expliquerai mieux : Madame la Marquiſe n'a point d'enfant ; elle eſt ſi bienfaiſante cette Madame de Menneval ! votre fils l'a tellement intéreſſée, qu'elle l'adopte pour ſon fils & ſon héritier : en conſéquence il va épouſer un parti conſidérable pour le rang & la richeſſe. Il ſeroit donc néceſſaire que vous ne le viſſiez point, que vous reſtaſſiez dans votre village où l'on vous donnera de quoi vivre, & à votre aiſe ; il faudroit encore que vous répandiſſiez que Bazile eſt mort ; en un mot, il ne porteroit plus le nom de votre fils, & vous ne porteriez plus celui de ſa mere ; il ſe nommeroit Monſieur le Marquis de Menneval... Vous m'entendez

préſentement? Je vous obſerve que ſa tendreſſe ſeroit toujours la même, que cette abſence ne diminueroit rien de ſes ſentiments : mais... vous ne répondez point?.. Qu'entends-je? pourquoi ces ſanglots? — Pourquoi, Monſieur? vous n'imaginez donc pas ce que peut être une mere? je meurs dans les larmes... Bazile... — Il vous comblera de biens. — Eh! Monſieur, que me ſeroient tous les biens du monde? (elle pleure avec plus d'amertume.) On m'ôte mon enfant! on m'ôte tout! Le jeune homme vient à paroître; la pauvre femme court à lui, toute en pleurs, & en tombant dans ſes bras : — Tu n'es plus mon fils?

Bazile étoit venu dans le deſſein d'annoncer à Nicole qu'ils devoient ſe ſéparer pour quelque temps, que ſon intérêt, ſon amour exigeoient ce ſacrifice : mais à peine a-t-il vu ſa mere, & ſa douleur profonde, que la nature l'emporte; il veut parler : ſa voix expire; il ne peut que ſerrer Nicole contre ſon ſein. Remi rompt le premier ce ſilence ſi expreſſif, & s'adreſſant à la villageoiſe : — C'eſt-à-dire que le bonheur de votre fils ne vous touche

point ? On avoit l'intention d'assurer une fortune à l'un & l'autre... mais vous serez satisfaite : vous verrez Bazile ; vous demeurerez avec lui ; il va vous suivre, être replongé dans l'obscurité, dans la misere de son état... Non, Monsieur, interrompt avec vivacité Nicole, je saurai... je mourrai plutôt, que mon cher enfant souffre par rapport à moi. Eh bien ! Bazile... je ne te nommerai plus mon fils ! du moins, j'implore cette grace : qu'on l'accorde à mes larmes : que je puisse te voir... Si Monsieur veut, poursuit Nicole étouffée par les gémissements, qu'on me mette au nombre de tes domestiques ; oh ! je serai la premiere à te servir... je te réponds de mon zele... je verrai mon enfant ! dussé-je être accablée de chagrin ; je serai témoin de son bonheur... Tu ne me réponds pas ?.. tu pleures ?.. est-ce que je puis vivre sans jouir de ta vue ?.. je l'ai promis : je ne t'appellerai plus mon fils... Sois assuré, mon cher fils... C'est ainsi, interrompt l'Intendant, que vous tenez votre promesse ? ce nom vous échapperoit toujours, & vous trahiriez un secret important pour ce jeune homme : d'ail-

leurs, ma bonne, ne vous a-t-on pas dit qu'on n'exigeoit que quelque temps, & qu'après ce délai, vous pourriez voir Bazile ? retournez dans votre village; rien ne vous manquera... — Rien ne me manquera ? eh ! que pouvez-vous me donner qui vaille mon enfant ? Vos bienfaits, Monsieur, gardez-les, gardez-les, ce n'est pas à une mere que l'on fait ces offres. Oui, je retourne à notre village... y mourir... Adieu, Bazile... adieu, mon fils; car il m'est impossible de ne point prononcer ce nom : il sera ma derniere parole. — Ma mere... (se tournant vers Remi) Monsieur, c'est trop me demander; je renonce à tout, à tout, je ne puis... je suis le plus à plaindre des hommes.

Bazile tombe sur un siege; deux ruisseaux de pleurs jaillissent de ses yeux; il passe de l'agitation à l'accablement. Vous voyez, dit Remi à Nicole, vous perdez votre fils, vous lui enlevez une fortune éclatante, & remplissant ce qu'on vous impose, vous êtes sa bienfaictrice, c'est être plus que sa mere, que de lui avoir donné la vie; vous le comblez de richesses; vous l'élevez au faîte des grandeurs... bonne

Nicole, c'eſt ainſi qu'on aime ſon fils. — Allons, Monſieur, je... je ferai tout ce que vous voulez; je reprends dès cet inſtant la route du pays... Je ne verrai jamais, jamais Bazile; je vous le promets bien : je vais l'embraſſer... pour la derniere fois.

Nicole ſe précipite ſur le jeune homme; le couvre de ſes baiſers, de ſes larmes : — Adieu donc, mon cher enfant! ſois heureux, & oublie ta pauvre mere... Elle fait quelques pas, détournant inceſſamment la tête pour regarder Bazile; puis revenant : — Mon fils... je ne puis le quitter! il n'eſt pas poſſible! mes genoux ployent ſous moi! Eh bien! lui dit l'Intendant, qu'un ſecret dépit agitoit, reſtez donc ici; on arrangera les choſes de façon que vous ſoyez contente. Il ſort, & a l'attention d'emmener avec lui Bazile livré aux plus violents combats.

Remi s'empreſſe d'aller rendre compte à Madame de Menneval de la criſe dangereuſe qu'il venoit d'eſſuyer. — Vous m'y avez entraînée, Monſieur, dans cet abyme; nous nous y ſommes jettés aveuglément; c'eſt ma honte, c'eſt mon opprobre... voilà ce que je

vous dois! Je ſuis bien à plaindre d'avoir cédé à vos conſeils! Je ne goûte plus la paix du cœur! c'en eſt fait! nous ſommes coupables, plus de tranquillité! Il y a des moments où je ſuis prête à tout déclarer. Laiſſons, laiſſons Bazile à ſa mere; que je ne le voye plus. — Me permettrez-vous, Madame, de vous parler avec franchiſe? vous prenez pour ſentiment ce qui n'eſt que foibleſſe. Quoi! vous touchez au but; je vous ai applani tous les chemins; vous allez recueillir le fruit de mon heureuſe entrepriſe: & par un caprice, qu'il vous plaît d'appeller un remords, vous détruiriez mon ouvrage? Seroit-ce là, Madame, la récompenſe de mon zele, j'oſerai dire de mes ſervices? Il ne vous reſte plus qu'à me dénoncer comme un criminel... ne vous en chargez point, Madame, c'eſt moi qui ai imaginé le projet, qui l'acheverai, qui ſerai l'auteur de votre bonheur; vous pourrez après vous élever contre moi, me punir... Eh! quel autre objet m'anime dans tout ceci? — Je ne doute pas, Monſieur Remi, de votre extrême deſir de m'obliger, & de votre déſintéreſſement: mais pen-

ſez-vous que nous ne nous ſommes pas trop avancés ?... ſi ce myſtere alloit être pénétré ! — Je vous réponds, Madame, d'une diſcrétion à l'épreuve. Encore une fois, repoſez-vous ſur moi du ſuccès. Je n'aurois beſoin de votre ſecours que pour une bagatelle : c'eſt, en vérité, peu de choſe que je vous demande, & la démarche eſt aiſée à faire : il s'agiroit d'écarter... — Qui, Monſieur ? — Eh ! cette bonne femme qui nous fait quelque obſtacle. Rien de plus facile que de nous délivrer de cette eſpece de fantôme ; on pourroit, par exemple... lui ſuppoſer... Vous m'entendez... — Que voulez-vous dire ?... — Que... lorſque notre intérêt l'exige, il faut bannir une pitié ridicule. La compaſſion, Madame, eſt un ſentiment honorable pour la nature humaine, j'en conviendrai, mais quelquefois déplacé, & ſouvent nuiſible à la perſonne qui ne ſauroit en triompher. D'ailleurs, Madame, à qui faites-vous tort ? entre nous, qu'eſt-ce qu'une miſérable payſanne ? ne voilà-t-il pas une créature bien importante ? quand cela ſouffriroit... où ſeroit l'extrême injuſtice ? &... cela ne ſouffre

point : c'eſt l'éducation, le rang qu'on tient dans le monde, qui produiſent la ſenſibilité, ou du moins qui l'augmentent. Ces gens de la campagne ne connoiſſent d'autre mal que de mourir de faim; il ſeroit donc aiſé de dédommager cette femme de la privation de ſa liberté, en lui accordant un néceſſaire honnête; alors nous n'aurions plus à craindre ces prétendus retours de nature, qui tôt ou tard nous enleveront ce ſot de Bazile, ſi nous ne nous aſſurons de Nicole.... — En eſt-ce aſſez, Monſieur? quels horribles conſeils avez-vous le front de me donner? qui? moi, qu'après avoir eu l'inhumanité de ravir à cette pauvre femme ce que ſans doute elle doit avoir de plus cher, ſon enfant, j'ajoute la barbarie à la baſſeſſe du menſonge... que j'accuſe l'Innocence, que je me ſerve de mon crédit... Allez, Monſieur, fuyez loin de mes yeux, vous me faites frémir... fuyez, vous dis-je, ou j'éclaterois. O ciel! ne ſuis-je point aſſez coupable? eſt-ce à moi de faire le malheur d'une mere? miſérable! où m'a conduite ma lâche complaiſance? je me meurs à l'idée ſeule... — Il me ſera donc défendu,

Madame, de vous conſulter! Ce ſont de ſimples obſervations que je me ſuis permiſes, & j'y renonce dès que vous les déſapprouvez. Je voudrois ſeulement écarter les moindres ſujets d'allarmes. Je vous l'ai dit, Madame : toutes ces frayeurs, toutes ces précautions, c'eſt vous ſeule, vous ſeule qui en êtes l'objet. A la bonne heure, nous n'employerons pas ce moyen, dès qu'il n'eſt point de votre goût; je rêverai à quelque autre expédient que vous puiſſiez adopter. — Ah! Monſieur Remi, quelle eſt ma ſituation! penſez-vous m'avoir obligée? mon cœur ſe révolte inceſſamment, m'accuſe, me condamne... S'il m'étoit poſſible de reculer! Je me ſuis engagée trop avant. Oui, reprochez-moi ma foibleſſe, vous aurez raiſon; c'eſt elle qui m'a fermé les yeux ſur l'étendue de la faute... c'eſt un crime des plus odieux! — Comment, Madame! avec l'eſprit que vous avez, & femme de qualité, pouvez-vous éprouver ces irréſolutions, ces craintes? Vous me parlez toujours de remords, Madame, n'êtes-vous point dans le ſecret? les remords ſont faits pour ces ames rétrécies & ſans caractere, qui

ſont le partage du peuple. Et à quoi vous ſerviroient donc la naiſſance, l'éducation, ſi ce n'eſt à vous élever au-deſſus des préjugés? — Des préjugés, Monſieur! on ne trompe point ſon cœur; c'eſt mon cœur qui me dit que je me rends coupable d'une action abominable, criminelle; & je dois l'en croire. Hélas! avant cette époque, ſi je verſois des larmes, je goûtois quelque douceur à les répandre. Je n'appréhendois point de me trouver ſeule, de me livrer à moi-même, de m'interroger; & aujourd'hui je voudrois me fuir: j'entends une voix qui me pourſuit, que j'emporte dans mon ſein, qui s'écrie ſans ceſſe: Je ſerois au faîte des richeſſes, des honneurs... je ne ſerai jamais heureuſe... — Il n'y a plus moyen, Madame, de renoncer à notre projet, il eſt trop avancé... — Il le faut donc! eh bien! puiſque nous ne pouvons plus retourner en-arriere... marions Bazile; qu'il s'appelle mon fils: mais ſa mere, ſa mere!... oh! la pauvre femme! je veux la combler de mes bienfaits, lui faire oublier... je ne pourrai jamais expier le tort que nous lui faiſons.

Remi promet tout. Rendu à lui même, il paſſe, ſi l'on peut le dire, en revue toutes les ruſes que lui fourniſſoit le génie de l'intrigue; il médite long-temps; il force ſon imagination : enfin, il s'arrête à un expédient qu'il eſt prompt à ſaiſir.

Bazile chériſſoit ſa mere, & adoroit Mademoiſelle d'Amerville; cette derniere ſe trouve ſeule avec lui. Un nuage de triſteſſe couvroit ſon front; Bazile eſt allarmé : il éprouve avec quelle vivacité on eſt prêt à partager le moindre chagrin d'un objet qu'on aime : — Vous paroiſſez triſte, Mademoiſelle ! & qui vous affligeroit ? — Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, à me le demander... vous devez ſavoir... Il m'eſt défendu de m'expliquer... je ſuis bien malheureuſe ! Et alors des pleurs en abondance lui échappent; elle veut ſe retirer. Bazile court à ſa maîtreſſe : — Mademoiſelle... Mademoiſelle, je ne vous quitterai point; vous daignerez m'apprendre le ſujet de ces larmes; ne me réduiſez pas au déſeſpoir; confiez-moi... — Eh ! n'en ai-je pas trop dit, Monſieur ?.. dois-je vous pardonner l'extrêmité où vous me forcez à deſcendre ?

ſi j'avois produit ſur votre ame quelque intérêt... ſi l'amour... quel mot m'échappe! — En doutez-vous, Mademoiſelle, que tout mon cœur ne ſoit rempli de vous, que je ne vous adore comme l'arbitre de ma vie?... hélas! ſi vous ſaviez... — Vous m'aimez, Monſieur! & vous fermez les yeux ſur la cauſe de ma douleur! ſi je vous étois chere, ſi vous ſentiez... ſeriez-vous le premier à mettre des obſtacles à notre union? Monſieur Remi m'a déclaré... c'eſt vous qui retardez le moment... — O Ciel! vous croiriez, Mademoiſelle... — Que je ſuis la plus à plaindre des femmes. Faut-il que mon cœur... Monſieur de Menneval, mes larmes vous parlent pour moi. Si vous aviez moins d'empire ſur mon devoir, ſur ma raiſon, ſur mon ame entiere... — Vous m'aimeriez? — Eh! Monſieur, cette démarche ne vous inſtruit-elle pas de toute ma foibleſſe? à l'inſu de mes parents... — Je triomphe!... Ah! Mademoiſelle, ne me cachez point ce qui fait ma ſuprême félicité; mes ſentiments... mes tranſports ne ſauroient s'exprimer; je ſuis aimé, je ſuis aimé de tout ce qu'il y a de plus charmant, de plus adora-

ble... Mademoiſelle, régnez ſur ce cœur qui ne reſpirera que pour vous, que pour vous ſeule. Non, jamais... je ne différerai point... C'en eſt fait! je ne vois plus, je n'entends plus, je n'aime plus que Mademoiſelle d'Amerville; j'en fais le ſerment à ſes pieds; je ſuis prêt à lui ſacrifier tout, oui, tout... je ſuis aimé!... dès cet inſtant, nous marchons à l'autel; je ſuis votre époux; je ne connois plus que le bonheur de vous appartenir, de vous poſſéder.

Bazile s'enhardit juſqu'à baiſer la main de Mademoiſelle d'Amerville. Remi paroît: — Monſieur Remi... on daigne m'aimer; hâtez l'inſtant qui doit me rendre le plus heureux des hommes; plus de retardement, plus d'obſtacles... vous m'entendez... Engagez Madame la Marquiſe... Madame votre mere, interrompt vivement Remi. — Oui, ma mere, les parents de Mademoiſelle... que nous ſoyons unis!

L'Intendant s'applaudiſſoit de ſon artifice. C'étoit lui qui avoit ſu ménager cette entrevue, & déterminer une jeune perſonne bien née, & éclairée ſur ſes devoirs, à bleſſer juſqu'à ce point la bienſéance & l'honnêteté. Remi eſt ſeul

avec Bazile : — Je ſuis enchanté de ces tranſports ! vous voilà digne de mes leçons, vainqueur des préjugés, animé du noble deſir de vous élever au-deſſus d'une extraction obſcure & ignominieuſe ! Qu'eſt-ce en effet qu'un payſan ? eſt-il une créature plus avilie ? comblé des dons de la fortune, jouiſſant de tous les avantages dus à la naiſſance, au ſein de l'amour, quelle brillante carriere vous allez parcourir ! — Et ma mere, Monſieur Remi ? — Il faut abſolument l'engager vous-même à retourner dans ſon village : vous lui aſſurerez une penſion ſuffiſante pour ſon état ; vous ſerez ſon bienfaiteur... — Je ne ſerai point ſon fils. — Oh ! il eſt néceſſaire de vous interdire ce nom, & pour la vie... — Vous m'avez dit... — J'avois cru, pour vos propres intérêts, devoir ne point vous offrir la vérité : il eſt inutile de vous abuſer plus long-temps : ſachez qu'il n'eſt aucun terme au rôle dont vous êtes chargé ; vous êtes déſormais & pour toujours Monſieur le Marquis de Menneval, le fils d'une femme de qualité, l'époux de Mademoiſelle d'Amerville ; Nicole, à ſon retour, aura ſoin de vous faire

paſſer pour mort... — O ciel! vous m'avez trompé à ce point! je croyois... — Vous avez vu couler les larmes d'une perſonne charmante & qui vous aime, vous n'en doutez pas? — Renoncer à ma mere, pour la vie! ah! Monſieur! — Quel bonheur pour vous d'avoir inſpiré de la tendreſſe à Mademoiſelle d'Amerville, de l'avoir enflammé juſqu'à vous révéler... — Il eſt vrai que j'ai obtenu cet aveu enchanteur, que je ſuis aimé... de tout ce qu'il y a de plus aimable. — Allons donc... — Quoi! déſavouer pour jamais celle qui m'a fait naître? — Vous la comblerez de biens... Allons chez Madame de Menneval arranger tout pour votre mariage. — Ah! ma mere! ma mere! Oui, à ma tendreſſe, à mes bienfaits, elle éprouvera qu'elle n'a point perdu ſon fils... & pourrai-je, Monſieur Remi, défendre à ma bouche de prononcer ce nom, tandis que mon cœur le redit ſans ceſſe, eſt rempli de tous les ſentiments qu'il fait naître... elle ſera toujours ma mere.

Remi a ſoin de voir Nicole, d'employer tout ſon art pour la déterminer au ſacrifice qu'il exigeoit; elle vient

chez Bazile dans ſes premiers habits : — Mon cher fils... qu'on me permette encore ce nom, je ne m'oppoſe point à votre bonheur. Monſieur (en montrant l'Intendant) m'a fait donner ma parole que je conſentirois à n'être plus votre mere... Eh bien ! je ne la ſuis plus, je ne la ſuis plus ; c'eſt Madame la Marquiſe... Je lui cede mon enfant. Bazile... me refuſeroit-on la conſolation de te ſerrer encore dans ce ſein... qui t'a nourri, mon fils ?

Nicole, à ce mot, étoit tombée dans les bras du jeune homme. Il s'apperçoit qu'elle eſt privée de connoiſſance : il s'écrie, & cherche à la ſecourir ; Remi déconcerté veut enlever ſon éleve à ce ſpectacle touchant, en diſant qu'on prendroit ſoin de Nicole. — Non, Monſieur, non, je n'abandonnerai point ma mere... Ma mere, ouvrez les yeux, écoutez-moi... La bonne femme a repris l'uſage des ſens ; elle eſſaye de ſe ſoutenir ; elle tourne ſur Bazile un regard attendri, & retombe ſur la terre preſque ſans mouvement. Ce n'eſt rien, dit-elle, revenue de cette nouvelle défaillance ; je ne demande au ciel que la force de me traîner hors de ces lieux ;

que quelqu'un par pitié me rende ce ſervice... Je n'irai pas loin pour mourir... Bazile... je n'ai point été maîtreſſe de ce mouvement. Je donnerois mille vies comme la mienne, pour vous procurer votre bonheur. Ah! ce n'eſt pas à moi à cauſer quelque peine à mon cher enfant. Oui, ajoute Nicole, au milieu des larmes & des ſanglots, qu'on m'aide à ſortir de cette maiſon qui m'eſt ſi odieuſe!... Je ne veux rien des préſents de Madame la Marquiſe. Voici mes habits que j'ai repris; ils me ſuffiront pour le peu de temps que j'ai à vivre. (à Remi) Monſieur, je vous prie de me pardonner, ſi j'ai manqué à ma promeſſe; j'avois cru que j'aurois plus de courage, que je pourrois engager Bazile à preſſer lui-même mon départ... Ce n'eſt pas ma faute... mon cœur m'a ſurmontée.

Cette pauvre femme, en diſant ces mots, s'efforçoit de ſe relever, & de ſe ſéparer de ſon fils. Il l'avoit repriſe dans ſon ſein, & ne pouvoit articuler que ces paroles: jamais, jamais je ne m'y réſoudrai! que faire?... ô ma mere!... ô adorable d'Amerville! Bazile à ſon tour étoit prêt d'expirer; il

ſuccomboit ſous ſa cruelle ſituation.

Cependant, graces à l'activité de Remi, on preſſoit les préparatifs du mariage; l'habile intriguant eſpéroit vaincre tous les obſtacles; il établiſſoit ſon ſuccès ſur le pouvoir de l'amour : auſſi étoit-il attentif à ſaiſir les occaſions de rapprocher les deux amants. Madame de Menneval, toujours en proie à l'irréſolution, ne ſe prêtoit au complot qu'à regret; Remi avoit beſoin de toute ſon adreſſe pour ſubjuguer les remords de cette femme, qui augmentoient à meſure qu'on approchoit du dénouement De ſon côté, Bazile flottoit entre deux objets qui le tyranniſoient tour-à-tour; Remi le trouvoit dans les larmes, accablé de douleur, tantôt s'abandonnant aux tranſports d'une paſſion qui s'irritoit des combats, tantôt cédant au cri de la nature.

L'infatigable corrupteur s'arme de tout l'empire de Mademoiſelle d'Amerville; il la fait tomber dans un nouveau piege, conduit en quelque ſorte ſa main, lui dicte enfin une lettre qui devoit décider du cœur de Bazile : le jeune homme reçoit cet écrit, court ſe renfermer dans ſon appartement, & là

ſe livre à tous les orages qui l'aſſailloient. Sa maîtreſſe lui reprochoit ſon peu d'empreſſement à conclure un hymen qui devoit aſſurer leur bonheur; elle lui rappelloit l'aveu qu'il avoit arraché à l'excès de ſa paſſion; lui laiſſoit voir toute ſa tendreſſe; elle finiſſoit par le menacer d'accepter un autre établiſſement où la contraindroit ſa famille, ſi cette union étoit plus longtemps différée. Bazile tenoit la lettre entre ſes mains, abymé dans une rêverie profonde; Remi feint de le ſurprendre: — Quelle eſt donc cette lecture qui paroît tant vous occuper? — Une lettre de Mademoiſelle d'Amerville, qui me comble de joie... & qui me perce le cœur! Ah! Monſieur Remi, que vais-je devenir? j'adore Mademoiſelle d'Amerville; je brûle d'être aſſocié à ſon ſort. Mais à quelle condition me verrai-je ſon mari? Cette image revient toujours ſous mes yeux! elle me trouble! elle me déchire! — Il ne faut pas vous le cacher: un de ſes parents la preſſe de choiſir un autre époux; elle vous aime, jugez de ce qu'elle ſouffrira. — Oui, je ſais qu'elle m'aime... & que je l'idolâtre.

— Vous ferez le ſupplice de Mademoiſelle d'Amerville, de tout ce que vous aimez; vous la plongerez au tombeau. Le moindre retardement... — Moi! l'auteur de ſa mort! que je lui cauſe la plus légere peine! ô ciel! tandis... Eh bien! eh bien! qu'ai-je à faire?... — Mettre une barriere invincible, éternelle, entre cette Nicole & vous, ne plus la revoir, jamais, l'oublier à titre de mere, & lui faire du bien, mais l'éloigner; faut-il toujours vous le répéter? ... je me charge de tout... — Ma mere!... elle en mourra, Monſieur Remi! — Voyez Mademoiſelle d'Amerville expirante dans les bras d'un autre. — Arrêtez; arrêtez. Quel tableau!... Que je la revoye! — Qui! — Eh! ma malheureuſe mere; que je lui diſe... Encore une fois, tout eſt perdu, ſi elle ſe remontre à vos yeux. Repoſez-vous entiérement ſur moi des ſoins de ſon départ... Elle s'en retournera ſatisfaite; ſoyez ſûr que mes raiſons la détermineront.

Le haſard veut que Mademoiſelle d'Amerville ait une indiſpoſition. Remi profite de cet événement inattendu, groſſit le danger, imagine une maladie réelle,

réelle, préſente ſans ceſſe cette image à la victime de ſa ſéduction, & arrache enfin le conſentement d'éloigner Nicole, & la réſolution d'éviter ſa préſence.

L'Intendant envoye chercher la bonne femme, lui annonce que ſon fils eſt à la veille de ſe marier; il lui offre encore le tableau des richeſſes, des honneurs dont le jeune homme ſera comblé. C'en eſt fait, pourſuit-il, honnête Nicole! voici l'inſtant déciſif arrivé, où il faut nous prouver que Bazile vous eſt auſſi cher que vous l'avez dit; il s'agit de ne point conſulter vos intérêts, votre ſatisfaction, de vous immoler, de vous oublier toute entiere, pour ne vous remplir uniquement que de ſon bonheur; retournez à votre village, ou, ſi vous le jugez à propos, reſtez à Paris, mais aux conditions que vous ne prononcerez plus le nom de votre fils, que vous ne demanderez plus à le voir... que vous ceſſerez auſſi de vous appeller ſa mere: & ſongez que c'eſt la derniere fois que je vous parle; il ne ſera plus temps... — Promettre de n'être plus ſa mere, la mere de mon fils... — Vous la ſerez.

TAYLOR INST. OXFORD

toujours. mais vous n'en aurez plus le nom;.. D'ailleurs, je ne ceſſe de vous le redire: rien ne vous manquera; vous jouirez d'un revenu; vous coulerez des jours tranquilles; vous ſaurez que Bazile eſt heureux... — Eh! Monſieur, qu'il le ſoit! qu'il le ſoit, & qu'il me laiſſe à toute ma douleur! j'y conſens: que je ne me nomme point ſa mere... qu'il ne m'appelle que Nicole! Monſieur, continue cette femme en ſe jettant aux genoux de l'inhumain, & en les mouillant de larmes, je vous ai demandé cette grace, je l'ai implorée au nom de l'humanité: quoi! vous ne me l'accorderez point! vous refuſerez de me placer parmi les domeſtiques de mon fils? — Je vous ai dit les raiſons qui m'empêchoient de céder à votre demande; il eſt inutile de vous flatter: vous me preſſeriez en vain; il faut abſolument prendre votre parti, regagner votre hameau, ou demeurer dans cette ville, mais ſans jamais voir Bazile. Vous l'aimez? — Dieu! ſi je l'aime! ſi j'aime Bazile! ſi j'aime mon fils!.. Mes larmes, mon déſeſpoir, rien ne peut vous toucher! M'interdire juſqu'au plaiſir de jouir de ſa vue! je ne lui parlerai point;

Monſieur, je ne lui parlerai point. — Epargnez-vous les ſollicitations, les prieres; obéiſſez... Il n'y a qu'un moyen de vous obéir, interrompt cette femme, en prenant un ton où ſe développe tout ſon déſeſpoir, faites-moi donner la mort; ici, qu'à l'inſtant on m'ôte la vie, & qu'avant d'expirer, je puiſſe ſeulement revoir & embraſſer ce cher enfant... cette faveur me ſeroit-elle encore refuſée? Alors, vous ſerez ſatisfait; il n'y aura plus d'obſtacle au bonheur de Bazile, s'il peut être heureux, ajoute-t-elle en fondant en larmes, lorſqu'il fait mourir ſa pauvre mere de douleur... il m'eſt ſi cher! Vous en donnez une preuve admirable, répond l'Intendant avec un ſourire perfide! ſi vous l'aimiez, vous vous conduiriez autrement; vous ne vous oppoſeriez point à ſa fortune; que dis-je? vous feriez la premiere à le preſſer de changer de nom, d'état, de ne plus s'appeller votre fils, de regarder Madame la Marquiſe comme ſa mere; de ne point vous retenir auprès de lui: mais, imprudente créature, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'aimer... — Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'aimer?

allez, Monſieur, ce n'eſt pas à Paris que je ſuis venue pour apprendre comme il faut être mere : je ne ſuis qu'une pauvre femme ; mais j'ai le cœur aſſurément tout *auſſi-bien placé* que vous. Monſieur, il ne faut pas être de condition, pour avoir une ame ; & Bazile... — Vous réſiſtez à mes conſeils, à mes repréſentations, à vos propres intérêts ? On trouvera moyen de vous mettre à la raiſon... on punit des gens tels que vous... — Me punir ! eſt-ce qu'on eſt coupable ici, quand on ne veut pas qu'une autre ſoit la mere d'un enfant qu'on a ſoi-même allaité ? Je ſuis bien peu inſtruite : mais je ſuis certaine que ſi le Roi le ſavoit, il ne ſouffriroit point cette injuſtice ; n'a-t-il pas eu une mere comme Bazile ? ſeroit-ce parce qu'il eſt Roi, qu'il n'écouteroit pas une pauvre payſanne ? oh ! il eſt notre pere à tous, & j'irai me jetter à ſes pieds.

Nicole n'a plus la force de pourſuivre ; des ſanglots lui coupent la voix. Remi paroît s'adoucir. — Ecoutez, bonne femme, écoutez ; voilà des clameurs, des plaintes bien mal-à-propos. Vous ne craignez donc point pour vous !

vous me forcez de vous le révéler : eh bien ! tremblez pour votre fils. — Que dites-vous, Monsieur, — Enviſagez le péril où votre obſtination met Bazile : vous vous opiniâtrez à l'appeller votre enfant ? vous voulez abſolument ne point quitter ces lieux, vous répandre en extravagances, en éclats, divulguer notre ſecret ? apprenez la fin de toutes ces incartades : votre fils ſera la victime de vos ſottiſes, traité comme un criminel. — O ciel ! — La juſtice s'en emparera ; les parents de Monſieur de Menneval lui feront infliger un châtiment. — La juſtice... mon fils ſubir la peine due aux ſcélérats !.. je ferois la cauſe... — De ſa mort, n'en doutez point ; traîné dans une priſon, il ne réſiſtera pas à ce coup. — Bazile dans une priſon... le faire mourir... je pars, Monſieur... je pars, & à l'inſtant. — J'aime à vous voir cette fermeté ; vous devenez plus raiſonnable ; attendez-vous aux bienfaits... — Des bienfaits, Monſieur ! je me ſuis expliquée : je n'en veux point ; oui, je me hâte d'aller arroſer de mes larmes le petit champ que m'a laiſſé mon mari... Quoi ! je ne pourrai, avant mon départ, lui parler, le voir,

le voir encore une fois ? Eh ! Monſieur... vous êtes inflexible ?.. Dites-lui donc que je ſuis bien malheureuſe, qu'il m'eſt plus cher que jamais... Ne plus le revoir ! — On vous fera parvenir de ſes nouvelles. — Ah ! mon enfant, mon enfant !

L'Intendant quitte Nicole pour quelques inſtants : il lui apporte une ſomme ; cette pauvre femme la repouſſe avec indignation, & en verſant un torrent de larmes : — Je demanderai l'aumône ; non, je ne veux rien tenir de vous autres ; vous m'avez tout ôté ; vous m'avez ôté mon fils ! il ne me reſte plus qu'à finir ma miſérable vie. Ne craignez pas que je revienne vous importuner. Eh ! je n'aurai beſoin des ſecours de perſonne ; je ne reverrai point notre village... on me trouvera morte dans le chemin.

L'inſenſible Remi eſt peu touché de l'état d'une mere auſſi tendre & auſſi digne de compaſſion ; il ne voit que ſon objet : il avoit ſaiſi l'impreſſion qu'avoit produite ſur Nicole la crainte de voir ſon fils livré à la juſtice ; & en effet ce moyen victorieux avoit déterminé la pauvre femme au ſacrifice qu'on

lui arrachoit. Il ne reſtoit plus au ſcélérat qu'à entraîner Bazile à l'autel, & à ſceller par ce mariage ſa coupable manœuvre.

La ſanté de Mademoiſelle d'Amerville s'étoit rétablie, & ſa beauté avoit repris un nouvel éclat; le corrupteur de Bazile lui avoit fait entendre qu'il devoit s'accuſer de cette maladie ſuppoſée, & que ſes délais en étoient la ſeule cauſe. Le jeune homme a revu l'objet de ſes vœux; il eſt impatient de former des liens auxquels ſa vie même eſt attachée. Cependant il eſt toujours plus tourmenté par des remords, quand il s'interroge, quand il ſe dit qu'une coupable impoſture va lui procurer une fortune, une épouſe qui croit devenir la femme du Marquis de Menneval. Bazile demande en tremblant à Remi des nouvelles de ſa mere: — Nicole a conſenti à une ſéparation qui coûtoit trop à tous deux. — Et elle ne vous a rien dit, Monſieur Remi? — Elle s'eſt rendue à la néceſſité. — Ah! je fais un grand ſacrifice à Mademoiſelle d'Amerville! cette mere ſi tendre!.. je l'aurai ſans doute affligée! elle me ſera toujours préſente... Oui, oui, j'ex-

pierai la faute dont je me noircis à ſes yeux, en la comblant de biens; je veux que mon empreſſement à m'occuper de tout ce qui peut l'intéreſſer, me réconcilie avec elle... avec moi-même. C'eſt en vain qu'on m'en écarte! je reverrai toujours ma mere, ſon déſeſpoir, ſes larmes, ſa tendreſſe que je ne mérite point; non, je ne la mérite point... Penſez-vous, Monſieur Remi, m'avoir rendu ſervice, quand vous m'avez arraché à l'obſcurité de mon hameau? j'y vivois heureux, tranquille, innocent... Monſieur, je ſuis criminel, & Bazile n'avoit pas ſeulement l'idée du crime... Je ne connoiſſois point l'amour! voilà la ſource de mon égarement, de mon inhumanité; voilà ce qui me fait manquer à la nature, à ma mere, à tout... Je ne ſerai qu'un miſérable impoſteur ſous le nom du Marquis de Menneval! — Monſieur le Marquis, ſerez-vous toujours ce Bazile qui végétoit dans l'ombre d'un hameau? quoi! je n'aurai pu, avec des connoiſſances, faire entrer dans votre tête une idée véritable de nos obligations eſſentielles! Que me parlez-vous de reproches ſecrets, de remords, de

la peine que vous reſſentez à vous voir ſéparé d'une femme ?... n'eſt-ce pas le haſard qui nous donne des parents ? A la bonne heure, nous en ſommes convenus, faites quelque bien à cette Nicole : mais que des préjugés de village ne vous arrêtent point dans la carriere immenſe qui vous eſt ouverte. C'eſt Madame de Menneval que vous devez appeller votre mere : c'eſt elle qui l'eſt en effet : elle vous tire de vos ſillons, vous procure une ſituation brillante, des dignités, de la conſidération, une fille de qualité pour épouſe, auſſi belle que riche, & que vous aimez éperduement, qui vous aime : n'eſt-ce point là l'exiſtence ? & vous auriez des remords ! ces petiteſſes ſi déplacées, diſparoîtront, je l'eſpere, avec le temps & l'uſage de la raiſon. On trouve des peres, des meres, des familles entieres : mais il n'eſt pas aiſé de devenir Marquis de ſimple villageois que vous étiez, d'avoir plus de ſoixante mille livres de rente, & d'être le mari d'une femme accomplie... Mon cher enfant, je ſerai toujours votre ami fidele ; profitez de mes avis, faites-vous une ame propre aux grandes choſes... — J'aurai

beau faire, Monſieur Remi: c'eſt là-dedans (Bazile met la main ſur ſon cœur) qu'eſt mon plus cruel ennemi, qui ſont la vérité, la nature; c'eſt là qu'eſt ma mere, & j'offenſe tout à la fois! Aurois-je beſoin d'inſtruction pour être éclairé ſur mes égarements? mon cœur eſt toujours tel que je l'avois au village: je vous dois ſans contredit de l'eſprit, de la ſcience; mais avant de vous connoître, Monſieur Remi, je ſentois lorſque j'agiſſois bien ou mal, & aujourd'hui j'éprouve que je commets pluſieurs mauvaiſes actions que je me reprocherai tant que je vivrai, oh! tant que je vivrai. — On s'apperçoit bien, mon cher Bazile, que vous êtes tout neuf & peu familiarité avec votre nouvel état. Je vous attends, lorſque vous aurez goûté les délices de l'amour & celles de la fortune. C'eſt alors que vous me pardonnerez de vous avoir métamorphoſé en Marquis, & d'avoir éloigné de vous une femme, dont la groſſiéreté, un jour, vous feroit honte: oui, je me flatte que vous m'aurez quelque obligation, & j'aime à compter ſur votre reconnoiſſance.

Le ſéducteur, malgré ces converſa-

tions, n'étoit que trop convaincu de ce qu'il appelloit la foibleſſe de Bazile : car c'eſt ainſi que les ſcélérats endurcis nomment la répugnance & la timidité qu'éprouve quiconque ne fait que débuter dans le crime ; il trembloit enfin que ſon pupille, au moment du mariage, vaincu par le repentir, ne trahît ſes eſpérances ; il s'empreſſe donc de conclure cette union.

Madame de Menneval n'étoit pas moins agitée que ſon prétendu fils. On convient que la cérémonie ſe feroit dans une terre à peu de diſtance de la Capitale. La famille de Mademoiſelle, ainſi que deux parents de Monſieur de Menneval, devoient accompagner les futurs époux. Jamais couple n'avoit été plus fait l'un pour l'autre ; chacun dans ſon ſexe étoit un modele d'agrémens. Mademoiſelle d'Amerville réuniſſoit tous les charmes ; la pudeur, l'amour ſembloient ſe diſputer l'avantage de l'embellir encore ; elle joignoit aux graces timides, les graces ſéduiſantes. Une parure auſſi élégante que ſomptueuſe ajoutoit aux préſents de la nature. Pour le faux Marquis de Menneval, il pouvoit bien jouer ce per-

ſonnage, ſans qu'on ſoupçonnât la vérité. Il paroiſſoit d'autant plus aimable, qu'une langueur touchante, répandue dans tous ſes traits, prêtoit encore un nouveau pouvoir à l'intérêt qu'il excitoit; la magnificence & le goût éclatoient dans ſes habits; il donnoit la main à Mademoiſelle d'Amerville.

La compagnie, ſortie du château, s'étoit miſe en marche pour ſe rendre à l'Egliſe où devoient être mariés les deux amants; la Marquiſe & les parents étoient éloignés d'eux à quelques pas. Madame de Menneval montroit de l'inquiétude & de la triſteſſe dans toute ſa contenance, tandis que l'Intendant qui étoit près de Bazile, déployoit une joie arrogante de trop couronnoit ſon intrigue, & il touchoit à l'heureux dénouement.

Une foule d'habitants de la campagne accouroit de toutes parts; il s'éleve une eſpece de tumulte, un groupe de monde entoure une femme d'un certain âge, dont l'extérieur & l'habillement annonçoient l'indigence: elle fondoit en larmes; on n'entendoit que quelques accents étouffés par les ſanglots. Bazile, excité par cette rumeur

inattendue, tourne les yeux de ce côté, s'élance, se jette au travers de la multitude, & court tomber dans les bras de cette pauvre femme, en s'écriant : * ah ! ma mere ! En effet c'étoit Nicole, Nicole elle-même, qui ne pouvant se résoudre à se séparer de son fils, sans avoir eu la consolation de le revoir encore, informée du lieu où se feroit le mariage, étoit venue se mêler parmi les spec-

---

* *Ah, ma mere !* L'histoire a conservé plusieurs traits de ce genre qui prouvent jusqu'à quel point la nature a d'empire, & combien elle est admirable. Crésus, au siege d'une place, est prêt à recevoir un coup de sabre sur la tête : son fils muet de naissance y frappé du danger où il voit le Roi, fait un tel effort sur tous ses sens, que les liens de sa langue se rompent, & qu'il s'écrie : *Soldat, ne vas pas tuer mon pere !* La méchanceté humaine trouve moyen d'en imposer à la Justice & d'opprimer un innocent : il alloit subir le châtiment réservé aux forfaits ; il avoit été appliqué à la question ; tout brisé par les tortures, il dit à l'un des témoins dont la déposition l'avoit chargé de tant de crimes : *Infortuné ! ne vois-tu pas que c'est toi que j'ai pris pour vouloir me conduire à la mort ?* Ce reproche proféré d'un ton touchant & avec cet accent qu'on peut appeller le cri de la vérité, jette le trouble & l'épouvante dans l'ame de l'accusateur ; il tombe aux genoux du Juge : *Toi*

tateurs ; elle redisoit sans ceſſe à ces bonnes gens qui l'environnoient, comme dominée par un mouvement qu'il lui étoit impoſſible de ſurmonter : C'eſt mon fils ! c'eſt mon fils ! Remi furieux ſe précipite entre Bazile & Nicole ; il repouſſe avec rudeſſe cette derniere, & alloit même la maltraiter ; le jeune homme, plein d'un noble courage, la retenoit, la preſſoit dans ſon ſein, &

---

rendu un faux témoignage ; on m'a arraché ce menſonge abominable à force d'argent ; cet infortuné n'eſt nullement coupable, & c'eſt moi qui ai mérité la mort. Un miſérable jeune homme, dans l'ivreſſe de la fureur & du crime, s'égare juſques à porter les mains ſur l'auteur de ſes jours ; la Juſtice ſe ſaiſit du parricide ; il nie l'attentat ; le cadavre lui eſt confronté ; terraſſé par ce ſpectacle, il ne peut s'empêcher de s'écrier au milieu des ſanglots : *Ah ! mon pere ! c'eſt moi qui vous ai ôté la vie !*

Gardons-nous bien de vouloir étouffer ces heureuſes ſaillies de la nature : c'eſt cependant ce qu'on s'efforce de faire dans tous les jours, en nous infectant de l'abus de la ſociété, & d'un levain étranger de fauſſes connoiſſances & d'impoſtures, qu'on appelle ſi improprement *de l'éducation*. La nature eſt une ſi bonne mere ! on ne lui ſubſtitue que des marâtres, ou des courtiſannes !

en pleurant amérement : Oui, c'eſt ma mere ! & perſonne n'aura l'audace de l'arracher impunément de mes bras. La réflexion ſuccede à la fougue du ſentiment : Nicole regarde l'Intendant, & ſe reproche auſſi-tôt d'avoir cauſé le malheur de Bazile, prêt à jouir d'une fortune brillante ; non, dit cette femme combattue par la tendreſſe & la généroſité ; & ne pouvant s'exprimer qu'à peine.... je ne ſuis point.... je ne ſuis point ſa mere. Remi triomphe : Vous l'entendez, s'écrie-t-il en s'adreſſant à l'aſſemblée ! Elle eſt ma mere, interrompt vivement Bazile : croyez-en mes tranſports, ces embraſſements. (& il la ſerre avec plus de véhémence contre ſon cœur.) Elle craint, je le vois, de m'avoir enlevé un état qui ne m'appartenoit point. Ah ! elle a fait ceſſer des remords.... dont j'étois déchiré. Je le dis à haute voix : je ne ſuis point le Marquis de Menneval ; je ne ſuis point l'enfant de Madame la Marquiſe ; j'atteſte ici ſon propre témoignage, elle n'eſt que ma bienfaictrice ; encore un coup, voici ma mere : je ſuis ſon fils, & je le ſerai toujours ; oui, ma tendre mere, dit Bazile, vous eſt rendu

pour la vie. Cette femme alors, dominée par la nature, n'ayant pas la force de réſiſter, proclame en quelque ſorte la vérité ; l'amour maternel éclate : elle répete dans l'abondance des larmes : ô mon fils, mon cher fils !

L'aſſemblée étoit demeurée interdite & dans diverſes attitudes d'étonnement ; un anéantiſſement total accabloit Mademoiſelle d'Amerville : ſon oncle cherchoit à la conſoler. A l'égard de Madame de Menneval, la foudre même l'avoit frappée : elle étoit renverſée dans le ſein de ſa femme-de-chambre, & privée de l'uſage des ſens. Rappellée à la connoiſſance, elle confirme l'aveu de Bazile ; elle fait, d'une voix éteinte, la confeſſion détaillée de l'odieuſe manœuvre de Remi, témoigne un vif repentir, & ne diſſimule pas qu'un noir chagrin la conſume depuis le moment fatal qu'elle a eu la foibleſſe de céder à de criminelles ſuggeſtions.

Bazile, revenu de cette eſpece d'emportement de la nature, veut retourner à l'amour ; il s'approche de Mademoiſelle d'Amerville, qui étoit toujours dans l'accablement. L'oncle de

la jeune perſonne court à lui d'un air irrité, & lui ordonne avec des menaces de ſe retirer, en le traitant de *miſérable payſan*; il lui défend ſur-tout de jamais reparoître où ſa niece & lui pourroient ſe trouver. Bazile, plein d'une indignation ſublime, s'écrie: — Oui, je ne ſuis qu'un miſérable payſan, & je m'honore de ma baſſeſſe... On n'eſt donc aimé ici que pour le rang & l'opulence!... moi, dont le cœur eſt rempli d'un amour ſi tendre, ſi vrai, ſi pur!... Je renonce pour toujours à ce déteſtable Paris, à tout ce qui l'habite; je vais reprendre mes premiers habits, mon premier état & mon innocence avec eux. Ma mere, embraſſez-moi; retournons à notre village; j'aime à croire que je n'aurai point encore *déſappris* à labourer. Allons dans un lieu où il ſoit permis à un fils d'avouer ſa mere, & de l'aimer.

Toute l'aſſemblée laiſſe couler des pleurs d'admination & d'attendriſſement. Un des parents de Monſieur de Menneval dit au jeune homme qu'il s'occupera de ſa fortune. Ma fortune, répond Bazile d'un ton ferme! vous la voyez; elle eſt dans mes mains, &

je n'en veux point d'autre. Je vous rends graces de vos bienfaits ; que mes travaux ſuffiſent à nourrir ma mere ! c'eſt tout ce que je demande au Ciel. Nous ſommes nés pour cultiver la terre, pour l'arroſer de nos ſueurs, & les miennes ne me coûteront ni trouble, ni remords.

Madame de Menneval, confuſe de cette aventure, alla s'enſevelir dans un couvent. Pour l'Intendant, il reçut le prix de ſon génie artificieux & corrompu : * on trouva chez lui des papiers qui développoient toute la baſſeſſe & la noirceur de ſon caractere ; il avoua qu'il avoit eu en effet le deſſein de ſubſtituer Bazile au jeune Menneval,

* *On trouva chez lui des papiers.* La corruption eſt montée à un ſi haut point, qu'il y a quelques années, après la mort d'un de ces criminels de ſociété qui ont l'adreſſe d'échapper au dernier ſupplice, on lut dans ſes papiers pluſieurs projets de perverſité. Ce miſérable ſe rendoit un compte exact de tous les reſſorts qu'il avoit employés & qu'il employeroit, ſoit pour abuſer de la bonne foi d'un honnête homme, ſoit pour tromper la crédulité d'une femme ; il y traçoit, avec la même fidélité, les divers caracteres des perſonnes de ſa connoiſ-

& d'épouſer la Marquiſe. La juſtice n'eut que trop de preuves qui la déterminerent à le punir; & Bazile, qui, peut-être, en uſurpant un rang élevé, auroit emprunté une ame perverſe & endurcie, rendu à ſon hameau, eut le plaiſir de ſe livrer à des penchants vertueux, & de conſerver ſon cœur dans toute ſa ſenſibilité.

---

noiſſance, & s'en faiſoit une étude approfondie, dans l'intention, écrivoit-il, de profiter de leurs foibles, & de s'en ſervir comme d'autant d'inſtruments de ſa fortune. Un trait ſuffira pour donner une idée de cet homme auſſi ridicule que vicieux : il commençoit un de ſes ſinguliers ſoliloques par cette exclamation : *O ſaint argent !* un autre auroit dit : *O ſainte vertu !* & cet apprentif ſcélérat n'avoit pas vingt ans.

LOREZZO,

ANECDOTE SICILIENNE.

LOREZZO,

ANECDOTE SICILIENNE.

TRAPANI, anciennement Drépanum, eſt une des plus jolies villes de la Sicile, éloignée à une quinzaine de milles de la Capitale, & environnée de côteaux & de vallons, où la nature, ſous vingt différents tableaux, attache la curioſité, & ſemble exciter une eſpece de raviſſement. * On y retrouve encore ces graces, ces beautés naïves

* *On y retrouve encore, &c.* Qu'on ne prenne point cette brillante deſcription pour une peinture de roman; telle eſt la Sicile. Il n'eſt pas étonnant que de pareilles contrées ayent produit des Poëtes charmants, & tous ces talents agréables qui reſſemblent aſſez aux fleurs dont abondent ces heureux climats; tranſplantées, elles perdent leur éclat & leur parfum.

que Théocrite a ſu ſi bien nous décrire. Des hauteurs couvertes de nombreux troupeaux de chevres, des plaines émaillées d'herbes odoriférantes comme le thym, la calaminthe, &c. une infinité de ſources plus brillantes que le cryſtal, & s'échappant à travers des tapis de toutes couleurs; * des vignes ſuſpendues à des ormeaux élevés, & retombant en grappes dont la liqueur paroît prête à jaillir; des forêts de mûriers, d'oliviers, de citronniers, d'orangers, des bleds ſuperbes qui n'attendent plus que la fauciſle, † dans la ſaiſon où à peine, en d'autres climats, ils ſont ſortis hors de terre; les poſſeſſions de chaque propriétaire ſéparées par des hayes de jaſmins, de myrthes, de grenadiers,

* *Des vignes ſuſpendues.* Altis maritat populis, &c.

† *Dans la ſaiſon.* Un voyageur a trouvé au mois d'Avril dans les campagnes de Sicile, des bleds hauts de dix palmes: ce qui pourra avoir fait imaginer les fables ingénieuſes de Cérès & de Triptoleme; d'ailleurs, l'air y eſt ſi doux, que les bergers paſſent toutes les nuits dans les champs, &c.

nadiers, de lilas, des boſquets chargés des roſes de toute eſpece; toutes ces ſcenes d'enchantements animées par le chant varié d'un multitude de roſſignols, le voiſinage d'Eryx, & du fameux Temple * de Vénus Erycine, qui ſemble annoncer ce qui exiſte encore, la prééminence de la beauté des femmes de Trapanie ſur celle des autres femmes de la Sicile : voilà quel étoit le ſéjour de Lorezzo & de Nina. L'un touchoit à ſa dix-huitieme année; il

---

* *De Vénus Erycine, &c.* A ſix milles de Trapani, ſur la montagne qui porte ſon nom, (autrefois le mont Eryx) & après l'Etna, la plus haute de toute l'iſle, ſe trouvent encore des veſtiges de l'ancienne ville d'Eryx, & du fameux temple de Vénus Erycine. Il y a tout lieu de croire que la beauté des femmes de Trapani, qui étoit près de ces lieux, peut avoir donné naiſſance à cet édifice conſacré au culte particulier de Vénus. Eryx, ainſi que Gnide dans l'ancienne Grece, étoit regardée comme une des demeures de prédilection de cette divinité. Effectivement on vante en Sicile les belles femmes de Trapani, comme en Angleterre, on fait cas des beautés Irlandoiſes; c'eſt-là que les jeunes Siciliens qui ſont ſenſibles au pouvoir des charmes d'un ſexe ſi maître du nôtre, vont chercher des épouſes, &c.

avoit la taille noble & élégante; la vivacité de ſon pays n'empêchoit point qu'un certain air d'attendriſſement ne reſpirât ſur ſon viſage; tout excitoit en lui un intérêt qu'augmentoient encore les agréments de ſa converſation. A l'égard de Nina, elle l'auroit diſputé pour les attraits, à la Déeſſe qu'autrefois on adoroit en ces lieux; les filles des hameaux d'alentour l'avoient ſurnommée *la Roſe*, tant elle avoit de fraîcheur & d'éclat. Les Siciliennes tiennent beaucoup de la beauté Grecque, & Nina en étoit un modele accompli: de grands yeux noirs pleins d'un feu éblouiſſant, & réuniſſant à cette flamme la langueur ſi touchante de la volupté, une peau d'albâtre, le profil d'une régularité exacte, les contours arrondis, tous les traits dans cette juſte proportion que recherchent ſi avidement les peintres & les ſtatuaires, l'âge de quinze ans, le charme enfin de la belle fleur naiſſante dont on lui avoit donné le ſurnom, la roſe même, il n'y a point d'autre image qui puiſſe nous la repréſenter: telle étoit cette jeune enchantereſſe. Ces deux aimables créature joignoient les perfections de l'ame à celles

de l'extérieur ; ils s'aimoient tendrement ; le frere n'étoit occupé que de ce qui pouvoit plaire à ſa ſœur, & la ſœur à ſon tour ne voyoit rien qui pût l'attacher autant que ſon frere.

Sérano étoit le chef de cette charmante & vertueuſe famille, qui s'étudioit par ſes careſſes innocentes à le conſoler des approches de la vieilleſſe ; il regrettoit une épouſe tendrement aimée, & morte peu d'années après ſon mariage ; habitant autrefois de la ville, des événements ſinguliers l'avoient obligé d'embraſſer l'état de cultivateur, & tous les jours il en rendoit grace au ciel ; il avouoit à ſes amis qu'il n'avoit commencé de vivre que du moment qu'il étoit venu fixer ſa demeure à la campagne. Tous les hommes, diſoit-il, étoient nés pour ſe vouer à l'agriculture ; ce ſont les paſſions & leurs déſordres, les vues ſordides de l'intérêt, qui ont élevé les villes, qui ont créé cette inégalité biſarre des conditions, ces beſoins factices qui ſont de la vie un tourment continuel, ces plaiſirs ſitôt ſuivis de la ſatiété & de l'ennui. Quelle ſatisfaction bien plus douce, plus vraie pour une ame ſenſible, de voir la terre

ſe couronner ſous les mains de la nature de ſes riches préſents ! quelle ſenſation voluptueuſe approche* du bonheur de pouvoir ſaiſir l'aurore d'un beau jour, de reſpirer les diverſes odeurs d'une campagne parfumée, de s'abandonner à cette délicieuſe mélancolie dont l'ame aime à ſe pénétrer, de s'enfoncer dans une forêt antique, de ſuivre, en quelque ſorte de l'œil, cet aſtre majeſtueux qui ſemble du milieu d'une mer vacillante de lumiere, s'é-

* *Du bonheur de pouvoir ſaiſir l'aurore, &c.* Ce n'eſt point à Paris qu'il eſt permis de jouir de ce beau ſpectacle. Après la magnifique peinture que nous en fait M. Rouſſeau de Geneve, je ne connois rien de plus ſublime en ce genre que cette deſcription empruntée d'un voyageur très-moderne. » (Il étoit ſur le ſommet de » l'Etna.) Je vis d'abord le ſoleil ſortir de der- » riere les monts Apennins de la Calabre, s'é- » lever majeſtueuſement, & dorer de ſes rayons » la côte orientale de la Sicile, & la mer qui » ſépare cette iſle de cette même Calabre. On » voit très-diſtinctement cette belle Province, » & l'on découvre toute la côte juſqu'au golfe » de Tarente. Catane, Auguſte, Syracuſe ſur » la droite, Tavormina & les environs de » Meſſine ſur la gauche, paroiſſent être ſous » vos pieds ; les différentes éruptions du vol-

lever ſur un char de flamme, monter au plus haut des airs, & ſe précipiter enſuite dans des flots amoncelés d'or, de pourpre & d'azur! Qu'un ſpectacle ſi intéreſſant nous conduit à de profondes & de touchantes réflexions! Alors les yeux enhardis cherchent à percer dans le ciel, on en bénit l'Auteur; & nos regards rabaiſſés ſur la terre, demandent encore l'image de cet Etre de bienfaiſance; & qui le repréſente mieux à notre vue bornée, ſi ce n'eſt la ver-

» can, les bois, les ſuperbes campagnes de
» cette iſle ſi fertile, une quantité innombrable
» de Villes & de Villages, le lac de Lentini
» (Leontium) offrent à l'œil la variété la plus
» délicieuſe. Vous appercevez les nuages flotter
» au-deſſous de vous, & le ſoleil former par
» leur moyen les ombres les plus pittoreſques.
» En vous tournant vers l'autre côté, vous
» embraſſez les rivages de toute l'iſle, la con-
» trée qu'on a traverſée depuis Palerme, & tout
» ce qui ſe trouve entre Meſſine & cette même
» Palerme. Les diverſes montagnes de la Sicile
» ſemblent s'élever ſous mes yeux. Ces mon-
» tagnes ſont partie cultivées, partie couver-
» tes de bois, tandis que d'autres ne préſen-
» tent que le rocher tout nud; on ſe ſent quel-
» que choſe de plus qu'humain: on s'imagine
» dominer ſur la nature entiere, &c. "

tu ? elle ſe plaît dans la ſolitude, dans la ſimplicité ingénue des champs ; elle ne ſe trouve point ailleurs.

C'eſt ainſi que cet homme reſpectable encourageoit Lorezzo & Nina à profiter des préceptes ſans faſte d'une éducation raiſonnée ; il ſavoit répandre le charme du ſentiment ſur l'auſtérité & la ſéchereſſe des leçons. Le jeune homme chériſſoit le vieillard, tout en lui l'attachoit : quelquefois il le ſurprenoit le regardant attentivement ; enſuite Sérano ſembloit avec peine l'appeller ſon fils ; d'autres fois il lui témoignoit plus d'égards qu'à Nina ; alors Lorezzo s'affligeoit : — Mon pere, ma chere Nina n'eſt-elle pas votre enfant comme moi ? ah, qu'elle ſoit l'objet ſeul de vos complaiſances ! je n'en ſerai point jaloux ; non, je n'en ſerai point jaloux : ma ſœur eſt faite pour commander après vous dans la maiſon. J'aimerai tant à la ſervir ! je n'aſpire qu'à la ſoulager dans nos travaux ; elle m'eſt ſi chere, cette aimable ſœur ! Sérano ſouvent ouvroit la bouche pour lui répondre, & tout-à-coup il s'arrêtoit, & ſe contentoit d'embraſſer le jeune homme avec attendriſſement.

Lorezzo, dans les fêtes, diſputoit le prix du chant avec les bergers voiſins, & Nina étoit toujours l'objet de ces eſpeces de combats lyriques qui ſont encore aujourd'hui tels que nous les repréſentent Théocrite & Virgile : ce prix eſt, comme dans les beaux jours de l'ancienne Grece, une houlette ou une pannetiere. Lorque ſon frere le remportoit, la jeune perſonne ne manquoit point d'y attacher un ruban de ſon choix ; le vainqueur recevoit cette faveur avec des tranſports ſi vifs, qu'on auroit pu ſoupçonner ſon attachement : mais l'innocence la plus pure l'inſpiroit, & une ame incapable de crime ſe livre ſans réſerve à ſon effuſion. Lorezzo étoit tellement entraîné par cette tendreſſe dont il n'avoit garde de ſe défier, que, ſans y faire attention, il prenoit le langage paſſionné d'un amant. Dans une de ces diſputes paſtorales, il lui arriva de chanter ces vers animés des ſons de ſa flûte champêtre :

PREMIERE ROMANCE.

* Vénus eut nos vœux ſolemnels ;
Que ſon regne enchanteur renaiſſe !
Nous avons perdu ſes autels ;
Mais nous retrouvons la Déeſſe.

Nina réunit ſes appas,
Ses graces, ſa beauté divine ;
Oui, dans ces fortunés climats,
Adorons encore Eryeine.

Ces prés, ces fleurs, ces bois charmants
Où les amours vont reparaître,
C'eſt Nina, l'objet de mes chants,
Qui d'un regard les a fait naître.

Lorſqu'au retour de la clarté,
Un beau jour s'apprête à nous luire ;
Je dis, de plaiſir tranſporté :
C'eſt Nina que je vois ſourire.

---

* *Vénus*, &c. Qu'on ſe rappelle le Temple de Vénus Erycine dont nous venons de parler.

Ornements de ces bords heureux,
Eclose à peine avec l'Aurore,
Une rose brille à mes yeux :
C'est Nina que je vois encore.

Dans les zéphyrs & dans les fleurs,
Je respire sa douce haleine ;
J'entends ses accents si flatteurs
Dans le bruit d'une onde incertaine.

Pour Nina tout vient m'enflammer,
Et nous retracer sa peinture.
Un cœur, Nina, qui fait aimer,
Ne voit que toi dans la nature.

Vénus eut nos vœux solemnels ;
Que son regne enchanteur renaisse !
Nous avons perdu ses autels ;
Mais nous retrouvons la Déesse.

Lorezzo passoit des journées entieres dans ces campagnes délicieuses, occupé aux travaux de l'agriculture, tandis que la jeune Nina se livroit près de lui à des ouvrages moins fatiguants : Sérano se reposoit sur elle du soin de ramasser des fleurs, & d'en composer

des bouquets qu'on alloit vendre à Trapani. Il donnoit à ſes deux enfants, l'exemple de la vigilance, & les laiſſoit ſeuls, ſans craindre qu'ils perdiſſent de vue leurs principes de ſageſſe & d'honnêteté. Le jeune homme ſoupiroit ſans ceſſe en regardant Nina, qui prenoit plaiſir à l'agacer par ſes jeux innocents. Un jour qu'elle s'attachoit avec beaucoup de ſoin à faire un choix des plus belles fleurs : Tu te donnes bien de la peine, lui dit Lorezzo en ſouriant ! Nina, & à qui deſtines-tu ces guirlandes ſi galamment aſſortie-ſ A moi, répond la fille de Sérano, avec ces graces enfantines, ſi ſéduiſantes; je prétends aujourd'hui me parer. — Te parer, Nina ? eſt-ce que tu aurois beſoin de parure ? eh ! c'eſt toi qui embellis tout ce qui t'approche. Lorſque tu es aſſiſe à mes côtés, toute la nature me rit; ces champs me paroiſſent mille fois plus agréables; j'y reſpire un air encore plus pur; il me ſemble que la terre ſe couronne autour de toi de fleurs plus odoriférantes, plus riches en couleurs. Nina, ma chere ſœur, combien je t'aime ! oh ! je ne puis te le dire autant que je le

reſſens ! Sérano me demandoit, l'autre jour, ſi je voudrois aller à la ville : je ne t'y trouverois point... je ne te quitterai jamais, jamais. On m'offriroit des Royaumes, la terre entiere ſans Nina, je dirois : reprenez vos empires, le monde, tous vos bienfaits, ſi je ne puis les partager avec ma ſœur. Croirois-tu, chere amie, que je ſuis jaloux de tout ce qui t'environne ? — Toi, jaloux ! &... quand avant-hier je donnai à Ziméni ce bouquet de roſes que j'avois cueilli pour toi, tu n'y pris point garde ! — Nina, tu t'amuſes de mes ſouffrances ! ne m'as-tu point vu verſer des larmes ? je craignois, je ne ſais pourquoi, que Sérano ne s'en apperçût, quoiqu'il fût, j'imagine, le premier à m'engager d'aimer ma ſœur... encore une fois, il ne m'eſt pas poſſible de te peindre ma tendreſſe... cela ne s'exprime point. — Je t'avouerai, mon frere, que ces ſentiments me cauſent du plaiſir. Quoi ! tu renonceras à tout pour reſter avec moi, dans ce ſéjour ! que ſait-on ? ſi quelque Dame, par exemple, te propoſoit ſa main, tu ne l'accepterois pas ? — Et pourquoi me le faire répéter ? on me feroit Roi de

l'univers, j'aimerois mieux habiter à jamais notre cabane, la cabane la plus pauvre, pourvu que j'y puiſſe jouir de la préſence de ma ſœur. — Mais... nous ne pouvons nous épouſer! — Eh bien! je ne ſerai point ton mari, ton amant: je ſerai ton frere... Cela ne m'empêchera point de t'aimer, de t'adorer comme autrefois on adoroit ici Vénus. Nina, ſais-tu bien où eſt ton temple? il n'eſt point ſur le haut de cette montagne: tiens, c'eſt-là qu'il eſt, (en lui prenant la main, & la mettant ſur ſon cœur) c'eſt-là qu'il eſt, & pour toujours: ſens-tu comme il palpite, depuis que tu l'as touché?... il ſe répand dans toutes mes veines une flamme, une langueur, un charme... & toi, tu m'abandonneras, tu m'oublieras pour un époux!... — Non, mon cher frere, je te le promets, je ne me marierai point; puiſque je ne ſaurois appartenir à Lorezzo, je n'appartiendrai à perſonne; nous vivrons enſemble le reſte de nos jours; nous nous dirons inceſſamment que nous nous aimons; eſt-ce qu'il peut y avoir des plaiſirs plus délicieux? Ah! je ſens que celui-là fera mon bonheur ſuprême... mais, mon

frere, je te prie, laiſſe-moi ma gayeté : je te trouve continuellement les yeux attachés ſur moi, & la triſteſſe eſt ſur ton front! — Nina, Nina, on ne rit point lorſqu'on aime. N'y a-t-il pas plus de ſatisfaction à ſe remplir d'une douce rêverie ? eſt-ce que tu n'as jamais éprouvé le charme que l'on goûte à laiſſer échapper des pleurs que le ſentiment fait couler ? Es-tu abſente un inſtant, je m'aſſieds ſous un de ces grenadiers, & là je m'enivre à longs traits du plaiſir de pleurer d'attendriſſement en ſongeant à ma chere Nina; je me dis : quand la verrai-je ? me ſera-t-elle toujours attachée ? & je te vois au fond de mon ame ; c'eſt alors que je te fais mille ſerments de t'aimer toujours. O ! Nina, que je ſuis heureux d'être né ton frere ! que j'ajoute encore aux tranſports de la nature ! tu as raiſon, il n'eſt pas beſoin de ſe marier, pour être le plus heureux des mortels... Va, un époux ne t'aimeroit pas comme je t'aimerai. Si tu ſavois quel ſoin je prendrai de tout ce qui peut t'intéreſſer ! Tu feras... la Reine du village ; j'employerai tout ce que me rapporteront nos champs, oh ! oui, tout, à

te donner des habits, des atours, ce qui pourra te plaire. Tu auras mon bien, mon ame, & mille autres encore, ſi je les avois; je ne veux vivre que pour ma ſœur. — Et moi, Lorezzo, je ne reſpirerai que pour toi, que pour toi ſeul. Je ſuis bien ſûre que je t'aimerai encore plus que tu ne m'aimeras... Tu dois être bien content! Ne voilà-t-il pas que tu me fais pleurer? allons, amuſons-nous; aimons-nous gayement, & retournons à notre pere : il peut nous attendre.

Tels étoient les épanchements de ces deux jeunes cœurs d'autant plus ſenſibles, que leurs tranſports étoient purs, & qu'ils n'avoient point à rougir. On a dit qu'un objet digne de fixer les regards des Dieux, ſeroit un grand homme aux priſes avec le malheur: n'aimeroient-ils pas mieux les tourner ſur le tableau d'une tendreſſe mutuelle & innocente qui ne connoît point la diſſimulation, de deux ames qui ſe correſpondent, qui répandent leurs ſentiments l'une dans l'autre, qui ſe rempliſſent d'une pure ivreſſe? C'eſt-là un ſpectacle céleſte, qui, ſur la terre, ne peut toucher, il faut l'avouer, que qui-

conque auroit une idée de la véritable volupté.

L'eſpece de circonſpection que Séra-no laiſſoit voir au jeune homme, aug-mentoit avec le temps; Lorezzo en étoit affligé : — Mon pere, vous avez rejetté mes plaintes ! m'aimeriez-vous moins ? Votre tendreſſe pour moi, je vous l'ai dit, ne s'exprime pas avec cette franchiſe, avec ces careſſes, l'ex-preſſion de l'amour paternel : il ne con-noît point les égards... ne ſuis-je pas votre fils ? Sérano cherche à le raſſu-rer ; cependant il ne banniſſoit point cette ſorte de déférence qui continuoit à mortifier Lorezzo.

Ce dernier étoit occupé à parer de guirlandes un agneau qu'il avoit deſſein d'offrir à Nina ; Sérano l'aborde, en regardant de tous côtés ſi on ne le voyoit point : — Lorezzo, tâchez qu'on ne découvre pas où je vais vous con-duire ; profitons des moments : il y a peu de monde dans la campagne. Sur-tout obſervez un profond ſecret ſur ce que vous pourrez voir ou entendre. Suivez-moi.

Le jeune homme obéit ; il marche la tête remplie d'idées confuſes ; toute ſon

ame étoit en ſuſpens; ils arrivent vers une de ces *cahûtes* de paille, où ſe réfugient les payſans de Sicile, pour ſe mettre à l'abri, ſoit du mauvais temps, ſoit de la chaleur. Le vieillard entr'ouvre la porte : une femme enveloppée * d'une faille étoit aſſiſe; elle ſe leve avec précipation, & va ſe jetter dans les bras de Lorezzo. Elle le ſerre contre ſon ſein; il lui échappe des larmes & des ſanglots; elle paroît le conſidérer attentivement, quoiqu'elle tienne toujours ſon voile baiſſé; enſuite elle parle bas à Sérano; elle eſt prête à ſortir : elle retourne ſur ſes pas, embraſſe encore le jeune homme, en pouſſant un profond gémiſſement, le preſſe avec tranſport contre ſon cœur, redouble ſes larmes & ſes ſoupirs, ne ſauroit le quitter, s'éloigne enfin, en tournant pluſieurs fois la tête de ſon côté, & donne ſa main à Sérano qui recommande, en ſortant, à Lorezzo, de l'attendre dans cette même cabane.

* *D'une faille, &c.* Les femmes de la campagne ont un voile qui leur entoure la tête, & une large ceinture. Celles de la ville ont des failles noires, comme les portent les Dames Eſpagnoles, &c.

Il s'interroge ; il ſe demande s'il n'eſt pas le jouet des illuſions d'un ſonge. Que peut être cette femme ? que veulent dire ſes embraſſements, ſes pleurs, le ſoin qu'elle a pris de garder ſon voile, & de reſter inconnue ? Son eſprit s'égare, ſe perd de chimeres en chimeres, & il ne ſait à laquelle s'arrêter ; c'eſt un homme retiré d'un profond ſommeil, qui voudroit ſe rendre compte des images rapides qui ont paſſé ſucceſſivement ſous ſes yeux.

Sérano eſt revenu ; tout en lui décele le trouble & l'agitation : — Lorezzo... Lorezzo, n'ouvrez jamais la bouche ſur ce qui vient de vous arriver ; qu'un oubli éternel... — Quoi, mon pere ! Nina... — C'eſt elle ſur-tout qui doit l'ignorer. Les jeunes perſonnes ſont quelquefois indiſcretes... il faut de bonne heure vous accoutumer à vous taire. — Je ne pourrai vous demander la moindre clarté ?... — N'attendez de moi qu'un ſilence éternel, & donnez-moi votre parole que vous vous y ſoumettrez. — Mais, mon pere, cette femme... — Il eſt inutile de m'interroger ; je ne ſaurois ſatisfaire votre curioſité ; promettez ſeulement de ne laiſſer échapper aucun mot.

Lorezzo promet, en témoignant cependant quelque répugnance ; & à peine eſt-il ſeul qu'il ſe dit : Pas même à Nina ! Il la revoit, bien déterminé à retenir ſon ſecret : mais ſon viſage le trahiſſoit malgré lui. — Qu'as-tu, mon frere ? tu me parois inquiet ? — Moi ! moi, Nina !.. je n'ai rien... Eh ! que puis-je avoir, ſi ma ſœur m'aime toujours ? — Lorezzo, pourrois-je vivre ſans cette amitié... qui augmente... Oui, je t'aime tous les jours davantage, mais... tu me caches quelque choſe ! je ne te retrouve point tel que je t'ai quitté. Je ne ſais : tu me regardes... & tu as un air embarraſſé ; tu ſors d'avec mon pere : t'auroit-il adreſſé quelque réprimande qui t'a chagriné ? eh ! qu'auroit-il à te reprocher ? dis-moi donc... tu ne me réponds pas ? — Nina, Nina, ne m'interroge point, je t'en conjure... Ma tendreſſe pour toi eſt la même. — Votre tendreſſe ! en voilà une preuve bien flatteuſe !... vous uſez avec votre ſœur de diſſimulation, je le vois, & vous dites que vous l'aimez ?... — Adieu, ma chere ſœur, adieu. — C'eſt Lorezzo qui m'évite ! auſſi-tôt des larmes échappent à Nina. Le jeune homme qui ſem-

bloit faire quelques pas pour s'en ſéparer, revole vers elle : — Tu pleures, ma ſœur tu pleures ! ah ! mon cœur eſt déchiré ! qu'exiges-tu de ton frere ? — Qu'il ait mon attachement, ma confiance, qu'il n'y ait rien d'étranger entre nos deux ames... eſt-ce que vous ne ſavez pas tout ce qui ſe paſſe dans la mienne ?..—Ecoute, ma chere amie... ah ! épargne-moi tes larmes : elles me cauſent mille ſupplices...je te dirois bien... mais, Nina tu me fais manquer à ma parole, à l'honneur, à tout. J'avois promis à mon pere... Tu voudrois abſolument que je me rendiſſe coupable ? — Peux-tu l'être en m'inſtruiſant ?.. ſi tu m'aimois, aurois-tu des ſecrets pour moi ? encore une fois, ne ſommes-nous pas le même cœur ? le même ſentiment ne doit-il pas nous animer ? — Jure-moi donc, Nina, que tu ne révéleras jamais de ta vie, oh ! jamais, ce que je vais t'apprendre. — Tous les ſerments, mon cher Lorezzo, que tu exigeras ; ce n'eſt que pour toi ſeul que j'aſpire à m'éclaircir... tu ne ſais pas juſqu'à quel point tu m'intéreſſes. — Eh bien ! Nina, tu me vois encore dans l'accablement, dans un

tumulte d'idées inconcevables. Tu n'as point oublié que mon pere m'eſt venu chercher ? — Oui... & d'un air myſtérieux ; cela m'a inquiétée. — Il m'a conduit dans une cabane... une femme... — Une femme : — Elle étoit couverte entiérement de ſon voile ; je n'ai pu ſaiſir aucun de ſes traits ; elle eſt accourue dans mes bras. — Quoi ! elle t'a embraſſé ! — Et des pleurs accompagnoient ſes ſoupirs ; il ſembloit qu'elle éprouvoit une agitation extraordinaire ; elle a adreſſé tout bas à Sérano quelques paroles que je n'ai pu entendre, quoique j'aie prêté un oreille attentive. — Une femme ! — Elle eſt revenue à moi ; au moment qu'elle ſe retiroit, j'ai ſenti qu'elle me preſſoit contre ſon cœur avec violence. — Qu'entends-je ? — Et enſuite elle eſt ſortie avec Sérano. — O ciel ! ciel ! — Auſſi-tôt qu'il a été de retour, il ma bien recommandé de ne parler à perſonne de cet événement ſingulier, qui me cauſe un bouleverſement d'idées... — Je le crois. — J'aurai l'attention de garder ce ſecret ; je ne l'ai dit qu'à toi, & j'imagine que ta diſcrétion égalera la mienne ; ta tendreſſe

m'en répond. Nina, ſans écouter ce que lui diſoit Lorezzo, l'interrompt : Elle te ſerroit contre ſon cœur ! mon frere... une autre aime Lorezzo... elle en ſera aimée !

La jeune perſonne avoit perdu cette gayeté brillante qui prêtoit tant de vivacité à ſes charmes. Son attachement pour Lorezzo avoit ce caractere jaloux, ces allarmes, ces tourments qui n'appartiennent qu'à l'amour; elle rediſoit ſans ceſſe dans ſon cœur : une autre aime Lorezzo !

Sérano la trouve noyée dans les larmes : — Que vois-je, ma fille ? des pleurs !... eh ! pourquoi... (Nina veut diſſimuler.) Vous ne m'en impoſerez point ; je prétends être inſtruit, & ſavoir la cauſe de cette triſteſſe qui m'étonne. Nina cede aux demandes preſſées, aux ordres de ſon pere, & révele tout ce qu'elle a pu apprendre de Lorezzo. Mais, mon pere, ajoute-t-elle, je n'ai été indiſcrete que pour vous marquer mon obéiſſance ; que ſur-tout mon frere ignore... Votre frere, reprend Sérano, en ne lui laiſſant point le temps d'achever !... votre frere... s'il étoit... Nina, n'attendez de

moi aucun éclairciſſement ; que cette indiſcrétion demeure dans un éternel oubli, &... quel intérêt ſi fort prenez-vous donc à Lorezzo ? — Quel intérêt, mon pere ? je ſerois fâchée qu'il fût aimé d'une autre autant qu'il l'eſt de ſa ſœur. — Ma fille, je vous commande expreſſément de ne jamais vous trouver ſeule avec Lorezzo. — Avec mon frere ? — Sous quelque nom... Craignez de me déplaire ; allez, obéiſſez, ma fille, & ne m'interrogez point davantage.

Lorezzo s'apperçoit que Nina l'évite ; & en même-temps il lui ſemble qu'elle déſavoue ce changement imprévu ; il voudroit en pénétrer le motif ; la jeune perſonne a l'adreſſe de lui faire parvenir cette lettre.

» J'ai commis une faute impardonnable, que je me reprocherai toute » ma vie : j'ai eu la foibleſſe d'avouer » à mon pere un ſecret qu'en quelque ſorte j'aurois dû me cacher à » moi-même ; j'ai trahi votre confiance... l'idée de cette femme vient » ſans ceſſe me troubler ; mon pere a » vu mon chagrin. N'ajoutez point » votre reſſentiment aux ſupplices que

» j'endure. Ne ſuis-je point aſſez pu-
» nie, puiſqu'on me défend de vous
» parler, de vous dire... hélas! je ne
» puis que vous regarder; encore je
» crains que mon pere ne s'en apper-
» çoive; mais que ces regards vous
» expriment tout ce que ſent mon
» cœur!... je penſe toujours à vous...
» Ah! mon frere, je ſuis encore plus
» malheureuſe que coupable... non,
» rien ne pourra briſer les nœuds qui
» m'attachent à toi. Je crois éprouver
» qu'ils ſont au-deſſus même des liens
» du ſang. Mon frere, mon cher frere,
» que je me plais à répéter ce nom!
» on ne m'empêchera point de le pro-
» noncer; & s'il étoit interdit à ma
» bouche, mon cœur inceſſamment le
» rediroit... D'où vient, ô ciel! cette
» tyrannie, cette inhumanité de mon
» pere, lui, qui juſqu'à préſent s'étoit
» montré notre ami le plus tendre?
» Lorezzo, auroit-on le deſſein de te
» marier? Je le vois, je le vois, j'ai
» tout pénétré, cette femme ſera ton
» épouſe... Mon frere, quelle image
» pour une ſœur auſſi ſenſible! Oublie-
» rois-tu ce que tu m'as promis tant
» de fois? tu vivrois pour une autre!

» une autre que Nina partageroit tes » peines, tes ſentiments, ton ame! ja- » mais je ne ſerai réduite à cette ex- » trêmité. Mais pourquoi ces cruels » mouvements de jalouſie? ne ſommes- » nous pas le même cœur, le même » cœur rempli de l'amour le plus ten- » dre? eh! qui approcheroit de l'ar- » deur qui ſemble être né avec nous? » va, les époux ne peuvent s'aimer au- » tant que nous nous aimons.

» Tu me répondras: je croirai t'en- » tendre, m'entretenir avec toi; ta let- » tre recevra mes larmes; j'y recueil- » lerai les tiennes; je la déroberai à » tous les regards? elle ſera contre » mon cœur... * elle ſe gravera dans » mon

* *Elle ſe gravera.* Qu'on ne juge point de la nature Sicilienne par la nôtre; c'eſt ſur-tout dans ces climats brûlants que s'allume la flamme des paſſions, & que le cœur en eſt conſumé. Il y a bien loin de la glace de nos ſenſations & de nos expreſſions, au feu dont ſemble être paîtri tout ce qui a vie dans ces contrées. Il n'eſt donc pas étonnant que les femmes y aiment avec violence: mais ce qui ſurprendra, c'eſt qu'elles ſont ſinceres & conſtantes.

» mon ame... Lorezzo cette femme » me fera mourir"!

Le jeune homme vouloit faire des reproches à Nina, & il ne put, dans ſes réponſes, que lui parler de cette amitié qui vaincroit tous les obſtacles. Sa ſœur l'occupoit entiérement. En vain les campagnes offroient-elles à ſes yeux tous ces préſents dont la nature ſemble avec profuſion avoir enrichi la Sicile: pénétré d'une triſteſſe qu'il ſe plaiſoit à nourrir, il alloit ſous un cyprès s'abandonner à ſa douce mélancolie, & là il accompagnoit de ſa flûte ces vers touchants qu'il avoit compoſés; c'eſt dans ces heureux climats que le ſentiment fait des Poëtes.

SECONDE ROMANCE.

Amour, laiſſe-moi ſoupirer:
Ma triſteſſe a pour moi des charmes;
Mon cœur aime à s'en pénétrer;
Amour, laiſſe couler mes larmes.

Ici tout flatte ma langueur;
De zéphyr l'haleine eſt plus pure;
Cette grotte a plus de fraîcheur;
L'onde plus doucement murmure.

La divinité de mon cœur
M'appelle encor vers ce bocage;
Je la revois dans chaque fleur;
Je ſuis ſes pas ſous chaque ombrage.

L'écho me rapporte ſon nom,
Dans les ſons divers qu'il répete;
C'eſt Nina, qui, dans ce vallon,
Egare ma courſe inquiete.

Par d'agréables ſouvenirs,
Je trompe ma peine cruelle,
Et je goûte encor les plaiſirs
Réſervés à l'amant fidele.

Nina, qu'un ſort plein de rigueur
Sur mes beaux jours forme un orage:
Il ne peut m'ôter la douceur
De me remplir de ton image.

Amour, laiſſe-moi ſoupirer,
Ma triſteſſe a pour moi des charmes;
Mon cœur aime à s'en pénétrer;
Amour, laiſſe couler mes larmes.

Sérano va chercher Lorezzo dans la campagne : il le trouve, aux bords d'une fontaine, livré à cette douce mélancolie, la premiere peut-être des voluptés dont s'enivrent les cœurs ſenſibles. Le jeune homme ne l'a pas plutôt apperçu ; qu'il ſe leve, & courant vers lui avec vivacité, il lui demande ce qui pouvoit l'amener en ce moment. Bien des choſes, répond le vieillard. Lorezzo, j'avois exigé de vous un profond ſecret ; vous m'aviez donné votre parole : j'y comptois ; je croyois que votre attachement pour moi devoit ſuffire, & vous engager à vous taire. Qu'avez-vous fait ? vous avez tout dit à Nina... — Il eſt vrai, mon pere ; je n'en ai point été le maître ; le moyen d'avoir quelque réſerve pour ma ſœur ! n'eſt-elle pas ma plus chere amie, tout ce qu'après vous j'aime le plus au monde ? — Votre amitié, Lorezzo... honore Nina : mais ce ſentiment doit avoir des bornes. — J'honore ma ſœur, en conſervant pour elle cette tendreſſe qui eſt née avec moi, que la nature me preſcrit ; n'eſt-ce pas mon devoir, mon plaiſir, toute ma félicité ?.., Mon pere, que voulez-

vous dire? je lis ſur votre viſage un embarras... Vous m'avez ſéparé de ma ſœur; ſi vous ſaviez ce que je ſouffre! mes tourments ſont inconcevables... Je ne puis plus vivre éloigné de Nina; l'air que je reſpire ne m'eſt pas plus néceſſaire; au nom de cet amour paternel dont j'ai reçu tant de preuves, finiſſez mon ſupplice... Nina eſt tout pour moi; je tombe à vos genoux; voyez moi dans les larmes... non, je m'en apperçois trop, je ne ſuis plus votre fils!

Il ſe jette aux pieds de Sérano, les embraſſe; le vieillard eſt empreſſé à le relever: — Que faites-vous? c'eſt à moi... J'aurai toujours pour vous les tendres ſentiments... vous n'en devez point douter: mais il ne s'agit point ici de Nina. — Eh! mon pere, qui peut m'intéreſſer davantage? — Je ne vous reprocherai plus votre indiſcrétion; je me flatte même que vous ne retomberez jamais dans cette faute. — Quand verrai-je ma ſœur? — Laiſſons-là Nina... vous n'aurez pas de peine à l'oublier. — A l'oublier! ô ciel! — J'ai à vous confier... non, Nina ne vous intéreſſera plus... — Ma ſœur ne ſeroit point

tout ce qui m'anime ! ah ! mon pere, avez-vous pu le penſer ? où eſt-elle ? où eſt-elle ? que je tombe à ſes genoux ! que je lui renouvelle mes ſerments de l'aimer toujours ! Quels ſentiments, quels tranſports peuvent être au-deſſus de ceux d'un frere ?... — Vous ne voulez point m'entendre ? J'ai à vous communiquer... Nina...—Eh bien... Nina !... expliquez-vous.

Le vieillard s'arrête à ces paroles. Un homme inconnu accouroit vers eux, tout couvert de ſueur, hors d'haleine. Je vous cherchois, leur dit-il à tous deux ; enſuite il prend le premier à l'écart, & lui parle bas. Lorezzo, hors de lui-même, impatient de ſavoir ce que Sérano vouloit lui dire, obſervoit que l'étranger converſoit avec chaleur. Cet entretien fini, Sérano vint à Lorezzo, le prend dans ſes bras, & ne pouvant cacher des pleurs qui lui échappoient : — Nous nous ſéparons... Accompagnez cet étranger ; il vous conduira où vous devez aller ; hâtez-vous. — Je vous quitterois, & Nina... — Vous n'avez point le temps de la voir, partez. — Quel ſujet... — Vous ſaurez... Oui, j'ai pour vous le cœur d'un

pere : mais il ne faut point ici nous attendrir ; les moments vous ſont chers... vous ne pourriez aſſez-tôt vous rendre à Palerme. — A Palerme ! & ma ſœur... je ne la verrois point ! je ne verrai point Nina ! — Vous ſerez le maître de nous revoir. — On ne voudroit pas m'affliger à ce point... que du moins je ſois informé de votre bonheur.

L'étranger entraîne Lorezzo malgré lui. Il étoit accablé, anéanti, tel qu'un homme qui tomberoit d'abyme en abyme. Ils trouvent près de Trapani des chevaux qui les attendoient. L'inconnu, dans la route, ne dit que quelque mots peu intéreſſants pour Lorezzo partagé également entre la ſurpriſe & la douleur. A meſure qu'il s'éloignoit des lieux qu'habitoit Nina, ſon déſeſpoir augmentoit ; enfin, ils ſont arrivés vers le ſoir à la Capitale de la Sicile.

L'étranger conduit le jeune homme dans une maiſon écartée, le fait monter à une chambre où le premier objet qui s'offre à ſa vue, eſt un habillement convenable à une perſonne de qualité. Hâtez-vous, dit le conducteur à Lorezzo, de quitter vos habits, & de revêtir celui-ci. Lorezzo veut lui de-

mander la raiſon de cette métamorphoſe. Vous le ſaurez, répart l'inconnu ; empreſſez-vous ſeulement de prendre ces nouveaux vêtements. Le jeune homme habillé, l'autre continue : — Allons, ſuivez-moi.

Ils traverſent en ſilence la ville. Arrêtons-nous ici, dit l'inconnu ; Lorezzo démêle dans l'obſcurité une façade magnifique qui annonçoit l'hôtel d'un grand Seigneur. Le premier heurte doucement : la porte s'ouvre, un domeſtique paroît avec un lanterne ſourde à la main ; il les éclaire, & les conduit, ſans proférer une ſeule parole, par une longue ſuite d'appartements, où la richeſſe & la ſomptuoſité éclatoient. A quelle foule d'idées Lorezzo s'abandonne ! quelle ſera la fin de cette aventure qui ſemble tenir du merveilleux ? Le domeſtique entre le premier dans une chambre dont la porte étoit entr'ouverte ; l'inconnu le ſuit : Lorezzo entend ces mots : Princeſſe, vos ordres ont été remplis avec tout le zele que votre Alteſſe me connoît ; le voici. Le jeune homme étoit entré ; il contemple un appartement ſuperbe, un lit où l'argent & l'or s'uniſſoient

à des broderies élégantes. Sur de riches couſſins, étoit étendue une femme d'un certain âge, qui paroiſſoit expirante, & qui avoit une lettre dans ſes mains; à ſes côtés étoit aſſis un vieillard vêtu magnifiquement, dont le viſage annonçoit la hauteur & la ſévérité; plus loin étoit debout un jeune homme de ſeize à dix-ſept ans, habillé dans le même goût: ſa phyſionomie touchante ſembloit promettre une ame ingénue & ſenſible. La mourante s'adreſſant à Lorezzo d'une voix preſque éteinte, & lui tendant les bras: — Approchez, mon fils. Auſſi-tôt Lorezzo s'écrie: elle ne ſeroit point ma ſœur! Cette Dame continue: Venez, mon cher enfant; oui, (ſe tournant vers cet homme âgé) mon frere, vous voyez le premier fruit d'une tendreſſe que les débats entre nos deux maiſons ont ſi long-temps combattue, Et vous, mon fils (parlant au jeune homme qui étoit debout) embraſſez votre frere aîné. A ces mots, le vieux Seigneur prend un air plus repouſſant, tandis que ſon jeune neveu court avec l'expreſſion naïve de la ſenſibilité, dans les bras de Lorezzo. La Princeſſe reprend: Mon époux, avant

que notre amour fût consacré par la religion & par l'aveu des loix, m'avoit entraînée dans les égarements qui suivent l'ivresse des passions. L'hymen étant venu sceller cette ardeur si traversée, si constante, il me fallut alors rougir de cet infortuné, (elle montre Lorezzo) le rejetter du sein maternel. La honte qui a tant d'empire sur notre sexe, & sur-tout dans ce pays où les impressions de l'honneur ont une espece de despotisme absolu, la honte étouffa la voix du sang; que dis-je? elle ne put que me forcer à cacher ces sentiments dont mon cœur étoit agité. J'arrachai donc ce cher fils de mes bras, & un de nos amis le confia, sous le nom de Lorezzo, aux soins d'un homme de la campagne, dont l'honnêteté & la discrétion étoient connues; il ignoroit la naissance & les parents de cet enfant désavoué par ses auteurs. J'eus plusieurs fois le dessein de le retirer de cette obscurité si révoltante pour l'amour maternel, & qui blessoit à la fois l'humanité & la justice. Mon mari s'opposoit toujours à mes transports, me représentant mon honneur, le sien, notre devoir d'im-

moler tout à notre réputation ; & nous manquions au premier devoir, à la nature ! Je me haſardai, un jour que le Prince étoit retenu auprès du vice-Roi, à n'écouter que le mouvement qui m'emportoit : je me rendis à l'inſu de ma famille & de mes domeſtiques chez Sérano ; là, ſans me faire connoître, avouant ſeulement que j'étois mere ; & ma tendreſſe ne meût-elle pas trahie ? je goûtai la conſolation de ſerrer mon fils dans mon ſein, de l'arroſer de mes pleurs : je ne pus m'empêcher d'inſtruire mon mari de cette démarche ; il tombe attaqué de la maladie qui l'a mis au tombeau, & avant que d'expirer, il me laiſſe un écrit qui rétabliſſoit ce cher enfant dans tous ſes droits. Je brûlois de remplir ſes volontés. Le Ciel ſans doute qui prend la défenſe de la nature outragée, ſe venge, & n'a point attendu l'effet du repentir ou plutôt de l'amour ; il m'accable en ce moment : je crains qu'il n'ait marqué le terme de ma vie : je me ſuis donc empreſſée de rendre hommage à la vérité, à la juſtice, à la tendreſſe maternelle, dût ma mémoire ſouffrir de cet acte d'équité ! J'aime mieux céder au cri

du ſentiment & du devoir, que d'abandonner à la baſſeſſe d'une condition ſi peu faite pour lui, un infortuné... qui eſt mon enfant; il l'eſt, mon frere, il eſt votre neveu; & cette lettre, ajoute-t-elle, qui eſt de la main même de mon mari, confirme tout ce que je viens de vous révéler.

Le Prince de *** prend l'écrit, en conſervant toujours ce front où ſe peignoient le froid dédain & la dureté. Il avoit ſouvent jetté les yeux ſur Lorezzo durant l'entretien de la Princeſſe. Il lit attentivement la lettre, & la remettant à ſa belle-ſœur : — Il eſt vrai que voilà un témoignage bien évident qui prouve que ce jeune homme eſt réellement votre fils. Mais n'auroit-il pas contracté avec ces *gens de néant* une certaine groſſiéreté qui dégraderoit l'élévation ou nous voulons l'appeller ? ſera-t-il bien digne de repréſenter l'héritier de notre maiſon ? ſongez-vous qu'il portera le nom du Prince de *** ?

Lorezzo reſſembloit à ces créatures humaines, que, dans les ouvrages de féeries, on nous repréſente frappées de l'enchantement ſous la baguette de quelque puiſſant magicien. Cependant Nina

occupoit toujours ſon cœur; il alloit en parler : la timidité l'arrête; il ne peut que prendre la main de la Princeſſe, & la baiſer avec reſpect. N'oſez-vous, mon fils, lui dit-elle, embraſſer votre mere, & prononcer ce nom ſi doux à entendre ? Le jeune homme raſſuré par l'air de bonté que lui fait voir cette Dame, répond à ſes careſſes, & développe toute la vivacité d'une ame pénétrée de tendreſſe & de reconnoiſſance. Monſeigneur, dit-il à ſon oncle, ne craignez point : je me flatte que je mériterai l'honneur de vous appartenir, & que Madame n'aura point lieu de ſe repentir de m'avoir reconnu pour ſon fils. Quoique Sérano ſoit dans un état obſcur, il m'a formé un cœur digne de vous aimer, & d'atteindre à vos ſentiments; cet homme reſpectable eſt le pere d'une fille charmante, qui poſſede toutes les graces, toutes les vertus.

Il étoit prêt à pourſuivre, & ſans doute ſon amour pour Nina eût éclaté: la Princeſſe ſe ſent plus incommodée : — Mon cher enfant, je ne puis être avec vous plus long-temps; retournez auprès de Sérano; dans peu de jours

vous reviendrez. Ce ne ſera plus comme Lorezzo que vous reparoîtrez : tout Palerme connoîtra mon fils, le Prince de ***. Mon amour me fait croire que je vous dédommagerai par toute ſorte de témoignages les plus touchants, de l'injuſtice & de la barbarie dont je me ſuis rendue coupable envers vous. Embraſſez-moi encore ; embraſſez votre frere & votre oncle. Souvenez-vous que la diſcrétion eſt une des qualités d'un homme de naiſſance ; ne dites rien de tout ceci à Sérano, à perſonne, juſqu'au moment où vous ſerez dans le rang qui vous convient.

Lorezzo a repris la route de ſa premiere demeure ? Quoi ! Nina, ſe diſoit-il en ſecret, vous n'êtes point ma ſœur ! vous n'êtes point ma ſœur ! il m'eſt permis de vous aimer au gré de mes tranſports, d'être votre amant le plus tendre ! je ſuis Prince !.. Ah ! tu ſeras Princeſſe ; que ne puis-je te faire ſouveraine, mettre comme moi tout l'univers à tes genoux.

Il eſt rendu à ſa retraite. Quel eſt le premier objet qui s'offre à ſes yeux ? Nina, qu'embelliſſoit la douleur ; elle gémiſſoit de l'abſence de ſon frere,

elle craignoit de ne point le revoir, & ſon pere avoit gardé un profond ſilence ſur l'objet du voyage de Lorezzo. En ce moment, le vieillard occupé à ſes travaux, étoit ſéparé de ſa fille. Le jeune homme ſe précipite aux pieds de Nina : — Ma ſœur... tu n'es point ma ſœur; je ne ſuis point ton frere: je ſuis... je ſuis le Prince de ***, mais pour t'aimer, pour t'adorer davantage. Nina, ma grandeur ne ſervira qu'à te prouver mon amour; ah! je brûle de te donner avec mon cœur, mon nom, mon rang... Que n'ai-je, ma chere Nina, un empire, le monde entier à t'offrir!

Nina, charmée de revoir ſon frere, écoutoit avidement, & ne comprenoit rien à ce qu'il lui apprenoit : Lorezzo entre dans des détails; enfin, il inſtruit la jeune perſonne de toutes les circonſtances; elle s'écrie d'abord avec un tranſport de joie : Tu es... vous êtes Prince! (enſuite d'un ton réfléchi & affligé) je ne ſuis point Princeſſe!... vous ne m'aimerez plus! vous n'aimerez plus votre Nina; & auſſi-tôt des larmes coulent de ſes yeux. — Arrête ces pleurs, adorable Nina. Eh! pour-

quoi me verrois-tu ſi enchanté de ma nouvelle ſituation, ſi je ne pouvois en répandre ſur toi tout l'éclat? Penſes-tu que le titre de ton amant ne me touche pas plus que tous les titres brillants que le ſort me prodigueroit? Eſt-ce à toi, ma chere ſœur, car j'aimerai toujours à te donner ce nom, ſous lequel tu m'as inſpiré une tendreſſe ſi vive; eſt-ce à toi, Nina, à douter du cœur de ton amant? Il eſt ſi fort au-deſſus de toutes les épreuves! tu me rendras plus de juſtice: tu verras que le Prince ſait aimer mille fois plus encore que Lorezzo. Ah! répond Nina, quand vous étiez mon frere, n'éprouvions-nous pas tous les tranſports, tout le bonheur, tout le charme de l'amour? Pour moi, je ſens que cette tendreſſe auroit ſuffit à mon ame: nous nous fuſſions aimés... pour le plaiſir d'aimer. Il y a tant de douceur à ſe voir, à ſe confier ſes plaiſirs, ſes plus ſecretes penſées, juſqu'à ſes peines! J'étois ſi ſatisfaite, lorſque je pleurois à cauſe de vous! il faudra que je renonce à ma tendreſſe, à la vie... Mon pere m'a toujours dit qu'il n'y avoit que les égaux qui s'aimoient; vous allez paſſer

au ſein des richeſſes, des honneurs... non, vous ne ſerez plus Lorezzo !

Sérano paroît; Lorezzo court dans ſes bras : — Nina... n'eſt point ma ſœur; je pourrai l'épouſer; je ſuis le Prince de ***. (Il raconte au vieillard tout ce que la Princeſſe lui a révélé au ſujet de ſa naiſſance & de ſa qualité.) Sérano, mon cher Sérano, vous ſerez toujours mon pere, & voici ma chere femme, tout ce que j'idolâtre... elle ſera Princeſſe. Sérano demeure immobile d'étonnement. Ces particularités, dit-il, avoient été autant de ſecrets pour moi : je ſavois ſeulement que les auteurs de vos jours avoient refuſé de vous avouer, & que vous deviez vivre ignoré, dans ces campagnes, deſtiné à notre profeſſion... — Ma mere m'a ordonné de n'inſtruire perſonne du ſort qui m'attend : mais, Sérano, mon ſilence à votre égard eût offenſé la tendreſſe & la reconnoiſſance; oui, vous ſerez toujours mon pere, le pere de Nina. — Monſeigneur, je ſerai le premier à vous rendre les reſpects qui vous ſont dus. Je l'avouerai : j'ai pris la liberté de vous aimer comme mon propre fils. Mais que me parlez-vous

de vous allier à ma fille ? je connois mes devoirs ainſi que toute la médiocrité du rang que j'occupe : ce n'eſt point à Sérano à profiter de vos foibleſſes. Ma fille, Monſeigneur, en ceſſant d'être votre égale, doit s'interdire juſqu'à la penſée de recevoir votre main, & je ſuis bien aſſuré que ſes ſentiments ſur cet objet ſont conformes aux miens : n'eſt-il pas vrai, Nina ? Nina ne répond que par un profond ſoupir. Lorezzo veut prendre la parole. — Monſeigneur, je n'en croirai point l'amour : je ſuivrai les conſeils de la raiſon, de la probité, de l'honneur, & je ne varierai jamais ſur ce qu'ils m'ordonnent ; ma fille, n'en doutez pas, ne démentira point mon exemple.

Lorezzo ſe flattoit qu'il vaincroit aiſément la réſiſtance du vieillard ; il n'enviſageoit aucun obſtacle ; tout s'applanit devant les yeux d'un amant ; il attendoit un heureux ſuccès de la tendreſſe de ſa mere : impatiente de faire ſon bonheur, elle n'héſiteroit pas, malgré la différence des rangs, à lui accorder la permiſſion d'épouſer Nina. Il reçoit une lettre de la Princeſſe qui lui apprend que ſa ſanté ſe rétablit, &

qu'elle va le rappeller auprès d'elle; & l'expoſer dans toute ſa ſplendeur qui lui eſt due, aux regards de Palerme, de toute la Sicile. Le jeune homme s'abandonne à des ſonges enchanteurs: — Je pourrai donner à Nina des preuves de mon amour! combien faut-il encore attendre pour la conduire à l'autel, pour la placer dans le rang que méritent ſa beauté, ſes vertus, cette tendreſſe ſi naïve, ſi touchante! que la Cour me portera envie! Il n'y a point de Princeſſe qui puiſſe s'égaler à Nina; non, il n'y a point de ſouveraine qu'on puiſſe lui comparer; quelle image j'en tracerai à ma mere! oh! elle prendra mes ſentiments pour cette charmante fille; elle ſera la premiere à paſſer un engagement dont mes jours dépendent. Eh! comment exiſter ſans Nina? que me ſeroient les richeſſes, les grandeurs, la vie, ſi je ne pouvois les partager avec cette maîtreſſe de mon cœur?

Lorezzo, dans l'enthouſiaſme d'un flatteur eſpoir, grave ces vers ſur l'écorce des arbres, & ſur les débris du temple de Vénus:

TROISIEME ROMANCE.

Le ſort me donne des grandeurs,
Et Nina le bonheur ſuprême.
Amour, que ſeroit ſans tes fleurs
Le plus ſuperbe diadême ?

Sur un amour pur & conſtant,
Mon orgueil, ma ſplendeur ſe fonde ;
De ma Nina l'heureux amant
Efface tous les Rois du monde.

Le bouquet qu'embellit ſon ſein ;
Eſt le ſeul tréſor qui me tente ;
M'eſt-il préſenté de ſa main :
J'ai tous les ſceptres qu'on nous vante.

Je ne connois point ſes aïeux,
Les biens dont elle eſt héritiere :
Je ſens le pouvoir de ſes yeux ;
Des beautés je vois la premiere.

Qu'ai-je beſoin d'aller jamais
Chercher ſes titres de nobleſſe ?
Mon cœur, où regnent ſes attraits ;
Me dit que j'aime une Déeſſe.

S'il falloit ne point partager
Ma grandeur avec ce que j'aime ;
Je dirois : laiſſez-moi berger,
A ſes pieds c'eſt être un Dieu même.

On me promet l'éclat des cours,
Les plus doux plaiſirs de la vie.
Promets-moi de m'aimer toujours,
Nina, c'eſt tout ce que j'envie.

Le rang de Prince n'éblouit
Qu'un cœur de tendreſſe incapable :
Un mortel que Nina chérit,
Voilà le Prince véritable.

Je ne deſire que pour toi
Cette pompe ſans toi ſi vaine ;
Que du monde on me nomme Roi,
Il aura bientôt une Reine.

Du Dieu des fideles amours,
Juſqu'au tombeau je veux dépendre ;
Et le Prince ſera toujours,
Nina, ton berger le plus tendre.

Sérano avoit redoublé ſes défenſes & ſes précautions; il étoit ordonné à Nina de ne point ſe trouver ſeule comme autrefois avec Lorezzo; ils ne ſe voyoient qu'en préſence du pere. Quelle expreſſion dans les regards d'un amant qui ignoroit l'art de ſe contraindre! qu'ils répétoient à Nina combien il l'aimoit! qu'ils lui renouvelloient le ſerment de n'avoir d'autre amante, d'autre épouſe qu'elle! L'amour eſt attentif à veiller ſur tout ce qui l'intéreſſe. Lorezzo ſaiſit l'occaſion: avec quelle ardeur il profite d'un moment où le vieillard s'étoit écarté! — Ma Nina, ma chere Nina, d'où vient donc cette ſombre triſteſſe? — D'où vient? Ah! laiſſez-moi, laiſſez-moi... vous êtes un Prince! (& ſes pleurs redoublent) — Nina, je ſuis votre amant, votre amant le plus tendre; j'en jure par ma belle maîtreſſe: nous ſerons unis, nous vivrons à jamais l'un pour l'autre... — Je ſerois votre femme!... non, vous n'êtes plus mon frere! vous n'êtes plus Lorezzo! il y a aujourd'hui trop de diſtance entre nous deux; je ne ſuis point faite pour être votre épouſe; ce ſera quelque Dame de la Cour.

Hélas! elle ne vous aimera pas, cette Dame, autant que je vous aime. — Et vous croyez, divinité de mon cœur... quoi! tu penſes qu'une autre pourroit avoir ma main, mon ame? eh! n'en es-tu pas la maîtreſſe abſolue? Ma Nina, & quelle femme, fût-ce une Reine, m'offriroit tes charmes, tes graces, ta beauté enchantereſſe? Qu'on t'a bien ſurnommé *la roſe!* ah! tu ſerois moins belle, tu ne m'inſpirerois pas moins d'amour; tes ſentiments ſont les délices des miens... ne faut-il pas aimer pour former des nœuds que mes parents... — Tes parents, Lorezzo, ils n'auront point ton cœur... encore une fois, vous êtes Prince; & que ſuis-je, moi! rien qu'une ſimple villageoiſe. — Tu es tout, Nina, tu es tout pour ton amant; ma mere m'annnonce trop de bonté; voudroit-elle m'affliger, me cauſer la mort? je lui parlerai de toi, oh! toujours, Nina, je te peindrai... comme tu es. Elle te verra; oui, ma charmante ſœur, elle prendra mon ame, & ſera la premiere à preſſer notre union. — Lorezzo, je ne ſuis point Princeſſe! — Je te le redirai continuellement: tu es Nina, le char-

me de mon cœur, l'objet d'une tendreſſe qui eſt ma vie même... Des larmes s'écoulent ſur tes belles joues! laiſſe-moi donner un baiſer de flamme à cette main qui tant de fois a eſſuyé celles que m'arrachoit mon amour. — Lorezzo, eſt-ce qu'on baiſe la main d'une ſœur? — Tu oublies que je ne ſuis plus ton frere, mais ton époux! je t'en renouvelle ici le ſerment à tes pieds, comme aux genoux de ma divinité ſuprême. — Qu'ai-je fait, malheureuſe? mon pere m'avoit défendu de vous voir, de vous parler, de vous entendre.... Hélas! ils ſont paſſés ces jours où il nous étoit permis de vivre enſemble!... Lorezzo, retire-toi, retire-toi... mon pere nous ſurprendra! juſte Ciel! comment l'amour peut-il être un crime? je ſuis bien à plaindre!

Lorezzo ſe ſépare de Nina, en la regardant juſqu'au moment qu'elle va ſe perdre ſous une allée de citronniers pour en cueillir les fruits; ſon pere lui avoit impoſé cette occupation; il revient, il la trouve animée, les yeux chargés de larmes. — Nina, vous m'avez déſobéi! — Mon pere! — Je ſai-

sis votre trouble... ne me cachez rien; vous avez vu Lorezzo? — Oui, mon pere... — Malgré ma défense! — J'aurois bien voulu ne pas y manquer: je n'ai point eu la force, mon pere, de le fuir; mes genoux fléchissoient sous moi, &... — Que vous a-t-il dit? que vous a-t-il dit? — Qu'il m'aimoit toujours, mon pere, que je serois sa femme; je lui ai représenté la différence de nos conditions; il m'a répondu que sa mere penseroit comme lui, &... que nous nous marierions... mais, pourquoi pas, mon pere? nous nous aimons tant! — Ecoute, Nina... Je te pardonne, ma fille, en faveur de ton ingénuité... Mon enfant, il est inutile de t'aveugler: ce n'est plus un pere qui te parle, c'est ton ami, ton tendre ami; il faut absolument renoncer à ce fol amour; Lorezzo... il n'y en a plus pour toi; plus d'espérance, ma Nina. Est-il à croire qu'un Prince s'allieroit à la fille d'un pauvre laboureur, tel que je suis? & quand sa passion l'égareroit à ce point, ses parents, moi-même, Nina, moi-même y consentirions-nous? le seul parti qui te reste, c'est d'effacer entiérement de ton

souvenir

ſouvenir tout ce qui pourroit te retracer une image... qui s'eſt évanouie comme une ombre; imagine-toi que tu as fait un ſonge. Oh! ce ſonge-là... mon pere, il ne s'effacera jamais, non, jamais... — Je te défends expreſſément de le voir; & cette fois-ci, j'eſpere que tu ſeras plus docile; je te le dis, il le faut oublier. — Je ne le verrai point, mon pere! je vous réponds de me ſoumettre à vos ordres: mais ne plus penſer, ne plus penſer à Lorezzo: je vous ferois un menſonge: cet effort eſt au-deſſus de mes forces: mon ame eſt pleine de ce ſentiment... je ne ſuis que trop convaincue, mon pere, de ce que vous me dites... Je voudrois bien que mon cœur écoutât la raiſon; il y a de l'extravagance, j'en conviens, à me flatter que j'épouſerois Lorezzo, un Prince... cette chimere me plaît; laiſſez-la-moi, je vous prie, laiſſez-la-moi, en duſſé-je mourir; hélas! ce ſera le ſeul plaiſir qu'il me ſera permis de goûter.

Un exprès arrive de Palerme; il eſt chargé d'emmener promptement Lorezzo avec lui; Nina tombe ſans connoiſſance, & ne peut que proférer ces

mots : vous allez nous quitter!.. je vais te perdre, mon frere ! Lorezzo vole au ſecours de cette fille charmante, il repouſſe Sérano : il ne voit que Nina, & Nina mourante : — Ma chere Nina ! ma chere ſœur ! je ſuis à tes pieds ; reviens à la vie ; tu me reverras ; oui, je revolerai dans ce ſéjour, pour former des liens qui ne ſauroient trop tôt nous enchaîner.

Sérano ne le laiſſe point achever : il l'arrache à cette ſituation violente, & le force de partir.

Nina, ſortie à peine de cet anéantiſſement de douleur, reprend d'une voix expirante : Quoi, mon cher Lorezzo, vous nous abandonnez ! je ne vous reverrai plus ! elle r'ouvre entiérement les yeux, & ſe trouvant dans les bras de Sérano, elle s'écrie avec une eſpece d'effroi : C'eſt vous, mon pere ! il ne m'entendoit point ! il eſt parti ! vous voyez tout l'excès de mon déſeſpoir : c'eſt vous montrer ma tendreſſe... elle me plongera au tombeau ! — Il faudroit la combatre, l'étouffer... Renoncer à être aimée de Lorezzo ! eh ! le puis-je, mon pere ? — Je vous l'ai dit, ma chere fille, cet

amour eſt aujourd'hui pour vous un égarement qui deviendroit criminel... quel ſeroit ton eſpoir ? je te le repréſenterai toujours : Lorezzo eſt d'un rang.... Mon pere, eſt-ce que le ſentiment, la ſincérité, l'amour ne ſont pas des titres ? .. — Malheureuſe Nina ! tu en crois ton cœur ! il eſt ordonné à Lorezzo, par ce qu'il doit à la ſociété, à la bienſéance, à lui-même, de n'être point ton mari, de ne point t'aimer, de t'oublier. Nourrirois-tu, ma fille, une paſſion... qui nous déshonoreroit tous deux ? — Ne craignez point, ne craignez point que je manque à cette vertu dont vous avez pénétré mon ame : s'il eſt décidé que je doive ſacrifier ce penchant... il ſembloit être né avec moi, je l'immolerai. Oui, mon pere... je puis bien vous promettre d'avoir la force de mourir... N'en exigez point davantage.

Nina aimoit éperduement Lorezzo : mais la paſſion de celui-ci égaloit au moins celle de la jeune perſonne. Quelle impatience l'enflammoit ! il brûloit d'être arrivé à Palerme.

Ils ont atteint cette ville ; ils ſont deſcendus à l'hôtel du Prince de ***;

Lorezzo ſe demande s'il eſt dans les lieux où il a été amené la premiere fois; tout lui offre un changement dont il ne devine point la cauſe. Il voit des tentures funebres; il pénetre à un appartement plus lugubre encore; il cherche des yeux ſa mere, & n'apperçoit que ſon oncle & ſon frere vêtus tous deux de deuil. Entrez, lui dit le premier, de ce ton où reſpiroient toujours la fierté & le dédain; vous me paroiſſez inquiet: vous ne retrouvez plus la Princeſſe, le Ciel vient de nous l'enlever... Ma mere eſt morte, s'écrie Lorezzo! Oui, répond ſon frere en pleurant; cette maladie dont vous l'avez vue atteinte, a terminé ſes jours: mais cette perte ne vous prive d'aucun de vos droits; mon oncle eſt chargé de la lettre qui les appuye; notre maiſon va vous reconnoître; & moi, je brûle de vivre avec un frere qui m'a inſpiré une inclination que ſans doute l'habitude & l'intimité augmenteront.

Lorezzo mêle ſes larmes à celles du jeune homme; il ne pouvoit que proférer ces mots: Je n'aurai point la conſolation d'embraſſer ma mere! elle n'eſt plus! Le Prince de *** prend la parole:

Il eſt vrai que la Princeſſe ma ſœur a remis dans mes mains l'écrit qui atteſte votre naiſſance, & où eſt attachée votre deſtinée. Mais il ne ſuffit point que vous ayez l'honneur d'être mon neveu : il faut que vous en faſſiez voir les ſentiments, que vous ſoyez digne des grandeurs qui ſe réuniront ſur votre tête; je n'ai point d'enfants; vous & votre frere, vous ſerez mes uniques héritiers. Songez donc à me vouer l'un & l'autre une aveugle obéiſſance, une réſignation entiere. (Se tournant vers Lorezzo.) Je ſuis maître de votre ſecret; vous m'entendez; c'eſt à vous de mériter mes bontés. (Lorezzo lui promet de le regarder comme ſon pere.) J'aurai en effet pour vous un attachement paternel; & dès ce moment, je vous en donne une preuve éclatante. Je raſſemble nos parents; & en me préſentant, la lettre du Prince mon frere à la main, je déclare qui vous êtes; toute la Sicile va vous reconnoître pour le Prince de ***. Je fais plus : je veux que le même jour où ce myſtere éclatera, vous formiez un engagement de mon choix, que vous épouſiez... — Ah! je n'en puis

TAYLOR INST. OXFORD

épouſer d'autre que Nina. — De qui me parlez-vous ? de la fille d'un Duc... — Monſeigneur, car je n'oſe vous appeller mon oncle, il me paroît que vous daignez vous intéreſſer à mon ſort ; ſouffrez que je vous faſſe part d'un ſentiment... vous l'approuverez, vous l'approuverez : j'aime une jeune perſonne... c'eſt l'amour même : elle réunit toutes les graces, toutes les vertus; oh ! ſi vous la voyiez ! ſon nom eſt Nina... — Vous aimeriez ſans ma permiſſion !... & cette Nina... je ne connois point cela ; encore une fois, quelle eſt ſa maiſon ? de qui eſt-elle fille ? — De l'honnête homme à qui mon enfance a été confiée, qui a eu pour moi la tendreſſe d'un pere, de Sérano... il eſt ſi vertueux, ſi reſpectable ! il eſt bien digne d'être le pere de Nina !... — Comment ?... par haſard... vous voudriez parler de ce payſan ?... il n'eſt pas poſſible... — De lui-même, Monſeigneur ; je lui ai tant d'obligation !.. — Malheureux ! & c'eſt ainſi que mon neveu... tu ne l'es point, tu ne l'es point ; un autre ſang couleroit dans tes veines ; ta mere nous en a impoſé, elle s'eſt trompée elle-

même. Je l'avois bien prévu, qu'une pareille éducation dégraderoit les avantages de la naiſſance! — Mais, Monſeigneur, daignez voir Nina, l'entendre; je ſuis bien aſſuré... — Que tu n'es point le fils d'un Prince, du Prince mon frere; ſi tu lui devois le jour, il t'auroit tranſmis cette nobleſſe de ſentiment, ces goûts élevés dont la qualité ſeule eſt ſuſceptible. Il n'y a qu'un cœur paîtri de fange, qui puiſſe ſe prendre d'amour pour une petite payſanne. Et avoir encore le front, à moi, le Prince de ***, de me demander mon aveu pour un engagement auſſi aviliſſant, auſſi mépriſable! un ſemblable opprobre nous ſeroit réſervé!

La fureur l'agitoit; il ſe promenoit à grands pas. Lorezzo étoit accablé; ſon frere verſoit des larmes, & couroit tantôt à ſon oncle, tantôt à Lorezzo, les preſſoit tour-à-tour dans ſes bras.

Le Prince de *** s'arrête, & reprend: Ecoutez, ame vile: votre deſtinée eſt dans mes mains; choiſiſſez, ou ma faveur, un rang brillant, une femme charmante, & d'une des premieres Maiſons de ce pays: ou, avec votre Nina,

une obſcurité qui ne différera guere du néant : ſur-tout jamais l'eſpoir de rentrer dans mes bonnes graces. — Monſeigneur... — Une réponſe déciſive... vous vous taiſez ? — Mon ſilence parle. — Etre le gendre de Sérano ! Je le ſerai, s'écrie Lorezzo dans une abondance de ſanglots, Monſeigneur, car il ne faut point vous en impoſer, ce ne ſont pas toutes les grandeurs où je pouvois atteindre que je regrette : c'eſt votre tendreſſe, la douceur d'avoir un protecteur, un parent qui m'auroit été cher, qui auroit trouvé en moi le fils le plus tendre, le plus ſoumis ; je me ſens l'ame aſſez grande pour imaginer que je n'euſſe point démenti la gloire de notre Maiſon. Oui, ajoute-t-il en pleurant, j'aurois pu avoir des vertus, faire des actions louables ; ſi le bien de l'Etat m'eût appellé parmi ſes défenſeurs... Je vous réponds de mon courage, &... vous reconnoîtriez ſi je n'étois pas fait pour porter le nom d'un Prince, de votre neveu ; ce fardeau de gloire ne m'auroit point intimidé ; je l'aurois diſputé à tous mes dieux. — Mérite donc de leur appartenir. — Mais ne point épouſer Nina ! en épouſer une

autre ! — Tu reſteras toujours dans la boue, un miſérable payſan... j'ai ton ſecret. — Eh bien, Monſeigneur.... ôtez-moi mon nom, mes richeſſes, mes grandeurs... Votre bienveillance, voilà la perte la plus cruelle ! voilà le coup dont mon cœur ſera éternellement déchiré ! je ne ſerai point aſſez inhumain, aſſez perfide, aſſez dénaturé pour abandonner... Que me propoſez-vous ? Nina eſt tout pour moi, mon oncle... je me jette à vos pieds, je les embraſſe, je les arroſe de mes larmes... je ne puis former d'autres nœuds. Ah ! ſi je la trahiſſois, ſi je ceſſois de l'aimer, ce ſeroit-là l'aviliſſement, la baſſeſſe... — Avoir ſi peu de ſentiment ! — Eh ! qu'appellez-vous ſentiment, Monſeigneur ? — L'amour de ſa dignité, cette fierté noble qui ſied ſi bien à un homme de naiſſance, qui repouſſe, qui foule à ſes pieds des inclinations dont l'orgueil du rang eſt offenſé. Lâche, penſes-tu bien que ſi tu avois réellement l'honneur de m'appartenir, ton cœur pourroit s'enflammer pour une payſanne ? dans notre maiſon a-t-on jamais eu de pareils goûts ? cette ignominie... ſors de ma préſence, ou crains... Ah !

mon oncle, s'écrie le frere, ne l'accablez point de votre indignation, il doit exciter votre pitié; ils vous obéira; il reviendra de ſes erreurs. — Jamais, mon frere, jamais; je l'ai dit: ce ſeroit mentir à Monſeigneur & à vous-même; je ne veux point vous tromper; j'aime, j'adore Nina, j'ai promis de lui donner ma main, elle ſera ma femme, ou l'on m'arrachera la vie. — Mais, mon frere, ſongez donc à la diſproportion des rangs, à ce qu'exigent les conventions de la ſociété: on voit bien que vous les ignorez. — Il eſt vrai que j'ignore la perfidie, l'ingratitude... j'ai été nourri, élevé avec cette fille adorable; mon amour... il eſt ſi pur, que j'ai cru être ſon frere, & je ne l'aimois pas moins ardemment; & quand elle n'eſt point ma ſœur... Quelles ſont ces conventions tyranniques, ces chimeres que vous m'oppoſez? Je ſuppoſe que la fierté de ma Maiſon fût bleſſée de cet engagement; la Sicile ne me le reprocheroit point; j'effaceroïs cette tache, & ce n'en eſt peut-être pas une, par une conduite ſi ſoutenue... j'oſe m'en flatter: mon amour ſeroit pour moi la ſource des vertus, des actions héroïques.

L'oncle, plus irrité que jamais, alloit se livrer à l'emportement. Lorezzo est conduit par son frere dans son appartement, où il le retient caché pendant quelques jours. Mon frere, lui redisoit-il en l'embrassant, daignez vous rendre à mes prieres, à mes larmes; ouvrez les yeux sur l'affreuse situation où vous allez vous précipiter : il ne tient qu'à vous de jouir de la plus brillante fortune, d'être un des premiers de notre noblesse, d'être mon frere, un frere que je me sens porté à aimer tendrement; & vous iriez vous ensevelir dans la honte, dans la misere! — Dans la honte, mon frere! ah si je trahissois ma promesse, si j'étois parjure envers Nina, je le répete : voilà l'opprobre ineffaçable... Vous ne l'avez point vue, cette maîtresse de mon cœur. A l'égard de la misere, elle ne m'effraye point, je suis accoutumé à supporter la fatigue; mais je ne supporterois pas seulement l'idée d'ôter à Nina un des sentiments... elle les a tous. — Et vous pourriez être son bienfaiteur! — Que je l'outrage! que je ne sois pas son époux! non, non, vous ne connoissez point celle que j'aime; vous ne

la connoiſſez point. Eh ! que lui feroient tous les biens du monde, ſi l'on en retranchoit mon amour ? elle en mourroit ! je ſerois ſon aſſaſſin ! ô ! ciel !... tout ce qui m'accable, c'eſt de perdre un parent qui m'eût rendu ſes bontés; un frere... après Nina, vous ſerez ce que j'aimerai davantage. — Mais, mon frere, s'il vous eſt impoſſible de vaincre une paſſion ſi funeſte à vos intérêts, diſſimulez, promettez tout à mon oncle; & avec le temps, on viendra à bout de vous contenter l'un & l'autre. — Qu'un ſeul inſtant j'aye la baſſeſſe de déſavouer cet amour qui m'enchaîne à Nina pour la vie, de paroître en rougir; je violerois le plus ſacré, le premier des ſerments ! mon frere, je m'honore de ce penchant dont on me fait un crime; je deſirois avoir encore plus à lui ſacrifier, & je n'héſiterois pas. — Mais ſavez-vous à quel ſort vous êtes condamné ? — A des travaux qui vous ſemblent groſſiers, à déchirer le ſein de la terre, à l'arroſer peut-être de mes larmes : la main de Nina les eſſuyera; on n'eſt point malheureux, mon frere, lorſqu'on aime & qu'on eſt aimé; je

vous le redis, il n'y aura que vous que je regretterai. Mon éducation m'a appris à braver l'adverſité. Encore un coup, je ſerai aimé; & peut-être, dans l'élévation, on ne goûte point ce plaiſir : il n'eſt fait que pour l'état obſcur. Trop d'objets entraînent ceux qui ſont placés au premier rang; je ne verrai, je n'aimerai que Nina : elle ſera tout pour moi.

Quelques jours s'écoulerent; Lorezzo réſiſte aux ſollicitations, aux pleurs, aux reproches de ſon frere. Le Prince de *** n'avoit point reparu; il entre un matin : une fureur ſombre éclatoit ſur ſon viſage; il s'adreſſe à Lorezzo : — Je vous ai donné tout le tèmps de réfléchir; j'ai ſuſpendu ma colere & votre arrêt; j'ai bien voulu encore par compaſſion vous revoir : êtes vous décidé? ſongez que c'eſt pour la derniere fois que je vous parle : eſt-ce mon neveu que je vais embraſſer, ou donnerai-je au digne fils de Sérano un ordre de ſortir de ces lieux, & de ne jamais s'offrir à ma vue? — Monſeigneur, je ſuis à vos genoux, daignez m'écouter... — Un ſeul mot : qui voulez-vous être? Lorezzo ſe releve avec

un noble emportement : — L'amant & l'époux de Nina.

Vous l'entendez, dit le Prince de***, s'adreſſant au frere de Lorezzo ! Auſſitôt ſaiſi de colere, il tire un écrit de ſa poche, le déchire en pluſieurs morceaux, & les foule à ſes pieds. — Je n'ai plus de neveu. Miſérable ! le monument qui atteſtoit ta naiſſance & tes droits, eſt anéanti ; tu vois la lettre que ta mere m'avoit remiſe en mourant. Le frere pouſſe un cri ; Lorezzo s'arme d'une fermeté modeſte : — Mon frere, ſi j'oſe encore prononcer ce nom, ne vous livrez point à la douleur ; j'eſtimerai, je chérirai toujours en vous l'héritier de la Maiſon de *** ; je ne ſuis point puni : vous jouirez de mes droits & de mes avantages. J'ai fait mon devoir, & j'ai cédé à mon cœur. (Se tournant vers le Prince de ***) je perds mon oncle, voilà la perte que je reſſens. — Hâte-toi de fuir de cette ville, & oublie juſqu'à un nom que tu aurois déshonoré.

Le Prince ſe retire avec précipitation. Ah ! mon frere, s'écrie le jeune homme, en tombant dans les bras de Lorezzo, c'eſt vous qui me privez

d'un frere dont l'amitié étoit si nécessaire à mon bonheur ! comment aujourd'hui prouver ce que mon cœur goûte tant de satisfaction à sentir ? le témoignage n'existe plus, & ma voix ne seroit point écoutée !

Ils s'attendrissoient ; ils pleuroient ensemble. L'exprès qui avoit accompagné Lorezzo à Palerme, vient les interrompre. — Son Alteſſe m'a donné des ordres : il faut qu'à l'instant je conduise Monsieur aux lieux d'où je l'ai amené. Enfin, après de nouveaux témoignages d'attachement & de douleur, Lorezzo a repris le chemin des campagnes de Trapani.

La triſteſſe de Nina étoit bien éloignée de recevoir des adouciſſements. Elle cherchoit, si l'on peut le dire, à s'enfoncer dans le déſeſpoir ; ſon ame ne s'ouvroit qu'aux images les plus funebres ; ſa ſeule conſolation étoit de montrer à la fois tout ſon chagrin & tout ſon amour aux yeux de ſon pere ; elle expiroit dans ſes bras. Si du moins, diſoit-elle, je pouvois jouir du plaiſir de voir Lorezzo, avant que de mourir ! mais ce ne ſera point ſa main qui me fermera la pau-

piere! j'expirerai ſans l'avoir vu! il faut finir, le cœur empoiſonné de toutes les amertumes. Mon pere, vous verrez Lorezzo; dites-lui..., qu'il eſt l'auteur de ma mort. Quel reproche m'eſt échappé! c'eſt de ma deſtinée, c'eſt de moi ſeule que j'ai à me plaindre!

L'état de ſon amant étoit peut-être encore plus digne de compaſſion. D'abord, quand il n'enviſageoit que ſon amour, ſon orgueil avoit à s'applaudir du ſacrifice éclatant qu'il venoit de faire: refuſer d'être Prince, ſe condamner à l'obſcurité, s'expoſer aux aſſauts de l'indigence: ces images élevoient ſon ame, & lui prêtoient cette véritable grandeur, la ſource des ſentiments ſublimes. Mais ſe détournoit-il de ces objets: quel plaiſir pour ſon cœur ſenſible, s'il avoit vengé Nina des injures de la fortune, qu'il eût relevé ſes attraits par la ſplendeur du rang & des richeſſes, qu'en un mot, il l'eût comblée de biens, qu'il eût fait ſon bonheur! & cette ſatisfaction ſi douce, cette jouiſſance ſi pure de l'ame, il en étoit privé, il n'alloit plus être qu'un amant vulgaire, & il auroit

voulu joindre à ce nom celui de bienfaiteur. Tous ses rêves séduisants s'étoient évanouis. Peut-être aussi sa vanité, car dans quel cœur ne se glisse-t-elle point, étoit mortifiée; & c'est là un genre de peines qu'on craint de s'avouer à soi-même : l'orgueil entre dans notre ame sous tant de formes différentes! on se plaît sur-tout à briller aux regards de ce qu'on aime. A quels différents combats Lorezzo étoit en proie! l'idée qu'il se rapprochoit de Nina, qu'il touchoit au moment de la revoir, dominoit cependant sur tant de pensées plus accablantes les unes que les autres : l'amour est une passion qui absorbe tous les sentiments qui lui sont étrangers; c'est un souverain qui ne laisse point de place à d'autres maîtres.

Lorezzo, de retour à son village, se précipite dans les bras de Sérano : — Mon pere, enfin je vous revois! je revois Nina! (la jeune personne avoit apperçu de loin son amant, & étoit accourue auprès du vieillard) il me sera permis d'offrir mon cœur, ma main à votre charmante fille... Je ne suis plus un Prince; mais, mon cher

Sérano, ſi ma reconnoiſſance, ſi ma tendreſſe pouvoit vous plaire, je ſerai votre fils, l'époux de Nina, de tout ce que j'adore.

Il déguiſe les détails de ſon aventure; il tâche de perſuader à l'honnête villageois que toutes ces promeſſes ſi éblouiſſantes de la fortune, n'étoient que des illuſions, & qu'il eſt né pour la profeſſion qu'a embraſſée Sérano. Cependant un embarras qu'il ne pouvoit vaincre, le trahiſſoit; le menſonge lui étoit ſi étranger! ſon récit ne ſatisfaiſoit point le vieillard.

Le jeune homme trouve dans les champs Nina près de ſon pere qui repoſoit: il lui fait ſigne de venir; Nina l'invite de la même façon à s'approcher; il eſt encore à quelques pas, elle lui dit à voix baſſe: Vous n'êtes donc pas Prince? — Nina, je ſuis Lorezzo, ton amant. Je l'ai éprouvé: que les grandeurs ſont au-deſſous de l'amour! qu'un ſeul de tes regards eſt préférable à toutes les faveurs que je pouvois attendre du ſort! Hélas! je n'aurois deſiré être Prince, que pour placer dans un jour plus brillant tes vertus, tes charmes. — Lorezzo, il

he faut pas être Princeſſe pour aimer; eh! quel rang, quel bien ſur la terre vaudroient ton cœur? je n'en connois point d'autres. — Chere amante, répete-moi ces mots charmants; ils ſe gravent dans mon ame en traits de feu; ils y portent une volupté, une ivreſſe... Je ſuis aimé de Nina... je n'ai plus rien à regretter; non, je ne me repens point... De quoi, interrompt Nina troublée, de quoi? au milieu de ces tranſports que tu fais éclater, j'ai ſurpris des mouvements de triſteſſe... des ſoupirs te ſont échappés!... Lorezzo, tu aurois des ſecrets pour ta ſœur? — Aucuns, Nina!... c'eſt toi qui es l'objet de ces ſoupirs; j'aurois voulu, encore une fois, mettre un diadême ſur le front de ce que j'idolâtre; & je ne ſuis qu'un ſimple villageois! Mon cœur, un cœur pénétré, il eſt vrai, de l'amour le plus tendre, eſt le ſeul préſent que je puiſſe t'offrir. — Ah! n'eſt-ce pas tout pour Nina? mais tu me déguiſes la vérité... il ſe paſſe dans ton ame une agitation dont la cauſe m'eſt inconnue! — Nina, laiſſons-là tes ſoupçons, ces menſonges de grandeurs évanouis; qu'il me ſoit permis

d'unir mon ſort au tien, & j'oublierai Palerme, l'univers entier.

Sérano ſaiſiſſoit, comme ſa fille, le trouble qui conſumoit Lorezzo, & qu'il s'efforçoit de diſſimuler. Le jeune homme avoit laiſſé dans les mains de ſon frere une adreſſe ignorée du vieillard & de Nina; il ſe flattoit de recevoir de ſes lettres, & aucune ne lui étoit parvenue.

Un jeune Seigneur ſuivi de deux hommes à cheval, arrive à la cabane de Sérano; le premier objet qui frappe ſes yeux, eſt Lorezzo revenant de labourer la terre, & chargé d'inſtruments d'agriculture; il ſe jette à ſon cou : — Mon cher frere, c'eſt toi! c'eſt toi que je tiens dans mes bras! (les deux hommes étoient reſtés à une certaine diſtance.) Comment, Monſeigneur, reprend Lorezzo!... — Ah! mon ami, dis ton frere, le frere le plus tendre; & c'eſt-là ta condition! tu m'arraches des larmes! quel fardeau te ſupportes! — Mon frere, ſi ce ne ſont pas mes titres de nobleſſe, ce ſont ceux d'un cœur fidele & invariable dans ſes ſentiments... Vous connoîtrez l'objet de mon amour.

Il n'achevoit pas ces paroles que le vieillard entroit dans sa chaumiere, accompagné de sa fille; ils sont frappés de l'extérieur imposant qui sembloit déceler le jeune Prince de ***. O ciel, s'écrie celui-ci! mon frere, c'est là cette beauté à qui vous faites un si grand sacrifice! en effet, elle mérite les hommages les plus éclatants. Nina rougit; ils se regardent l'un & l'autre; elle & son pere, quand ils entendent ce Seigneur donner le nom de frere à Lorezzo. Ce dernier de son côté craignant une explication, cherche à détourner l'entretien sur un autre objet. Le Prince ne remarquoit point son embarras; il continue : Oui, mon frere, elle est digne de tous les vœux; mais j'ai déja assez vu cet honnête vieillard & Nina, pour penser qu'ils seront les premiers à vous presser de vous rendre à mes sollicitations. Vertueux Sérano, réunissez-vous donc à votre charmante fille: engagez mon frere à ne point sacrifier sa fortune & son état; son amour lui fait tout immoler. — Comment, mon cher frere! vous voulez... — Que vous cédiez à la nécessité, à vos intérêts, à mes prieres, à votre devoir,

que vous rempliſſiez la place qui vous eſt due, celle de l'aîné de notre Maiſon; on ne vous interdira point la ſatisfaction d'être reconnoiſſant envers le digne Sérano, d'être le bienfaicteur de Nina. Des bienfaits, s'écrie Nina toute en larmes! oh! Monſeigneur, je n'en ai pas beſoin... c'eſt donc par rapport à moi que Lorezzo n'eſt point Prince? — Belle Nina, vous en êtes l'unique cauſe; ſi mon oncle avoit mes yeux & mon ame, vous ſeriez bientôt élevée au rang de Princeſſe. — Ma fille, interrompt le vieillard, n'eſt pas faite, Monſeigneur, pour vivre dans l'éclat: voici ſon berceau, (en montrant la campagne) ſa patrie, & c'eſt ici qu'elle finira ſes jours. Lorezzo... vous me permettrez cette familiarité qui échappe continuellement à ma tendreſſe, quoi! vous m'avez à ce point caché la vérité! & ce ſeroit ma fille qui vous rendroit rebelle aux deſirs de votre illuſtre famille, à votre élévation, à votre gloire! & le pere de Nina ſouffriroit une pareille humiliation! n'attendez ni de moi, ni de ma fille, cet excès de foibleſſe. Elle aura mes ſentiments & mon courage; dès cet inſtant je lui

défends de vous parler, de vous voir; elle m'obéira; ſa vertu me répond de ſa docilité. Nina gardoit le ſilence, & verſoit un torrent de larmes. Ne pleure point, Nina, dit Lorezzo! non, jamais je ne changerai de deſſein; il eſt arrêté que tu ſeras mon épouſe: je n'en puis avoir d'autre. S'il m'eſt permis de t'offrir ma main, à cette condition je vole auprès de mon oncle; j'accepte la grandeur, pour la partager avec toi. Il me ſera facile de porter le nom de Prince, je le ſens, j'en ai l'ame & les nobles tranſports: mais, mon frere, que je trahiſſe l'amour, un amour qui m'eſt plus cher que la vie, que Nina... elle promettra tout ce que ſon pere exigera; elle voudra elle-même s'impoſer des loix; elle eſt capable de tous les ſacrifices... elle en mourroit! & ſans Nina, que me ſeroit le rang ſuprême? Au reſte, vous venez me propoſer de m'immoler aux volontés du barbare qui veut me déchirer le cœur: avez-vous oublié que j'ai perdu tous mes droits, que la preuve authentique de ma naiſſance ne ſubſiſte plus, qu'il a mis cette lettre en morceaux? — Et ſi ce monument, mon frère, n'avoit

pas été détruit, que décideriez-vous ?

De garder mon amour, de m'en faire un engagement ſacré. On peut m'écarter de Nina, me plonger dans un cachot : mon cœur ſera toujours le même ; mon dernier ſoupir ſera pour elle. Il eſt donc inutile, mon frere, de vous abuſer : on ne vaincra jamais ma réſiſtance à tout ce qui combattra ma tendreſſe ; ſi c'eſt mon oncle qui vous envoye, retournez auprès de lui, & dites que l'amant, que l'époux de Nina ſe croira plus heureux que tous les Princes de la terre. Regardez-la, mon frere, regardez-la ! Elle ne ſera jamais votre épouſe, interrompt Sérano. — Je ne l'en aimerai pas moins ardemment ; elle ne ſera pas moins l'objet auquel je ſacrifierai tout. Monſeigneur, reprend Sérano s'adreſſant au plus jeune Prince, je me flatte qu'avec le temps & mes repréſentations, celles même de ma fille, nous viendrons à bout de ramener votre frere à ſon devoir : je me charge de vous faire préſenter à Palerme.

Lorenzo & le jeune Prince demeurent ſeuls quelques moments ; celui-ci renouvelle ſes prieres, ſes careſſes.

Vous

Vous ne m'aimez donc pas, mon frere, s'écrie-t-il ? — Vous ſerez ce que j'aimerai le plus après Nina, n'en doutez point. — J'aurois goûté tant de plaiſir à vous chérir comme mon aîné, comme mon ami ! Je ne ſais, dès le premier inſtant que je vous ai vu, mon cœur s'eſt déclaré en votre faveur. Ah ! mon frere, que ne ſuis-je le maître ? vous épouſeriez Nina ; vous ſeriez Prince, duſſé-je vous céder tous les biens, toute la ſplendeur de notre rang. Mais aujourd'hui, je n'ai nul pouvoir, nulle fortune ; je dépends entiérement de notre oncle ; je ne vous diſſimulerai point qu'il ignore ma démarche, que c'eſt de mon propre mouvement que je ſuis venu vous chercher ; vous ne répondiez pas à mes lettres, &... — Vos lettres, mon frere ! il eſt vrai que ſur votre promeſſe, je me flattois d'en recevoir... — O ciel ! mon oncle aura ſu les intercepter, & empêcher qu'elles ne vous parviennent ; mais... croyez, mon frere, que mon amitié triomphera de tous les obſtacles... il faut donc renoncer à vous voir le chef de notre maiſon ! dans quelle ſituation je vous laiſſe ? le Prince de*** réduit, abaiſſé

au métier de cultivateur, & peut-être privé du néceſſaire! — Je poſſede tout, je ſuis heureux, je ſuis aimé de Nina; c'eſt vous qui, ſans le vouloir, empoiſonnez mon bonheur. Vous me faites voir l'ame la plus ſenſible, le frere le plus tendre, l'ami le plus zélé, & je ne puis vivre auprès de vous! Oui, mon frere, il manquera toujours quelque choſe à ma félicité. Souvenez-vous de moi, & rendez-moi juſtice. Si jamais vous connoiſſez l'amour, c'eſt alors que vous ſentirez tout ce que ſouffre Lorezzo. — Je partage vos peines, & j'aime à croire que vous m'aimeriez: je vous ſuis déja ſi attaché! Mon frere, puiſque je ne puis dépoſer à vos pieds des richeſſes dont je ne ſuis point encore le maître, acceptez ce foible gage d'un ſentiment durable: c'eſt un des diamants que notre mere préféroit à toutes ſes autres pierreries: mon cher Lorezzo, mettez-le à votre doigt pour vous rappeller un frere à qui vous ſerez toujours plus cher; j'imaginerai quelques moyens plus heureux pour vous faire parvenir avec ſûreté de mes nouvelles; je veux être informé des vôtres avec la même exactitude...

Adieu, embraſſez-moi ; je ne puis vous quitter ſans pleurer dans votre ſein. Si un moment de réflexion vous ouvroit les yeux, & vous rendoit à mes deſirs, accourez vîte à Palerme ; je vous préſenterois à mon oncle : vous occuperiez le rang qu'on vous deſtinoit. — Mon rang eſt dans le cœur de Nina ; aimez-moi, mon frere, ſoyez Prince ; réuniſſez toutes les dignités, toute la ſplendeur de notre Maiſon ; malgré un inhumain, je jouirai de ces avantages : ne ſera-ce pas vous qui les poſſéderez ?

Ils ſe ſéparent enfin après s'être renouvellé pluſieurs fois la promeſſe de s'aimer, de s'écrire, & de ne s'oublier jamais.

Sérano ſeul avec ſon pupille, ſe jette à ſes genoux : — Mon cher Lorezzo, qu'ai-je appris ? l'amour vous plongeroit dans un pareil égarement ! le pere de Nina auroit eu ſoin de vos premieres années, & ce ſeroit ma fille qui vous arracheroit à votre famille, à la Sicile entiere, à vous même ! Non, je n'aurai point à me reprocher un ſemblable crime... C'en eſt un, mon fils, car je vous donnerai toujours ce nom, (il le prend dans ſes bras) c'en eſt

un que je ne pourrois jamais me pardonner, ſi j'avois la vile complaiſance, la baſſeſſe de vous entretenir dans une ivreſſe auſſi humiliante! Vous ne vous dégraderez point; vous ſerez le Prince de ***, notre protecteur, notre ami; j'aime à penſer que ce ſentiment conſervera des droits ſur votre cœur, & Nina ſaura triompher d'un penchant qui nous offenſe tous les trois... Ne m'emportez point à des extrêmités... faites votre devoir; le nôtre eſt de vous reſpecter, de vous aimer, & de vous rendre des hommages; trop heureux s'ils peuvent vous flatter! — Sérano, vous êtes mon pere, je n'en ai point d'autre; j'aime votre fille, & auſſi-tôt que l'on m'a éclairé ſur ſon ſort, j'ai conçu le deſſein de ſubſtituer mon épouſe à ma ſœur; nos cœurs ſon faits pour s'enchaîner, & nous devions être unis. Je cede à ma deſtinée, à cette paſſion... qui ne connoîtroit point de bornes, ſi on prétendoit la dompter. Vous parlez de vous livrer à des extrêmités: craignez que je ne vous prévienne. Ma fin, n'en doutez point, eſt aſſurée, ſi vous refuſez de m'accorder Nina: la tendreſſe égaroit mon frere:

il m'eſt defendu de ſonger déſormais à tout ce qui me rappelleroit le Prince de *** ; mon titre n'exiſte plus ; mais il n'y a que la mort qui détruiſe celui d'époux de votre adorable fille ; je vous le dis, Sérano : tremblez que je ceſſe d'eſpérer ; vous m'aimez : le terme de ma vie ſera celui de mon attente.

Sérano étoit inconſolable, & ſa fille expiroit, victime de mille tourments différents ; elle ne voyoit point Lorezzo : elle lui parloit du cœur : — Et je ſuis aimée à ce point ! refuſer pour moi tout ce qui peut flatter une ame élevée ! renoncer à ſa famille, aux richeſſes, à la plus brillante ſituation ! préférer d'être un villageois humilié, à la gloire qui environne un grand, un Prince ! & pour qui tous ces ſacrifices ? aurois-je bien la force de repouſſer ma tendreſſe, de n'aimer Lorezzo que pour lui-même... que pour lui-même ? écrivons-lui ; tâchons de me ſubjuguer ; ne nous rempliſſons que de ſes ſeuls intérêts ; la naiſſance l'a fait Prince : il faut qu'il occupe ce rang, que je m'immole, qu'il renonce à moi, qu'il m'oublie... & c'eſt à Nina que

ces paroles échappent ! Allons, dussé-je en mourir, ne soyons que son amie. Sa sœur ne lui auroit-elle pas donné les conseils que la vertu attend de moi ?... Cet excès de générosité me dédommagera bien des maux que me causera un amour... je n'y résisterai point !

Elle forme la résolution d'écrire à Lorezzo; la plume lui tombe des mains : elle la reprend plusieurs fois, & trace enfin ces mots qui lui coûtoient autant de larmes & de gémissements.

» Voilà donc, mon cher Lorezzo, » notre destin fixé pour la vie ! Si je » n'écoutois que mon cœur, je ne » vous écrirois pas : mais il faut lui » imposer silence, à ce cœur trop re- » belle ; c'est vous que je dois aimer, » que j'adore; qu'est-ce que Nina auprès » de Lorezzo ? j'en devois croire des » pressentiments qui m'avertissoient » d'un avenir funeste. Ah ! que n'a- » vez-vous été toujours mon frere ? » que n'ai-je été toujours votre sœur ? » Lorezzo, cher Lorezzo, je ne vous » vois point, & peut-être ne vous » verrai-je jamais ! Cependant en ce » même instant... pourquoi ai-je pris

» la plume ? & que dois-je vous écri-
» re ? C'eſt à moi de vous donner
» l'exemple d'un amour qu'aſſurément
» perſonne n'égalera. Vous m'aimez,
» je n'en doute point, non, je n'en
» doute point : vous me le prouvez
» par un effort de ſentiment qu'il n'ap-
» partenoit qu'à votre ame de con-
» cevoir. Sans être Princeſſe, j'oſe at-
» teindre juſqu'à vous ; ou plutôt l'un
» & l'autre cherchons à nous ſurpaſ-
» ſer en vertu, en généroſité ; voyons
» qui de nous deux ſaura aimer da-
» vantage. Lorezzo, je vous rends vos
» ſerments ; je vous engage à n'envi-
» ſager en moi qu'une amie, qu'une
» ſœur : m'en défendroit-on la ten-
» dreſſe ? elle eſt ſi pure, ſi déſinté-
» reſſée ! Cédez aux deſirs de votre
» famille, à l'éclatante deſtinée qui
» vous appelle ; ſoyez Prince, & ne
» ſoyez point l'égal de Nina, ſon mari,
» tout ce qu'elle auroit eu de plus
» cher... Que la grandeur l'emporte
» ſur l'amour ! Ne demandez point ce
» que je deviendrai : ſoyez heureux ;
» votre félicité ne doit-elle pas être
» la mienne ? elle le ſera, Lorezzo. Si
» jamais le ſort vous ramenoit en ces

» lieux... dois-je vous le dire ? on vous
» montrera ma tombe ; vous empêche-
» roit-on auſſi d'y venir répandre des
» larmes ? elles couleront juſqu'à ce
» cœur éteint ; elles le ranimeront. Où
» vais-je m'égarer ? ayez plus de cou-
» rage que moi ; ne regardez point
» les pleurs dont cette lettre eſt inon-
» dée, & courez à Palerme remplir la
» brillante carriere qui vous eſt offerte.
» Encore ſi votre Nina vous élevoit
» au faîte des grandeurs, que ce fût ſa
» main qui mît ſur votre front le dia-
» dême du ſouverain de l'univers en-
» tier, la mort lui ſeroit moins affreu-
» ſe... Je ne vous parle point, Lorezzo !
» c'eſt toute mon ame qui a paſſé dans
» cet écrit, qui va chercher la vôtre,
» qui vous porte mes pleurs, mes dé-
» chirements, mon déſeſpoir... mon
» amour ! Malheureuſe ! étoit-ce là l'ob-
» jet de ma lettre ? oubliez-moi, ou-
» bliez-moi ; il le faut, & qu'une au-
» tre... Non, la vertu ne m'arrachera
» point ce conſentement : mais votre
» tranquillité, votre gloire, votre in-
» térêt en dépendent ; j'ai troublé vo-
» tre repos... bientôt vous n'aurez plus
» d'obſtacles, & cet amour qui nous

» tyranniſe, aura ceſſé de me perſécu-
» ter. Lorezzo, je vous invitois à m'ou-
» blier : y auroit-il un crime à vous
» rappeller l'infortunée Nina ? Pour
» moi, vous connoiſſez * ce qui m'en-
» flammera juſqu'au dernier ſoupir. Je
» puis bien promettre de ne plus m'of-
» frir à votre vue, de vous éviter :
» mais ceſſer de vous aimer ! je vous dé-
» clare ici que cette paſſion eſt plus vio-
» lente que jamais. Ah ! mon pere, que
» je vous offenſe ! que je ſuis à plaindre !
» que je manque à moi-même ! Partez,
» mon cher Lorezzo, partez, je vivrai
» en vous ; je vous pardonne tout,
» pourvu que vous ſongiez quelquefois
» à votre Nina, & que ce ſouvenir
» puiſſe contribuer à votre bonheur ".

A mon bonheur, s'écrie Lorezzo après avoir lu cette lettre ! à mon bonheur ! eh ! il n'en eſt plus pour moi ! je

* *Ce qui m'enflammera.* Qu'on ſonge que c'eſt une Sicilienne qui écrit cette lettre, & non une Françoiſe dont le ſentiment n'eſt preſque toujours que de l'eſprit ; c'eſt à ces ſortes de femmes à meſurer leurs expreſſions. Ce qu'on appelle décence chez certains peuples, n'eſt ſouvent qu'un maſque hypocrite, qu'il eſt aiſé à des ames froides de s'approprier.

ne vois point Nina ! toute la nature eſt couverte à mes yeux d'un deuil éternel ! Mon frere, que votre amitié m'a été cruelle ! Sérano ignoroit ce qui m'avoit éloigné de Palerme, je touchois à l'inſtant... Je ſerois déja peut-être l'époux de Nina ; quelle flatteuſe image ! & aujourd'hui de quelles horreurs je ſuis environné !

Le jeune homme, livré à ſa ſombre douleur, va chercher au bas du mont Eryx le vallon le plus iſolé : il court s'enfoncer dans une eſpece d'antre tapiſſé d'une mouſſe marécageuſe, & prolongé ſous la voûte d'un rocher qui ſembloit menacer de s'écrouler. Près de là rouloit un torrent dont les eaux fangeuſes alloient, avec un bruit affreux, s'engloutir dans un vaſte précipice. Des échos lugubres ſe perdoient dans un amas de débris qui atteſtoient le ravage des temps ; des ifs & des pins, auſſi anciens que cette terre qui leur avoit donné naiſſance, répandoient aux alentours leur ſiniſtre verdure. Les ſeuls oiſeaux qui ſe faiſoient entendre ſur ces bords, étoient des oiſeaux funebres ; ce ſéjour paroiſſoit être l'aſyle même du malheur. C'eſt-là que Lorenzo ſoupire ces triſtes accents :

QUATRIEME ROMANCE.

Que j'aime ce ſéjour ſauvage,
Ces rochers menaçants, cet antre ténébreux!
Tout me peint une ſombre image;
Tout m'entretient d'un amour malheureux.

Pénétrez-vous de mes allarmes,
Lieux déſerts où s'étend la nuit de la douleur;
Et qu'à ſes eaux mêlant mes larmes,
Ce noir torrent roule avec plus d'horreur!

Nina, vainement je t'appelle!
Les airs vont emporter d'inutiles regrets,
Et de la mort l'ombre éternelle
Sur mes beaux jours ſe leve pour jamais!

Je te vois toujours plus charmante;
Dans le fond de mon cœur je t'offre tous les vœux;
J'adore toujours mon amante:
L'abſence, hélas! a redoublé mes feux.

Eh! comment briſer une chaîne
Que la main de l'amour prit plaiſir à former?
L'onde cede au cours qui l'entraîne,
Et j'obéis à la douceur d'aimer.

Victime d'un deſtin barbare,
Objet de ſon courroux, j'inſulte à ſes fureurs;
Que pour jamais il nous ſépare,
Il ne ſauroit déſunir nos deux cœurs.

Cruels! à tes coups je me livre;
Ouvre-moi le tombeau, je ſuis prêt d'expirer;
Nina, je puis ceſſer de vivre;
Mais je ne puis ceſſer de t'adorer.

Autour des ſombres mauſolées,
Mon ombre encor viendra murmurer ſes amours,
Et par ſes plaintes redoublées,
De mes ſoupirs éterniſer le cours.

Rien ne peut éteindre la flamme
Qu'un penchant invincible alluma dans mon ſein.
Nina, tu regnes ſur mon ame;
Je ſuis aimé: je vaincrai le deſtin.

Que j'aime ce ſéjour ſauvage,
Ces rochers menaçants, cet antre ténébreux!
Tout me peint une ſombre image,
Tout m'entretient d'un amour malheureux.

Ces chants n'adouciſſoient point la mélancolie où cet amant malheureux étoit plongé. Sérano avoit envoyé ſa fille chez une de ſes parentes, & ſes ordres étoient rigoureux : elle ne pouvoit abſolument voir Lorezzo.

Cet infortuné ſuccombe ſous l'excès du chagrin qui le dévoroit ; une maladie dangereuſe fait craindre pour ſa vie ; le vieillard lui donnoit tous les ſoins du pere le plus tendre, l'embraſſoit, l'arroſoit de ſes pleurs. Ah ! Sérano, lui dit le jeune homme d'une voix éteinte, vous vous épargneriez ces larmes, & vous m'arracheriez au tombeau, ſi vous m'aimiez autant que vous voulez me le perſuader... Mon pere ! (il lui prend les mains & les porte à ſa bouche) un regard, un ſeul regard de votre charmante fille... je ne lui parlerai point... je ne lui parlerai point... Vous m'entendez... vous me rendriez au jour... il va pour jamais ſe dérober à mes yeux... Je meurs, &... c'eſt vous, Sérano, qui me cauſez la mort. Ah ! que le Ciel ordonne plutôt la mienne, répond le vieillard ! vous ſavez avec quel attachement j'ai élevé votre enfance, que ce n'eſt point l'in-

térêt qui m'animoit, que j'ignorois votre condition... depuis que je l'ai appriſe, je ne vous ai marqué peut-être que plus d'égards; vous ne pouviez m'inſpirer plus de tendreſſe... Cher Lorezzo! que n'êtes-vous notre égal! Nina ſeroit votre épouſe; je vous euſſe laiſſé à tous deux ce champ ſi borné, mais il eût ſuffi à vos beſoins; & lorſqu'on s'aime, qu'on peut ſentir le prix de la nature, de la vérité, de la vertu, qu'on nourrit dans ſon ame cette douce ſécurité, le fruit d'une vie paiſible & exempte des tourments & des erreurs de la ville; lorſqu'on parvient à mourir, ſans être pourſuivi juſqu'au cercueil par ces remords qu'on ne ſauroit repouſſer, ne jouit-on pas du ſort le plus heureux? c'eſt celui-là qu'on devroit envier. Mais vous êtes ſenſible; je vous ai appris à connoître le vrai, à être juſte enfin; décidez vous-même ce que je dois faire: me convient-il de profiter d'une paſſion qui vous aveugle ſur vos intérêts, ſur vos devoirs? On eſt convenu, & c'eſt une eſpece de pacte reçu dans la ſociété, que les méſalliances déshonorent; voyez qui vous êtes, & ce qu'eſt Nina. Il ne

s'agit point ici d'examiner ſi ce ſont des préjugés : il faut traiter les préjugés comme les tyrans, leur obéir, ſans appeller la raiſon à ſon ſecours. Croyez-moi : j'ai vécu dans ce grand monde où votre deſtinée vous appelle : nous lui ſommes ſoumis, tant qu'il nous compte au nombre de ſes membres ; il ſemble vous demander à l'obſcurité de ces retraites ; vous devez remplir ſur ſon théâtre une des plus brillantes places : c'eſt une ſorte de dette dont l'honneur vous ordonne de vous acquitter. Vous vous êtes attiré la colere d'un oncle qui eſt aujourd'hui votre pere. On offenſe l'humanité, & le Ciel même, lorſqu'on veut ſe ſouſtraire au pouvoir de ſes parents : ce ſont nos premiers maîtres légitimes. Faites donc un effort ſur votre cœur ; vous ne voudriez pas m'outrager ? renoncez à ma fille ; c'eſt une Dame de la plus haute naiſſance qui doit être votre épouſe. Encore une fois, aſſurez-nous votre amitié, votre protection, & ſoyez le Prince de ***.

Sérano, répond le jeune homme, en eſſuyant ſes larmes, & s'efforçant de ſoutenir ſa voix, je n'ai point ou-

blié que je vous ai donné long-temps le nom de pere ; tant que je reſpirerai, vous en conſerverez les droits ſacrés, & toute la tendreſſe que ce nom ſi cher emporte avec lui ; je viens de vous le prouver : je vous ai écouté avec toute l'attention que le Prince de *** mon pere, eût obtenue d'un fils reſpectueux. Que parlez-vous de fortune, de rang ? vous ne vous ſouvenez pas que ce ſont aujourd'hui des illuſions entiérement diſſipées ? le Prince mon oncle a déchiré la lettre qui établiſſoit ma naiſſance ; ce titre qui m'étoit ſi néceſſaire, une fois anéanti, je ne ſuis plus rien, rien : mais, que dis-je ? ne ſerai-je pas à mes yeux mille fois au-deſſus de ce que je devrois être, s'il m'eſt permis d'aimer Nina, de lui offrir ma main ? Je m'honorerai d'être votre égal ; je partagerai vos travaux ; je vous ſoulagerai dans les fatigues qu'ils vous coûtent. Auriez-vous d'autres obſtacles à m'oppoſer ? il n'en eſt point ſi vous m'aimez ; & je goûte du plaiſir à croire que Nina ne refuſeroit pas de faire mon bonheur.

Le vieillard prend un air de réfle-

xion ; il ſe tait un moment ; enſuite d'un ton attendri : — Votre état à la vérité eſt digne de compaſſion ; je ne vous cacherai point qu'il me touche... Nina eſt auſſi à plaindre que vous... Je conçois un projet... je ne vous promets rien... Daignez ſeulement m'accorder quelques jours ; & ce terme expiré, je vous dirai avec franchiſe ce que vous devez attendre d'un homme qui vous eſt entiérement attaché. Je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre ; mais la probité... Je lui ſacrifierois juſqu'à ma fille. Un de mes amis reſtera auprès de vous. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous armer de courage ; vous ſavez combien je vous aime. Un fils ne me ſeroit pas plus cher.

Il embraſſe Lorezzo, le conſole encore, & le lendemain il le quitte, en le recommandant pluſieurs fois à cet ami qui devoit en prendre ſoin durant ſon abſence.

Les marques d'attendriſſement que Sérano avoit laiſſé échapper ſur ſa fille, étoient fondées. En effet, ſon ſort n'étoit pas moins déplorable que celui de ſon amant. Sa parente tentoit

inutilement tous les moyens de la calmer : elle se livroit à la plus profonde douleur ; ses beaux yeux étoient sans cesse obscurcis de larmes ; ses regards se tournoient, ou plutôt s'attachoient sur ces plaines où tant de fois Lorezzo lui avoit renouvellé les serments de son amour ; elle distinguoit le myrte dont souvent il lui avoit offert les premieres fleurs ; elle croyoit entendre le murmure de la fontaine aux bords de laquelle ils alloient s'asseoir & respirer la fraîcheur si desirée dans ces climats ; Nina enfin s'imaginoit reconnoître la tourterelle parée de rubans de ses couleurs, que son amant lui avoit donnée à sa fête, & qu'elle avoit mise en liberté, en disant : Ne la séparons point de ce qu'elle aime : elle seroit trop malheureuse ! toute son ame étoit remplie de Lorezzo, & elle n'avoit pas même la consolation d'être informée de sa destinée ; elle ignoroit qu'il étoit prêt d'expirer pour elle.

L'incertitude ajoutoit aussi beaucoup aux maux de l'infortuné Lorezzo ; il doutoit s'il devoit embrasser l'espérance, ou succomber à son désespoir ;

déja ſa voix défaillante n'avoit plus que la force de prononcer le nom de Nina ; il levoit les yeux au Ciel, & mettoit la main ſur ſon cœur, comme pour montrer à la perſonne qui étoit près de lui, d'où partoit le principe de ſon mal. Sérano paroît. — Vous voilà, mon pere ! .. vous voilà !.. eh bien ! ma mort eſt-elle décidée ?... Le vieillard ſe contente de l'embraſſer. Lorezzo s'obſtine à lui demander des éclairciſſements ſur ſon voyage, ſur l'endroit où il pouvoit être allé : celui-ci perſiſte à ne donner aucune réponſe relative à ces objets. Tout ce que Lorezzo peut ſaiſir, c'eſt que Sérano lui parloit avec plus de tendreſſe ; enfin il lui a promis qu'il reverroit Nina. Ce mot échappé au vieillard, a produit l'effet d'un éclair qui ſe répandroit tout-à-coup ſur un horiſon enveloppé de ténebres. Dès ce moment, le jeune homme eſt revenu à la vie ; il quitte ſon lit ; ſa ſanté ſe rétablit à vue d'œil ; il eſt parvenu à eſſayer de marcher ; il ſe traîne en quelque ſorte juſqu'à la demeure de Sérano ; le ciel s'eſt ouvert à ſes yeux : il apperçoit Nina qui pleuroit dans le

ſein de ſon pere. Je vous revois, ma chere Nina! c'eſt tout ce qu'il peut dire, & il vouloit ſe jetter à ſes pieds; Sérano l'en empêche : — Vous me privez du plaiſir de me proſterner devant votre charmante fille! ah! je voudrois que tout l'univers me vît, l'adorant, mourant de l'amour le plus tendre, le plus enflammé, le plus pur, baiſant la trace de ſes pas! Quoi! je vous revois, * *mon bien* ſuprême! Nina regardoit ſon pere, & ſembloit craindre de répondre. Il étoit aiſé de ſurprendre tous les mouvements qui bouleverſoient ſon ame; elle avoit été tranſportée de raviſſement à l'aſpect de Lorezzo. Sérano les conſidéroit attentivement, il repouſſoit des larmes prêtes à couler; il alloit parler au jeune homme, & ſa voix s'arrêtoit; on eût dit qu'il héſitoit à ſe ſoulager d'un ſecret dont le fardeau l'accabloit. Cependant il rend à Nina & à Lorezzo la

* *Mon bien ſuprême.* Expreſſion Italienne. *Caro mio bene; care mie pupille mio theſauro; care mie viſcere, &c.* Ces façons de parler ſont familieres aux amants de ces pays, ainſi qu'à leurs Poëtes, &c.

liberté dont ils jouiſſoient avant le voyage de ce dernier à Palerme ; ils peuvent ſe voir, ſe livrer enſemble à leurs innocentes occupations. Me ſera-t-il permis, dit le jeune homme au vieillard, d'aimer votre adorable fille, de lui en répéter mille fois l'aveu, d'eſpérer enfin... Serai-je ſon époux ? Je crains bien, répond Sérano en jettant un profond ſoupir, que vous ne rencontriez point d'obſtacles à cette union ſi peu faite pour tous deux ! il y a tant de diſproportion dans les rangs ! au reſte, ce mariage n'eſt point arrêté ; dans peu vous aurez à ce ſujet une déciſion abſolue : vous ſaurez ſi je dois regarder le Prince de *** comme mon égal, comme mon gendre. Oh ! s'écrie Lorezzo, je ſerai votre égal, votre fils ! j'épouſerai ma chere Nina ! Sérano oppoſoit toujours aux careſſes de ſon pupille un embarras qui ne ſe diſſipoit point.

On pouvoit comparer Lorezzo à quelqu'un qui auroit paſſé tout-à-coup d'un déſert affreux à une campagne riante & couronnée des riches préſents de la nature ; il dévançoit déja dans ſon cœur l'heureux inſtant où il au-

roit la liberté de ſe précipiter aux pieds de Nina, d'y épancher ſes tranſports, ſon ame depuis trop long-temps reſſerrée dans une douleur accablante. Il eſt arrivé ce moment ſi attendu : Lorezzo, du plus loin qu'il apperçoit Nina, vole vers elle, tombe à ſes genoux. La joie, l'ivreſſe, l'emportement de l'amour agitent ſes ſens : — Nina... Nina... je puis te voir, te parler, te dire combien tu m'es chere, combien je t'adore! je n'ai plus d'expreſſion pour te le répéter... Lis dans mon cœur, ma divine Nina : vois-y ton image gravée en traits de flamme; voilà ce qui m'a ſoutenu, ce qui m'a animé; ce qui a retenu mon dernier ſoupir. Je ſerai donc le poſſeſſeur de tous ces charmes!.. Tu pleures, adorable maîtreſſe? tu ne partagerois point mon raviſſement? — Eſt-ce à Lorezzo de douter du cœur de Nina? mais je n'enviſage pas notre union comme aſſurée. Tu ne te rappelles donc point... rien n'eſt décidé que mon malheur, mon malheur éternel! je ſuis la cauſe du coup qui t'a frappé; tu perds pour moi fortune, grandeur, un rang qui t'appartenoit; tu m'immoles les droits

de ta naiſſance, ta famille, ce frere qui m'a paru ſi porté à te chérir... tu me ſacrifies tout ! cette idée répandra ſur ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ; moi, Lorezzo, qui aurois voulu te combler de tous les biens, t'élever au rang ſuprême ! — Eh ! ma chere Nina, ne me places-tu point dans les cieux ! tu m'aimes ! quel bonheur ſur la terre vaut cette félicité ? leve, leve ſur ton amant ces yeux enchanteurs : voilà mes arbitres, mes ſouverains ; vas, un regard de Nina me feroit oublier la terre, ſi je ne t'y poſſédois point. Laiſſons-là tout ce qui eſt étranger à notre amour ; rempliſſons-en nos cœurs. Nina, nous nous aimerons toujours davantage. Quel plaiſir, quelles délices je goûte à me conſumer de ma flamme ! — Si nous n'allions point être unis ! — Eh ! pourquoi, belle Nina, ces noirs preſſentiments ? tu répands des ombres ſur les plus beaux jours de ma vie ! mille préſages m'aſſurent au contraire que nous ſerons heureux ; toute la nature ici me paroît déja nous favoriſer, nous applaudir ; je ne puis ſuffire à mon impatience, à l'excès de

ma joie, & toi ſeule montres de la triſteſſe!.. — Lorezzo, nous ne ſommes point unis!

Sérano conſervoit cet air d'inquiétude qui affligeoit Nina, & qui commençoit à modérer les tranſports où s'abandonnoit ſon amant; il prend un matin Lorezzo à l'écart: — J'ai quelque choſe à vous confier. J'ai beſoin de m'abſenter encore quelque temps; vous reſterez avec cet ami dont vous avez éprouvé l'attachement dans votre maladie... — Et Nina? — Nina ira chez ſa parente; vous ne vous verrez point juſqu'au moment... — Être encore privé de la préſence de Nina! ô mon cher Sérano, mon pere! je n'y réſiſterai point... je n'y réſiſterai point... je ne puis... — Ecoutez-moi: dans quatre ou cinq jours, nous ſaurons le ſort irrévocable de tous trois. — Cinq jours! cinq jours ſans voir Nina, quand je croyois être à ſes pieds, pour la vie! c'eſt un ſiecle de tourments... Sérano, vous ne me retrouverez plus: j'aurai ceſſé d'exiſter. Le vieillard lui parle avec attendriſſement, l'exhorte à plus de fermeté: — Le délai d'ailleurs eſt ſi court! — Ah! Sérano,

Sérano,

Sérano, on voit bien que vous n'aimez pas.

Nina fut frappée de nouveaux coups, quand ſon pere vint lui annoncer qu'il falloit ſe ſéparer encore de Lorezzo. Eh bien! s'écrie-t-elle, lorſqu'elle ſe trouve ſans témoins, mes preſſentiments me trompoient! voilà l'hymen qui devoit ſceller un amour que mon pere paroiſſoit lui-même approuver! d'où naiſſent donc de ſi étranges contrariétés? Tour-à-tour être emportée de la vie à la mort, de la joie à la douleur, de l'eſpérance la plus flatteuſe au déſeſpoir le plus accablant!.. Qu'eſt-ce que médite mon pere? il s'eſt éloigné! où tendent ces voyages myſtérieux? Hier il me combloit de ſes careſſes; cependant j'ai obſervé qu'il réfléchiſſoit en me regardant; quand je lui parlois de Lorezzo, il refuſoit de me répondre; il me preſſoit dans ſon ſein, en laiſſant échapper des larmes.... quel nouveau malheur ſe prépare pour moi? O Ciel! tu connois mon cœur: tu ſais qu'il n'eſt rempli que de ce qui peut intéreſſer Lorezzo:.. qu'il ſoit heureux! & que j'éprouve tous les chagrins... Qu'il ſoit heureux! eh! lui ſe-

roit-il poſſible de l'être, ſi je ne l'étois pas? ne ſommes-nous point la même ame? & l'un de nous deux peut-il ſouffrir, ſans que l'autre partage ſes peines? malheureux amour! tu me cauſes bien des tourments!

Les mêmes ſouffrances effectivement ſe faiſoient reſſentir à Lorezzo: le charme qui l'avoit enivré d'un eſpoir ſéduiſant, s'étoit évanoui; abandonné un inſtant aux perfides illuſions d'un ſonge impoſteur, il n'enviſageoit à ſon réveil, que le tombeau. C'en étoit fait: cet autel que ſon imagination lui avoit offert, paré de guirlandes de fleurs, & prêt à recevoir ſes ſerments, ceux de Nina, ce monument de ſon bonheur prochain étoit diſparu; il ne vouloit plus écouter la perſonne à laquelle il étoit confié; il s'obſtinoit même à ne vouloir prendre aucune nourriture. On lui repréſentoit qu'il attentoit à ſes jours: Et c'eſt mon deſſein, diſoit-il, de me débarraſſer d'une exiſtence qui m'eſt inſupportable; qu'eſt-ce que la vie, ſans Nina? tout eſt fini pour moi! hélas! je n'ai que trop vécu! je ne pourrois enſévelir aſſez-tôt dans le néant ce cœur qui ne ſauroit reſpirer que

pour la plus adorable des femmes! mon ombre encore s'élevera ſur la trace de ſes pas, demandera ſa préſence, brûlera de tous les feux d'un amour dont il n'y a point d'exemple; eh! qui ſur la terre aimoit comme moi? non, non, qu'on me laiſſe cette idée conſolante: perſonne n'eut ma ſenſibilité, ma tendreſſe... Voilà les fruits que j'en recueille!

Il étoit dans un abattement profond, ſa tête penchée vers la terre qu'il inondoit de larmes; Sérano entre: Lorezzo ſe releve avec impétuoſité, court à lui, dévore en quelque ſorte des yeux ſes regards; cherche à y démêler ce qu'il va lui dire: — M'apportez-vous... m'apportez-vous la vie! — Lorezzo, embraſſez votre pere; oui, vous êtes mon fils, mon gendre. Nina vient ſur mes pas, & elle ſait... vous allez l'épouſer.

C'eſt dans de ſemblables ſituations que le pinceau échappe des mains. Comment rendre la révolution rapide qui ſe paſſe dans une ame auſſi enflammée d'amour, ſes tranſports, ſon cri de joie, Nina accourant vers Lorezzo, n'ayant point la force de s'exprimer,

& tombant dans le ſein de ſon pere, en laiſſant ſon amant ſe ſaiſir de ſa main, & la couvrir de baiſers de feu mêlés à des pleurs, à ces paroles entrecoupées, le langage des grandes paſſions ? Les deux jeunes gens s'écrient à la fois, & comme pouſſés par le même élan : Nous ſerons unis ! Oui, mes enfants, vous le ſerez, dit Sérano, qui étoit loin de partager cet emportement inexprimable. Mon pere, interrompt Lorezzo, vous ne ſentiriez pas tout le bonheur que je vous devrai ?... Nina, ma chere Nina, tu ſeras dans mes bras, contre mon cœur ! Ah ! Rois de la terre ! Dieux ! c'eſt à vous de me porter envie ! Songez-vous à ce que vous perdez, reprend le vieillard ? — Toute mon ame eſt remplie de ce que je vais poſſéder. — Plus de grandeurs, mon cher Lorezzo ! le Prince de *** n'exiſtera point ! — Je ſerai l'amant, le mari du charmant objet de tous mes vœux. Encore une fois, mon pere, qu'on ne me parle plus... que de Nina ; elle eſt tout pour Lorezzo, la terre, les cieux, tout l'univers, tout l'univers. Divinité de mon cœur ! (il ſe jette à ſes pieds)

regne donc à jamais ſur moi ; oui, dès ce moment, je te jure en préſence de ton pere, la foi ſacrée dont je te renouvellerai les ſerments aux marches de l'autel ; belle Nina... Sérano... je crois que mon ame... je ne puis contenir ma joie, mes tranſports, mon raviſſement ! je ſerai l'époux de Nina.

Lorezzo éprouve que l'extrême bonheur produit les effets de l'extrême chagrin ; il tombe ſans mouvement : mais bientôt les ſoins de Sérano, & ſur-tout ceux de Nina, l'ont rappellé à la vie. Vous ne me demandez point, lui dit le vieillard, où mes deux voyages m'ont conduit, & quel en a pu être l'objet ? — Ah ! qui peut encore m'intéreſſer, quand je vois Nina, quand je touche au moment... J'ai tout oublié pour elle. — Il faut pourtant que vous ſoyez informé de mes démarches. Il m'eſt permis aujourd'hui de vous les révéler Apprenez donc ce que j'ai fait, la raiſon qui me preſſe en quelque ſorte, de conſentir à votre mariage ; votre état ſemble fixé préſentement par une eſpece d'arrêt irrévocable. Touché de la nobleſſe de vos ſentiments, ſenſible à cette paſſion

qui a entraîné tous vos malheurs, & en même-temps voulant juger par moi-même s'il n'étoit pas poſſible de vous rendre au rang que vous devriez occuper, je me ſuis tranſporté à Palerme : j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le Prince de ***; j'ai ſollicité une entrevue particuliere; je ſuis enfin parvenu juſqu'à lui. A peine lui ai-je dit mon nom, qu'il m'a accablé de propos humiliants. Je me ſuis jetté à ſes pieds, le conjurant de vous rétablir dans ſes bonnes graces, & promettant que j'éloignerois pour toujours Nina de vos yeux : il a continué de me percer l'ame de ſes expreſſions outrageantes; je ne vous ferai part que de celles-ci : » Mon parti eſt pris : votre pupille eſt » fait pour vous appartenir; c'eſt ſon » frere qui aura ma tendreſſe, mes » biens, ma dignité, mon nom; il a » mes ſentiments, & lui-même il déſa- » voue un frere qu'il ne ſauroit ſe » rappeller ſans honte & ſans indi- » gnation. Dailleurs, le titre que cette » ame de néant pourroit réclamer, » eſt détruit; & vous, ſi je ſavois » que vous euſſiez un jour deſſein de » faire uſage de ce que je vous confie,

» un prompt châtiment préviendroit » votre indiscrétion. Voilà ce que vous » pouvez rapporter à votre Lorezzo. » Sortez, & ne reparoissez jamais de- » vant moi ". Quoi ! mon frere, s'écrie Lorezzo ! mon frere est devenu aussi dur, aussi inhumain que mon oncle ! j'ai perdu son amitié ! J'ai demandé à le voir, reprend Sérano : on m'a menacé de sa part. Tel a donc été le fruit de mon premier voyage à Palerme. De retour en ces lieux, j'ai commencé à vous regarder comme mon fils, & à croire que Nina pourroit être honorée du nom de votre épouse ; c'est ce qui m'avoit engagé à vous rendre à tous deux cette liberté qui n'offense point la vertu. Cependant je me reprochois en secret cette union, qui en flattant mon cœur, blessoit cet esprit de justice dont je serai animé jusqu'au dernier soupir. Je ne me lasserai point de le dire : ce mariage vous arrache à votre fortune, à votre état, & contredit ouvertement ces conventions que la société a érigées en autant de loix auxquelles nous devons nous assujettir. Ces préjugés que souvent une fausse sagesse traite d'esclavage absurde &

tyrannique, approchent bien de nos devoirs; ces engagements ſi oppoſés à l'uſage reçu, ſont preſque toujours des torts réels dont nous nous rendons coupables aux yeux de ce qui nous environne, & c'eſt peut-être manquer à l'honneur. Plein de ces idées, voyant avec chagrin que du rang de Prince, vous alliez tomber à la condition obſcure de malheureux villageois, j'ai oſé entreprendre un ſecond voyage, & riſquer de nouvelles tentatives; je me ſuis repreſenté aux regards du Prince votre oncle; j'ai encore embraſſé ſes genoux: il a rejetté mes prieres, mes larmes, m'a repouſſé avec colere; il m'a percé enfin de ce trait mortel: il m'a dit que bien-loin d'empêcher votre alliance avec ma fille, il me conſeilloit de la conclure au plutôt: qu'en formant ces liens, vous paroiſſiez renoncer à de chimériques eſpérances; il m'a fait même entendre que ſi vous ne vous hâtiez d'épouſer Nina, il ſauroit vous ôter les moyens de revenir à des prétentions qui ne ſubſiſtoient plus: en un mot, il vous ferme pour toujours la route où vous auriez pu rentrer. Je ne vous cacherai pas que, ſur des

menaces qu'il eſt inutile de vous mettre devant les yeux, j'ai tremblé pour votre liberté. Me voilà donc forcé à conſentir que vous ſoyez mon gendre ! — Vous pleurez, Sérano, quand vous me rendez le plus heureux des mortels ! ah ! je vous dois le comble des bienfaits. Perdons de vue le Prince de ***, toutes les grandeurs, tout l'éclat d'une maiſon qui n'eſt plus la mienne. Je ſerai comme vous. Eh bien ! je n'aurai point les avantages de l'opulence, de la qualité... mon pere, je poſſéderai ceux de l'amour. Si jamais je ſuis expoſé aux rigueurs de l'adverſité, un regard de votre charmante fille me conſolera : je ſupporterai toutes les fatigues ; je labourerai la terre ; encore une fois, il n'eſt point de travaux, de peines que Nina ne faſſe oublier ; Nina n'eſt-elle pas tout au monde ?

La fille de Sérano n'étoit pas moins ſenſible que ſon amant au bonheur ineſpéré dont ils alloient jouir. Ses premiers regards s'attachoient ſur une image auſſi ſéduiſante : mais quand elle réfléchiſſoit ſur tout ce que cette union ſi deſirée coûteroit à Lorezzo, à elle-même, dont la délicateſſe égaloit l'a-

mour, alors elle regrettoit de n'être point encore plus malheureuſe qu'elle ne l'avoit été, pourvu que Lorezzo fût relevé au rang que lui avoit donné ſa naiſſance. Que ne peut-il être Prince, s'écrioit-elle, & moi être enſevelie dans l'obſcurité, dans l'humiliation la plus profonde! Il me fait tous les ſacrifices; il m'immole ſans doute plus que ſa vie; & que lui donné-je en dédommagement? mon cœur; un cœur, il eſt vrai, plein de l'amour le plus tendre, qui n'a jamais reſpiré que pour lui. Sans doute, il n'y en a point d'auſſi ſenſible, d'auſſi enflammé : mais quels foibles avantages comparés à tous ceux dont Lorezzo ſe prive pour une infortunée qui mourra autant de ſa douleur que de ſon amour!.. Et ſi je fuyois la maiſon paternelle; ſi je m'arrachois à tout ce que j'ai de plus cher; ſi j'allois expirer loin de leurs yeux... il ne recevroit point le prix de ma mort; toute eſpérance d'être rappellé à l'état de ſes parents, lui eſt interdite; il n'a plus de conſolation, d'ami ſur la terre que Nina... c'eſt à moi de le ſoutenir ſous le fardeau des diſgraces dont je l'ai accablé, moi qui l'adore; voilà ce que j'au-

rai fait pour lui ! ah ! malheureuſe ! malheureuſe ! faut-il que tu ayes aimé, que tu ayes été aimée ?

Nina verſoit un torrent de larmes ; ſes cheveux erroient négligemment ſur ſon ſein ; jamais la douleur ne s'étoit montrée plus intéreſſante ; eh ! qu'elle augmente encore les charmes de la beauté ! On nous repréſente Pſyché inſpirant de l'amour au Dieu même de la tendreſſe, lorſque ſes beaux yeux ſe couvrirent de pleurs : c'eſt dans ce moment que Lorezzo vole près de Nina. Qu'il reſſentoit des tranſports différents ! elle étoit aſſiſe, abſorbée dans ſon chagrin ; le jeune homme court vers elle : — Toujours des larmes, ma chere Nina ! & qui les fait couler ? — Ah ! Lorezzo, c'eſt vous qui me le demandez ! (elle penche ſa tête ſur le bras de ſon amant) eh quoi ! voulez-vous oublier toujours à quelle condition je ſuis votre épouſe ? Lorezzo, j'ai cauſé votre perte ! — Ma perte, dis-tu ! ma perte ? faudra-t-il ſans ceſſe te le redire ? qu'eſt-ce que ton amant, ton époux auroit à regretter ? Nina, c'eſt toi qui t'obſtines à ne point connoître tes charmes, l'empire que tu as ſur mon ame... Nina ! je vais

te posséder ! je mourrai de l'excès de mon bonheur ! — Quel bonheur, Lorezzo ! Vous, fait pour être au premier rang, au faîte de la fortune, de la grandeur ! contemplez votre chûte ; & quelle est la main qui vous entraîne dans ce précipice ? — Encore une fois, dérobe-moi ces pleurs, ou plutôt laisse-moi recueillir de si précieuses larmes, laisse mon amour s'en enivrer. Nina, ma chere Nina, tu ne veux pas seulement me donner ta main ? comme elle est tremblante ! comme tu es belle ! comme mon cœur est rempli de tout ce que tu peux inspirer ! Ah ! si mon oncle t'avoit vue, auroit-il été aussi barbare ? Mais quels coups m'a-t-il portés ? je suis aimé de tout ce que j'adore ; j'ai ton cœur... ton pere vient à nous... Sérano, ordonnez à votre charmante fille de bannir une tristesse qui me désespere.

Nina leve les yeux, & les fixe avec attendrissement sur le jeune homme. Le vieillard leur apprend que le jour est marqué où se formeront ces nœuds si attendus. Lorezzo se jette avec impétuosité dans le sein de Sérano, l'embrasse mille fois, & se précipite vers

Nina pour l'embraſſer auſſi : elle fait quelques pas, comme pour ſe refuſer à des tranſports indiſcrets. — Sérano, mon pere, commandez donc à Nina de m'accorder une faveur dont ne s'offenſera point la vertu. — Ma fille, vous pouvez en ma préſence recevoir cette marque de tendreſſe que vous permet l'honnêteté ; les loix & la religion vont bientôt conſacrer votre amour.

Lorezzo a imprimé toute ſon ame dans le baiſer qu'il donne à Nina : les joues de la jeune perſonne ſe couvrent d'une rougeur charmante. Ah ! s'écrie ſon amant, quel bonheur j'ai goûté ! grandeurs richeſſes, univers entier, qu'êtes-vous près de ce baiſer délicieux ? ô Sérano ! quand ſerez-vous mon pere ?

Lorezzo, dans ces plaines riantes, aſſis aux pieds de Nina, lui chantoit ces vers :

CINQUIEME ROMANCE.

Laiſſe-moi goûter le plaiſir
De voir Nina, de l'adorer ſans ceſſe ;
De mon bonheur laiſſe-moi me remplir

Ne parlons que de ma tendreſſe;
Ma fortune, & ma grandeur
Sont mon amour, & ton cœur.

Qu'éblouis de preſtiges vaines,
Des inſenſés embraſſent des chimeres;
Qu'un fol orgueil dans ſes vœux incertains,
Brigue des rangs imaginaires;
Ma fortune & ma grandeur
Sont mon amour & ton cœur.

Que d'autres plus vils à mes yeux:
De la fortune entaſſent les largeſſes;
Que leurs tréſors attachent tous leurs vœux,
Je n'envirai point leurs richeſſes:
Ma fortune & ma grandeur
Sont mon amour & ton cœur.

Dès que l'aurore paroîtra;
J'irai cueillir les roſes les plus belles;
Et pour ton ſein, ma main en formera
Des offrandes toujours nouvelles.
Ma fortune & ma grandeur
Sont mon amour & ton cœur.

Je n'aurai point le nom brillant
Que me ravit ma fierté cruelle :
Mais, ma Nina, j'aurai le nom charmant,
Le nom de ton berger fidele.
Ma fortune & ma grandeur
Sont mon amour & ton cœur.

On m'offriroit tous les tréſors ;
Du monde entier, on m'offriroit l'empire ;
Ma Nina ſeule excite mes tranſports ;
On m'entendra toujours redire :
Ma fortune & ma grandeur
Sont mon amour & ton cœur.

Enfin, le jour eſt arrivé où Lorezzo va être au comble de ſes vœux. Il n'y a point d'expreſſion qui peigne l'ivreſſe, l'emportement, le délire auquel il s'abandonne. Les jeunes filles des hameaux voiſins s'étoient chargées du ſoin de parer Nina : c'étoit Flore qu'on avoit parée de ſes bienfaits. On voyoit cependant un nuage de triſteſſe ſe mêler à l'éclat de tant de charmes.

Ils ſortent de l'Egliſe ; Lorezzo invite ſa femme à ſe rendre dans une ſalle

de verdure, dont lui-même avoit fait les apprêts : c'étoit, en quelque ſorte, le chef-d'œuvre de l'ingénieuſe galanterie. Il n'y entroit que les ſimples ornements que la nature prodigue en ces climats, des fleurs : mais elles étoient arrangées avec ce goût qu'inſpire le deſir de plaire, & qui ſurpaſſe l'art & la magnificence. Cet endroit repréſentoit une eſpece de temple conſacré à Vénus Erycine; au milieu s'élevoit un petit tertre de gazon, couvert de fleurs les plus belles & les plus odoriférantes; de tous côtés, ſe liſoient, formées par des guirlandes aſſorties, des inſcriptions relatives à Vénus, que l'on annonçoit être revenue en Sicile, & y demander de nouveaux hommages; de jeunes enfants des deux ſexes, couronnés de diverſes fleurs, figuroient les amours. A peine Nina a-t-elle mis le pied dans ce bocage : une muſique champêtre ſe fait entendre ? Lorezzo la prend dans ſes bras, la porte avec vivacité ſur cet amas de violettes, de jaſmins, &c. & ſe proſternant devant elle : — Belle Nina, voilà ton trône, le trône de la beauté; de-là, regne ſur moi, ſur ces champs, ſur toute

la nature; oui, bergers, c'eſt Vénus même que nous voyons, que nous adorons; redites avec Lorezzo, ces vers accompagnés du ſon de vos muſettes:

Vénus eut nos vœux ſolemnels:
Que ſon regne enchanteur renaiſſe!
Nous avons perdu ſes autels:
Mais nous retrouvons la Déeſſe.

On s'empreſſe de remplir les vœux de Lorezzo; enſuite tirant de ſon doigt le diamant que lui avoit donné ſon frere, & le mettant à un des doigts de Nina: — Chere épouſe, voilà tout ce que la fortune m'a laiſſé; c'eſt l'unique préſent que je puiſſe te faire; reçois avec le don du cœur le plus tendre & le plus amoureux, cette bague comme un gage de cette ardeur qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Les jeunes enfants auſſi-tôt reviennent dépoſer leurs couronnes aux pieds de Nina, l'enchaînent de guirlandes, & forment autour d'elle des danſes agréables. Sérano laiſſoit couler des larmes; il embraſſoit ſucceſſivement ſa fille & ſon gendre.

Les jours de fêtes ſont terminés, & Lorezzo, l'époux de Nina, toujours plus épris, partage avec elle les travaux & les ſoins de la vie domeſtique; il lui rediſoit ſans ceſſe : Ma chere Nina, lorſque je n'étois que ton amant, je croyois t'aimer, oh! t'aimer autant que mon cœur pouvoit être ſuſceptible d'amour : ton époux, Nina, t'aime mille fois davantage; tous les jours tu me parois plus belle, & plus digne de ma tendreſſe. Le vieillard venoit ſe mêler à leurs entretiens; il ſoupiroit inceſſamment, en diſant à ſon gendre : Etoit-ce là que la deſtinée devoit vous amener? Oh! mon pere, répondoit Lorezzo, me rappellerez-vous toujours... ce qui ne m'a point touché? Parlons du mari de Nina; il eſt le plus heureux des mortels. La ſeule ombre de chagrin qui puiſſe altérer la ſérénité de mes beaux jours, eſt l'indifférence de mon frere. Il m'avoit paru ſenſible; il m'a trompé : mais oublions, oublions tout; ne voyons, n'aimons, n'idolâtrons que Nina; il n'y a que Nina qu'on puiſſe aimer.

L'époux en effet ſe montra encore

plus tendre, plus épris que l'amant. Lorezzo regardoit comme une ſonge entiérement évanoui, cet état de richeſſe & de grandeur où il s'étoit vu prêt d'être élevé; il ſe livroit aux travaux pénibles de l'agriculture, avec la même activité qui l'eût animé, ſi le ſort l'avoit fait naître pour cette profeſſion. Il arrivoit ſouvent à Nina de ſoupirer, & de laiſſer tomber des larmes, lorſqu'elle enviſageoit ſon mari, un rateau ou une bêche à la main, & ſupportant toutes les fatigues auxquelles ſont expoſés les cultivateurs. Ne m'aimes-tu point, Nina, lui diſoit avec tendreſſe Lorezzo? — Eh! cher époux, le mot d'amour exprime encore bien foiblement les tranſports d'un cœur qui t'eſt toujours plus attaché. — Eh bien! ſi tes ſentiments n'ont point changé, ne goûté-je pas la félicité ſuprême? je ne ſuis qu'un ſimple laboureur: mais je ſuis aimé de Nina; c'eſt ta main qui eſſuyera la ſueur dont ſe couvre mon viſage; va, s'il m'échappe quelques regrets, tu en es l'unique objet, ma tendre amie! c'eſt Nina qui doit ſe plaindre du ſort; tant de charmes, de vertus méritoient l'éclat

du rang. Quelle ivreſſe j'euſſe ſentie à t'élever au faîte des grandeurs, à te combler de biens, à t'embellir! ah! Nina!... Lorezzo, à ces mots, tomboit dans les bras de ſon épouſe; & lui prodiguoit ces embraſſements qu'enflamme une volupté inaltérable; il verſoit ces larmes délicieuſes, l'expreſſion de la jouiſſance de l'ame. Que ces chaſtes plaiſirs ſont bien au-deſſus des plaiſirs groſſiers nés du libertinage & de la corruption! Cœurs ſenſibles! voilà la véritable tendreſſe, ſes douceurs inexprimables, ſon raviſſement. L'innocence & la vertu entretiennent, ou plutôt augmentent de ſemblables ardeurs. Lorezzo & ſa femme réaliſoient ces peintures ſi touchantes que nous fait Milton d'Adam & d'Eve; le champ qu'ils habitoient étoit un ſecond Eden; c'étoit là que reſpiroient le pur amour, la vraie félicité, autant qu'il eſt permis à l'homme de la goûter, & de s'en tracer l'image.

Trois années s'étoient écoulées dans cette eſpece d'enchantement; deux enfants, fruits de cette union ſi digne d'envie, avoient ſcellé le bonheur de ces époux, & lui prêtoient un nou-

veau charme; c'étoit dans leurs bras que Sérano vieilliſſoit; il n'appercevoit point ſes rides ſe multiplier, & voyoit de loin la mort comme le terme néceſſaire d'un voyage agréable. Mes amis, diſoit-il à ſon gendre & à ſa fille, vous me couvrez de fleurs les bords du tombeau. Lorſque je vous entends vous aſſurer que vous vous aimez, que vous vous aimerez toujours plus, c'eſt à moi que vous faites ces ſerments; c'eſt moi que vous embraſſez, que vous preſſez contre votre ſein. Malheur à quiconque ne goûte pas la ſatisfaction de couler ſes jours au milieu de ſa famille! Celui-là vieillit, & reſſent toute l'horreur d'une mort prochaine, qui ne connoît point la douceur de partager la joie de ſes enfants, & de s'approprier leur jeuneſſe; je ne mourrai point, mes amis: je jouirai en vous d'une nouvelle vie.

Le vieillard avoit ſans ceſſe ſes petits-fils ſur ſes genoux; il les conduiſoit à la campagne, & deſcendoit juſqu'à leurs amuſements enfantins; il exerçoit leurs mains à eſſayer les inſtruments d'agriculture, & rioit avec eux de leur peu de force & d'adeſſe. Lorezzo en-

touré de ſa chere famille, ſe plaiſoit à redire ces paroles, l'épanchement même de ſon ame :

SIXIEME ROMANCE.

Tous mes vœux ſe trouvent remplis;
Tous les plaiſirs ſont mon partage:
A mon pere, que je chéris,
J'adoucis les ennuis de l'âge;
Je tiens mes enfants dans mon ſein;
Je ſuis aimé de ce que j'aime;
L'amour ſeul regne mon deſtin;
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

Si des pleurs pouvoient m'échapper,
Une amante eſſuieroit mes larmes;
Au coup qui viendroit me frapper,
Son amour prêteroit des charmes;
Rien n'affoiblira notre ardeur:
C'eſt la flamme de l'amour même;
Nos deux cœurs ne forment qu'un cœur:
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

Aujourd'hui le plus tendre amant,
Demain j'aimerai davantage;
Je goûte dans un doux moment

D'un plus doux moment le préſage.
Le temps ajoute à tes appas,
Ainſi qu'à ma tendreſſe extrême;
Nina, je ſuis entre tes bras?
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

J'ai ſu rejetter la grandeur;
J'ai ſu mépriſer la richeſſe;
Je ne pouvois ouvrir mon cœur
Qu'aux purs tranſports de la tendreſſe.
Pour un ſeul regard de tes yeux,
J'euſſe donné le diadême;
C'eſt Nina qui me rend heureux:
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

Régner ſur l'objet qu'on chérit;
Ou plutôt lui céder ſon ame;
A chaque inſtant qu'il nous ſourit,
Brûler d'une plus vive flamme;
Ne voir que ſes yeux enchanteurs;
Cent fois lui redire qu'on l'aime:
Amour, je te dois ces faveurs:
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême?

Quand la vieilleſſe ſur mon front
Etendra ſes rides cruelles,

Nos cœurs encor treſſailleront,
Enflammés d'ardeurs immortelles.
L'unique objet de mes deſirs,
Pour ſon époux toujours le même,
Recevra mes derniers ſoupirs :
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême ?

Tous mes vœux ſe trouvent remplis ;
Tous les plaiſirs ſont mon partage ;
A mon pere que je chéris,
J'adoucis les ennuis de l'âge ;
Je tiens mes enfants dans mon ſein ;
Je ſuis aimé de ce que j'aime :
L'amour ſeul regle mon deſtin :
N'eſt-ce pas le bonheur ſuprême ?

Le temps & les plaiſirs ſi doux d'épouſe & de mere, n'empêchoient point que Nina n'eût des moments de triſteſſe, quoique Lorezzo lui répétât ſouvent qu'il lui devoit ſon bonheur, & que tout l'éclat de la grandeur & de la fortune ne lui auroit pas procuré un ſeul des inſtants délicieux qui rempliſſoient ſa vie : — L'oubli de mon frere, je te l'ai déja dit, eſt le ſeul chagrin que j'aye à ſupporter : mais, ma

ma chere Nina, quand mes yeux s'attachent ſur les tiens, je ne vois, je ne ſens que ma félicité.

Le printemps revenoit enrichir de ſes dons ces belles contrées. Lorezzo ajoutoit les ſoins de l'art à ceux de la nature : il augmentoit par ſes travaux induſtrieux la fertilité de cette heureuſe terre, tandis que ſon épouſe recueilloit dans une corbeille les premieres richeſſes dont ces campagnes étoient émaillées ; on eût cru voir la Déeſſe que la fable nous peint préſidant à l'empire des Amours. Sérano, à quelques pas de ſa fille & de ſon gendre, étoit aſſis aux pieds d'un peuplier ; il goûtoit cette jouiſſance ſi pure, ſi ſenſible pour la vieilleſſe : il ſe pénétroit à longs traits du ſpectacle d'un beau jour ; il admiroit ſa ſérénité, & reſpiroit ſes parfums ; il ouvroit ſon ame à ces douceurs inexprimables que les malheureux citoyens des villes ne connoiſſent point, & qui ſont les plaiſirs de la campagne, & de leurs fortunés habitants ; partageant les jeux & l'innocente gayeté de ſes petits enfants, il ſembloit rentrer avec eux dans la carriere de la vie ; précieux bienfaits

de la nature, cette mere ſi tendre qui nous cache ainſi la tombe, & ramene ſans ceſſe nos regards ſur le berceau de notre poſtérité!

Un tourbillon de pouſſiere s'éleve, & annonce * pluſieurs cavaliers que ſuivoit une litiere: ils s'avancent vers l'endroit où étoit Lorezzo & ſa famille, la curioſité s'empare de ces derniers; un des voyageurs dépaſſe avec impétuoſité les autres, deſcend avec la même précipitation de cheval, & court ſe jetter dans les bras de Lorezzo: — Mon frere! mon chere frere! Auſſi-tôt Nina & Sérano s'écrient à la fois: Le Prince de *** ! En effet, c'étoit lui-même qui ne pouvoit s'arracher du ſein de Lorezzo, & s'exprimer que par des tranſports de tendreſſe & par des larmes.

---

* *Pluſieurs cavaliers.* On ne voyage guere en Sicile qu'à cheval ou qu'en litiere, les chemins ne permettent point de ſe ſervir d'autres voitures. On eſt accompagné d'un ſoldat que le Roi entretient pour la ſûreté des chemins contre les bandits. Pour les gens de qualité, ou riches, ils marchent eſcortés d'un nombre d'hommes armés & montés, qui eſt à leur ſolde, &c.

Lorezzo n'éprouvoit pas une révolution moins violente. Les deux freres veulent parler, & ils n'avoient que la force de s'embraſſer, & de pleurer encore. Lorezzo reprend enfin la voix: — Vous m'aimez donc toujours, & vous avez daigné me conſerver le nom de votre frere! Eh! mon ami, lui dit le Prince, avez-vous pu douter un inſtant de mon attachement? Je brûle de vous en donner des preuves éclatantes; mon cher Lorezzo, c'eſt ce qui m'amene ici. Je ſerai rapide ſur des détails qui ne peuvent que vous rappeller des ſouvenirs déſagréables. J'étois à Palerme, & dans l'hôtel, quand Sérano vint pour eſſayer de fléchir mon oncle en votre faveur: il fut inexorable; vous avez dû le ſavoir: craignant que je ne cherchaſſe à vous ſervir, il avoit fait donner des ordres rigoureux qui m'interdirent la conſolation de voir Sérano, & de lui parler de vous. Mon oncle fit plus: il m'envoya voyager dans pluſieurs Cours de l'Europe, entouré de perſonnes qui lui étoient vendues, & qui ſur-tout étoient chargées de me priver du plaiſir de m'inſtruire de votre ſort. Combien

de fois ai-je versé des larmes dont vous étiez le seul objet! Enfin, mon frere, notre oncle n'est plus. J'ai revolé à Palerme; & mes premiers soins ont été de vous rendre une place qui vous est due. Vous êtes mon aîné, l'héritier de notre Maison; venez jouir de votre titre, de votre bien; dès ce moment, tout est à vous. L'hôtel du Prince de***, qui est devenu le vôtre, vous attend vous & votre famille; & je serai votre frere, votre ami, votre ami le plus tendre; pour ces droits-là, je ne vous les céderai point: je m'en réserve tous les avantages. Lorezzo ne répondoit pas; il étoit tombé dans les bras du Prince de***, & ne proféroit que ces mots: O frere adorable! ame céleste! qu'ai-je entendu?... mon frere, voilà vos enfants! soudain le Prince, avec vivacité, presse contre son sein ces innocentes créatures: — Oui, ce sont mes enfants, & je n'en aurai point d'autres; en disant ces mots, il leur prodigue mille caresses.

Nina n'avoit pu supporter l'excès des sentiments qu'une situation si touchante devoit nécessairement produire: elle étoit évanouie; son mari la sou-

tenoit; le vieillard, les deux jouesinondées de larmes qui ſembloient effacer ſes rides, faiſoit un effort pour aller tomber aux genoux du Prince; celui-ci s'empreſſe de l'arrêter, & l'embraſſant : — Vous ſerez auſſi mon pere. (Les gens qui l'eſcortoient, s'étoient approchés.) Vous voyez mon frere aîné, le Prince de ***; hâtons-nous de nous rendre à Palerme : que la Sicile entiere contemple les vertus, la beauté, les ſentiments; ce ne ſera point la grandeur qui les décorera : elle en recevra un nouvel éclat. Ma ſœur, ajoute-t-il, s'adreſſant à l'épouſe de Lorezzo, vous monterez dans cette litiere avec votre pere & mes neveux; mon frere & moi, nous vous accompagnerons à cheval. (Il prend ce dernier à l'écart.) Mon cœur m'a éclairé ſur tout ce que devoit reſſentir le vôtre : vous êtes ſans doute cher aux bonnes gens de ce hameau; vous deſireriez, en partant, de leur laiſſer des témoignages de votre amitié : voici un de vos domeſtiques, car ils vous appartiennent aujourd'hui plus qu'à moi, qui vous remettra une ſomme d'argent que vous diſtribuerez à votre gré entre ces honnêtes villa-

geois. Arrêtes... arrêtez, mon frere, reprend Lorezzo en balbutiant; tant de bontés... vous voyez mes larmes; ce ſont les larmes de la reconnoiſſance la plus tendre, la plus pure, la plus vive... mon cœur, mon frere... — Et penſez-vous, mon cher Lorezzo, que je n'aye pas auſſi un cœur? qu'il eſt pénétré! qu'il eſt plein pour vous de tranſports!.. ma douleur... je ne pourrai jamais les exprimer! Partons, mon ami; quelque choſe que je faſſe pour un frere ſi tendrement aimé, aſſurément je goûterai encore plus de ſatisfaction que lui. Ce jour, ce jour ſera le plus beau, le plus doux de ma vie. Malheur à qui n'a point éprouvé ces plaiſirs! il n'a pas ſenti la véritable volupté.

La nouvelle ſe répand dans le hameau; les laboureurs charmés ſuſpendent leurs travaux, & viennent avec les inſtruments de leur profeſſion dans leurs mains, ſuivis de femmes, d'enfants, de vieillards; ils accourent en foule auprès de Lorezzo, & de ſa famille, ils béniſſent le Ciel d'une révolution ſi ſinguliere; ils s'écrient preſque tous à la fois dans leur joie naïve: Dieu

ſoit loué ! il étoit bien fait pour être Prince ! il en avoit le cœur. Ils vont tour-à-tour ſe jetter dans ſes bras ; on n'entendoit, on ne voyoit que l'expreſſion d'une allégreſſe univerſelle. Cependant quelques moments après, ils font paroître leurs regrets d'être ſéparés d'une famille qu'ils regardoient comme la ſource pour eux des faveurs céleſtes : tant, diſoient-ils, elle étoit remplie de vertu & de bienfaiſance ! Ces témoignages éclatent bien davantage, lorſque Lorezzo les embraſſant ſucceſſivement pour la derniere fois, leur tient ce diſcours : Mes tendres amis, & vous conſerverez toujours ce nom dans mon ame, le Prince ſe reſſouviendra ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir de votre camarade, du laboureur ; c'eſt à ce titre que je vous prie d'accepter de légeres marques de cet attachement qui ne ſauroit ſe refroidir. Auſſi-tôt il diviſe entre ces bonnes gens une ſomme d'argent conſidérable. Quel torrent de délices pour des ames qui connoiſſent tout le charme du ſentiment ! Ces villageois cédant à une reconnoiſſance ſansfaſte, ſont aux pieds de Lorezzo, en lui tendant les mains

comme à l'image de Dieu même; ces ſeules paroles ſe font entendre au milieu des ſuffocations : Notre cher bienfaiſteur ! notre tendre ami ! que le Ciel veille ſur vos jours, ſur ceux de votre digne épouſe, de votre pere, de vos enfants ! qu'il les étende aux dépens des nôtres ! Eh ! que pouvons-nous vous donner ? — Votre cœur, mes honnêtes compagnons, votre cœur; que le ſouvenir d'un homme qui vous chérira éternellement, y reſte gravé ! — Ah ! c'eſt vous qui nous oublierez; eſt-ce que les Princes peuvent s'occuper de nous ? — Lorſque vous aurez beſoin de l'amitié, mes dignes camarades, venez à Palerme; il n'y en aura pas un qui n'éprouve que Lorezzo n'a point changé. Allez, mes bons amis, pourſuit-il, en les preſſant tour-à-tour contre ſon ſein, & en pleurant d'attendriſſement, croyez que je ſaurai toujours aimer.

Ils ſe mettent en marche; tout le hameau, & même pluſieurs autres villages voiſins les ſuivent juſqu'à une certaine diſtance; les bénédictions, les adieux touchants, les larmes de ſentiment recommencent; ils ne quittent

point Lorezzo, ſans l'avoir encore embraſſé. Que j'aime, dit le Prince de*** à ſon frere, les tranſports de ces honnêtes gens, & que ces marques d'attachement public prouvent combien vous méritez d'être aimé! Mais, dit Lorezzo à ſon frere, comment votre amitié a-t-elle pu me ſervir? le monument qui auroit pu établir ma naiſſance & mes droits, n'a-t-il pas été détruit? cette lettre... — Exiſte, mon cher ami. — Qu'entends-je? par quel miracle?.. — Vous vous rappellez bien que le Prince, dans ſa colere, déchira cet écrit, & en rejetta les morceaux loin de lui: j'ai eu la précaution de recueillir ces fragments, & de les réunir enſemble; je les ai conſervés avec tout le ſoin que m'inſpiroit le deſir de vous être un jour utile, & de vous venger de la dureté de notre parent. Notre famille a vu cette lettre. Encore une fois, il n'y a plus de doute ſur votre nouvelle ſituation; tout Palerme vous attend avec la derniere impatience, ainſi que votre charmante épouſe; ſa beauté & ſa vertu ont précédé ſon arrivée dans notre Capitale.

C'étoient d'éternels épanchements de

ſenſibilité de la part des deux freres; le jeune Prince redoubloit de careſſes & de gayeté, à meſure qu'ils approchoient de Palerme; ils y ſont rendus, & deſcendent à cet hôtel connu de Lorezzo; c'étoit au milieu de la nuit; ils n'ont que le temps de ſe livrer au repos.

A peine Lorezzo le lendemain a-t-il ouvert les yeux, il croit être encore le jouet d'un ſonge impoſteur: il voit entrer dans ſon appartement Nina, vêtue magnifiquement, & couverte de pierreries, conduiſant ſes enfants habillés avec la même ſomptuoſité; le jeune Prince lui donnoit la main. Vous voyez, dit-elle à ſon mari, les bienfaits du Prince. Dites, interrompt ce dernier, les foibles témoignages de l'amitié d'un frere qui vous porte tous dans ſon ſein. Lorezzo va tirer une fleur d'un bouquet qui ſe trouvoit ſur une table de marbre, & la mettant avec un ſourire agréable dans la coëffure de ſa femme: — Ma chere Nina, permets que je te faſſe toujours reſſouvenir de la bergere; n'eſt-ce pas elle qui m'a charmé? va, la Princeſſe ne ſauroit rien ajouter aux ſentiments que je lui ai voués pour la vie.

Ils reçoivent les visites de leur famille, des principaux de la ville; ils sont enfin reconnus Princes légitimes de ***; les femmes mêmes font l'éloge de Nina; tout s'accorde à convenir que les deux époux sont dignes de leur fortune & de leur élévation. Lorezzo, dans une des fêtes qui se donnerent à son sujet, prend sa guitarre, & ne croit point avoir à rougir de consacrer, en quelque sorte, par ces paroles, son premier état, ainsi que celui de sa femme, en présence des Dames les plus qualifiées de la Sicile:

SEPTIEME ROMANCE.

Amour, dont les traits vainqueurs,
Par Nina blessent les cœurs
Qui volent sur ses traces,
Triomphe, vois la grandeur
Embellir de sa splendeur
Les vertus & les graces.

Le sceptre orneroit ta main;
Tu ferois au rang divin,
Epouse que j'adore:

Le ſort au gré de mes vœux,
Pour l'objet de ſi beaux feux,
N'auroit rien fait encore.

Le prix cher à la beauté,
Dont le cœur ſoit plus flatté,
Eſt une ardeur ſincere;
L'amour ſeul peut m'enflammer,
Et Lorenzo ſait aimer,
Comme Nina ſait plaire.

Ne crains pas qu'un ſort brillant,
Du berger tendre & conſtant
Te raviſſe l'hommage;
Je voudrois le plus haut rang,
Des Rois être le plus grand,
Pour t'aimer davantage.

J'irai voir encor ces champs
Témoins des tranſports naiſſants
D'une flamme innocente,
Sur l'arbriſſeau de Cypris
Retoucher les traits chéris
Du nom de mon amante.

Sur ton front, au diamant,
Je mêlerai l'ornement
De la roſe nouvelle;
Je veux ſans ceſſe m'offrir
Tout ce qui m'a fait chérir
Des hameaux la plus belle.

Reçois mes nouveaux ſerments:
Au modele des amants
Chaque jour ſois plus chere;
Et pour fixer nos amours,
Que la Princeſſe ait toujours
Le cœur de la Bergere.

Lorezzo fit voir en effet que ces chants partoient de ſon cœur. Jamais la grandeur en lui n'altéra la ſimple nature; on peut dire que ſon ame, pour la vérité & la candeur, reſſembloit à la beauté de ſon épouſe: l'art n'approchoit point de l'un & de l'autre. Le jeune Prince demeuroit avec eux; il ne voulut point ſe marier; le bonheur de ſon frere étoit le ſien, il avoit promis de regarder ſes neveux comme ſes propres enfants, & il tint ſa promeſſe. L'ame pure & ſenſible de Lo-

rezzo éclatoit, ſur-tout, les jours que les habitants de ſon aſyle champêtre venoient à Palerme, & recherchoient ſa préſence. Il leur marquoit des égards ſans nombre, les faiſoit aſſeoir à côté de lui à ſa table. Vous ne ſerez pas ſurpris de cet accueil, diſoit-il à ceux qui ſe trouvoient dans le cercle : vous voyez mes anciens camarades, mes dignes amis; nous avons labouré enſemble. Il ne les renvoyoit que chargés de préſents; s'ils étoient dans l'indigence, il voloit au-devant de leurs beſoins, ménageoit leur pudeur, & leur épargnoit la peine de les lui confier; c'étoit un pere tendre qui chériſſoit ſa famille avec une égale bonté.

Nina s'étoit apperçue que ſouvent ſon mari s'arrachoit à la ſociété pour s'enfermer dans un cabinet où il alloit paſſer des heures entieres; il en retiroit à chaque fois la clef d'un air myſtérieux, & avec une précaution qui eût excité la curioſité de toute autre même que de ſon épouſe. Elle reſſentit d'abord quelque chagrin. Eſt-ce là, ſe diſoit-elle, la délicateſſe de cet amour qui fait encore le charme de ma vie? mon mari a des ſecrets pour ſa femme! ah! il

m'aime donc moins! non je ne ſuis plus aimé de Lorezzo! je ne ſuis plus Nina! j'ai ſans doute perdu ſes agréments : mais j'en ai toujours le cœur. Elle vouloit ſe vaincre, étouffer un ſecret dépit, & ſur-tout ne laiſſer échapper aucun indice de ſon trouble aux regards de ſon époux. Sa ſenſibilité l'emporta : elle ne put un jour diſſimuler la cauſe des larmes qu'elle cherchoit vainement à repouſſer. Ma chere Nina, lui dit Lorezzo, car j'aimerai toujours à prononcer ce nom, je ſuis fâché que tu veuilles pénétrer mon ſecret, ſi l'on peut appeller ainſi la petite ſatisfaction que je m'étois procurée ; j'aurois été empreſſé à la partager avec toi : j'ai cru qu'elle ſeroit peu capable de t'intéreſſer, je me l'étois réſervée ; cependant je ne veux point te cauſer la plus légere peine. Tu me connois : une larme, une ſeule larme de ma Nina feroit mon ſupplice. Tiens, voici la clef; ouvre toi-même, & tu jugeras ſi tu n'es pas toujours l'objet de mes ſentiments. Nina éprouve quelque embarras ; elle voudroit bien être auſſi généreuſe que ſon mari, & dompter ſes deſirs curieux : il ſont plus forts que ſa réflexion : elle

cede ; le cabinet eſt ouvert : quel ſpectacle frappe ſes yeux ! une ſuite de tableaux qui repréſentoient Lorezzo & Nina dans les campagnes de la Sicile, employés aux diverſes fonctions de l'agriculture : ici on les voyoit aſſis auprès d'un myrthe ou d'un oranger, s'entretenant de leurs amours avec ingénuité ; là, paroiſſoit la jeune perſonne parée de toutes les graces de la nature, cueillant des fleurs ; plus loin, cachée derriere un arbre, elle regardoit ſon amant avec un ſourire malin, en pouſſant juſqu'à lui quelques oranges, tandis qu'il cherchoit de la vue d'où venoient ces agaceries ; la fête champêtre qui avoit accompagné leur mariage, n'étoit pas oubliée dans ces peintures ; on remarquoit auſſi Sérano tenant ſes deux petits-fils ſur ſes genoux, & ſemblant s'aſſocier à leurs jeux innocents. A côté de ces tableaux, étoient ſuſpendus des inſtruments de labourage, l'habit de Lorezzo, quand il habitoit le hameau, & ſur-tout celui de Nina, lorſqu'aux jours de fête, elle ſe montroit dans ſes ſimples atours, ſi ſupérieure en beauté aux autres bergeres ſes compagnes. La femme de Lorezzo n'a que la force de

lui jetter un coup d'œil où s'exprime toute ſa ſenſibilité; & elle tombe dans ſes bras, en s'écriant : Ah! mon cher Lorezzo! la fidelle Nina n'a donc point perdu ſon amant! Oui, lui répond ſon mari, en baiſant une de ſes mains qu'il mouilloit de ſes larmes ſi délicieuſes pour quiconque ſait aimer; oui, c'eſt ici que Lorezzo vient ſe renfermer, & faire à ſa Nina de nouveaux ſerments de tendreſſe & de conſtance. Sais-tu lequel de ces tableaux me flatte davantage? Celui qui me repréſente, tranſporté d'apprendre que tu n'étois point ma ſœur, & pouvant m'abandonner à l'eſpoir raviſſant d'être ton époux. Je me plais à revoir toujours ma bergere; ce n'eſt ni la fortune, ni le rang qui me l'ont fait adorer : ce ſont ſes graces naïves, ſi touchantes, ſi ſimples, images que ſans ceſſe je rappelle à ma vue, dont je remplis mon cœur! Chere épouſe, c'eſt dans ce réduit ſolitaire que le Prince de *** ſaiſit un rayon de la vraie félicité; auſſi lis ſur la porte de ce cabinet : vois quelle eſt l'inſcription : *Aſyle du bonheur.* C'eſt dans cette retraite ignorée que je me ſauve des ennuis néceſſairement attachés à ma nou-

velle ſituation ; je veux qu'on m'y porte, quand je ſerai prêt à rendre les derniers ſoupirs, & je deſirerois qu'elle fût le lieu de ma ſépulture. Ah ! Nina, ſeroit-il poſſible que mon ame ceſſât de t'aimer ? c'eſt bien à cette occaſion que j'embraſſe & que je chéris l'idée conſolante de l'immortalité.

Nina apperçut ſur une table ces vers que Lorezzo goûtoit ſouvent de la douceur à chanter.

HUITIEME ET DERNIERE ROMANCE.

Loin d'un éclat trop menſonger,
Loin d'un rang qui m'eſt étranger,
Amant de la ſimple nature,
Ici je redeviens berger,
Et je reprends ſon ame pure ;
Par une flatteuſe impoſture,
Ici je retrouve mon cœur,
Et, ſi j'ai perdu mon bonheur,
Du moins j'en goûte la peinture.

Je te revois, objet charmant ;
La roſe eſt ton ſeul ornement.

Un cœur tendre fait ta richeſſe ;
Offre toujours à ton amant
La bergere dans la Princeſſe ;
De Nina parle-moi ſans ceſſe ;
Rends-lui ſa houlette & ſes fleurs ;
Et que des ſonges ſi flatteurs
Eterniſent notre tendreſſe !

Des prés, des bois, de mes beaux jours,
Des premiers feux de nos amours,
Que ce tableau me dédommage,
De mes ans qu'ils trompent le cours !
Reviens, innocent badinage ;
Délire aimable du jeune âge,
Remplis-toi de ta douce erreur !
Hélas ! à toute ma grandeur
Je préfere ta vaine image.

Souvenir pour moi plein d'attraits,
Ah ! ne vous effacez jamais,
Juſqu'au bout, conſolez ma vie,
Que tout entretienne vos traits,
Dans cette retraite chérie ;
D'une vieilleſſe appeſantie
Soulagez le triſte fardeau,

Et que la route du tombeau
Soit encor par vous embellie!

Notre vrai ſage ne ſe contentoit pas d'avoir imaginé une eſpece de ſyſtême appuyé ſur le ſentiment & ſur la raiſon: il le mettoit en pratique. Ses vertus, ſans faſte, éclatoient dans le ſilence; il retournoit ſans ceſſe avec une nouvelle ſatisfaction à ce réduit ſolitaire qu'il appelloit *ſon cabinet d'étude*. Oui, diſoit-il à ſa femme & à ſes amis qui avoient découvert ſa retraite philoſophique, c'eſt là que je retrouve la vérité, l'homme, l'homme qui fait tous les efforts pour s'ignorer, pour ſe fuir, tandis qu'il goûteroit une douceur inexprimable à ſe connoître, & à jouir de lui-même; c'eſt là que je me rapproche de la nature, de mes premieres années, de mes premiers ſentiments, de mes premiers plaiſirs. (La Princeſſe ſe plaignoit de la perte de ſes charmes.) Je ne ſais, ma chere Nina, je te vois toujours la même, toujours l'objet d'une ardeur vive & pure. Nina, eſt-ce que le cœur vieillit? ma tendreſſe ne finira qu'avec moi.

La fortune paroiſſoit chercher à ſe juſtifier dans Lorezzo & dans ſa femme, des reproches, qu'on ne ſe laſſe point de répéter ſur ſon aveuglement & ſur la diſpenſation biſarre de ſes faveurs : de jour en jour, les deux époux les méritoient davantage. Lorezzo n'eut d'autre chagrin que d'enſevelir ſon beau-pere qui ſuccomba au terme inévitable des années. Mais ce qui lui fit éprouver vivement que le bonheur humain n'eſt point ſans mêlange, que le plus doux eſt celui qui eſt le moins empoiſonné d'amertume : ſon frere, ce frere qui avoit tant de droits ſur ſa reconnoiſſance & ſur ſa tendreſſe, ne put ſoutenir les aſſauts d'une maladie opiniâtre ; Lorezzo lui ferma les yeux, & le pleura le reſte de ſa vie.

La carriere de cet homme eſtimable fut longue. On ſeroit tenté de croire qu'un des avantages attachés à l'exercice des vertus, eſt de parvenir à une extrême vieilleſſe. Il reſſembloit à ces anciens bienfaiteurs du monde, qui, à meſure qu'ils entroient en âge, inſpiroient plus d'attendriſſement & de vénération, & acquéroient les honneurs de la divinité. Reſpecté de ſes égaux,

adoré de ſes inférieurs, le tendre ami de ſa famille, la gloire & l'amour de ſa patrie, de l'humanité entiere : telle fut la récompenſe de Lorezzo ; il ne mourut point : il s'endormit entouré de ſes enfants, & au ſein de ſon épouſe, dans un ſommeil doux & paiſible. La ſenſible Nina avoit toujours demandé au Ciel de ſuivre ſon mari au tombeau : ſes vœux furent exaucés : elle ne lui ſurvécut que de quelques jours.

On ſe conforma aux intentions du Prince ; il avoit ordonné que ſes obſeques ſe fiſſent ſans aucune ſomptuoſité, & qu'on mît ſur ſon cercueil ſes habits de laboureur ; il avoit paru ſeulement deſirer que les habitants du hameau où il avoit été élevé, & qui pouvoient vivre encore, aſſiſtaſſent à ſon convoi : la plupart avoient reçu, par ſon teſtament, de nouveaux témoignages de ſon amitié, jamais cérémonie funebre ne forma un ſpectacle plus touchant : tous ces bonnes gens, chargés des inſtruments de leur profeſſion, accoururent non-ſeulement du ſéjour où Lorezzo avoit demeuré, mais encore des villages d'alentour ; ils le pleurerent comme un protecteur, comme un

pere que la mort leur avoit enlevé. Quels regrets honorables & bien au-deſſus de ces éloges menteurs, que, tous les jours, proſtituent dans nos temples l'art & la baſſe flatterie ! Ces honnêtes villageois dételerent les chevaux qui portoient le cercueil, & ſe diſputerent la gloire de traîner ce fardeau ; ils le couvrirent de leurs baiſers & de leurs larmes. Lorezzo laiſſa après lui une réputation, qui fit les délices du ſentiment, comme des parfums laiſſent encore, après s'être exhalés, une odeur dont les ſens ſont flattés. Cité comme un modele, les peres en parloient avec tranſport à leurs enfants, & s'applaudiſſoient de l'avoir connu ; les amants ſe propoſoient de l'imiter, lorſqu'ils vouloient aſſurer leurs maîtreſſes d'un amour qui a peu d'exemples ſur la terre : les amis, dans leurs épanchements, l'invoquoient comme le Dieu même de l'amitié ; il reçut enfin du Ciel une faveur encore plus éclatante : ſa poſtérité eut ſes vertus, & éterniſa ſa mémoire & ſa récompenſe.

LIEBMAN,

LIEBMAN,

ANECDOTE ALLEMANDE.

LIEBMAN,

ANECDOTE ALLEMANDE.

APPELLÉ en Allemagne par des motifs dont il importe peu au public d'être inſtruit, je m'attachois à connoître le nouveau pays que j'habitois. Le ſentiment eût ſuffi pour exciter ma curioſité : comment en effet ne pas s'occuper d'un ſéjour auquel j'ai voué une éternelle reconnoiſſance, & qui m'auroit fait * oublier ma patrie, s'il étoit poſſi-

* *Oublier ma patrie, &c.* Je ſaiſis l'occaſion de conſacrer ici les hommages d'une juſte ſenſibilité ; j'ai connu en Allemagne des gens de Lettres qui n'étoient ni envieux, ni arrogants, des amis à toute épreuve, des Grands ſans

ble de repouſſer cette image, & de la bannir de ſon cœur? Je parcourois la Boheme. Nous étions dans cette ſaiſon agréable où la belle nuit a preſque les charmes du beau jour. Le doux réflet d'un clair de lune qui n'étoit offuſqué par aucun nuage, ce ſilence ſolitaire que nos Latins ont appellé avec tant de

---

orgueil & ſans égoïſme, capables, en un mot, d'aimer. Il n'y a point de pays où il exiſte plus *d'hommes*. Il eſt vrai que les Allemands en général n'ont pas l'avantage d'être de frivoles *élégants*, des *jargonneurs* agréables, des méchants *délicieux*, des ſéducteurs à la mode, des corrupteurs dans tous les genres. Peut-être le *bon ton* ne regne-t-il pas à Francfort, à Dreſde, à Leipſick, à Halle, à Gottingue, à Vittemberg, dans toute la délicateſſe & la recherche de ce goût *érudit* dont nous parle Pétrone: mais ces villes ſont le ſéjour du vrai, du ſimple, de ce que les Anglois ont nommé *good nature*, *bonne nature*; les aîles du génie n'y ſont point rognées par les ciſeaux timides du bel-eſprit; chaque Ecrivain a le courage d'y conſerver ſon talent, ſon caractere propre. Le moment où les Allemands ſe ſoumettront à la ſervitude de l'imitation, ſera le premier pas vers leur décadence. Quand les Romains eurent la manie de ſe rendre les copiſtes & les ſinges des Grecs, Rome perdit à la fois ſes Auteurs originaux, & ſes grands Capitaines.

goût, *amica ſilentia*, & qui ſemble annoncer le repos de la nature, plutôt qu'un état d'abattement, le foible chant des cigales, le gazouillement de quelques ruiſſeaux errants çà & là dans une vaſte plaine, l'heureuſe variété de ſites agreſtes, tous ces détails ſi précieux qui gliſſent ſur les ames vulgaires, & que ſaiſiſſent avec avidité le petit nombre de celles qui ſont ſenſibles, produiſoient en moi une eſpece de recueillement que j'aimois à entretenir. Ce ſont là les jouiſſances du ſentiment, & on ne les goûte guere dans le tumulte des villes, & dans le fatigant flux & reflux des ſociétés.

Je voyageois à cheval, & à quelque diſtance de mon domeſtique, voulant être ſeul, & m'enfoncer, ſi je puis parler ainſi, dans mon cœur & dans la rêverie : une telle diſpoſition me préparoit ſans doute à me remplir des impreſſions d'une douce mélancolie, la premiere peut-être des voluptés.

Nous approchions du bourg, dont l'aſpect promettoit une étendue aſſez conſidérable. Un cimetiere étoit à l'entrée ; ces ſortes de lieux invitent à réfléchir ; le haſard, ou plutôt l'humeur mélancolique, qui, en ce moment, me

dominoit, me fait involontairement arrêter les yeux de ce côté ; ils ſe fixent ſur-tout ſur pluſieurs ſapins qui couvroient de leur feuillage noirâtre un tombeau élevé ; un homme penché ſur ce monument funebre, de temps en temps l'embraſſoit avec plus de tranſport, & en pouſſant de ces gémiſſements ſombres, l'accent des profondes afflictions. Auſſi-tôt la pitié s'empare de moi ; je me dis tout de ſuite : C'eſt un pere infortuné qui pleure un fils unique, un époux qui s'eſt vu enlever par un trépas inattendu, une jeune épouſe adorée, un amant que la douleur va réunir à l'objet de ſa tendreſſe. Je laiſſai s'avancer mon domeſtique ; je ne pus m'empêcher de lui communiquer mes réflexions : une ame ſenſible eſt impatiente de ſe répandre. La compaſſion qui m'agitoit, augmente ; elle me preſſe, & me force, en quelque ſorte, à diriger ma route vers cet endroit ; je fis même du bruit : la perſonne courbée ſur le tombeau, ne quitta point ſon attitude, & parut n'avoir fait aucune attention à ma démarche. Cette indifférence de ſa part me retint autant qu'elle me ſurprit : elle

m'offroit tous les traits qui caractériſent ces grandes douleurs que l'humanité doit chercher à ſoulager, s'il ne lui eſt pas poſſible de les guérir. Il y a, il eſt vrai, des malheureux pour leſquels les conſolations ſont des nouvelles bleſſures; ils repouſſent avec dépit la main qui demande à eſſuyer leurs larmes; & quel ménagement ne doit-on pas à tout ce qui nous annonce l'infortune? Quelquefois, cette même pitié qui nous emporte, ſe rend indiſcrete, & effarouche le chagrin au lieu de l'adoucir; il reſſemble à la maladie; il a comme elle ſes accès capricieux, ſes aigreurs, & il faut reſpecter juſqu'à ſes injuſtices.

Je cédai donc, non ſans peine, à la crainte de pouſſer plus loin cette émotion: elle me faiſoit déja partager la ſituation pénible de cet être ſi attendriſſant; je me retirai, en détournant pluſieurs fois la tête pour le regarder encore; je le perdis enfin de vue: mais j'emportois dans mon ame ce ſpectacle de triſteſſe. Qu'il s'y répandit des idées ténébreuſes, accablantes, ſur la condition humaine, ſur le malheur néceſſairement attaché à notre

exiſtence, ſur le menſonge ſi rapide des plaiſirs, de tout ce qui compoſe la vie, ſur la cruelle vérité du chagrin qui nous pourſuit ſans ceſſe, & de la fin qui nous attend! Hélas! me diſois-je, malheureux que nous ſommes! nous convient-il d'avoir un cœur, d'aimer? Cette miſérable créature qui vient de frapper mes regards, aimoit ſans doute: voilà l'origine de ſes maux, la ſource des pleurs dont elle arroſe ce tombeau; & ils ne produiront point un miracle: la terre ne lui rendra point ces déplorables reſtes qui peut-être ne forment déja qu'une vaine pouſſiere, qu'une pouſſiere inſenſible à tous ces témoignages d'attachement & de douleur. Demain, aujourd'hui, à l'inſtant, il eſt poſſible que j'éprouve le ſort de cette victime de la deſtruction. Que dis-je? l'objet de tous mes ſentiments, cette femme qui eſt la maîtreſſe de mon ame, qui y regne, quoiqu'abſent, que j'aime plus que moi-même, peut toucher à ce fatal moment... ſubir cette affreuſe deſtinée... ô ciel! quel tableau viens-je m'offrir? voilà donc ce que c'eſt que la pitié! ah! je ſens trop que j'exiſte, que je ſouffre dans autrui.

De ces penſées approfondies, je retournois encore à la cauſe qui les avoit fait naître : l'image de cet infortuné s'exprimoit toujours plus dans mon cœur.

Entré dans le bourg, je deſcends à la plus prochaine hôtellerie : mon premier ſoin eſt d'envoyer chercher l'hôte, & de lui demander avec vivacité s'il ne peut me donner quelque éclairciſſement ſur un homme que j'ai vu dans le cimetiere, attaché en quelque ſorte ſur un tombeau, & l'inondant de ſes larmes. Sans contredit, répond l'hôte : je connois, ainſi que tout le canton, la perſonne dont vous me parlez; c'eſt un de nos Gentilshommes * dont la généalogie remonte le plus haut : il s'appelle

* *Dont la généalogie, &c.* On ſait que la manie de quelques Allemands eſt cet amour d'extraction & de titres qu'ils portent juſqu'au fanatiſme. Peut-être ce ridicule produit-il autant d'avantages que d'abus; il peut devenir pour eux une ſource de vertus, & d'une louable émulation. Tel Gentilhomme aura eu un violent deſir de commettre une action honteuſe & criminelle : il lui ſera arrivé de jetter les yeux ſur ſon arbre généalogique qui remonte à Henri *l'Oyſeleur*, & auſſi-tôt la crainte de

le Comte Liebman; l'excellent naturel! nous le ſurnommons ici le pere des pauvres & des malheureux. D'ailleurs, il fuit toute ſociété; il répand ſes bienfaits par les mains d'un de nos paſteurs, la ſeule perſonne qui l'approche; il paſſe la plus grande partie du jour à lire & à ſe promener ſeul; & tous les ſoirs, il va des heures entieres pleurer ſur ce monument que vous avez remar-

---

déshonorer cette longue ſuite d'aïeux, ſe ſera rendue maîtreſſe de ces premiers mouvements condamnables, & les aura étouffés. Craignons *d'amenuiſer le bâton*. Qu'on liſe Bayle (c'eſt de lui que j'emprunte cette expreſſion démonſtrative:) il nous dira que la philoſophie a ſes excès comme l'ignorance. Il eſt des chimeres utiles au bonheur de l'humanité, & des vérités qu'il faudroit bien ſe garder de ſubſtituer aux préjugés. La nobleſſe enviſagée ſous un certain point de vue, eſt ſans contredit une des plus heureuſes créations de l'imagination humaine. Encore une fois, c'eſt par des ſignes qu'on doit parler aux hommes, & non par des raiſonnements métaphyſiques. Combien la croix de St. Louis a-t-elle enfanté parmi nous de prodiges de courage & d'héroïſme, tandis qu'une diſſertation bien empoulée, bien correctement écrite ſur l'honneur, ſeroit à peine lue!

qué ; enſuite il revient dans ſa retraite, qui eſt la maiſon la plus chétive du lieu... — Mais vous ne m'apprenez point ce que je voudrois le plus ſavoir : ce tombeau... — Il renferme une jeune perſonne... c'étoit un prodige de beauté, à ce qu'on en pouvoit juger d'après ſes traits flétris & preſque défigurés par la maladie ! elle eſt morte ici, & le Comte a établi ſa demeure dans la maiſon même où elle eſt expirée. — Eh !.. quelle étoit cette jeune perſonne ? — Nous l'ignorons. — Vous me dites qu'il ſe promene ſeul ? — Il recherche les endroits les plus écartés de la forêt voiſine. — Et il eſt impoſſible de lui parler ? — Oh ! vous lui tiendriez les plus beaux diſcours, vous n'en obtiendriez pas un mot.

Je congédie l'hôte, dont l'entretien n'avoit fait qu'irriter ma curioſité. Me voilà tourmenté plus que jamais du deſir violent d'être inſtruit de la deſtinée de cette créature ſi intéreſſante. Réſolu de mettre tout en œuvre pour me ſatisfaire, je conçois un projet, & je ne m'occupe plus que du ſoin de l'exécuter. J'annonce d'abord à mon domeſtique que mon deſſein eſt de

m'arrêter quelques jours dans le lieu où nous étions ; enſuite je me fais indiquer la forêt, & je m'empreſſe de m'y rendre. Je la parcourus avec exactitude : je ne trouvai point ce que je cherchois ; le lendemain, je recommençai mes perquiſitions. Comme je revenois ſur mes pas, j'apperçois de loin quelqu'un qui ſe promenoit, un livre à la main ; de temps en temps il levoit les yeux au Ciel, pouſſoit des gémiſſements, & reprenoit ſa lecture ; je ne doutai point que ce ne fût là l'objet de mes recherches ; j'approche : je diſtingue un homme qui avoit environ quarante ans ; jamais plus belle phyſionomie n'avoit frappé ma vue ; il poſſédoit plus que la beauté : tous ſes traits excitoient cet intérêt puiſſant qui s'empare de l'ame, la maîtriſe, & ſemble commander d'aimer ; ſa taille étoit noble & majeſtueuſe ; un nuage de larmes chargeoit ſes yeux : ils étoient ſi touchants ! ils peignoient une triſteſſe ! je cours à lui ; je ſavois ſa langue : — Monſieur... Monſieur, pardonnez à ma démarche ; le ſentiment m'emporte : je ne puis le vaincre. Hier, en entrant dans ce bourg,

je vous apperçus, abandonné à la douleur, dans une attitude qui me causa de l'étonnement, & bientôt la compassion succéda à la surprise; je n'osai cependant me livrer au mouvement qui m'entraînoit vers vous; plein de votre image, je me suis informé exactement de tout ce qui vous concernoit: on n'a pu m'apprendre que le principal sujet de votre chagrin. De mon chagrin, interrompt Liebman, d'un ton pénétré! dites du désespoir le plus sombre, le plus affreux... jamais créature humaine ne fut plus malheureuse. — Vous m'avez inspiré, Monsieur, une inclination qui me fait passer par-dessus toutes les regles & toutes les bienséances de la société; j'ai brûlé de vous connoître: il est si doux de plaindre un infortuné, de s'attendrir, de pleurer avec lui! je ne suis qu'un étranger, qui a peu de titres & de distinctions à faire valoir: mais j'ai un cœur, un cœur si sensible, si ému de votre état... non, vous ne refuserez pas de m'entendre, & de permettre que du moins je cherche à me remplir de votre situation, si je ne puis la soulager... — Mais, Monsieur... — Encore une fois, je sais que mon procédé est irrégulier,

d'une imprudence, qui, aux regards de tout autre, pourroit paroître impardonnable : ne voyez, Monſieur, que le ſentiment; qui le connoîtroit, ſi ce n'eſt pas vous ? c'eſt le ſentiment, je le répete, qui m'a ſubjugué, qui m'a fait franchir les loix de l'uſage. Vous m'avez touché à un point... un moment a ſuffi pour m'attacher à vous, tant que je reſpirerai. Liebman fixe les yeux ſur moi ; il me dit en ſoupirant : Vous êtes ſenſible, Monſieur ! vous êtes donc bien malheureux ! — Oui, ma ſenſibilité m'a déja cauſé une multitude de peines : mais ces peines mêmes me ſont cheres ; les larmes qu'elles m'ont fait répandre, ont des douceurs pour mon ame ; je n'échangerois point cet excès de ſentiment contre la fermeté arrogante de ces raiſonneurs froids & calculés qui ſe parent tant de leur force inhumaine. Rien ne m'eſt étranger ; tout m'intéreſſe ; tout me devient propre de la part de tout être qui ſouffre : jugez, Monſieur, ſi votre profonde mélancolie s'eſt emparée de mon cœur, ſi elle l'occupe.

J'entrai avec le Comte dans des détails ; jamais mon ame ne s'étoit épan-

chée avec plus d'effuſion & de vivacité; enfin, en un inſtant, je lui étois auſſi connu que ſi notre liaiſon eût été l'effet du nombre des années Il faut, me dit-il avec bonté, ſe ſoumettre au penchant, qui, à mon tour, me détermine en votre faveur. J'avois fait une eſpece de ſerment de fuir tout commerce avec les hommes, & de garder déſormais un profond ſilence ſur l'objet du chagrin dévorant qui va précipiter ma fin : car malgré les ſecours de la religion, je ſens qu'il m'eſt impoſſible de réſiſter plus long-temps : j'obéis comme vous au mouvement qui nous pouſſe l'un vers l'autre ; peut-être le Ciel vous envoye-t-il pour recueillir les reſtes d'une exiſtence conſumée par la douleur; venez avec moi; venez voir cet aſyle de la triſteſſe : c'eſt là, ajoute-t-il en pleurant avec amertume, que j'ai perdu la plus adorable des femmes.

Je ſuis Liebman; nous arrivons à ſa demeure, en effet une des moins conſidérables du bourg. Je traverſe une chambre qui renfermoit une bibliotheque aſſez nombreuſe. Hélas! me dit le Comte, plus de conſolation! j'en at-

tendois de ces livres : ils ſont dans mes mains, ſous mes yeux, & ils ne diſent rien à mon ame ! tout ſe tait, tout eſt mort pour moi ! Je pénetre à une autre chambre ; elle ne contenoit que des meubles très-ſimples, & un lit de peu d'apparence. Tout ce qui arrêta mes regards, fut un portrait couché ſur une eſpece de table couverte d'un tapis noir. Voilà, reprend Liebman, en courant à cette table, & ſe ſaiſiſſant de ce portrait, voilà une image que tous les jours j'arroſe de mes pleurs : elle recevra mes derniers ſoupirs ; & après lui avoir donné une ſorte de baiſer religieux, il la remet ſur la table ; & pouſſant un profond gémiſſement : Ah ! Monſieur, quelle confidence voulez-vous m'arracher ? que me demandez-vous ? de vous préſenter mes bleſſures ? c'eſt me déchirer, porter le fer & la flamme juſqu'au fond de mon cœur... je ne pourrai m'y réſoudre. Je prend la main de Liebman ; je lui montre mon ame préparée à recueillir cette narration ſi touchante. Croyez, lui dis-je, que quelque deſir que j'aye d'être inſtruit de vos peines, j'aurois ſu me ſurmonter : mais j'imagine vous ſervir,

vous ſoulager, en vous preſſant de me raconter vos infortunes; celles du cœur ſont ſans contredit les premieres, & leur fardeau devient moins peſant, quand on peut le partager : & qui eſt plus en état que moi de ſe pénétrer de votre ſituation ? Je vous le redis : je ſuis devenu votre conſolateur, votre ami, oui, Monſieur, votre ami le plus tendre; vos malheurs ſeront les miens; mon ſein eſt ouvert à vos larmes. Liebman laiſſe échapper un accent douloureux, & prend ainſi la parole :

Je ne m'applaudirai, ni de mes richeſſes, ni de ma naiſſance : ces avantage ont peut-être contribué à mes malheurs, en me donnant les moyens de me procurer une éducation cultivée, & de ſatisfaire mes goûts, mes goûts trop funeſtes ſans doute à ma ſenſibilité : je l'ai portée à l'excès. Dès mon enfance, je fus frappé d'une vérité qui m'effraya : je vis qu'on ne connoiſſoit ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en parlât beaucoup; j'appris à redouter ces liaiſons fondées ſur l'intérêt; mon cœur cependant étoit dévoré du beſoin d'aimer. Mes premiers regards ſe fatiguerent ſur un amas de vo-

lumes : mais des livres ne ſuffiſent pas au bonheur. Je vous l'ai déja dit, je ne l'éprouve que trop ! oui, malgré mon juſte dégoût pour le monde, je ſens qu'il nous faut un confident de notre eſpece, une ame qui réponde à notre ame, qui nous entende, qui nous parle, avec laquelle nous partagions nos ſenſations, nos penſées, nos plaiſirs, nos peines. Tout ce qui m'entouroit, m'avertiſſoit que je mourrois de diſette au ſein de l'abondance, que la ſociété ne m'offriroit que des ſimulacres, & jamais d'objets réels, que la délicateſſe qui me tourmentoit, loin d'être ſatisfaite, s'irriteroit des faux plaiſirs que ce monde ſi foible, ſi impoſteur, me promettoit. Je m'étois fait ſur-tout une idée ſi extraordinaire de l'amour, que j'oſois à peine m'avouer à moi-même tout ce que je deſirois à ce ſujet : c'étoit bien plus que la beauté dont je demandois la perfection : j'aurois voulu trouver un cœur qui n'eût reſpiré que par le mien, qui n'eût formé de vœux que pour moi ſeul, qui n'eût pas un ſentiment que je ne l'euſſe inſpiré & qui ne m'appartînt ; en un mot, j'aurois ſouhaité être un autre Pygmalion, & ani-

mer une ſtatue qui m'eût conſacré ſon entiere exiſtence. Que j'aimois à me repréſenter les graces indeſtructibles, l'ardeur pure & conſtante de ces beautés élémentaires, ſi ſupérieures aux créatures terreſtres, & auxquelles on a donné le nom de Sylphides ! J'exigeois une recherche, un charme de ſentiment & de volupté dont les cœurs humains ne ſont point ſuſceptibles. De jour en jour, je m'affermiſſois dans cette façon de penſer ; je fuyois les amuſements & les liaiſons de mon âge. J'avois perdu ma mere, lorſque j'étois au berceau ; mon pere fut tué à la bataille de ***, & je demeurai à près de dix-huit ans maître de ma deſtinée, & poſſeſſeur d'un bien conſidérable. Mon premier ſoin fut d'abjurer en quelque ſorte la ville & la cour, & d'aller m'enſévelir dans une fort belle terre, à quelque diſtance de *** ; mes livres m'y ſuivirent, & là je m'abandonnai à ma chimere, ou plutôt à mes regrets, bien convaincu que j'étois conſumé d'une ſorte de paſſion dont je ſerois inutilement la proie, que ſur-tout je ne rencontrerois jamais cet ami d'un autre ſexe, que toute mon ame demandoit ;

mais la fatalité irréſiſtible de mon aſcendant l'emportoit ſur la raiſon; c'étoit mon cœur qu'il auroit fallu vaincre, & il me dominoit; hélas! c'eſt le plus impérieux des maîtres, & celui qu'on a l'aveuglement de redouter le moins.

Je m'attachai à orner le lieu que j'habitois; j'y réunis les fleurs les plus belles & les plus odoriférantes; j'aurois voulu avoir les ſecrets de la magie pour y prodiguer tous les enchantements. Ces diverſes occupations partageoient mon temps, & ne rempliſſoient point mes deſirs. Il manquoit à ce ſéjour de délices, à ces jardins merveilleux, une Armide; & qui, à mes yeux, auroit mérité ce nom? un objet divin, tel que je me le figurois, tel que je ne me flattois point de le trouver, à moins que le Ciel n'opérât un miracle en ma faveur; je ne pouvois l'eſpérer. Un ſecret ennui me pourſuivoit par-tout. A qui pouvois-je montrer ces roſes prêtes à s'épanouir, ces boſquets compoſés d'arbuſtes les plus rares, ces eaux qui jailliſſoient en caſcades, ou qui ſe perdoient à travers des gazons émaillés d'une verdure toujours renaiſſante?

Avec qui pouvois-je m'entretenir des beautés de la nature, du ſpectacle impoſant de cet aſtre majeſtueux qui ſemble être le Roi du monde? Dans quel ſein enfin épancher tous les ſentiments accumulés dans mon ame? Je me levois, & je me couchois, fatigué de mon bonheur ſolitaire, bien déterminé cependant à ne point rentrer dans le tourbillon de la ſociété.

La femme d'un de mes jardiniers vient à mettre au monde une fille qui annonçoit l'aſſemblage des graces. Auſſitôt je ſaiſis un projet, qui à tout autre qu'à moi eût paru extravagant, & d'une exécution impoſſible; mon eſprit s'égaroit dans le merveilleux; mon cœur l'échauffoit; une telle imagination embraſſe avidement tout ce qu'elle conçoit; elle ne connoît rien d'inſurmontable; les obſtacles s'applaniſſent, les illuſions ſe réaliſent. Je forme donc le deſſein de faire élever cette fille, pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étois ſeul capable de reſſentir. Me voilà ouvrant toute mon ame à cette idée qu'un autre eût rejettée; je n'entends, je n'enviſage plus qu'Amélie: c'eſt le nom que l'on donne à

l'enfant ; je fais part de mon projet à ſes auteurs : une ſomme d'argent triomphe de leur répugnance, & les ſoumet à tout ce que je deſire. Il eſt décidé qu'Amélie ne verra que ſa mere & moi, que ſes premiers regards ne ſe partageront qu'entre nous deux ; j'ai trouvé enfin la maîtreſſe après laquelle j'aſpirois ; je me dis : oui, mes vœux ſont remplis ; rien n'exiſte plus pour Liebman, dans le monde, que la ſeule Amélie ; voilà l'objet ſuprême auquel je rapporterai tous mes ſoins, tous mes hommages, ma vie entiere ; je veux qu'elle imagine * qu'il n'y a ſur la terre, excepté elle & ſa mere, d'autre créature que ſon amant, que ſon adorateur ; ah ! je le ſuis ſans doute ; je ſerai toujours à ſes pieds. Oh ! quel plaiſir je goûterai à l'entendre former ſes premiers ſons ! mon nom ſera la pre-

* *Qu'il n'y a ſur la terre d'autre créature, &c.* J'ai lu dans mon extrême jeuneſſe, un petit ouvrage dont je ne ſaurois me rappeller le titre, & qui a, je crois, quelque conformité avec le fond de cette anecdote. Je puis, au reſte, aſſurer que les détails ne ſont pas les mêmes.

miere parole qui lui échappera ; ſes premiers pas ſeront pour venir à moi ; ſes premiers ſentiments ſeront pour m'aimer ; & comment ne lui ſerois-je pas cher ? je volerai au-devant de ſes moindres deſirs ; elle ſera ma ſouveraine. Tous les jours j'ajoutois à mon plan, & tous les jours je devenois plus heureux. Je ne ſortois point de l'appartement qui renfermoit l'objet que j'idolâtrois ; c'étoit mon tréſor, & jamais avare n'avoit été plus ſurveillant & plus inquiet. Mes yeux ne ſe détachoient point d'Amélie ; j'épiois ſon premier regard, ſon premier ſourire ; je le diſputois à l'amour maternel ; rien n'approchoit de ma tendreſſe ; à chaque inſtant, la beauté de cette aimable enfant me ſembloit croître & ſe développer. De quelle ivreſſe fus-je pénétré, quand je l'entendis balbutier mon nom ? oui, ma chere, ma divine Amélie, lui diſois-je, comme ſi elle eût pu me comprendre, oui, Liebman eſt ton amant, ton eſclave ; tu es ſa maîtreſſe abſolue ; il te ſera toujours plus ſoumis ; toujours plus tendre ; il ne verra, n'aimera, n'adorera que toi dans la nature entiere.

Cette charmante créature s'élevoit, ſi l'on peut le dire, dans le ſein de l'amour ; elle avoit atteint deux années : je ne m'en ſéparois point ; c'étoit une belle roſe que j'avois vu éclore, & dont je ſuivois tous les degrés de croiſſance & d'embelliſſement. Lorſqu'on promenoit l'enfant dans les jardins, j'avois la précaution d'écarter les moindres témoins ; quand elle venoit à pleurer, que j'éprouvois de ſouffrances ! Il n'y avoit pas une de ſes larmes qui ne coulât juſqu'au fond de mon cœur, & qui n'y portât la douleur la plus vive ; auſſi j'empêchois que ſa mere lui donnât le plus léger ſujet de mécontentement ; ſes volontés, ſes caprices étoient des ordres abſolus : ah ! elle me donnoit déja des loix que je chériſſois ; ſes careſſes innocentes allumoient dans mon ſein un feu qui chaque jour devenoit plus dévorant ; combien de fois lui faiſois-je répéter qu'elle m'aimoit, qu'elle m'aimoit de toute ſon ame ! tu m'aimes, ma chere Amélie, tu m'aimes ! non ; tu ne ſens pas toute la force de cette expreſſion ; c'eſt moi qui t'aime, qui t'adore, qui brûle, qui t'idolâtre. Quand je prenois cette charmante enfant ſur mes genoux ;

noux, c'étoit alors qu'une langueur délicieuſe couloit dans mes veines. Mais que les plaiſirs de mon cœur étoient au-deſſus de ceux de mes ſens! quelle volupté inconnue à tous les autres humains je me promettois! Il y aura donc dans l'univers, une créature qui n'exiſtera que pour moi, qui ne ſera remplie que du ſeul deſir de me plaire, qui m'aimera ſans partage! je ſerai l'unique objet auquel ſe rapporteront ſes ſentiments, ſes actions, ſes plus indifférentes idées! Amour, amitié, bonheur ſuprême de deux ames qui ne forment que la même ame, je goûterai donc vos délices!

J'avois raſſuré les parents ſur la ſuite du plan que je m'étois propoſé; mon deſſein n'étoit pas d'abuſer des impreſſions favorables que je voulois exciter & échauffer. Lorſqu'Amélie ſeroit parvenue à une époque où j'aurois pu croire ſes ſentiments affermis, alors je lui euſſe deſſillé les yeux: elle eût connu la vérité; elle eût appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi, une ſociété, une religion, des devoirs, des vertus, des uſages. Je n'euſſe volé dans ſes bras qu'appuyé des loix d'un ſaint en-

gagement : mais je voulois m'assurer de son ame, & y régner au point que, transportée dans le monde, la jeune personne ne perdît rien de l'esprit en quelque sorte dont je cherchois à la pénétrer.

Je passe sur mille détails qu'il est bien plus facile de sentir que d'exprimer, & assurément ils n'auroient point pour vous le même intérêt qu'ils ont encore pour un malheureux, victime de la plus violente passion. Mon Amélie étoit arrivée à cet âge enchanteur où une jeune fille commence à pouvoir être comparée à une fleur naissante ; il sembloit que la nature eût pris plaisir à créer exprès pour moi un prodige de beauté & de graces. Vous pouvez, au reste, jetter la vue sur ce portrait (il me donne le portrait d'Amélie); quoique mes larmes l'ayent presque effacé, vous aurez une foible idée de ces traits célestes qui sont demeurés gravés si profondément dans mon cœur. L'art impuissant n'a point rendu le charme de ses yeux : qu'ils étoient séduisants, tendres, expressifs, ces maîtres de mon ame ! chaque regard me causoit un trouble que j'aimois à entretenir ; le beau

front! la candeur, la vérité, la nature même y reſpiroient. Sa bouche, ſa bouche étoit un bouton de roſe dans toute ſa rougeur virginale; c'étoit là que l'imagination enflammée ſe figuroit la ſource de l'ambroiſie & du nectar de la volupté: & quand la voix de cette divine créature ſe faiſoit entendre, quelle douce émotion, quelle ivreſſe, quelle flamme elle portoit dans mes ſens! Que mon nom vînt à s'échapper de cette bouche adorable, qu'elle prononçât un ſeul mot, mon enchantement redoubloit. Il n'y a point de flûte, de lyre qui eût pour mon oreille la douceur & l'harmonie de ſes accents. Ses cheveux d'un blond admirable, flottoient négligemment ſur ſes épaules, & quelquefois n'étoient reſſerrés que par un ruban. La fable nous peint ces nymphes à la taille ſvelte & légere, qui gliſſoient ſur les fleurs plutôt qu'elles ne marchoient: c'étoit mon Amélie: tous ſes attraits étoient animés d'une gayeté ſi aimable, ſi naturelle! Je lui demandois inceſſamment: Amélie, charmante Amélie, m'aimes-tu? m'aimes-tu auſſi tendrement, auſſi vivement, auſſi ardemment que je t'aime?

je lui prenois ſes mains dans les miennes, je les couvrois de baiſers & de pleurs. Ah! Monſieur, quel ſpectacle! c'eſt alors que toute la nature s'embelliſſoit à ma vue, que je voyois le ciel même s'ouvrir. Amélie me répondoit, en laiſſant à ſon tour tomber des larmes; quelles larmes! que mon cœur s'en enivroit! elle me répondoit: Tu demandes toujours, Liebman, ſi je t'aime? me ſeroit-il poſſible d'avoir un autre ſentiment? un mouvement, dont j'ignore la cauſe, me porte dans tes bras, m'y précipite; je ne ſais, ma mere m'eſt chere: mais je deſirerois encore plus te ſerrer contre mon cœur; je crois que cela me ſoulageroit d'un poids... il m'oppreſſe.

Jugez, Monſieur, de ma ſituation: quels tranſports je reſſentois, quelle peine j'éprouvois à les combattre! Je vous l'ai dit: je ne voulois point abuſer de la naïveté d'une créature enchantereſſe qui n'avoit nulle idée des convenances, qui ne ſavoit point ce que c'étoit de rougir, qui, en un mot, étoit dans une ignorance abſolue du mal, & ne connoiſſoit d'êtres ſemblables à elle, que ſa mere & ſon amant;

encore une fois, j'attendois que ſa tendreſſe fût aſſurée, & ne pût ſe démentir; je reculois toujours l'inſtant où l'honnêteté & le devoir m'ordonnoient de l'inſtruire; ſans doute cette ſorte d'expérience offenſoit le Ciel, & il m'en a puni. Ces retardements ne ſervoient qu'à m'enflammer; j'avois beſoin, pour me vaincre, de me redire ſans ceſſe: Ces tréſors qui ſont ſous ma vue, ſous mes mains, il viendra un jour où je les poſſéderai par un engagement légitime; je me rendrois coupable de la plus noire trahiſon, ſi je trompois la ſimplicité de cette enfant ſi ingénue. Eſt-ce que mon ame ne jouit pas pleinement? quand Amélie leve ſes yeux ſur les miens, qu'elle me dit qu'elle m'aime, mon cœur ne s'ouvre-t-il point à un torrent de délice? Gardons-nous de corrompre la pureté de nos plaiſirs, d'abuſer de l'innocence; je l'ai promis à ſes parents, je me le ſuis promis à moi-même: contentons-nous de lui faire renouveller ces aveux & ces ſerments qui m'aſſurent de mon bonheur futur.

Amélie m'accabloit de queſtions qui me procuroient des raviſſements continuels. Mon bon ami, me diſoit-elle,

inſtruis-moi, car je ne ſais rien, rien que t'aimer : qu'eſt-ce qu'il y a au-delà de ces arbres ? (elle me montroit mon parc, qui s'étendoit au loin.) — Ma chere Amélie, tout finit là-bas. — Tout finit... je ne te comprends point ! — Voici ce qu'on appelle la terre, l'univers ; oh ! c'eſt bien pour moi le monde entier ; tout cela eſt ton empire ; tu en es la maîtreſſe ; tu y regnes comme tu regnes ſur mon cœur. — Mais qui a fait ces jardins, ces gazons, ces fleurs ? qui a diſtribué ces eaux dans ces baſſins, dans ces canaux ? qui a conſtruit cette maiſon ? — Qui, mon Amélie ?.. qui ?.. ton ami, ton amant, moi ; le deſir de te plaire m'a animé, & j'ai produit toutes ces merveilles. — Tu as créé cette voûte arrondie où ſe peint un bleu qui charme ma vue, ce ſoleil qui me tranſporte de raviſſement, chaque fois qu'il reparoît ? — Mon Amélie, je ne ſuis point l'auteur de ces miracles : c'eſt un être bien au-deſſus de moi, au-deſſus de toi, au-deſſus de tout. On ne le voit point, mais il ſe ſent, & ton cœur en a ſoupçonné l'exiſtence ; on l'appelle Dieu. — Je voudrois bien le voir, Dieu. — Je te l'ai dit : il

ſe cache à nos regards, mais il parle à notre ame. — Et qu'eſt-ce qu'une ame ? — Une ſubſtance qui eſt un rayon immortel de ce Dieu, & qui ne ſe détruit point... Un jour, Amélie... tu ſauras... attendons encore quelque temps... — C'eſt Dieu qui a fait auſſi ces oiſeaux, qui leur a donné des aîles pour voler ? & ces poiſſons, ſans doute, ſont ſon ouvrage ? — Il a tout fait ; & c'eſt parce qu'il l'a permis, que j'ai arrangé ces jardins, que j'ai élevé ce château. — Il t'a créé ; il m'a créé ; ce n'eſt point ma mere... & que m'eſt donc ma mere ? Toi, tu es mon ami, tu es néceſſaire à mon cœur, tu es l'air que je reſpire ; j'aime cependant ma mere. — Dieu l'a formée pour veiller ſur toi, pour prendre ſoin de tes premiers jours, pour ſoutenir ta foibleſſe, pour te donner de la nourriture & des ſoins. — Que j'ai d'obligations à ce Dieu ! quel préſent il m'a fait, en mettant à mes côtés toi & ma mere ! je brûlerois de le voir, de le connoître. — Il faut ſe proſterner en idée devant lui, & lui rendre d'éternelles graces de la vie, & de ſes bienfaits. Tu n'es donc pas un Dieu ? Il n'y en a qu'un, &

il ne ſauroit y en avoir qu'un; je ſuis un être qu'on appelle homme. — Un homme! & n'y auroit-il qu'un homme? je vois voler une infinité d'oiſeaux, nager une multitude de poiſſons... tu ſerois le ſeul de ton eſpece? — Oui, ma chere Amélie; ce Dieu ſi bienfaiſant qui nous a créés tous trois, toi pour être la ſouveraine de ces lieux & de mon cœur, ta mere pour avoir ſoin de ton exiſtence, & moi pour t'aimer, ce Dieu n'a fait d'hommes que Liebman... eſt-ce que mon hommage ne te ſuffiroit point? tu pourrois en aimer un autre? — Ah! Liebman, l'ai-je mérité, ce reproche? Quand cette terre qui me paroît immenſe, ſeroit couverte d'hommes, ſois-en bien perſuadé, & aurois-tu de la peine à me croire, ils n'exiſteroient point pour moi. (Je me jette à ſes pieds) — Amélie, Amélie, répete-moi bien cet aveu enchanteur; quoi! tu chercherois encore ma vue? tu ne m'oublierois point? — Eh! eſt-ce qu'on pourroit aimer pluſieurs hommes? je ſuis bien aſſurée qu'il n'y en auroit pas qui ſeroient capables de me plaire autant que toi... Ma mere n'eſt donc pas un homme? je m'en ſuis bien

apperçue ; quoique je l'aime beaucoup, elle n'excite pas dans mon ame les tranſports que tu y produits... Eſt-ce que s'il y avoit pluſieurs femmes, tu les aimerois comme tu aimes Amélie ? Ah ! ma divine maîtreſſe, ce ſuprême Créateur en feroit des millions : tout Dieu qu'il eſt, il ne leur donneroit pas des charmes ſupérieurs aux tiens ; je donnerois toutes les femmes pour un de tes regards. — Liebman, je ſerois bien fâchée que tu aimaſſes quelque choſe plus que ton Amélie ; tout ce que je vois me déplairoit alors ; oh ! je trouverois ces fleurs moins brillantes ; elles auroient moins de fraîcheur, moins de parfums. — Et toi, mon adorable Amélie, tu ne me l'as point aſſez dit, il y auroit une multitude d'être comme moi, qu'ils ne m'ôteroient point ton cœur ? — Je n'en aurois ſeulement pas l'idée. Rien, non, rien ne peut reſſembler à Liebman. Demande à ce Dieu qu'il te donne un nombre innombrable de rivaux... je ne les appercevrai point.

Je retombe à ſes genoux ; je ſuis prêt à la retirer de ſon erreur, à lui avouer que je l'ai trompée, que cette épreuve me ſuffit : mon amour m'ar-

rête ; la crainte accompagne la tendreſſe véritable : & puis, cette ignorance d'une femme que j'adorois, avoit tant de douceur pour ma ſenſibilité ! Amélie reprend : — Nous nous aimerons toujours ? (il m'échappe un mouvement qu'elle ſaiſit) tu parois déconcerté ! tu as pâli ! eſt-ce que tu me cacherois.... ô ciel ! mon cœur ne ſeroit pas pour jamais uni au tien ? — Amélie, je te réponds de mes ſentiments tant que j'exiſterai.... — Tant que tu exiſteras ? Comment ! que veux-tu dire ? — Mais... notre exiſtence n'eſt pas éternelle ? tes traits ſe flétriront ; tu vieilliras. — Qu'eſt-ce que vieillir ? — Ta peau ſera moins unie ; tes yeux auront moins d'éclat... — Je ceſſerois de te plaire ? — Tu ſeras toujours l'objet, le ſeul objet de tous mes vœux ; je t'aimerai toujours davantage ; mais... la mort viendra nous ſéparer...ah ! que je n'aye pas ta pérte à éprouver. — Vieillir... la mort... la mort !... mon cœur ne s'agiteroit plus pour toi ? — Ton cœur, Amélie, perdra tout ſentiment ; le mouvement t'abandonnera ; tu ne m'entendras plus ; tu ne me verras plus... — Je ne t'entendrai plus ! je ne te verrai

plus ! ah ! Liebman, quel horrible avenir ! eh ! quoi, je ne pourrai plus t'aimer ? Liebman, eſt-ce que Dieu ne ſauroit empêcher ce malheur ? — Tout ſans doute lui eſt poſſible; mais c'eſt ce Dieu lui-même qui a impoſé cette loi à ſes ouvrages. N'as-tu pas remarqué que le jour s'éteignoit, que les feuilles tomboient, que les gazons ſe jauniſſoient ? — Aſſurément; mais le jour reparoît ? les feuillages renaiſſent, & les gazons reverdiſſent. — Notre ſort à nous ſera plus cruel; nos corps ſeront anéantis pour jamais. — Nous ceſſerons de nous aimer ! — Il eſt vrai que nos ames ne ſeront point détruites... — Oh ! je ſupporterai cette mort avec fermeté, ſi mon cœur me ſurvit.

Telles étoient à-peu-près nos converſations. Vous avez une idée de ma félicité : elle étoit auſſi douce que pure; oui, j'éprouvois combien les plaiſirs de l'ame l'emportent ſur ceux des ſens; à quelle ivreſſe délicieuſe je m'abandonnois ! il ne m'étoit pas poſſible de douter que je fuſſe aimé, & Amélie n'aimoit que moi. Quelle volupté me pénétroit, lorſque je parcourois ſeul ces jardins, près de ma ſouveraine, jouiſſant de l'é-

clat d'un beau jour, & que du ſpectacle céleſte, j'abaiſſois mes regards ſur un chef-d'œuvre de beautés, de graces, d'enchantements! Avec quel feu, quel tranſport je lui diſois, je lui répétois: Que tu es belle, mon Amélie! que je t'adore! tiens; obſerve: ces lieux reçoivent de toi une nouvelle parure; à meſure que tu leves les yeux, ces fleurs prennent des couleurs plus vives, un parfum plus doux; l'azur du ciel eſt plus brillant; le verd dont ſe couvre la terre, flatte davantage la vue; le cryſtal de ces eaux eſt plus limpide, & elles coulent avec plus de rapidité; c'eſt toi que chantent ces oiſeaux; c'eſt toi que ces arbres ſemblent appeller ſous leur ombrage; tout, mon Amélie, reſſent le pouvoir de tes charmes, & te rend hommage comme ton amant.

Il falloit inceſſamment m'arracher à ſes careſſes ingénues; quel ſupplice! c'étoit à moi qui idolâtrois Amélie, à combattre, à repouſſer les témoignages naïfs de ſa tendreſſe. Je n'avois plus rien à deſirer que de goûter des plaiſirs qu'un engagement légitime me procureroit, & chaque jour je me rendois plus coupable, en prolongeant l'ignorance où

cette charmante fille étoit élevée. Tout concouroit donc à me preſſer de hâter le moment où mon aimable maîtreſſe ſortiroit de ſon erreur. Ses parents me prioient, menaçoient de ſe plaindre. Il eſt ſans doute dans notre nature de former des vœux continuels, & de ſe défier de ſon bonheur. Je me diſois : Oui, je ſuis aimé ; je ſuis aimé d'Amélie ; je ne ſaurois ſoupçonner ſes ſentiments : mais qu'eſt-ce que l'avantage de plaire, lorſqu'on n'a point de rivaux ? Cette jeune perſonne imagine que je ſuis le ſeul de mon eſpece qui exiſte, & elle m'a donné ſon cœur. A m'interroger, à diſcuter ma prétendue félicité, ce préſent doit-il combler mes deſirs ? puiſ-je être parfaitement heureux ? Si Amélie ſavoit qu'il y a d'autres hommes, que ſes lumieres étendiſſent les facultés de ſon ame, qu'elle me fît un ſacrifice éclatant, alors... Voilà le bonheur ſuprême, & celui dont je m'applaudis lui eſt bien inférieur ! la vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé ſur l'ignorance ? C'eſt ainſi que tout s'altere & ſe corrompt dans le cœur humain. D'ailleurs, je n'avois nul confident de mon amour, & un amour trop diſcret

perd de ſon prix. Il n'eſt donc pas poſſible de jouir ſeul ! Aucun ami ne recevoit l'épanchement d'un cœur ſurchargé, ſi l'on peut le dire, de ſon ivreſſe, & il brûloit de ſe répandre. Enfin, je ſuis déterminé à lever le grand rideau qui cachoit la nature aux yeux d'Amélie. Avant de précipiter cet événement, auquel ma vie étoit attachée, je forme la réſolution de renouer avec un des amis de ma premiere jeuneſſe. Rimberg, c'eſt ſon nom.

Liebman n'acheve pas, & tombe dans un accès de profonde douleur. Il garde quelque temps un ſombre ſilence; il ſe releve de cet accablement, & les yeux couverts de larmes, il reprend : Je vous ai nommé l'auteur de toutes mes infortunes : mes bleſſures ſe rouvrent; ce modele d'une perverſité monſtrueuſe réuniſſoit tous les genres de ſéduction : il joignoit à la plus belle figure un eſprit ſouple, careſſant, d'autant plus à craindre, que ſon génie ſi fécond en artifices, ſe déroboit ſous un air de candeur & de ſimplicité. Je lui fais part de mon ſecret; il recueille, en quelque ſorte, toute mon ame, juſqu'à ſes moindres ſentiments; je lui

peins les charmes de la maîtreſſe de mon cœur ; je fais plus : je l'amene à ma campagne ; j'ai ſoin de le placer dans un endroit où il pouvoit, ſans être apperçu, contempler en liberté Amélie. Je le retrouve plongé dans l'admiration & dans l'extaſe ; qu'il me fait ſentir la valeur de mon tréſor ! ce déſordre eſt plus expreſſif que tous les éloges qu'il auroit pu prodiguer. Il s'exhale enfin : — Mon cher Liebman, ce n'eſt pas une mortelle, c'eſt une divinité que je viens de voir ! vous ne m'aviez rien dit ; qu'elle eſt au-deſſus du tableau que vous m'en aviez tracé ! Je me hâte de lui répondre : C'eſt encore peu que le ſpectacle de tant d'attraits : ſi vous connoiſſiez ſon ame, la douceur, le charme de ſes épanchements ingénus ! vous avez raiſon, mon ami, Amélie doit être ſéparée de la claſſe des autres créatures ; le Ciel l'a faite exprès pour l'homme le plus ſenſible & le plus épris.

Le perfide étoit ſouvent revenu chez moi, & chaque fois je lui avois procuré le même ſpectacle dont il étoit toujours plus frappé. Il m'approuve beaucoup, dans le deſſein d'arracher

Amélie à ce ſommeil qui la retenoit comme privée de la vie; il penſe auſſi que j'aurai bien plus ſujet de m'applaudir de mon triomphe, lorſque je pourrai jouir du peu de ſuccès de mes rivaux. Notre bonheur, diſoit-il, s'augmente de la peine des autres. Quel ſentiment affreux, & qu'il devoit bien m'éclairer ſur ce caractere atroce ! Rimberg ne doutoit point que le cœur où je régnois, ne me reſtât attaché; il imagine un ſtratagême, dont l'effet, en me cauſant le plaiſir de la curioſité, devoit me prouver combien j'étois aimé : il me propoſe de faire prendre à la jeune perſonne une liqueur ſoporative, qui ne l'aſſoupiroit que quelques heures; & pendant ce temps, on la tranſporteroit dans un endroit où pourroit ſe trouver une multitude d'hommes, comme au ſpectacle, dans une promenade. J'épierois le premier moment de ſon réveil, & je jouirois de toute ſa ſurpriſe. J'adopte l'expédient avec tranſport. J'ai encore, avant de l'employer, une converſation avec Amélie; je lui remets devant les yeux l'image que je m'obſtinois à lui préſenter : Si la terre, lui dis-je, étoit donc plus vaſte encore que

cet eſpace, & qu'elle fût peuplée de créatures ſemblables à moi, tu n'aimerois que Liebman, & tu lui donnerois la préférence ? Je ne ſais, répond Amélie, pourquoi nos entretiens reviennent ſans ceſſe ſur cet objet : eſt-ce à toi, mon ami, à douter de mon cœur ? je te l'ai aſſuré : il y auroit mille terres, telles que celle-ci, & autant d'hommes que je vois d'oiſeaux voler, & de moucherons ſe combattre ſur ces étangs, je te les ſacrifierois tous, oh ! tous, avec plaiſir. — Eſt-il vrai, ma chere Amélie ? eh bien ! nous mettrons cette tendreſſe à l'épreuve. Amélie veut me faire expliquer ; je garde le ſilence ſur mon projet, & me contente de me jetter à ſes pieds, en couvrant ſa main de baiſers : — Ma divine maîtreſſe, je reçois à genoux tes ſerments ; tu m'as promis de ne voir, de n'aimer que Liebman, qui n'adore que toi : penſe que je mourrois de mille morts, ſi tu m'ôtois un ſeul des mouvements de ton cœur ; je regardois Amélie, & mes yeux ſe couvroient de larmes. Je m'écriois : Non, non, je ne me ſoumettrai point à cette tentative ; mon bonheur ne me ſuffit-il point ? Amélie ne ſavoit

d'où pouvoit naître ce désordre des mes sens; je la pare des plus belles fleurs; j'ajoute les ornements les plus recherchés, à ses graces naturelles; j'insinue ensuite la liqueur préparée dans sa boisson; elle s'endort. Aussi-tôt Rimberg & moi, nous la transportons dans une voiture.

J'avois apris que l'on donnoit un opéra dans la ville de ***, qui n'étoit qu'à peu de lieues de ma terre; Rimberg s'étoit chargé de tous le détails : il avoit loué pour nous seuls une loge; ces loges sont construites dans le goût Italien : elles forment des especes d'appartements, où, lorsqu'on veut ne point se montrer au public, on s'amuse à jouer, ou à converser avec sa société particuliere; Amélie s'y trouva conduite par nos soins. Nous avions eu l'attention de la placer de façon, qu'en sortant de son assoupissement, ses premiers regards s'ouvriroient sur la salle & sur l'assemblée. Il y avoit des momens où je me répentois de ma démarche; je voulois ramener Amélie avant que son sommeil finît; Rimberg m'en empêche, & condamne toutes mes craintes. Enfin, Amélie s'éveille : sa pre-

miere expreſſion eſt un cri à la vue de cette multitude, & ſa tête enſuite retombe dans mon ſein; je la ſoutenois; elle revient de cette ſorte de révolution: ſon étonnement cependant continue, quand elle apperçoit Rimberg qui la raſſure; elle s'écrie: Que vois-je? Liebman, il n'étoit donc pas vrai que tu fuſſes ſeul? — Non, ma divine Amélie; pardonne à l'erreur où je t'ai retenue ſi long-temps: c'eſt l'excès du ſentiment qui m'avoit fait imaginer ce menſonge. Oui, la terre eſt mille fois plus étendue que je ne te l'ai dit, & elle eſt couverte d'une infinité de créatures qui ont ma forme, mes traits: mais il n'y en a aucune, Amélie, qui ait le cœur de Liebman, & qui ſoit capable de t'aimer auſſi vivement qu'il t'aime. — Et qu'eſt-ce que cet homme-là? (en montrant Rimberg.) — Il eſt mon ami, c'eſt-à-dire ce que je chéris le plus après mon Amélie. Elle me répond: Il eſt preſque auſſi aimable que toi; puis me ſerrant les mains, ce n'eſt pas Liebman.

Vous devez vous figurer, Monſieur, la ſingularité de cette ſituation, & la ſource des impreſſions toutes neuves

qui en réſulterent. Alors je dévoilai à la jeune perſonne les divers motifs qui m'avoient engagé à me ſervir de cet artifice; je lui montrai mon cœur, ſon extrême ſenſibilité, ſa délicateſſe exceſſive, une tendreſſe, ou plutôt un emportement d'amour, toujours près de la jalouſie & de ſes fureurs. Amélie, Amélie, tu vois juſqu'à quel point je t'idolâtre, tu lis au fond de mon ame; tu ſens trop que tu es l'arbitre de mon ſort, la maîtreſſe ſouveraine de tout mon être: ſi tu me retirois un ſeul de tes ſentiments, de tes regards, tu me cauſerois des ſupplices plus cruels que la mort. Tu vas être entiérement éclairée; tu vas connoître davantage tes obligations envers ce Dieu qui nous a créés; une nouvelle carriere s'ouvre devant tes pas; tu ſauras tes devoirs, tes vertus, ce que tu dois révéler, ce que tu dois taire; enfin, l'eſprit du monde va éclairer, ou peut-être détruire ton ingénuité: que ce changement, je t'en conjure, ne te faſſe point oublier Liebman; tu n'as encore qu'une foible idée des charmes & des plaiſirs de l'amour; tu connoîtras un nouveau lien que les loix & la religion ſerrent

elles-mêmes, &... Amélie, l'un & l'autre nous en ſerons plus heureux.

Je lui donnai des maîtres. Il ne s'écouloit point de jour que l'écoliere ne fît des progrès viſibles. Mon ame paſſoit par tous les degrés de ſurpriſe & de nouveauté qu'excitoit dans la ſienne l'acquiſition de ces connoiſſances ſi étrangeres à ſa premiere exiſtence. Une de mes parentes étoit venue demeurer avec nous; elle s'étoit ſinguliérement attachée à la jeune perſonne; elle préſidoit à ſes inſtructions, à ſes amuſements; elle la conduiſoit dans le monde; je ne ceſſois de témoigner ma reconnoiſſance à cette amie bienfaiſante: on la nommoit la Baronne Dénoff. La mort de ſon époux, au bout de deux ans de mariage, l'avoit laiſſée dans une ſituation avantageuſe; elle étoit recherchée autant pour ſa beauté que pour ſes richeſſes: mais l'amitié qu'elle avoit conçue pour nous deux, l'éloignoit de tout engagement, & elle n'aſpiroit qu'à nous voir réunis.

Rimberg nous voyoit très-ſouvent. Il avoit en ma préſence de longues converſations avec Amélie; il lui donnoit des conſeils, des plans de conduite qui

redoubloient mon attachement pour lui. Je me répétois inceſſamment au fond de l'ame : goûté je bien ma félicité? quel mortel ne me porteroit envie? poſſéder une maîtreſſe adorable, un ami fidele, être comblé des marques de bonté d'une parente qui nous ſacrifie, en quelque ſorte, ſon état, ſa fortune; voilà quelle eſt ma deſtinée ! ah ! Liebman... & l'hymen va te rendre encore plus heureux !

Depuis quelque temps, je m'étois apperçu qu'Amélie devenoit rêveuſe; elle fixoit ſes regards ſur moi; il lui échappoit, malgré ſes efforts, des ſoupirs; quelquefois elle me diſoit d'un ton plus réſervé, dont j'accuſois ſa nouvelle éducation : Liebman, vous me demandiez ſi je vous aimois, ſi je vous aimerai toujours : c'eſt moi qui aujourd'hui vous fais cette demande. Je lui répondois par les expreſſions les plus paſſionnées, par les ſerments, par les larmes; elle ſe contentoit de repliquer : Il faut, Liebman, que je vous croye. Je ſuis en quelque ſorte votre ouvrage; il y auroit bien de l'inhumanité de votre part à me trahir.

Je vous l'ai dit : j'imaginois qu'elle

devoit à ſon entrée dans le monde, cette froideur qui glaçoit nos entretiens, & que je prenois pour une retenue auſtere, & trop oppoſée à la vivacité des ſentiments. Cette humeur mélancolique augmentoit; Amélie ne ſe plaignoit plus : mais un nuage de larmes s'appeſantiſſoit continuellement ſur ſes yeux; elle étoit tombée dans un morne ſilence. J'attribuois la cauſe de ce changement ſubit au délai de notre mariage : il s'élevoit à chaque inſtant des obſtacles qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir; ma famille ſur-tout me contrarioit par un nombre de difficultés; Rimberg s'étoit chargé de les applanir, & elles devenoient plus inſurmontables. Ma parente cherchoit à me conſoler; elle redoubloit ſes attentions pour nous. Enfin, Monſieur, c'eſt ici que s'ouvre mon tombeau, qui va m'engloutir pour jamais; au moment que je voyois notre union prochaine, que j'allois être dans les bras d'Amélie, ſerrer contre mon cœur tout ce que j'idolâtrois; à l'inſtant que je ne pouvois ſeulement ſoutenir l'image de la félicité qui m'attendoit, Amélie, Monſieur... Amélie... elle m'eſt enlevée... elle diſ-

paroît! je l'ai perdue! quelle ſituation horrible!... vous ne la concevrez point, vous ne la concevrez point. Moi être privé d'Amélie! en être privé un ſeul moment! & la journée ſe paſſe, le ſoir vient, je ne l'ai point retrouvée! Rimberg, ce monſtre de ſcélérateſſe, s'offre à ma vue: — Mon ami, je meurs, j'expire de mille tourments; tout ce que j'aimois au monde m'eſt ravi! où eſt Amélie? où eſt-elle? où eſt-elle? Le perfide paroît frappé d'étonnement; il s'engage à joindre ſes perquiſitions aux miennes.

La famille d'Amélie partageoit ma douleur; le pere & la mere pleuroient ainſi que moi leur fille; Madame Dénoff s'efforçoit d'adoucir un chagrin qui ne pouvoit recevoir aucun ſoulagement; Rimberg, Rimberg accouroit ouvrir ſon ſein à mes larmes. J'étois parvenu à une ſorte de léthargie, dont le nom ſeul d'Amélie me retiroit; c'étoit le ſeul mot qui m'échappât. Je connus que ma douleur n'étoit point encore à l'excès, quand Rimberg vint m'annoncer qu'il étoit forcé de quitter l'Allemagne, pour obéir à ſes parents: ils l'avoient chargé d'une affaire importante

tante qui l'appelloit dans les pays étrangers, d'où il ne reviendroit qu'au bout de quelques années. J'avois donc, m'écrié-je, une nouvelle perte encore à eſſuyer! Ce n'étoit pas aſſez que l'amour déchirât mon cœur, & y portât une éternelle mort : j'aurai encore à regretter les ſecours de l'amitié! tout m'eſt enlevé! tout! Rimberg ne me répondit que par quelques pleurs qu'il mêla aux miens, & il partit.

Je n'eus d'autre conſolation que d'aller avec ma parente m'enſevelir dans ma terre; & là, j'y pleurois en liberté Amélie. Je la revoyois dans ces lieux, par-tout, ſous ces ombrages, aux bords de ces fontaines où quelquefois nous nous étions aſſis; je retournois ſans ceſſe aux fleurs qu'elle avoit préférées; je croyois reconnoître la trace de ſes pas, & je la couvrois de baiſers & de larmes. J'avois fait conſtruire une galerie remplie de tableaux qui me repréſentoient Amélie ſous divers habillements & dans diverſes attitudes. Ici elle ramaſſoit des roſes, & s'en formoit des couronnes & des guirlandes; là elle dormoit dans un bocage qui la défendoit des rayons du

ſoleil; plus loin elle m'écoutoit, tandis que je lui parlois de ma tendreſſe. Je la revoyois, je l'adorois ſous mille formes différentes; en un mot, je n'avois pu aſſez multiplier des images qui me peignoient un objet dont mon ame n'étoit que trop remplie. Quel eſt cet amour, ce feu qui me dévore, diſois-je ſans ceſſe à la Baronne? je l'attiſe au-lieu de chercher à l'éteindre. Ah! ma chere parente! Amélie, Amélie eſt peut-être une ingrate, une perfide! une perfide, & je veux en douter! quoi! je ne me rends point à tout ce qui m'éclaire! la cruelle! eh! l'aurois-je perdue, ſi elle m'eût aimé? que dis-je? elle m'aura trahi! un autre aura ſu trouver le chemin de ſon cœur. Malheureux! voilà où m'a conduit un deſir inſatiable! ne devois-je pas me contenter d'un bonheur ignoré? avois-je beſoin de le répandre? falloit-il que je livraſſe Amélie à tous les pieges dont le monde eſt ſemé? J'ai voulu lui donner des connoiſſances, & ſon cœur s'eſt perverti; ſes vertus ont fui avec ſa ſimplicité; ſon amour pour moi s'eſt évanoui comme un ſonge qui faiſoit le charme de ma vie. C'eſt la vanité

qui fait ma perte! j'ai excité la jalouſie; il me falloit des rivaux: j'en ai trouvé!

A cette image, je tombois ſur la terre; je faiſois retentir l'air de mes hurlements, ſemblable à un furieux qui ſuccombe à l'excès de ſa rage; enſuite je me relevois : — Il n'eſt pas poſſible; non, Amélie n'aura point ceſſé de m'aimer. Pardonne, maîtreſſe de mon ame, pardonne à des ſoupçons, à des outrages que tu n'as point mérités; on aura employé la force; quelque démon ennemi de ma félicité, aura armé contre moi l'envie; un amour effréné ſe ſera appuyé de la trahiſon, de toutes les reſſources de l'enfer; oui, c'eſt l'enfer qui s'eſt ouvert pour vomir contre Liebman tous ſes ſupplices! Mon unique amie, (m'adreſſant à la Baronne) comment avez-vous le courage de reſter auprès d'un infortuné... Je ſuis proſcrit du Ciel, je le vois trop! il m'a dévoué à toute ſa colere. Eh bien, qu'il me frappe; qu'il m'anéantiſſe ſous mille coups de ſa foudre; qu'il conſume ce cœur... Ah! l'amour lui cauſe bien plus de tourments!

Quelquefois je m'élançois ſur mon épée; j'allois la plonger dans mon ſein:

la Baronne retenoit mon bras, me préſentoit la nature, la religion offenſée du ſuicide, & les armes m'échappoient. Rendez-moi donc, lui diſois-je dans une abondance de larmes & de ſanglots, rendez-moi mon Amélie; vous voulez que je vive! n'eſt-ce pas me condamner à traîner ma vie dans des tortures éternelles? ah! laiſſez s'éteindre, ſe détruire ce cœur pour lequel l'exiſtence eſt un aſſemblage de maux; juſqu'au dernier ſoupir, il ſouffrira, il aimera, il brûlera pour Amélie.

Tel étoit mon état affreux. Enfin, déterminé par les ſollicitations de Madame Dénoff, vaincu par mon propre goût, je pris la réſolution de voyager, comme ſi j'euſſe cru changer de cœur, en changeant de pays, & ne pas emporter cet amour qui me dévoroit, & dont j'étois la proie renaiſſante. Inſenſé que j'étois! malheureuſe ſenſibilité! ne ſavois-je point qu'il eſt impoſſible de te dompter? Je parcours les belles contrées de l'Italie; ce ſpectacle pompeux de l'ancienne grandeur des Romains, en occupant mes yeux, n'étendoit point ſes impreſſions juſqu'à mon ame. Amélie ſe montroit au-delà

de tout ce que je voyois ; je la retrouvois dans ces peintures admirables, dans ces ſtatues, les chefs-d'œuvres de l'art, dans toutes ces merveilles dont Rome abonde. Cette image adorée me pourſuivoit juſques dans ces ruines impoſantes d'où ſemble s'élever une voix qui nous crie que tout paſſe, que tout ceſſe d'être, que les hommes meurent avec leurs paſſions, que la terre eſt un vaſte tombeau qui nous engloutit, où nous nous anéantiſſons les uns ſur les autres. Ces Romains, me diſois-je, ces Souverains de l'univers, ſans doute il y en a eu qui ont aimé, qui ont gémi comme moi, & leur pouſſiere même n'exiſte plus ! Je m'arrêtai en France ; tous les charmes de la ſociété y ſont réunis : mais, vous me pardonnerez cet aveu, que j'y trouvai les caracteres peu marqués ! que ſur-tout on y méconnoît l'amour ! je me répétois ſans ceſſe : Ah ! ce n'eſt pas ainſi que j'aime Amélie ! Auſſi me gardai-je bien de découvrir ma bleſſure ; on m'y faiſoit une guerre éternelle ſur mon humeur ſombre & mélancolique ; vos compatriotes étoient loin de ſoupçonner le mal dont je périſſois. L'Angleterre me parut un

ſéjour plus conforme à mon état; ma paſſion s'y entretenoit avec plus de recueillement que dans la brillante frivolité de votre *bonne compagnie*: les jardins Anglois nourriſſoient cette triſteſſe qui m'étoit ſi chere, les femmes de ce pays, * ſur-tout celles de la *contrée*, me rapprochoient enfin plus d'Amélie que vos Françoiſes, de quelques agréments qu'elles ſoient pourvues. Mais tout ce qui attachoit mes regards, tout ce qui fatiguoit ma curioſité, n'étoit point l'objet qui dominoit dans mon ame; l'Allemagne étoit la patrie d'Amélie: c'étoit là que j'avois vu naître la maîtreſſe de mon cœur, que s'étoient allumés mes premiers feux; un mouvement involontaire me ramena donc en

* *Sur-tout celles de la* CONTRÉE, &c. C'eſt dans les Provinces d'Angleterre, principalement celles du Nord, qu'on trouve de ces femmes telles que Milton nous a peint ſon Eve; beauté touchante, modeſtie inexprimable, cet air virginal qui ſied ſi bien à un ſexe dont une des premieres qualités eſt de plaire: voilà de ces charmes qui ſemblent réſervés aux Angloiſes, & encore plus à celles qui vivent retirées à la campagne, qu'on appelle en Angleterre *the country*, *la contrée*, &c.

ces climats. A meſure que j'approchois des lieux où cette charmante perſonne avoit ouvert les yeux à la lumiere, le fardeau douloureux qui peſoit ſur mon cœur devenoit moins lourd; ce cœur conſumé d'ennuis s'ouvroit à un foible rayon d'eſpérance : — Du moins je ſerai dans l'endroit où cette femme divine a demeuré, où je l'ai adorée; je pourrai creuſer mon tombeau dans quelque coin de terre où ſe ſeront imprimés ſes pas.

Je traverſois le bourg de ***; je deſcends à une auberge de peu d'apparence; je fuyois tout ce qui m'auroit rapproché du grand monde. L'hôte avoit l'air affligé : il m'intéreſſe; tout ce qui annonçoit le caractere du chagrin, avoit des droits ſur ma ſenſibilité: je lui demande le ſujet de ſon affliction. — Hélas! Monſieur, nous avons dans notre maiſon une jeune Dame, qui à l'inſtant rend les derniers ſoupirs; elle m'a chargé d'une lettre que je ferai parvenir après ſa mort à ſon adreſſe. Une jeune Dame, m'écrié-je! & comment!... ſes traits... — O! c'eſt une beauté... je n'en ai point encore vu de ſemblable; il faut que ce ſoit

quelque Dame du premier rang. Il paroît qu'elle a eſſuyé de grandes infortunes; elle eſt ici depuis trois jours, & elle n'a fait que gémir & verſer des larmes, refuſant toute eſpece de nourriture. Elle eſt accompagnée d'une femme qui me ſemble lui être extrêmement attachée; elle a défendu ſurtout qu'on laiſſât entrer perſonne dans ſa chambre; elle veut, dit-elle, mourir loin de toute ſociété. — Mon ami... mon ami, il ne ſeroit pas poſſible que je puſſe ſeulement l'entrevoir? — Si vous m'aviez donné, Monſieur, de pareils ordres, vous feriez fâché que j'y manquaſſe. — Et elle expire conſumée d'un grand chagrin? Ah! ſi je pouvois la ſoulager, la rappeller à la vie! — Vous n'êtes pas médecin, Monſieur? — Non, mais j'ai le cœur le plus ſenſible, le plus propre à recevoir les larmes des malheureux, à les conſoler, à les ſecourir; peut-être... je retiendrai les derniers ſoupirs de cette créature ſi intéreſſante.

Je fais briller de l'or aux yeux de cet homme; il héſite, il balance; enfin je l'ai perſuadé; je ne lui demande qu'à jetter un coup d'œil ſur la mou-

rante : il ſe rend à mes ſollicitations, pourvu que je ne faſſe aucun bruit : je promets tout ; je monte avec lui l'eſcalier ; à chaque marche, je reſſentois un tremblement extraordinaire. Il m'ouvre une eſpece de fauſſe porte qui donnoit dans la ruelle du lit, & me réitere encore de prendre toute ſorte de précautions pour éviter d'être apperçu : nouvelles aſſurances de ma part de ſatisfaire à tout ce qu'il m'a preſcrit. J'entr'ouvre... j'entr'ouvre d'une main tremblante un des rideaux ; une femme d'un certain âge tenoit une bougie allumée, & fixoit la vue ſur une jeune perſonne qui touchoit à ſon dernier moment ; je dévore, ſi je puis m'exprimer ainſi, des regards cet objet ſi digne de compaſſion : je reconnois... je tombe ſur cette femme expirante, en la ſerrant dans mes bras, & m'écriant : Amélie !

Ici le Comte s'arrête, les bras étendus, comme frappé encore de cette ſituation foudroyante ; il ſembloit qu'elle fût ſous ſes yeux ; il reprend d'une voix douloureuſe : C'étoit en effet Amélie elle-même ; la pâleur de la mort couvroit ſon viſage ; ſa paupiere étoit

fermée. J'avois pouſſé un cri ſi effrayant, qu'elle s'étoit réveillée de ſon eſpece de léthargie ; ſes yeux ſe r'ouvrent. Liebman, s'écrie-t-elle à ſon tour ! & auſſi-tôt elle retombe, la tête penchée dans mon ſein. La femme qui la gardoit, laiſſe auſſi éclater ſon étonnement : — C'eſt donc vous, Monſieur le Comte, qui faite mourir ma pauvre maîtreſſe ! — Que dites-vous ?... que dites-vous ? — Vous ſaurez, Monſieur... Amélie l'interrompt en jettant un profond ſoupir, & tournant ſes regards preſqu'éteints ſur moi : — C'eſt vous, Liebman, vous que j'ai tant aimé, que j'aime encore, en quittant cette malheureuſe vie ! je vous ai vu : je vous pardonne ; du moins ne m'abandonnez pas ; la pitié... attendez que je ſois expirée.

L'hôte & ſa famille étoient accourus au cri qui m'étoit échappé ; je n'entendois point ce que me diſoit Amélie, ou plutôt je ne comprenois point le motif de ſes plaintes. Toute mon ame étoit ſuſpendue pour la regarder, pour me remplir du ſpectacle affreux de ſa fin prochaine. Je balbutiois ; je donnois des ordres à l'hôtel, je les révo-

quois ; j'envoyois chercher des médecins; je rappellois les domeſtiques; je retournois ſans ceſſe au lit pour y contempler Amélie, & l'arroſer de mes larmes. J'aurois voulu l'arracher au ſort qui la menaçoit, être inſtruit du ſujet de ſes reproches, l'accabler des miens, ou plutôt lui peindre tout l'excès de mon amour, l'ivreſſe où me plongeoit le plaiſir de l'avoir retrouvée, le déſeſpoir qui bientôt avoit ſuccédé à ma joie; ces divers tranſports s'élevoient à la fois dans mon cœur. Amélie n'avoit la force que de me ſerrer la main, & de prononcer quelques paroles entrecoupées. Donnez-moi, dis-je à l'hôte, donnez-moi cet écrit... il eſt adreſſé... vous devez voir... je m'appelle Liebman... Liebman, me répond cet homme ? oui, c'eſt à vous. Auſſi-tôt il va chercher la lettre; la ſuſcription portoit effectivement mon nom; on prioit la perſonne qui s'en chargeroit, de la remettre à un de mes parents qui auroit ſoin de me la faire parvenir en quelques pays que je fuſſe. Voici ce qu'elle contenoit : faites-en vous-même la lecture ; je l'ai toujours ſur moi.

Le Comte me préſente cet écrit, & j'y lis ces mots:

» J'ignore quel ſéjour vous avez » choiſi pour votre aſyle: mais j'au- » rois de la peine à croire que la paix » & la tranquillité vous ayent ſuivi, » en quelques lieux que vous ſoyez: » il ne ſauroit y avoir de repos ni de » bonheur pour les parjures. Rappel- » lez-vous que vous avez eu mes pre- » miers regards, mes premiers ſenti- » ments, que je n'ai connu mon cœur » que par mon amour, que par un » amour bien au-deſſus de tout mode- » le, & que vous avez ſi mal récom- » penſé! Ah! cruel Liebman! que ne » me laiſſiez-vous dans mon ignoran- » ce! Savois-je qu'on pouvoit être per- » fide, dénaturé, qu'on pouvoit trahir » la tendreſſe la plus pure, qu'on pou- » voit arracher la vie à qui ne chériſ- » ſoit l'exiſtence que pour vous, que » pour vous ſeul, ingrat? Hélas! ſi » votre deſſein étoit de m'ôter votre » cœur, que ne veniez-vous percer le » mien? ç'auroit été une conſolation » pour la malheureuſe Amélie, d'expirer » votre victime. Applaudiſſez-vous de » ma douleur; j'aurois deſiré me ven-

» ger, vous oublier, en aimer un au-
» tre : je n'ai pu que mourir, & encore
» je vous consacre mon dernier soupir.
» Je n'implore qu'une grace, je ne di-
» rai pas de votre tendresse, mais de
» votre compassion, de ce sentiment
» d'humanité qu'on est forcé d'accorder
» à la moins intéressante des créatures :
» ne souffrez point que mes tristes res-
» tes demeurent ensevelis dans ce sé-
» jour ; que mon corps soit transporté
» dans ce lieu... où j'étois née pour
» jouir, hélas ! d'un destin bien diffé-
» rent. Quel ressouvenir vient m'agiter
» au bord du tombeau ! je vous recom-
» mande mes infortunés parents ; vous
» n'étendrez point jusques sur eux vo-
» tre inhumanité ; s'ils vous parloient
» quelquefois de leur malheureuse fille,
» daignez les écouter. Liebman ! Lieb-
» man ! faut-il que j'aye connu le monde
» & ses perfidies ? que mon erreur m'é-
» toit chere, & que j'ai eu lieu de la
» regretter ! Adieu ; votre nouvelle con-
» quête seroit-elle jalouse du témoi-
» gnage de pitié que je sollicite ? Cher-
» chez sur cette terre si vaste, où abon-
» dent tant de personnes de mon sexe :
» vous ne trouverez pas une seconde

» Amélie, non, vous n'en trouverez » point; vous avez perdu le cœur qui » ſavoit le mieux aimer, &... cruel » Liebman, il n'a jamais aimé que vous".

Le Comte continue, en reprenant cette lettre de mes mains: Vous devez vous figurer dans quel ſtupide accablement j'étois tombé; cet écrit étoit un myſtere affreux que je ne pouvois pénétrer; je veux m'adreſſer à cette femme qui ſervoit Amélie: un Médecin entroit, & Amélie expiroit: je volois vers elle: je l'aſſurois de mon amour; elle ne m'entendoit plus; on m'annonce qu'il faut fuir ce ſpectacle: — Amélie, à l'inſtant qu'elle m'eſt rendue, me ſeroit enlevée! elle emporteroit dans la tombe la penſée que je l'ai trahie, que j'ai ceſſé de l'aimer! Eh bien! on m'enſevelira avec elle; du moins le cercueil nous réunira.

Le Médecin vient à moi, me conjure de ſortir de la chambre: — Il ne faut point vous abuſer: cette Dame va mourir, & vous ne devez pas troubler ſes derniers moments; à peine lui reſte-t-il un ſouffle. — On ne ſauroit la rappeller à la vie! ah! Monſieur, demandez ma fortune, mes jours, & qu'elle

vive ! qu'elle vive du moins assez pour entendre ma justification ! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne la quittez point ! peut-être le Ciel... oh ! s'il étoit sensible à mes larmes, à mes cris ! Le Médecin a la complaisance de s'asseoir près d'Amélie, en me disant qu'il ne demandoit pas mieux que de me satisfaire ; il ajoute : Je voudrois que mes soins ne fussent pas inutiles : mais cette guérison est au-dessus de notre art ; daignez seulement vous contraindre, & ne faire aucun bruit.

J'étois comme un homme écrasé sous le poids des chaînes ; je n'osois respirer. Quelquefois je sortois de ce profond abyme de douleur, & je levois les yeux sur ce lit fatal où je semblois voir la mort s'élever pour m'arracher Amélie ; je suivois successivement tous les degrés de pâleur, toutes les ombres funebres qui se répandoient sur son visage ; j'allois m'écrier, & ma bouche restoit entr'ouverte. De la mourante, mes regards se portoient rapidement sur le Médecin : je cherchois à lire dans les siens, à démêler dans son maintien, s'il y avoit un rayon d'espérance : il étoit occupé continuel-

lement à lui tâter le poulx. Un geſte de ſurpriſe lui échappe : il me fait entendre qu'Amélie étoit moins mal, & auſſi-tôt il m'invite de la main à ne point rompre le ſilence. Je cours, je me précipite aux pieds de mon bienfaiteur; je les lui embraſſe, & les mouille de mes larmes; je mets une bourſe plein d'or entre ſes mains, & à mon tour, je lui fais ſigne qu'il pourra diſpoſer de tout ce que je poſſede; je l'exhorte, je le preſſe de continuer ſes ſoins; enfin, Monſieur, je reviens au jour avec ma chere Amélie : hélas ! le Ciel ne retiroit ſon bras de deſſus moi que pour mieux me frapper; il m'étoit encore défendu de prononcer le moindre mot, de m'offrir même aux regards de la malade, dans la crainte que mon aſpect ne lui cauſât une émotion dangereuſe. Je prends à l'écart cette femme que j'avois trouvée à ſes côtés; je la fatigue de mes queſtions : j'apprends qu'elle ſe nomme Dorothée, qu'elle eſt domeſtique, & qu'il y a peu de temps qu'Amélie l'avoit à ſon ſervice; elle ne peut me donner aucun éclairciſſement; la ſeule circonſtance

qu'elle ait saisie, est une espece de plainte continuelle de la part de sa maîtresse sur mon infidélité qui la plongeoit au tombeau.

Les yeux d'Amélie sont ouverts au jour ; elle pouvoit soutenir ma présence ; elle me voit dans la ruelle de son lit, à genoux, lui tenant une de ses mains entre les miennes, & quelquefois la portant à ma bouche, & l'inondant de mes pleurs. Ses premieres paroles sont accompagnées d'un sombre gémissement : — Quoi ! c'est vous, Liebman ! c'est vous ! je vous serois encore chere ! — En as-tu pu douter, maîtresse de mon cœur ? as-tu pu douter que mon amour pour toi ne fût encore augmenté ? Mais dis-moi, dis : par quelle fatalité ces soupçons si injurieux à ton amant sont-ils venus traverser notre bonheur ? j'ai lu ta lettre : quel mystere ténébreux, quelles horreurs que je ne saurois développer ! je brûle d'être éclairci, de t'entendre, de te convaincre d'une tendresse invariable. Et toi, Amélie, quel destin t'a enlevée de mes bras, au moment que nous marchions à l'autel ? toi, toi qui m'accuses, m'as-tu conservé ta fidélité ? ah !

parle, diſſipe mes craintes... Amélie, c'eſt à moi d'être déchiré de tous les ſerpents de la jalouſie. Retrouverois-je cet ange de beauté & d'innocence qui n'exiſtoit que pour moi ſeul ? ſeroit-il poſſible ? mon Amélie me ſeroit rendue ? le monde & ſes preſtiges, ſes crimes auroient reſpecté ta vertu, ta candeur, cette ame ſi pure qui faiſoit le charme de la mienne ?

Amélie ſembloit m'écouter avec attention; il étoit aiſé de démêler dans ſa contenance qu'elle cherchoit à concilier pluſieurs idées oppoſées. Liebman, me répond-elle, à vous entendre, je devrois plutôt me défendre, que vous condamner. Vous ne ſeriez pas coupable, vous qui avez manqué à vos ſerments, vous, ingrat, qui en avez aimé une autre! qu'ai-je dit ? & vous me parlez encore, comme ſi j'avois beſoin de me juſtifier ! — J'en ai aimé un autre ! ah ! que je ſorte, que je ſorte d'un labyrinthe où je me perds !

La malade pouvoit à peine proférer quelques mots; le médecin l'empêche de pourſuivre : il me déclare que ſi j'exige d'elle une converſation ſuivie, je la replongerai dans le malheureux

état dont ſes ſecours l'ont retirée. Il me faut donc attendre que les orages ſoient diſſipés, que ſa ſanté ſoit entiérement rétablie. Vous jugez tout ce que je ſouffrois pendant ce délai, qui avoit pour mon impatience la durée d'un ſiecle; ma bouche ſe taiſoit : mais mon imagination, mes regards, toute mon ame voloit ſans ceſſe au-devant d'Amélie, reſtoit attachée près d'elle, l'interrompoit, lui parloit de ſes ſoupçons, de ſon amour, de ſes tourments. Amélie eſt arrivée à ce terme ſi deſiré : elle me fait approcher de ſon lit, & m'inſtruit ainſi des motifs qui nous avoient ſéparés.

Hélas! ce récit ſi funeſte pour mon cœur reſtera toujours gravé dans ma mémoire! il remplira mon ame juſqu'au dernier ſoupir.

Vous vous rappellez, me dit Amélie, que pluſieurs fois j'eſſuyai des reproches de votre part ſur la triſteſſe qui me conſumoit, & que je ne pouvois diſſimuler; moi, qui avois goûté tant de douceur à vous aimer, à me croire aimée, je ne l'ai connu ce poiſon dévorant que depuis le moment où votre parente vint s'offrir à ma vue! —

O ciel! ciel! qu'entends-je — Liebman, ne m'interrompez point, je vous prie; vous voulez ſavoir la cauſe de mes malheurs, elle va vous être découverte. Je crus m'appercevoir que vous n'étiez point indifférent à la Baronne; & ce qui m'a entraînée dans un abyme de douleur, je fus aſſurée que vous partagiez ſes ſentiments... — Amélie! l'avez-vous pu penſer, que ma parente... — Daignez m'écouter. D'abord j'éloignai ces ſoupçons cruels: ils revenoient toujours me tourmenter; toujours vous me paroiſſiez tous deux plus animés à troubler mon repos. Il y avoit des moments où je deſirois vous haïr, où je m'aveuglois même au point d'imaginer que je vous haïſſois : vous haïr! moi, Liebman! hélas! quand j'allois bien avant dans mon cœur, je voyois que vous m'étiez plus cher que jamais, & vous en deveniez plus coupable aux regards d'Amélie. Cependant je me défiai de mes craintes, de mes yeux, d'une ame entiérement à vous; je ne doutois point que Rimberg, après moi, ne fût la créature qui vous étoit le plus attachée : je lui ouvris ce cœur profondément bleſſé; il vit couler mes larmes; il com-

mença par me raſſurer ; enſuite il fut moins empreſſé à repouſſer mes plaintes, il ne me cacha point que peut-être mes allarmes n'étoient pas auſſi injuſtes qu'elles l'avoient paru dans les commencements de cette confidence; il ajouta qu'il jugeroit par lui-même de la vérité. Mon malheur n'étoit que trop certain; Rimberg ſembloit fuir les occaſions de s'expliquer: je ſaiſis une circonſtance; je le preſſai, je lui arrachai l'aveu qu'il évitoit, dit-il, de me faire; enfin, il me confirma dans la cruelle idée que j'étois le jouet de votre infidélité, que vous & Madame Dénoff vous vous aimiez, que mon mariage étoit une chimere qui ne ſe réaliſeroit point, qu'il falloit que je renonçaſſe à la vie, puiſque votre cœur m'échappoit; il verſa dans mon ſein toutes les horreurs de la jalouſie.

Dans cet endroit, j'interromps Amélie : — C'eſt Rimberg, c'eſt mon ami qui me trahiſſoit ! & le perfide... il eſt parti en verſant des larmes, quand c'étoit lui qui me perçoit le cœur ! Il partageoit, pourſuit-elle, l'horreur de ma ſituation; il me fait voir une lettre que la Baronne vous écrivoit. —

Une lettre de la Baronne ! — Elle vous y renouvelloit les assurances de son amour, & vous engageoit à ne point conclure un hymen qui lui causeroit la mort. Ressouvenez-vous que ma douleur, que mon désespoir éclatoit malgré la contrainte que je m'imposois.

Je veux encore interrompre Amélie : elle me presse de l'entendre : — Rimberg tout consterné, vient m'enfoncer le poignard dans le sein : il m'apprend que loin de m'épouser, vous vous unirez à votre parente, & que ces liens sont prêts à se former. Je ne serai pas le témoin, m'écriai-je, de cette union si funeste pour la malheureuse Amélie ! non, leur félicité ne s'augmentera point de ma désolation. Le cruel ! il cesse de m'aimer ! & il épouse Madame Dénoff ! Rimberg, c'est à vous seul que je confie ma destinée : éloignez-moi, arrachez-moi de ces lieux; transportez-moi dans un autre univers, où ne soit point Liebman ; ôtez, ôtez-moi le souvenir du perfide ; hélas ! je sens trop que j'emporte son image : mais que je ne voye pas, que je n'assiste pas à cette fête ! que j'expire loin de leurs regards !

Rimberg me propose de me con-

duire dans un de ces aſyles ſacrés que la religion tient ouverts aux infortunés: j'embraſſe ſes offres avec l'impatience de les voir s'exécuter; je lui demande ſur-tout une diſcrétion inviolable. Je cours donc aux pieds des autels; on m'avoit dit que j'y trouverois la paix; je l'implorois: je préſentois à Dieu toute la ſenſibilité d'un cœur déchiré de mille traits; je baignois la terre de mes larmes: le Ciel, au-lieu de m'entendre, me puniſſoit de mon amour; ſans doute que je l'offenſois. Je demeurai quelque temps dans cette maiſon religieuſe: Rimberg accourt men retirer: — Il faut vous éloigner de ce ſéjour; Liebman & la Baronne viennent de ſe lier par un mariage ſecret; votre pere & votre mere vous engagent à vous dérober aux ſuites cruelles du reſſentiment de Madame Dénoff: elle ne ſauroit vous pardonner d'avoir été aimée de ſon époux; vos parents quittent le bourg de ***; & je me ſuis chargé de vous conduire dans un retraite ſûre, où vous les retrouverez.

Je veux, cette fois arrêter Amélie dans un entretien ſi déchirant: — Le perfide! le monſtre! jamais, non, ja-

mais la Baronne ne m'a écrit une pareille lettre; dans ces moments cruels où vous m'étiez enlevé, où vous me fuyiez, Madame Denoffelle-même vous donnoit des larmes. Laissez-moi, poursuit Amélie, reprendre un récit qui me coûte encore plus de douleur qu'à vous; aurois-je été la victime de ma crédulité?

Je m'abandonne donc aux soins & à la compassion de Rimberg, il m'amene sur les confins du Comté de***; je me trouve transportée au fond d'un vallon qui paroissoit séparé du reste de l'univers; là, je suis remise dans un vieux château, entre les mains de deux femmes destinées à me servir. Les premiers mots qui m'échappent, ont mes parents pour objet; je demande où ils peuvent être, & quel motif les retient loin de leur fille. Rimberg me répond que je touche au moment de les voir; il avoit un air embarrassé; enfin il m'entraîne dans un appartement, & m'invite à m'asseoir à ses côtés; c'est-là qu'il me dit qu'il a des secrets importants à me communiquer; son premier mouvement est de se jetter à mes pieds; cette attitude m'étonne & me déconcerte

certe. — Que me voulez-vous, Rimberg? relevez-vous. — Ce que je veux? vous découvrir tout ce qui m'agite. Depuis l'inſtant qui vous offrit à ma vue, un amour indomptable m'a dévoré; j'aurois cependant renfermé cette paſſion ſi dominante : l'infidélité de Liebman m'a enhardi. Je l'interromps : — Quoi! il eſt bien ſûr que je ne ſuis plus aimé de Liebman, qu'il en aime une autre! Il n'eſt que trop vrai, replique le cruel : je vous ai tout dévoilé : vous êtes trahie, abandonnée, oubliée. Peut-être la Baronne eût-elle exercé ſur vous ſes fureurs jalouſes : mais elle n'eſt point à craindre ici; il ne s'agit plus que de me payer de quelque reconnoiſſance, vous m'en devez, & il n'y a que vôtre amour qui puiſſe me dédommager. — Rimberg, de quelle ſurpriſe vous me frappez? où tend ce diſcours? c'eſt vous qui demandez que j'aime! moi aimer! moi éprouver encore la perfidie, l'ingratitude... ah! je ne ſuis que trop victime de cette malheureuſe ſenſibilité, qui me plongera au tombeau; oui, elle me fera mourir... Liebman a-t-il pu être infidele, inconſtant? tous les hommes

ſont des perfides, des cruels! je ne ſaurois m'aveugler. Que n'ai-je, hélas! conſervé ma premiere ignorance! Je ne voyois, je ne connoiſſois que Liebman; il étoit tout pour moi, & il m'eſt ravi? Quoi! il ne m'eſt pas poſſible de douter! mon malheur eſt certain! on me préfere une rivale! Le ſeul parti, interrompt Rimberg, qui vous reſte à prendre, eſt de bannir de votre cœur une image qui ne peut que verſer des poiſons ſur vos jours.

Amélie continue: Je n'écoutois point Rimberg; les ſanglots me ſuffoquoient; que vous dirai-je? il employa tous les moyens pour adoucir mon déſeſpoir; il m'inſpira de la reconnoiſſance, de l'amitié. Je m'écrie, tranſporté de fureur: dites de l'amour, cruelle Amélie... eh! je te pleurois; je te regrettois; je te voyois dans la tombe, & je te retrouve... & comment... Il n'eſt plus d'Amélie pour moi! je l'ai perdue! je l'ai perdue! plus d'eſpoir!

Amélie me tend la main: — Votre Amélie n'a point changé. Je rejette ſon bras; je pouſſe des cris, des hurlements. Quoi, reprend cette adorable créature, vous refuſerez de m'enten-

dre! — T'entendre! eh! que peux-tu me dire? acheve, acheve de plonger le poignard dans mon ſein. — Ecoutez-moi au nom de l'humanité, puiſqu'il ne m'eſt plus permis d'invoquer cette tendreſſe, dont je ſuis trop punie! Ingrat Liebman, que je pourſuive mon récit; vous ſerez le premier à me juſtifier. — Pardonner de tels crimes... ah! parle, parle, déchire mes bleſſures, le monſtre! il t'avoit inſpiré des ſentiments... tu l'aimois! — Il eſt vrai qu'il a tout tenté pour s'emparer de mon cœur, & ce cœur étoit plein de vous; il m'a offert ſa main, une fortune éclatante; ce n'étoit point Liebman qui m'offroit ces dons! ſans lui, j'aurois refuſé l'empire du monde. Pourquoi l'ai-je connu, ce monde ſi mépriſable, ſi dangereux? que ne ſuis-je reſtée dans cet aſyle qui a fixé mes premiers regards? c'étoit pour moi la terre entiere; ſans doute il n'y avoit point d'autre univers pour la tendre Amélie.

Rimberg me parloit ſans ceſſe de ſon amour & de votre trahiſon. Je vous trouvois aſſurément le plus ingrat & le plus coupable des hommes:

mais je ne pouvois ceſſer de vous aimer. Enfin, laſſé de jouer le rôle d'amant reſpectueux & ſoumis, mon tyran a voulu écouter des tranſports violents; il eſpéroit obtenir de ma vengeance ce qu'il n'arrachoit point à ma tendreſſe; il me peignoit continuellement la Baronne devenue votre épouſe, & vous, vous dans ſon ſein... C'étoit l'image qui révoltoit mes yeux, qui perçoit mon cœur de tous les coups. Rimberg me preſſoit de m'enchaîner par des nœuds qui ne m'uniroient point à Liebman. Réduite au plus affreux déſeſpoir, déterminée à m'ôter la vie plutôt qu'à porter le nom de la femme de Rimberg, je ſaiſis une occaſion favorable; je fuis de ce château où l'on ſe préparoit à diſpoſer de moi, comme d'une malheureuſe eſclave; en un mot, je me dérobe aux recherches; ſans ſecours, dénuée de tout, je me ſuis défaite de pluſieurs effets que je devois à votre généroſité; j'allois... je voulois me rapprocher des lieux où j'ai reçu la vie... où vous m'avez aimée: du moins je me flattois de goûter la conſolation d'y mourir; c'étoit-là l'unique but de ma fuite. Le ciel s'armoit contre moi: que

dis-je? ſon courroux s'adouciſſoit: j'expirois, lorſque... Liebman, je vous ai revu; & il ſeroit vrai que vous n'auriez point manqué de fidélité à votre Amélie, que vous l'aimeriez, que la Baronne... Je ne la laiſſe point achever; — Je n'en ai que trop entendu: c'eſt préſentement le plus malheureux des hommes que vous devez écouter, oui, la créature la plus livrée à tous les tourments du cœur, & ce ſont-là les plus cruels ſupplices. Madame Dénoffn'a jamais été que mon amie: c'étoit vous, cruelle Amélie, qui étiez mon amante, la ſuprême arbitre de mes ſentiments, de ma deſtinée, ma ſouveraine, ma divinité; j'ai offenſé, pour vous, l'Etre ſuprême. Hélas! ma parente étoit bien éloignée d'être votre rivale: elle vous aimoit comme ſa tendre ſœur; elle m'invitoit à précipiter cette union, qui auroit fait ma félicité. Eh! avez-vous pu penſer qu'un ſeul de mes ſoupirs ne s'adreſſât point à vous? Vous m'aimiez! la confiance n'eſt-elle pas le caractere du véritable amour? que n'épanchiez-vous dans mon ſein ces ſoupçons que je méritois ſi peu? & c'étoit Rimberg, un perfide ami, auquel vous

alliez porter vos larmes!.. Non, cruelle; dès cet instant, je cessois de vous être cher, & c'est moi qui me justifie! non, non, il n'est que trop certain! j'envisage toute la profondeur de l'abyme où je suis tombé. Plus d'Amélie pour Liebman! je vous revois, mais sous quels traits vous offrez-vous à mes yeux, à mon cœur, à ce cœur... vous le déchirez; Rimberg, un ami me trahir à ce point! je m'épouvante moi-même de la vengeance que je brûle d'en tirer; l'amitié, l'amour... vous me cachez mon malheur: il est irréparable! Amélie! Amélie! est-il possible qu'un autre ait pu te plaire? oui, tu as trahi ton amant!

Cette infortunée créature me tendoit les mains, les levoit vers le ciel; ses larmes coulent. — Tu pleures, mon Amélie, tu pleures? je veux bien le croire; je veux bien le croire... je le crois: tu n'es point coupable; c'est moi... qui suis le plus à plaindre de tous les hommes!

Enfin, Monsieur, je passois tour-à-tour du calme à l'orage; je me précipitois aux genoux d'Amélie; je lui renouvellois, dans cette attitude, les

ſerments de l'amour le plus tendre; je lui promettois de bannir ces ſoupçons qui me déchiroient : une image déſeſpérante revenoit ſans ceſſe ſous mes yeux; je me relevois avec fureur; je m'abandonnois à toute la violence de la noire jalouſie; je m'arrachois des bras d'Amélie, pour voler à ſon perfide ſéducteur, & lui percer le cœur de mille coups de poignard : un regard d'Amélie m'arrêtoit; enſuite je voulois me punir moi-même de ces excès que ma raiſon condamnoit : mais la raiſon peut-elle le diſputer à l'amour? je m'écriois : non, ce n'eſt point Amélie qui m'eſt rendue : c'eſt l'amante de Rimberg.

Ces paroles ſi accablantes pour Amélie, pour moi-même, je les avois ſans ceſſe à la bouche. Alors elle recouroit à ſes pleurs. & m'aſſuroit qu'elle ne m'avoit jamais offenſée : ſa douleur me touchoit; je n'étois point convaincu de ſon innocence : mais je ſouhaitois qu'elle me perſuadât, & je recherchois tout ce qui pouvoit m'en impoſer. Fais-moi donc illuſion, lui criois-je, en verſant des torrents de larmes; trompe-moi au point que j'adopte aveu-

glément tout ce qui me parle en ta faveur. Repouſſe, repouſſe cette cruelle vérité qui me préſente mille morts. Je finiſſois par tomber dans un anéantiſſement léthargique.

Pluſieurs mois s'écoulerent dans cette horrible agitation : Amélie traînoit une ſanté languiſſante. Me voyoit-elle moins troublé ; un rayon de ſérénité ſe montroit-il ſur mon viſage : ſes charmes renaiſſoient, & elle ne ſe laſſoit point de me repréſenter tout ce qui pouvoit la juſtifier à mes yeux.

Le calme commençoit à revenir dans mon ame ; l'excès de mon amour l'emportoit ſur les ſoupçons ; ma crédulité embraſſoit ces fantômes cruels avec moins de tranſport. Enfin, partagé entre des paſſions différentes, mais plus épris que jamais, je cédois à ma tendreſſe ; Amélie alloit porter le nom de mon épouſe ; ſa famille qui vivoit avec elle, mon cœur lui-même me preſſoit de conclure cet engagement trop différé ; tout étoit prêt ; nous n'attendions plus que le moment de nous lier par les nœuds les plus chers : ce n'étoit qu'au tombeau que nous devions être unis ! Je ſurprends une lettre de Rimberg ; à qui

étoit adreſſé cet écrit qui contenoit pour moi tous les genres de mort ? à cette femme qui alloit être dans mon ſein, qui avoit ſu repouſſer les furies de la jalouſie, ſi elle ne les avoit étouffées. Je ne ſais par quelle voie cette lettre lui parvenoit : elle renfermoit des plaintes ſur ſa fuite, mêlées de nouveaux ſerments d'un amour que le temps augmentoit. Le perfide rappelloit l'époque où il ſe flattoit d'avoir inſpiré du retour... Du retour ! Je n'en lis point davatage ; du retour ! égaré de fureur, je vole chez Amélie ; je me répands en reproches outrageants ; je pouſſe la férocité juſqu'à lever une épée menaçante, le croiriez-vous ? ſur cette triſte victime de mon emportement. Elle, à mes pieds, ſans chercher à détourner le coup : — Cruel Liebman, frappe, enfonce la mort dans ce cœur qui n'a jamais été rempli que de toi ; va, la fin de mes jours ſera un de tes bienfaits les plus précieux ; hâte-toi d'être l'aſſaſſin d'une femme qui, ſans ton inhumanité, alloit ſuccomber à ſes malheurs.

Je rejette l'épée loin de moi ; mes regards viennent à tomber ſur cette lettre fatale que je tenois dans les mains :

ma rage auſſi-tôt ſe réveille ; je vois dans mon ame, je vois l'image de Rimberg, heureux dans les bras de tout ce que j'adore... à ce tableau... plutôt cent fois mourir ! j'aurois renverſé l'autel où ces nœuds devoient ſe former ; tout eſt ſuſpendu, différé ; tout eſt fini pour moi. J'oſe, barbare que j'étois, déclarer à cette femme que j'idolâtrois plus que jamais, j'oſe lui dire qu'il faut qu'elle renonce à notre hymen, à mon amour, qu'elle n'aura point ma main, mon cœur, que jamais nous ne nous reverrons. Amélie ſe livre au déſeſpoir : — Je n'ai donc pu dompter ces tranſports jaloux, dont vous êtes la premiere victime ! vous vous obſtinez à repouſſer la vérité : Rimberg ne m'avoit inſpiré que quelque reconnoiſſance, ſentiment bien différent de la tendreſſe ; je l'ai trop éprouvé ! mais, encore une fois, je ne vous ai point offenſé ; ſongez que ma bouche n'a jamais connu l'impoſture, & c'eſt vous qui refuſez d'être mon mari, mon amant ! Liebman, vous m'interdiriez juſqu'au plaiſir de vous voir ! & vous n'oſez être mon bourreau ! Eh bien ! cruel, ſi je ne puis obtenir votre main,

ſi votre cœur m'eſt fermé, me refuſerez-vous le ſentiment de la compaſſion ? Voyez-moi au rang de vos domeſtiques ; du moins je pourrai jouir de votre préſence, vous donner des preuves de mon zele ; je reſpirerai l'air que vous reſpirerez ; vous me remettrez à ma place : j'étois fait pour vous ſervir. Quelle expreſſion, Monſieur ! & c'étoit de la bouche d'Amélie qu'elle ſortoit. Je me précipite à ſes genoux : — Toi me ſervir, ma divine maîtreſſe ! c'eſt à moi d'être ton eſclave le plus ſoumis. Ah ! pardonne, pardonne, ma chere Amélie ; frappe, déchire ce cœur où tu n'as point ceſſé de régner ; délivre la nature d'un furieux capable de devenir un monſtre de barbarie ; j'inonde tes pieds de mes pleurs ; j'aime ; voilà mon plus horrible tourment. Me ſervir ! ah ! donne à jamais des loix à l'homme le plus épris ; j'ajouterai chaque jour aux nœuds qui m'enchaîneront ; ton époux ne ceſſera d'être ton amant... (j'apperçois un braſſelet à ſon bras.) D'où te vient ce préſent ? réponds, parle... C'eſt un don de Rimberg, me dit-elle, qu'il m'avoit obligée de porter, & que je foule aux pieds ;

auſſi-tôt elle le jette à terre : je le ramaſſe avec un nouvel accès de fureur, & le met en morceaux : — Et je pourrois encore douter de mon malheur! non, indigne Amélie, je ne te regarde plus, je ne t'écoute plus, je ſerai ton bourreau ; oui, je te percerai le cœur, ce cœur qui m'a trahi, où un autre... que dis-je, malheureux ?.. va, fuis loin de mes regards ; épargne-moi le plus grand des crimes ; non, plus d'hymen, cent fois plutôt le cercueil. C'eſt-là que je puis être à tes côtés. Ah ! Rimberg, Rimberg... perfide, donne-moi donc la force d'oublier ce nom ; tu dois m'entendre : arrache cette image de mon ame.

Repouſſant Amélie, volant à ſes genoux, furieux, plein de rage & d'amour, ordonnant les apprêts de mon mariage, révoquant ces ordres, perſécuté, ſi je puis le dire, par toutes les furies, telle étoit ma ſituation.

Je me détermine à ne point former cet engagement ; j'oſe l'annoncer à la malheureuſe Amélie par une lettre étendue où je lui offrois toutes mes richeſſes : mais je lui déclarois qu'il m'étoit impoſſible de joindre ma main à ces dons : je reçois cette réponſe.

» Je n'ai donc pu triompher de ces
» ſentiments qui m'outrageoient! votre
» jalouſie, votre horrible jalouſie a été
» plus forte que mon amour. Liebman,
» c'eſt pour la derniere fois que mon
» cœur s'ouvre à vos regards. Je n'ai
» aucun reproche à me faire; vous avez
» eu mon premier ſoupir : celui qui
» me reſte vous ſera encore conſacré,
» malgré vos injuſtices & votre peu
» de tendreſſe; car ſi vous m'euſſiez
» aimée, ces nuages ſe feroient bientôt
» diſſipés, & vous n'auriez vu dans
» Amélie qu'un objet digne de vous
» être uni. Vous avez pu douter de
» ma ſincérité! je vous le répete : je
» n'ai jamais connu le ſentiment que
» par vous & pour vous ſeul. Rim-
» berg n'auroit obtenu que mon eſti-
» me, s'il n'avoit pas offenſé l'amitié;
» plus crédule que vous, parce que
» j'aimois plus que vous, j'ai étouffé
» toutes mes défiances au ſujet de votre
» parente; j'étois ſi portée à croire que
» vous m'aimiez, qu'un mot de vo-
» tre bouche a ſuffi pour ramener le
» calme dans mon ame; calme trom-
» peur! je vous ai retrouvé : mais j'ai
» perdu mon ami, mon amant, mon

» époux ! & quand vous me refuſez le
» nom de votre femme, quand vous
» voulez éviter juſqu'à mes regards,
» quand vous m'ôtez votre amour,
» vous comblez vos outrages ! vous me
» parlez de fortune ! des richeſſes à moi
» qui aurois donné l'empire de la terre,
» ſi on me l'eût offert, pour mériter
» un ſeul de vos ſentiments ! des richeſ-
» ſes, Liebman ! & c'eſt vous qui m'ac-
» cablez à ce point ! c'eſt vous qui m'avez
» ſi peu connue ! des richeſſes ! quoi !
» c'eſt vous, qui me faites ces offres ! Je
» n'en ai pas beſoin, je n'ai beſoin que
» d'un cercueil ; mon ſort eſt rempli. Au
» moment que vous recevrez ce billet,
» j'aurai ceſſé... je ne me plaindrai plus.
» Adieu, je me flatte que vos remords
» me vengeront ; vous regretterez Amé-
» lie ; il ne ſera plus temps... un froid
» mortel aura glacé ce cœur, ce cœur
» rempli de vous, ô le plus cruel, &
» le plus injuſte de tous les hommes,
» & votre image en ſera effacée ".

P. S. » J'ai déja réclamé vos bontés
» pour mes parents : les puniriez-vous
» du trop de ſenſibilité de leur mal-
» heureuſe fille ? malgré votre barba-
» rie, je vous connois des ſentiments

» généreux; je ſollicite donc votre bien-
» faiſance en faveur de ces miſérables
» auteurs de mes jours: c'eſt vous don-
» ner une preuve que je vous aime
» encore, en expirant par vos coups ".

Je n'avois pas achevé de lire ces derniers mots: j'avois couru à l'appartement d'Amélie; je ne la trouve point; j'appelle mes domeſtiques, j'implore leur ſecours; ils font des perquiſitions; je découvre enfin qu'elle étoit en ces lieux: j'y vole; c'eſt dans cette même chambre où nous ſommes, qu'Amélie s'offre à ma vue, mais pâle, ſans mouvement; j'embraſſois un corps inanimé; j'employe tous les moyens. Que vous dirai-je? Amélie r'ouvre les yeux; de quelle horreur je ſuis frappé, lorſqu'on me déclare qu'il faut ſe hâter de combattre les progrès du poiſon! Oui, nous dit-elle d'une voix tombante, c'eſt le poiſon le plus dévorant qui s'allume dans mes veines; on m'a forcée d'offenſer le Ciel... (elle me reconnoît) Venez-vous recevoir mon dernier ſoupir? ah! Liebman, ce cœur palpite encore pour vous!

Je vous épargnerai, Monſieur, des détails qui ne peuvent intéreſſer que

moi ſeul. Vous vous figurez l'excès de ma douleur : il égaloit celui de mon amour. Amélie m'apprend que dans ſon déſeſpoir, oubliant ce qu'elle ſe devoit, étouffant le cri de la nature, & repouſſant la religion, elle s'étoit déterminée à prendre un breuvage qui la plongeroit dans un ſommeil éternel. Elle avoit craint que ma préſence ne lui inſpirât de la foibleſſe, & ne la détournât de ſon deſſein : elle étoit venue l'exécuter ici. Auſſi-tôt j'appelle tous les ſecours de la médecine ; on employe les remedes les plus efficaces. J'étois continuellement aux genoux d'Amélie ; j'implorois mon pardon ; je lui renouvellois les ſerments d'une tendreſſe qui ne ſeroit plus altérée par des ſoupçons indignes d'elle & de moi-même ; mes fureurs jalouſes s'aſſoupiſſoient ; je n'écoutois que l'amour ; Amélie enfin ſe montroit innocente à mes regards. Je reçois une lettre de Rimberg qui acheve de diſſiper tous les nuages : il venoit d'être bleſſé mortellement dans un duel qu'il avoit eu à ſoutenir contre un de ſes parents ; il vouloit, me diſoit-il, avant que de mourir, rendre hommage à la

vérité, & par cet aveu obtenir du Ciel l'expiation de ſes crimes; il me traçoit un fidele tableau de tout ce qu'il avoit imaginé pour entraîner Amélie dans le piege; il confeſſoit hautement qu'il n'avoit pu triompher de ſa vertu, & il finiſſoit par me prier d'être ſenſible à ſon repentir. Je m'écrie : Ma divine Amélie n'a rien à ſe reprocher! je la poſſéderai! c'eſt à moi que ſeront ſes charmes, ſa foi, ſon cœur! précipitons le moment... Oui, je ſerai ton époux; oui, ma chere Amélie, nous ne vivrons plus que l'un pour l'autre; nous retournerons dans cette retraite qui ſera notre univers; c'eſt-là que j'employerai tous mes jours à t'adorer, à te faire oublier un emportement trop criminel; nous nous retrouverons dans ces lieux qui t'ont vue naître, & commander à ton amant, à toute la nature; ah! plus que jamais Liebman chérira ton empire.

Je me hâte de donner mes ordres; on s'occupe des préparatifs de notre mariage : il alloit ſe célébrer dans ce ſéjour que j'appellois la patrie d'Amélie; une fête auſſi élégante que ſomptueuſe nous y attendoit; j'étois le plus fortuné des hommes; je ne voyois

plus, je ne goûtois plus qu'une ivreſſe continuelle d'amour & de félicité; j'avois perdu le ſouvenir de mes malheurs paſſés; Rimberg, la terre entiere s'évanouiſſoit de ma mémoire comme un ſonge déſagréable qu'un heureux réveil viendroit entiérement effacer; j'épiois le moment où la ſanté d'Amélie auroit repris ſes forces, & je touchois à cet inſtant ſi attendu. Jamais je n'avois conçu plus d'eſpérance; jamais je n'avois plus aimé; j'entretenois mon adorable maîtreſſe du bonheur que je me promettois; je lui peignois les délices qui nous étoient réſervées.

Ce jour enfin brilloit où je devois m'unir à tout ce que j'idolâtrois! Amélie... c'étoit la nature dans ſes attraits ingénus, parée des ornements de l'art; que de beauté! que d'amour! encore une fois, le paſſé avoit fui de mes regards; j'embraſſois l'image la plus riante & la plus flatteuſe; j'étois plongé dans l'enchantement; je n'avois plus de voix pour m'exprimer; je ſerrois tendrement la main d'Amélie, & je laiſſois couler des larmes, la plus vive expreſſion d'une tendreſſe qui n'avoit point de modele.

Nous nous rendions à l'Egliſe. Je ne

ſais, me dit Amélie, mes genoux chancelent... ma force m'abandonne! arrêtons un moment; ſeroit-ce l'excès de la joie?... Liebman, ſoutiens-moi... Je la prends avec vivacité dans mes bras; j'implore du ſecours. Amélie reprend d'un ton preſque éteint: Liebman... où êtes-vous? ſuis-je dans votre ſein? Liebman, je ne vous vois plus! je ne vous entends plus!... ſi du moins j'avois emporté dans la tombe le nom de votre épouſe!... Mon cher Liebman... approchez... je me meurs... mes parents... recevez mon ame, &... aimez-moi toujours.

C'eſt ici que le Comte eſt terraſſé par la douleur: une abondance de ſanglots lui coupe la parole; il reſte penché vers la terre; je veux le relever; il ſe jette ſur le portrait d'Amélie, en verſant un torrent de larmes: — Ma chere Amélie, je n'entretiens donc plus qu'une vaine image! c'eſt inutilement que je l'inonde de mes pleurs! ils coulent ſur une toile inſenſible... Inſenſible, quel mot! quand je meurs de mon amour, quand jamais je ne t'ai plus adorée. Je ne puis te rendre la vie un inſtant, un ſeul inſtant! tu verrois...

tu ſaurois combien Liebman t'aimoit. Connoiſſez-vous, Monſieur, des expreſſions qui vous donnent une idée de l'état où je me trouvai, lorſque je fus aſſuré qu'Amélie m'étoit ravie ſans retour, que ce corps embelli de tant de charmes, que je ſerrois dans mes bras avec tant de fureur, n'étoit qu'un cadavre froid & inanimé, qu'Amélie n'exiſtoit plus... elle n'eſt plus! je ne m'accoutume point à cette affreuſe penſée! cette perte eſt encore toute nouvelle pour mon ame! je vois le cercueil, la pompe funebre, les pâles flambeaux; j'entends le retentiſſement lugubre de cette terre ſépulchrale qui va couvrir pour toujours l'idole de mon cœur.

Je tombai comme privé de la vie; je ne ſortis d'une léthargie profonde que pour appercevoir le monument où Amélie étoit renfermée; c'étoit un des effets du poiſon qui lui avoit cauſé cette mort imprévue; les remedes n'avoient fait qu'aſſoupir le mal, & nous tromper ſur ſes progrès; je cédai à mon déſeſpoir; je courois m'enfoncer dans l'épaiſſeur de la forêt; * j'appellois à

* *J'appellois à haute voix, &c.* Qu'on ne diſe

haute voix Amélie. Il y avoit des moments où j'imaginois l'entendre, & que je l'appercevois dans l'obſcurité de la nuit s'élever devant moi à travers de ſombres feuillages; elle me tendoit les bras; je me précipitois vers elle; le fantôme s'évanouiſſoit. Lorſque j'embraſſe ce tombeau qui contient ſa cendre, je crois éprouver un treſſaillement; la ſenſibilité ſeroit-elle entiérement éteinte chez les morts? objet, unique objet de tous mes ſentiments, eh! quoi, tu ignorerois à quel point tu m'es cher encore! tu ne verrois point mes larmes! tu n'entendrois point mes cris!

---

point que ce déſordre attaché aux grandes douleurs, n'eſt pas dans la nature Le célebre Abbé de Rancé, l'homme peut-être le plus ſenſible & le plus malheureux, avant que d'être pénétré des conſolations & des lumieres de la religion, couroit dans le ſilence des nuits, & dans l'obſcurité des bois, appeller en pleurant, & avec des cris, une femme qu'il avoit tendrement aimée, & qu'une maladie affreuſe étoit venue lui enlever. Il pouſſa même l'égarement du déſeſpoir juſqu'à croire qu'il pouvoit exiſter des moyens de forcer, ſi l'on peut le dire, les barrieres du tombeau, & de rappeller les morts à la vie, &c.

Un paſteur charitable vint m'arracher au noir projet de me détruire. Il verſa dans mon ſein ces conſolations que la religion ſeule eſt capable d'y apporter. Oui, Monſieur, je ne l'éprouve que trop : après des malheurs ſi effrayants, il n'eſt que la religion qui puiſſe retenir encore notre ame ; la mienne cependant ne ſauroit ſe guérir ; j'ai renoncé à tout ; je traîne mon fardeau de douleurs... je le dépoſerai dans ce réduit où j'ai vu mourir... Ah ! Monſieur, quelle femme adorable ! & c'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai plongée au cercueil ! ma jalouſie, mon infernale jalouſie l'a aſſaſſinée ! Quand ma cendre ſera-t-elle réunie à la ſienne ? tous les jours, elle reçoit mon tribut de regrets & de pleurs : c'eſt-là mon ſeul plaiſir, mon unique occupation, je ne tiens au monde que par ce ſeul ſentiment. Oui, c'eſt un bienfait du Ciel qui vous envoye en ces lieux pour recueillir mon dernier ſouffle ; il a permis qu'une ame ſenſible ſe pénétrât de tout ce que j'endure. Je ne vous le cacherai point : j'ai goûté une eſpece de ſatisfaction que j'étois bien loin d'attendre, à épancher mon cœur dans le vôtre : il eſt ſi ſur-

chargé d'amertume ! je vous ai parlé d'Amélie : ce ſera le dernier mot que proférera ma voix défaillante. Au nom de l'humanité, Monſieur, ne me quittez point. Le Ciel vous récompenſera d'une action ſi généreuſe : hélas ! puiſſiez-vous n'éprouver jamais le coup qui m'a frappé ! perdre tout ce qu'on aime !... & j'exiſte encore !

Il étoit trop vrai que la ſituation de Liebman étoit devenue la mienne, & que je ne pouvois l'abandonner ; il étoit du nombre de ces malheureux auxquels on ne ſauroit accorder trop de compaſſion. Eſt-il des étrangers pour les cœurs ſenſibles ? je regardois le Comte comme mon plus tendre ami. Cependant des affaires eſſentielles me forçoient de m'arracher à ſa ſociété ; il me dit, en pleurant dans mes bras : Je croyois avoir épuiſé le malheur, & votre départ me fait éprouver qu'il me reſtoit encore de nouvelles pertes à reſſentir. Je lui promis de le revoir auſſi-tôt que les circonſtances me le permettroient. J'acquittai ma promeſſe, je profitai de mes premiers moments de liberté, pour revoler auprès de ce reſpectable infortuné ; je le trouvai dans ſon lit, ſuc-

combant à ſon chagrin. A peine m'eut-il apperçu, il fit un effort pour me préſenter la main, & m'embraſſer. Ah! mon unique ami, me dit-il, je vous revois! j'en rends graces à Dieu qui bientôt va me débarraſſer de la vie. Quelle reconnoiſſance ne vous dois-je point? vous êtes arrivé à propos pour me fermer les yeux; c'eſt dans votre ſein que j'exhalerai mon dernier ſoupir.

Je voulus conſoler Liebman & le ranimer; loin de me taire ſur l'objet de ſa douleur, je lui en parlois ſans ceſſe, auſſi eus-je la ſatisfaction de prolonger ſon exiſtence de quelques jours; il n'avoit que le nom d'Amélie à la bouche; & lorſqu'il n'eut plus la force de s'exprimer, il me montroit ſon portrait qu'il couvroit de baiſers, accompagnés de ſombres gémiſſements. Enfin, après avoir laiſſé par ſon teſtament des témoignages de ſa bienfaiſance à la famille d'Amélie, & aux pauvres, Liebman expira dans mes bras. Il m'avoit recommandé de lui faire donner la ſépulture dans le même tombeau qui renferme ſa malheureuſe amante : on a ſuivi ſes volontés; il m'a légué une eſpece d'eſquiſſe au crayon, qui le repréſente

préſente pleurant ſur ce monument funebre ; je la conſerve comme un gage précieux de l'amitié ; mes regards ſe reportent continuellement ſur cette image ; j'entends Liebman ; je m'entretiens avec lui ; oui, mon cher Liebman, juſqu'au dernier ſoupir, je me ſouviendrai de l'homme le plus malheureux, & le plus digne de ma pitié & de ma tendreſſe ; je verrai couler tes pleurs ; je gémirai avec toi ; tu revivras dans mon ame. C'eſt pour les cœurs inſenſibles que meurent les amis : ils ſont toujours préſents à ceux qui ſavent aimer.

ROSALIE,

ANECDOTE.

ROSALIE,

ANECDOTE.

ROSALIE devoit le jour à des commerçants eſtimables. Victimes de la mauvaiſe foi & de pluſieurs banqueroutes, ils avoient vu ſe diſſiper le fruit de leur honnête induſtrie; il ne leur reſtoit pour les conſoler de cette perte, que leur fille, qui, à peine à ſa quinzieme année, annonçoit déja autant d'eſprit & de ſageſſe que de beauté. Domerval, c'eſt le nom du pere, avoit ſacrifié les débris de ſa fortune à l'éducation de cette fille chérie; elle eſſuyoit leurs larmes, & leur tenoit lieu de ces richeſſes qu'ils ne regrettoient que pour elle ſeule. Roſalie joignoit à ſes agréments extérieurs une ſenſibilité

exceſſive, qualité précieuſe ſans contredit, & qui diſtingue tant une ame d'une autre ame, mais peut-être moins avantageuſe que préjudiciable aux perſonnes, ſur-tout d'un ſexe que ſa douceur & ſon ingénuité livrent à la ſéduction. En effet, combien un cœur trop facile à émouvoir en a-t-il entraînées dans un enchaînement de diſgraces & de fautes dont il ne leur a guere été poſſible de ſe préſerver ! Le repentir tardif arrive, & il ne produit que la douleur ſtérile d'enviſager toute l'étendue de ſes égarements, ſans donner la faculté de les réparer. On ne ſauroit retourner ſur ſes pas ; il faut s'avancer dans la route malheureuſe où l'on s'eſt jetté, & quelquefois ſe perdre d'erreurs en erreurs. Que de triſtes victimes de cette cruelle épreuve, qui arrêteront les yeux ſur ce récit, s'avoueront à elles-mêmes en gémiſſant, que l'abus du ſentiment a cauſé leur ruine ! Roſalie en eſt un exemple touchant : elle cédoit ſans réſerve à une vivacité peu défiante ; tout l'intéreſſoit, l'attachoit, excitoit en elle une tendre émotion, faiſoit couler ſes larmes : tout ſembloit préparer ſon ame à la paſſion

la plus dominante & la plus dangereuſe.

La mort vient lui enlever ſes auteurs, au moment qu'elle avoit le plus beſoin de leurs conſeils & de leur appui. Il n'y a que la tendreſſe vigilante d'un pere & d'une mere qui s'occupe des ſoins, des précautions, de l'eſpece de travail qu'exige une éducation réfléchie : toute autre inſtitution eſt ſujette à s'affoiblir & à ſe relâcher. La jeune perſonne demeurée orpheline & ſans bien, paſſe ſous la puiſſance d'une vieille tante maternelle, qui poſſédoit une fortune ſuffiſante, & dont il eſt néceſſaire de crayonner ici quelques traits.

Mademoiſelle Mézirac étoit du nombre de ces ames *épargnées* & arides, qui prennent leur ſéchereſſe pour l'amour de la vertu, & leur humeur chagrine pour la haine du vice. Son peu d'eſprit ne lui avoit laiſſé que le choix d'une dévotion mal entendue ; ſatisfaite de remplir juſqu'au ſcrupule les devoirs du culte religieux, elle n'en ſaiſiſſoit point les ſages principes ; elle ignoroit la baſe admirable du chriſtianiſme, d'où découlent les vertus les plus ſublimes,

cette indulgence ſi digne d'une morale enſeignée par un Dieu, qui nous porte à jetter, d'une main charitable, un voile compatiſſant ſur les défauts d'autrui, & à nous armer ſans complaiſance contre les nôtres; elle s'enorgueilliſoit de n'avoir pas même eu à combattre un penchant que le cœur humain ſe plaît à recevoir & à entretenir : l'inſenſible Mézirac n'avoit jamais aimé; auſſi jouiſſoit-elle pleinement de la ſatisfaction intérieure de n'avoir aucune foibleſſe à ſe reprocher, & de s'être écartée avec une attention admirable de tout ce qui auroit pu lui inſinuer le goût du mariage, qu'elle traitoit d'attachement groſſier & terreſtre. Le célibat à ſes yeux étoit la premiere des vertus : en conſéquence elle dévouoit beaucoup de gens à une proſcription éternelle; d'ailleurs ne pardonnant jamais quand elle ſe croyoit offenſée, verſant de tout ſon cœur le fiel de la calomnie, & dévorée d'une avarice égale à ſa dureté.

Une pareille inſtitutrice par ſes converſations & ſes exemples, auroit dû mettre Roſalie à l'abri des écarts de la funeſte ſenſibilité qui la dominoit;

mais la jeune perſonne n'écoutoit que ſon cœur, & ſon cœur s'étoit déja laiſſé vaincre; ſa défaite étoit décidée; cet attendriſſement vague qui juſqu'ici n'avoit point eu d'objet, alloit devenir le plus violent amour.

Mademoiſelle Mézirac avoit eu l'indiſcrétion de mener pluſieurs fois ſa niece chez la veuve d'un négociant qui n'avoit pas une vertu moins âcre ni moins atrabilaire que la ſienne, mais qui malgré ſa médiſance & ſon averſion pour le monde, recevoit chez elle une aſſez nombreuſe compagnie. Il ne faut pas chercher une autre ſource de la corruption qui attaque ſi promptement une infinité de jeunes perſonnes; c'eſt dans les ſociétés qu'elles trouvent des dangers, & ſouvent leur perte. Parmi ceux qui fréquentoient la maiſon de cette Dame, Roſalie avoit diſtingué Montalmant, qui, à-peu-près du même âge qu'elle, ne manquoit point d'accompagner ſa mere dans les viſites aſſidues qu'elle rendoit à la veuve. Le jeune homme de ſon côté n'éprouvoit pas un penchant moins décidé que celui de Mademoiſelle Domerval; il n'avoit pas la force de lui parler; il ſe

contentoit de la regarder, de ſoupirer, le ſeul avantage qu'eût Roſalie au-deſſus de lui, c'étoit de ſavoir mieux ſe déguiſer. Il y a lieu de croire qu'elle s'étoit apperçue de ſon triomphe ; rarement les yeux d'une femme manquent de pénétration, lorſque ſon amour-propre ou ſa ſenſibilité ſont intéreſſés. Montalmant d'ailleurs réuniſſoit tous les moyens de plaire, & il étoit d'autant plus à craindre, qu'il aimoit. Cette timidité apparente ajoutoit à ſes agréments, ainſi qu'à ſon empire.

Impatient d'inſtruire de ſon ardeur l'objet qui l'avoit fait naître, Montalmant épioit les occaſions : le haſard lui en fournit une dont il s'empreſſa de profiter. Il étoit avec ſa mere chez cette Dame de ſes amies : Mademoiſelle Mézirac & ſa charmante niece les y avoient précédés ; le jeune homme avoit appris, on ne ſait par quelle voie, que cette derniere aimoit la lecture ; l'un & l'autre étoient écartés pour un inſtant du cercle. Montalmant, en jettant les yeux de tout côté, tire de ſa poche un livre qu'il préſente avec la même précaution à Mademoiſelle Domerval, & d'une voix tremblante : — Mademoi-

felle... Mademoiſelle... avec une phyſionomie qui inſpire tant le ſentiment, on doit aimer les ouvrages où ſe trouve la peinture du cœur : en voici l'interprête ; je ſuis bien aſſuré qu'il n'eſt point dans la bibliotheque de votre tante... ne craignez rien, Mademoiſelle, votre vertu ne ſera point offenſée ; vous défendroit-elle de connoître... Montalmant ſe tait à ce mot. Il eſt troublé, tremblant, & Roſalie rougit : elle auroit voulu refuſer le livre ; elle n'ignore point que ſon devoir le lui ordonnoit : mais ſa foibleſſe l'a trahie ; elle n'a pu s'empêcher d'accepter ce que Montalmant lui offroit ; un mouvement involontaire s'eſt rendu maître de tous ſes ſens, & de cette imprudence elle a fait le premier pas vers ſa perte.

De retour chez elle, Mademoiſelle Domerval brûle de ſatisfaire ſa curioſité : elle ouvre le livre : c'étoit l'enchanteur Racine : elle le parcourt, & obſerve qu'on avoit eu l'attention de marquer un feuillet ; c'eſt à celui-là que ſe portent ſes regards avides : elle trouve la déclaration d'Hippolyte, ce chef-d'œuvre de la galanterie françoiſe. Le cœur pour s'éclairer, n'a pas beſoin

d'une grande expérience : il vole au-devant de tout ce qui l'intéreſſe. Roſalie n'eut point de peine à concevoir l'objet détourné de cet aveu; elle avala le poiſon à long traits, & ſe mit bien vîte à la place d'Aricie. Cette façon ingénieuſe d'exprimer ſa tendreſſe, car elle ne doutoit point qu'elle ne fût aimée, prêtoit un nouveau charme à la ſéduction; elle ſe familiariſe avec l'idée d'entretenir ce qui pouvoit flatter ſa vanité. Sa ſituation l'embarraſſoit : elle aimoit déja. Feindra-t-elle de ne s'être point apperçue de cette marque ſi apparente ? on ne croira point à cette diſſimulation mal-adroite; témoignera-t-elle ſon mécontentement ? il ne lui eſt pas poſſible d'affliger un homme qui ne lui eſt déja que trop cher : la voilà livrée à mille différents combats.

Elle revoit enfin Montalmant qui lui demande avec vivacité ſi elle a lu le livre qu'il lui a prêté : elle ſe contente, ſans lui répondre, de le lui rendre, & le quitte aſſez bruſquement. Le jeune homme déſeſpéré, craint d'avoir déplu à ſa maîtreſſe : car il donnoit déja au fond de ſon cœur ce nom à Roſalie; il accuſe l'excès de ſon amour;

il condamne ſa témérité. Inſenſé que je ſuis, s'écrie-t-il, devois-je en croire une ardeur trop aveugle ? j'ai irrité tout ce que j'aime ! comment pourrai-je me remontrer aux yeux de l'adorable Roſalie ? c'en eſt fait ! j'ai précipité le moment d'un malheur irrévocable ! que n'attendois-je, pour me déclarer, cet inſtant qui ne reviendra plus ! ne falloit-il pas par des ſoins, par une conſtance que le temps auroit éprouvée, mériter, ou du moins faire pardonner l'audace d'une offenſe qu'il ne m'eſt plus poſſible de réparer ?

Montalmant jettoit loin de lui le livre avec colere : il s'apperçoit qu'on a ôté ſa marque, & qu'on lui en a ſubſtitué une autre ; auſſi-tôt ſes yeux, toute ſon ame a volé à cet endroit, & s'arrête à ce vers d'Aricie à Hippolyte :

» J'accepte tous les dons que vous me voulez faire ".

La trop foible Roſalie, vaincue par un penchant qu'elle auroit dû ne pas écouter, franchiſſant les bornes qui lui étoient preſcrites, pouvant au moins ſe taire, cédant enfin au deſir de faire briller ſon eſprit, ou plutôt livrée à l'eſ-

ſor d'un ſentiment qui brûloit d'éclater, avoit ſaiſi la circonſtance, & s'étoit ſervie du même artifice pour apprendre au jeune homme ce qu'elle auroit dû ſe cacher à elle-même; victime d'un cœur trop tendre, elle va s'abandonner à l'égarement d'une paſſion qui nous cauſe preſque toujours des chagrins, & ſouvent des malheurs irréparables!

Avec quel tranſport Montalmant a reconnu que Roſalie paroiſſoit avoir agréé ſon aveu! il ſe hâte de lui écrire cette lettre:

» Me ſerois-je trompé, divine Ro-
» ſalie? ſeroit-ce le haſard ſeulement
» qui auroit cherché à me flatter? ah!
» laiſſez-moi, laiſſez-moi mon erreur:
» elle fait mon bonheur ſuprême; gar-
» dez-vous bien de m'en retirer. Non,
» je n'en doute point: la charmante
» Aricie permet que le nouvel Hip-
» polyte porte à ſes pieds ſes homma-
» ges, ſes tranſports, toute ſon ame.
» Que le tendre Racine, Mademoiſelle,
» avec tous ſes talents, eſt encore loin
» de mon cœur! il n'auroit pu jamais,
» non jamais, exprimer tout ce que ce
» cœur reſſent pour vous; j'aurois
» donné bien plus d'amour au fils de

» Théſée : il eſt vrai que le Poëte, lorſ-
» qu'il imaginoit le rôle de l'amant
» d'Aricie, ne vous avoit point ſous
» ſes yeux ; & moi, tous les jours je
» vous vois, je vous répete en ſecret
» que je vous adore, que je vous ido-
» lâtre, que je ſacrifierois ma vie pour
» mériter un ſeul de vos regards. Ma
» fortune, ma main, mille cœurs, ſi
» je les avois, ſeront à l'unique ob-
» jet qui juſqu'à préſent ait pu me
» toucher. Je reſſemblois en tout à l'in-
» ſenſible Hippolyte : mais j'aime au-
» jourd'hui plus que lui. Il faut que je
» tombe à vos pieds, que vous liſiez
» dans ce cœur rempli de votre ima-
» ge, que vous ſachiez juſqu'à quel
» point vous êtes aimée. Attendez tout,
» adorable Roſalie, de ma conſtance,
» d'une tendreſſe qui n'a point d'égale.
» Quand j'aurai le bonheur de vous
» voir, n'allez pas démentir ces vers
» qu'a ſans doute adoptés un heureux
» tranſport ; redites-le-moi plutôt cent
» fois. Je parle de vous prodiguer mes
» biens, mon ame, de vous offrir ma
» main : eh ! que ne puis-je mettre à
» vos genoux l'empire du monde en-
» tier ! Il n'eſt point d'expreſſion qui

» rende autant d'amour; le temps » prouvera que je ſuis le modele des » amants, comme vous l'êtes de la » beauté, des graces, de tous les charmes; encore une fois, daignez me » montrer Aricie, & que ma félicité » ne ſoit point une illuſion ".

Cette lettre fut, ſans contredit, le premier coup porté à la vertu de Roſalie. Il n'eſt point de démarches indifférentes pour une jeune perſonne: dès le moment qu'elle oſe s'enhardir juſqu'à recevoir l'écrit le plus circonſpect même en apparence, elle marche à grands pas vers ſa ruine; il ne lui eſt plus poſſible de retourner en-arriere; elle finit par ne plus connoître de limites, & ſa chûte eſt décidée. C'eſt dans ce précipice que va tomber la malheureuſe Domerval; elle commence à ſentir toute la peſanteur du joug dont ſa tante l'accabloit; elle accuſe en ſecret ſa ſévérité; elle ne s'occupe plus que des moyens de la tromper. C'en eſt fait: Roſalie a, en quelque ſorte, un autre cœur, un autre eſprit: l'amour eſt ſi fécond en artifices! Les deux amants viennent à bout d'en impoſer à la vigilance de leurs parents;

ils ont des entrevues particulieres; chaque fois Montalmant étoit plus aimable, & prenoit plus d'empire; ſon amante entiérement ſubjuguée, n'entend plus, ne voit plus que ſon ſéducteur, elle ſe livre à tout l'excès de cette dangereuſe ſenſibilité qui devoit la perdre. Montalmant avoit prodigué les ſerments, les promeſſes éblouiſſantes; il étoit fils unique; aimé de ſa mere, quoiqu'il y eût une diſproportion de fortune, il lui ſeroit aiſé d'obtenir ſon conſentement. Roſalie de ſon côté ſe voyoit déja aux autels; elle ne doutoit point que l'hymen ne vînt reſſerrer les nœuds de l'amour. L'avenir rit aux yeux des amants; ils n'entrevoyent aucun obſtacle, aucun nuage; c'eſt un ciel toujours ſerein, qui flatte leurs regards. En un mot, la maîtreſſe de Montalmant, égarée ſans retour, lui avoit accordé les faveurs de l'épouſe; le devoir, l'honneur, le Ciel même, tout avoit été ſacrifié aux coupables erreurs d'une trop funeſte paſſion.

Quel changement imprévu dans un tableau enchanteur! Roſalie reçoit cette lettre de Montalmant, bien différente

de la premiere, qu'on peut appeller la ſource de ſes foibleſſes & de ſes infortunes !

» Je ſuis forcé, Mademoiſelle, de » céder aux volontés de ma mere : elle » fait tout, & refuſe abſolument de me » donner ſon aveu ; je pars, obligé » de renoncer à mon amour, à l'eſ- » poir même ; un mariage déja arrêté » va me mettre dans les bras d'une » autre.... »

Roſalie n'a point la force d'achever, elle tombe comme frappée de la foudre ; elle reſte dans un long anéantiſſement ; elle ſe releve : — Ai-je bien lu ? veillé-je ? Montalmant... je l'ai perdu ! j'ai perdu mon amant, mon époux ! tout m'eſt enlevé ! Elle reprend ce fatal écrit, croit toujours ſe tromper, y rejette ſucceſſivement la vue, l'inonde de ſes larmes ; ſes yeux enfin ſe ſont ouverts : elle a contemplé toute l'étendue de ſon infortune & de ſa faute. Les remords viennent à la ſuite de l'amour malheureux ; ce ſont les premiers tourments qui lui ſont attachés. Mademoiſelle Domerval avoit à pleurer à la fois & ſon amant & ſa vertu. Il y avoit des moments où elle oſoit ouvrir ſon

ame à l'eſpérance : mais ce foible rayon ne tardoit point à diſparoître. La ſuite de la lettre lui offroit des détails qui l'éclairoient abſolument ſur ſa triſte ſituation : Montalmant s'éloignoit pour jamais, & elle ignoroit où ſa mere & lui ſe retiroient.

Quel bouleverſement dans le cœur de Roſalie ! Quelquefois cette infortunée concevoit le deſſein d'aller ſe précipiter aux genoux de Mademoiſelle Mézirac, & de lui confier le ſujet de ſon déſeſpoir : mais elle ne tardoit pas à rejetter cette idée : elle connoiſſoit l'inflexibilité de ſa parente. Eh! quel fruit auroit-elle retiré de cet aveu ? elle n'eût fait que révéler inutilement ſa honte : il ne lui étoit pas même permis de laiſſer couler ſes larmes en liberté : il falloit les dévorer, les étouffer dans ſon ſein ; il falloit oublier Montalmant ; c'étoit-là le comble de la douleur.

Mademoiſelle Domerval ſe croyoit parvenue au dernier degré d'infortune : elle devoit eſſuyer de nouvelles diſgraces. C'étoit peu qu'elle eût à rougir en ſecret, à s'accuſer par un reproche éternel : cette honte, dont elle étoit

couverte à ſes propres yeux, alloit ſe manifeſter & paroître au grand jour. Son égarement étoit conſacré, en quelque ſorte, par ces indices flétriſſants qui ne peuvent laiſſer de doute ſur la foibleſſe, & lui prêtent aux regards de la ſociété toute la difformité du crime : Roſalie, quelle lumiere affreuſe l'a frappée, s'apperçoit qu'elle va devenir mere!

Ce ſont-là de ces ſituations qu'on ne ſauroit guere ſe repréſenter ; c'eſt être tranſporté tout-à-coup ſur une mer où l'on n'enviſage que les horreurs d'un naufrage prochain, où l'on ne contemple qu'un ciel vomiſſant des feux, & un abyme immenſe ouvert pour engloutir des miſérables victimes. Roſalie voyoit ſa tante ſans ceſſe prête à ſaiſir la vérité, exerçant ſur elle toute la rigueur d'un caractere impitoyable : mais ce qui redoubloit ſon épouvante & ſon déſeſpoir, elle conſidéroit tout un public à la fois ſans indulgence, ſans pitié, plus barbare encore que ſa parente, ſe repaiſſant du plaiſir de proclamer ſon égarement, d'inſulter à ſes larmes, la pourſuivant de ſon mépris, l'anéantiſſant ſous l'humiliation & l'ignominie. Quel châtiment d'un mal-

heureux moment d'erreur ! & ces mêmes hommes qui réuniſſent tous leurs efforts, qui déployent tous les genres de ſéduction pour triompher d'un ſexe auſſi foible que charmant, ſont les premiers à lui reprocher une faute dont ils devroient du moins partager la punition ! Combien de fois Mademoiſelle Domerval ſe répétoit dans ſon cœur : C'eſt Montalmant qui eſt l'auteur de ma perte ! mon déshonneur, un déshonneur ineffaçable ſera la récompenſe d'une tendreſſe qui n'avoit point d'exemple ! je ſuis trahie, abandonnée !... ma mémoire même ſera flétrie !... Non, Montalmant n'eſt pas coupable à ce point ; il ne ſauroit l'être ; j'ai peu de fortune à eſpérer : ſa mere, pour rompre un engagement que déja je croyois ſacré, aura contraint ſon fils à me fuir... Mais ne pouvoit-il me préparer à la mort, à la mort qui m'attend ? eh ! quelle autre image puis-je me former ? le cruel ! il ne ſait point dans quel abyme il m'a plongée ; il ignore qu'il eſt pere... & je ſuis ſans amis, ſans ſecours, obligée de porter ſeul mon fardeau de douleur, l'infortune partagée devient moins accablante ; & je donnerai la

vie... à la créature la plus miſérable; ce ſeront-là les ſuites d'un amour qui ne m'a que trop égarée!

Hors d'elle-même à cette affreuſe perſpective, Roſalie vouloit attenter à ſes jours: par-là elle terminoit ſes malheurs, & enſeveliſſoit avec elle ſa faute: la nature, la religion l'arrêtoit, cette conſolatrice ſi compatiſſante, le ſeul ami qui nous reſte, qui vole à nous dans l'excès de nos peines, quand tout nous a rejettés. Mademoiſelle Domerval tomboit enſuite dans un profond accablement, & noyée, en quelque ſorte, dans les larmes.

L'orage qui la menaçoit, s'approchoit; ſa groſſeſſe avançoit; elle avoit eu le bonheur d'échapper aux yeux les plus ſurveillants. Sa tante cependant avoit ſaiſi ſa profonde triſteſſe, & lui en demandoit inceſſamment le ſujet: Roſalie ne répondoit que par des pleurs, ou ſe rejettoit ſur une langueur ſecrete dont elle ignoroit la ſource. Mademoiſelle Mézirac ne manquoit pas de l'attribuer au nouveau genre de vie où elle s'étoit condamnée avec ſa niece; elle avoit rompu entiérement avec la ſociété, & mettoit au nombre de ſes

bonnes actions l'eſpece d'ennui qu'elle croyoit cauſer à la jeune perſonne. Il eſt de ces vertus farouches qui jouiſſent des privations d'autrui : la ſévere Mézirac trouvoit une ſatisfaction bien douce à tourmenter une victime de ſon humeur bizarre ; elle l'éloignoit des amuſements les plus innocents, & ne doutoit point qu'elle n'adoptât ſes goûts & ſa triſte auſtérité.

Le haſard ſervit Mademoiſelle Domerval au-delà de ce qu'elle pouvoit ſe promettre. Sa tante eſt atteinte d'une indiſpoſition qui la retient pluſieurs jours au lit ; c'étoit préciſément à ce terme que Roſalie devoit accoucher : elle avoit ſu adroitement ſe procurer des lumieres ſur ſon état ; dénuée de tout ſecours étranger, elle eut le courage de s'en paſſer ; elle mit au monde un garçon.

Il y avoit au bout d'un long jardin une eſpece de réduit qui tomboit en ruine, qu'on viſitoit rarement : cet aſyle recéla l'innocente créature ; du foin & de la paille réunis furent ſon berceau. C'eſt alors que Roſalie éprouva un nouveau ſentiment, celui de l'amour maternel ; elle ſaiſiſſoit tous les prétextes pour s'échapper d'auprès de ſa

tante; & quand elle étoit raſſurée ſur ſes précautions, elle couroit embraſſer & allaiter ſon fils. Quels tourments elle reſſentoit, la crainte que ſon enfant ne ſouffrît de la gêne qu'elle étoit obligée de s'impoſer, l'appréhenſion preſque auſſi forte d'être découverte, d'eſſuyer de mauvais traitements de la part de Mademoiſelle Mézirac, & de ſe voir expoſée à la flétriſſure d'un opprobre éternel!

Cette derniere image remplit l'ame de Roſalie. Le perſonnage de mere s'affoiblit : celui d'une femme livrée à la diffamation, ſans eſpoir de faire oublier ſa faute, l'objet du mépris public, tel eſt le tableau effrayant qui vient frapper Mademoiſelle Domerval. Elle a ſoutenu une infinité de combats, de déchirements de cœur : l'honneur étoit venu enfin à parler plus haut que la nature. L'honneur, ſe redit pluſieurs fois Roſalie, eſt la regle de toutes nos actions; c'eſt un tyran ſous les loix duquel il faut plier, ſans ſe conſulter, ſans écouter le ſentiment, ce ſentiment qui s'écrie au fond de mon ame... je la repouſſerai, je l'étoufferai cette voix trop puiſſante... il m'eſt impoſſible... comment

ment élever un enfant dans l'ombre du myſtere ? & d'ailleurs quelle ſeroit ſa deſtinée ? qu'eſt-ce que la vie ? n'eſt-elle pas le préſent le plus funeſte ? me convient-il de fermer les yeux ſur la foule de maux qui aſſiegent l'exiſtence ? étoit-ce à Roſalie à tirer une créature d'un trop heureux néant ? qu'elle y rentre... qu'elle y rentre ; hâtons-nous de l'y replonger ; cette déplorable victime de ma foibleſſe ou plutôt d'un égarement qui ne ſe pardonne point, ne ſauroit aſſez-tôt ſe cacher au jour. Encore une fois, quel ſeroit ſon partage ? Montalmant, Montalmant n'a pas même laiſſé un nom à ce miſérable fruit d'une ardeur ſans doute réprouvée du Ciel ; ſon pere... il n'en a point ! & ſa mere, ſa mere ſeroit contrainte de le méconnoître ; il ne me ſeroit pas ſeulement permis de lui donner mes larmes ; il ne vivroit que pour traîner une ſouillure plus cruelle que la mort, pour être raſſaſié de toute l'humiliation attachée à un ſort ſans éclat & ſans fortune, pour promener par-tout le ſpectacle de la pauvreté & de l'ignominie, pour offrir dans toute ſon horreur mon crime, mon crime

qui deviendroit le ſien! Quel don lui aurois-je fait? Ah! la vie n'eſt réſervée qu'à ceux qui n'ont point à rougir, qui peuvent ſe promettre le bien, la conſidération, le bonheur; eh! cher enfant, il n'en ſeroit jamais pour toi! tu ouvres les yeux pour te voir condamné à toutes les ſuites cruelles de la miſere... Et puis, n'eſt-ce pas la condition commune à tous les hommes? le premier pas qu'ils font dans la vie, ne les conduit-il point au tombeau? quel attentat en effet aurois-je à me reprocher à ton égard, en hâtant ce moment que tu ne peux éviter? va, je te ſuivrai bientôt au cercueil: mourons du moins ſans que le déshonneur s'imprime à ma mémoire, & me ſurvive... Le déshonneur eſt tout.

C'étoient-là à-peu-près les idées qui agitoient l'infortunée Roſalie; elle cede à ces derniers aſſauts: elle a conçu l'abominable projet d'ôter la vie à ſon enfant: déterminée à cette action ſi atroce, ſi révoltante, ayant perdu de vue le Ciel, la terre, la religion, la nature, elle s'eſt munie d'un fer meurtrier, traverſe le jardin, ſe rend au ſéjour qui contenoit le dépôt précieux,

en ferme la porte ſur elle, & tire l'inſtrument mortel de deſſous ſa robe. Les cris de l'enfant viennent d'abord frapper ſon oreille ou plutôt ſon cœur : elle reſte quelque temps immobile ; elle avance : elle voit la touchante créature qui ſemble la connoître, & lui tend les bras avec ce doux ſourire qui a tant de charmes, ſur-tout pour les yeux d'une mere ; elle l'enviſage, le regarde attentivement à diverſes fois ; ſaiſie d'horreur, d'amour, accablée de ſa ſituation, elle détourne enfin les yeux, & veut lever le bras : un nouveau cri de ſon fils qui paroiſſoit l'implorer contre le coup menaçant, porte une révolution ſubite dans ſon ame ; le fer tombe des mains de Mademoiſelle Domerval ; elle n'a que la force de ſe jetter ſur l'enfant, & de le couvrir de baiſers & de larmes : — Non, non, ta mere ne ſera point ton bourreau ; vis, cher enfant... pour être le plus malheureux de tous les hommes.

Roſalie, loin d'un objet ſi intéreſſant, rendue à ſes penſées accablantes ſur l'ignominie qui l'attendoit, accuſoit l'excès de ſa tendreſſe, & retournoit au déteſtable projet de vaincre ſa com-

TAYLOR INST. OXFORD

paſſion : — Il ne m'eſt pas poſſible, non il ne m'eſt pas poſſible de balancer davantage ; mon ſecret ſe découvrira, & je ſerai... je perdrai, ſans doute... plus qu'un enfant, l'honneur : le nom de mere dédommage-t-il de la ruine de la réputation ? n'eſt-ce pas-là le comble des revers ? Voilà la véritable perte, la perte irréparable ! c'eſt le monde, c'eſt la ſociété qui me pouſſe à cet horrible ſacrifice... il ſe fera.

Mademoiſelle Domerval reprend donc la route du jardin, réſolue cette fois de ne point revenir, ſans avoir exécuté ſon projet. La voix du Ciel, il n'en faut point douter, ſe joint à celle de la nature, qui s'éleve encore dans le cœur d'une femme égarée, & ſuſpend ſon bras. Quoi ! s'écrie-t-elle, je n'aurai point la force de prévenir tous les malheurs qui s'aſſemblent ſur ma tête ! La ſanté de ma tante ſe rétablit ; ſes yeux s'ouvriront ſur mes démarches ; elle pénétrera un ſecret que je voudrois abymer avec moi dans la nuit la plus profonde ; & que dois-je attendre de cette découverte ? ô ciel !... j'en mourrai de douleur, & je mourrai déshonorée ! (Un moment après) :

Ah ! je ſuis mere, je ſuis mere : je le ſens trop aux pénibles combats qui me déchirent ! quoi ! j'immolerois cette miſérable créature qui ſemble réclamer mon amour, & tendre ſes mains careſſantes au-devant du fer homicide ! je tremperois les miennes dans mon ſang, dans le ſang de mon enfant... de mon enfant ! quel mot j'ai prononcé ! & quelle eſt mon abominable reſſource pour me délivrer... de ma honte, d'un opprobre que le temps ne fera qu'affermir ! il ne me reſte point d'autre parti à prendre ; quel ſacrifice je ferois à un être auquel la mort & la vie ſont indifférents, qui n'a nulle connoiſſance de ſon ſort ! & moi j'enviſage toute l'horreur du mien ! je puis m'en garantir... je le dois.

Roſalie n'a fait que reculer la perte de ſon fils ; elle eſt abſolument décidée à ce crime exécrable : mais ce n'eſt plus le fer qu'elle employera ; ſa main refuſe de la ſervir ; le tableau de cette victime enſanglantée, palpitante, revient toujours l'épouvanter, & arrêter le coup mortel ; elle entend ſes cris ; elle la voit ſe traîner juſqu'à ſes pieds : il faut s'épargner ce ſpectacle :

elle croit avoir trouvé le moyen de concilier cette pitié qui la perd, ſi elle l'écoute, avec ce qu'elle enviſage comme ſon devoir, comme une loi ſuprême de la néceſſité qui doit repouſſer & vaincre tous les efforts de la nature: Roſalie aura recours à un breuvage empoiſonné, & elle ſe retirera ſans avoir regardé ſon enfant, & vu les horreurs de ſa mort; elle s'occupe auſſi-tôt de la préparation de la fatale liqueur. Son fils va périr; le poiſon eſt tout prêt.

Au moment que Roſalie le porte, elle eſt encore ſubjuguée par une nouvelle irréſolution; tant il en coûte à une mere de ſe ſouiller d'un ſemblable forfait! Tyranniſée par les mouvements les plus oppoſés; paſſant avec rapidité de l'amour maternel à l'amour de l'honneur, livrée aux remords, à la crainte, à l'incertitude même qui s'unit à ſes autres tourments, preſſée par la religion & par l'humanité, effrayée de ſon projet, le vaſe eſt échappé des mains de Mademoiſelle Domerval, & elle a couru chez un Eccléſiaſtique reſpectable qu'on nommoit Fréminville; il étoit chargé de l'adminiſtration d'une paroiſſe des plus modiques, ſituée dans

un des fauxbourgs de ***. Cet honnête homme joignoit à une pitié peu commune, une bienfaiſance qui s'étendoit ſur tous les malheureux; il étoit ſi pauvre, que ſouvent il prenoit ſur ſon néceſſaire pour ſoulager l'indigence d'autrui; bien différent de Mademoiſelle Mézirac, il ne mettoit point de bornes à ſon indulgence; c'étoit ſur lui ſeul qu'il exerçoit les rigueurs d'une dévotion ſévere : auſſi ſon troupeau le révéroit & l'aimoit comme le pere le plus tendre.

C'eſt dans le ſein de ce digne Paſteur, que Mademoiſelle Domerval a réſolu d'épancher ſes larmes, ſon ame même livrée à la plus horrible agitation; elle demande un entretien ſecret qui lui eſt accordé. A peine ſe trouve-t-elle ſeule avec le Curé, qu'elle ſe jette toute en pleurs à ſes genoux. Fréminville s'empreſſe de la relever. — Non, Monſieur, ce n'eſt qu'à vos pieds que je puis dépoſer le fardeau qui peſe tant ſur mon cœur... vous voyez une coupable... la plus criminelle... — Puiſque vous avez la fermeté, Mademoiſelle, de ſolliciter ma préſence, il faut croire que le remords vous amene, & le re-

pentir eſt le commencement de la vertu; ſongez que Dieu eſt le premier conſolateur, le premier ami, que ſa bonté eſt ſans limites, & qu'il eſt toujours prêt à nous ouvrir les bras, quand nous reconnoiſſons ſincérement notre faute. Parlez, Mademoiſelle, ſoyez aſſurée de la diſcrétion & de l'intérêt qui vous attendent. Roſalie, au milieu d'une abondance de ſanglots, lui apprend ſon nom, ſa famille, lui révele enfin ſon état preſſant, qui ſemble exiger de ſa part le plus grand ſacrifice. Oui, Monſieur, pourſuit-elle, je me traîne juſqu'à vos genoux, tourmentée d'un deſſein que je ſuis ſans ceſſe au moment d'exécuter; ſans doute il vous effrayera; il m'épouvante moi-même: tout m'engage à faire diſparoître ce monument de ma foibleſſe, diſons, de mon crime: car je ne veux point m'excuſer à vos yeux, & il ne me reſte qu'un moyen, vous devez m'entendre... celui de l'immoler... — Que dites-vous? ô ciel! — Je ſens toute l'atrocité de cette action! non, je ne ſuis pas faite pour exécuter ce meurtre abominable, impie; mais... que deviendrai-je... mon ſort eſt dans vos mains.

— Il eſt dépoſé, Mademoiſelle, dans l'ame la plus ſenſible : ſans doute vous avez fait une faute conſidérable ; je ne prétends point vous le diſſimuler : y ajouteriez-vous un attentat qui révolte l'humanité, Dieu même ? Vous ſouiller du ſang humain, du ſang de votre enfant ! eh ! regardez cette victime intéreſſante, regardez-la bien : & vous n'aurez point la force de commettre un pareil forfait : non, jamais vous ne pourrez être barbare à ce point. Indépendamment du Ciel, la nature ſeule ſuffit... — Ah ! Monſieur, c'eſt cette nature qui me cauſe les plus cruels ſupplices ; elle fait mon châtiment ; elle m'a empêché juſqu'ici de céder... à l'empire de la néceſſité ; enviſagez l'extrêmité où je ſuis réduite. Encore une fois, que deviendrai-je, ſi ma parente, le public... le public, Monſieur ? donnez-moi la mort, ou tirez-moi de cet affreux précipice.

Fréminville renouvelle ſes exhortations pathétiques, fait parler encore la voix de la religion ; & après s'être acquitté des fonctions du Paſteur, il remplit celles de l'homme. Apportez-moi, dit-il à Roſalie, votre enfant ; nous

tâcherons de vous en débarraſſer, ſans que le Ciel & l'humanité ſoient outragés.

La jeune perſonne retourne avec vivacité auprès de ſa tante : elle cherche à imaginer quelque expédient qui lui procure la facilité de remettre ſon fils dans les mains de Fréminville ; le généreux Curé eſt enfin poſſeſſeur de l'enfant ; malgré ſon peu de fortune, il prendra ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance ; tout eſt arrangé : une pauvre femme de la connoiſſance du Paſteur, nourrira l'innocente créature, & elle ignorera le nom de la mere, qui de ſon côté ſera attentive à ne point ſe découvrir.

Mademoiſelle Domerval ſouſcrivit ſans peine à cette condition : elle étoit trop intéreſſée à garder le ſecret, pour qu'elle ne crût pas qu'il lui ſeroit aiſé de s'y ſoumettre. Son unique déplaiſir après de ſi grands dangers, étoit de ne pouvoir témoigner ſa reconnoiſſance au charitable Eccléſiaſtique ; elle ſentit alors ces peines du cœur attachées à l'indigence. Ce n'étoit pas aſſez qu'elle n'eût aucun bien : un autre preſque auſſi infortuné qu'elle, s'étoit, en quelque

ſorte, chargé du fardeau de ſon adverſité. Elle eût aſſurément préféré la mort à un ſervice qui coûtoit tant à ſon bienfaiſteur; mais de quel effort l'amour maternel n'eſt-il point capable? car Roſalie moins agitée, en reſſentoit tout l'empire; c'eſt cet amour-là qui s'immole tous les autres amours: une mere, quand il s'agit de conſerver ſon enfant, brave tout, la mort même, juſqu'à l'opprobre; obligée de renoncer au premier objet de ſa tendreſſe, toute la ſenſibilité de Roſalie s'étoit fixée ſur ce fils qu'il lui étoit défendu de careſſer, & même de voir; ce qui augmentoit ſa mélancolie, & l'expoſoit toujours plus aux ſoupçons inquiets de ſa redoutable ſurveillante.

L'honnête Curé voulant adoucir cette ſombre triſteſſe, donna ordre à la nourrice de promener l'enfant dans un jardin public où ſouvent Mademoiſelle Domerval ſe trouvoit avec ſa tante; par-là elle goûteroit du moins le plaiſir d'attacher ſes yeux ſur ſon fils; elle avoit bien promis au Paſteur de ne laiſſer échapper aucun mouvement indiſeret, & ſe l'étoit promis à elle-même. En effet, le premier ſpectacle qui la frap-

pa dans la promenade, fut ſon enfant que la bonne femme portoit dans ſes bras. Quel ſoulevement à cette vue dans tous les ſens de la jeune perſonne! elle s'efforce de ſe dompter; un prompt évanouiſſement ſuit la plus forte révolution : elle tombe ſans connoiſſance aux pieds de ſa parente, qui d'abord lui donne des ſecours, & lui demande enſuite, avec une curioſité impatiente d'être ſatisfaite, d'où pouvoit naître un mal ſi rapide; Roſalie eut recours à pluſieurs prétextes dont Mademoiſelle Mézirac ſe contenta difficilement. Cependant elles reſterent dans le jardin; Mademoiſelle Domerval détournoit ſans ceſſe la tête pour regarder cet enfant qui réuniſſoit toutes les graces de ſon âge; ſa tante s'apperçoit de ſon inquiétude : — Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle? vous paroiſſez troublée! vos regards ſe rejettent continuellement ſur cette femme... cet enfant... — Ah! ma tante... cet enfant... — Eh bien... — Ma tante, qu'il eſt intéreſſant! il eſt vrai que je ne puis me refuſer... jugez vous-même... qu'il eſt aimable!... il nous tend les bras... il nous ſourit... permettez-moi d'approcher... de l'em-

braſſer. L'ame ſeche de Mademoiſelle Mézirac, par une eſpece de prodige, s'étoit laiſſé remuer en faveur de cette charmante créature; elle n'a point la force de s'oppoſer au deſir de ſa niece qui étoit déja auprès de la nourrice, & qui prodiguoit mille careſſes à ſon fils; Mademoiſelle Mézirac daigne auſſi lui donner un baiſer, ce qui étoit pour elle un effort d'attendriſſement qui juſqu'alors lui avoit été étranger, & dont elle-même étoit étonnée. Oh! que ſi elle avoit lu dans le cœur de Roſalie, elle y eût ſurpris d'émotion, de tranſport, de raviſſement!

La jeune perſonne ne pouvoit ſe détacher de cet objet qui avoit ſur elle tant d'empire : des larmes coulerent de ſes yeux; ſa tante, toujours plus ſurpriſe, ne ſavoit à quoi attribuer ce déſordre dans ſes diſcours, dans tous ſes mouvements : elle étoit bien éloignée d'en ſoupçonner la cauſe; elle fit de violents reproches à ſa niece ſur cet excès de ſenſibilité, qui, diſoit-elle, annonçoit un penchant aux affections terreſtres.

Fréminville apprit de la nourrice ce qui s'étoit paſſé à la promenade; il

ne douta point au portrait qu'on lui traça, que ce ne fût Mademoiſelle Domerval qui avoit montré cet attendriſſement. Lorſqu'elle vint lui rendre viſite, il débuta par des plaintes : — Eſt-ce là, Mademoiſelle, ce que vous m'aviez promis ? je ſais tout : vous avez cédé à des tranſports indiſcrets. Vous voulez donc vous perdre ! & ce ne ſeroit point aſſez : votre chûte pourroit m'entraîner ; ma réputation... — Arrêtez, mon cher bienfaiteur... vous me glacez d'effroi ! je vous compromettrois ! ce ſeroit-là le prix du ſervice le plus ſignalé ? Pardon, l'amour maternel m'a emportée trop loin : vous-même en avez échauffé les ſentiments : Eh bien ! que je ne revoye point cet enfant juſqu'à l'heureuſe époque où il me ſera permis d'aller avec lui me cacher dans un coin de la terre. J'ai une ſucceſſion à eſpérer de ma tante, & alors... croyez, homme généreux, que la ſenſible Roſalie ſaura vous marquer ſa reconnoiſſance... — Vous m'offenſez, Mademoiſelle ; je ſuis aſſez récompenſé, puiſque j'ai pu faire le bien, & vous ſauver d'une extrêmité auſſi criminelle que dangereuſe. Mais n'êtes-

vous pas la premiere à desirer de tenir cette aventure renfermée dans le secret ? Encore une fois, vous exposeriez à un éclat scandaleux cet honneur auquel vous avez raison d'être si attachée. Le monde n'a point la clémence du Ciel ; Dieu pardonne, & les hommes sont inexorables. Que sais-je ? la méchanceté ne m'épargneroit pas moi-même, si l'on découvroit que j'ai pris soin de votre fils. D'ailleurs, Mademoiselle, l'univers entier peut me noircir de fausses couleurs. La vérité est dans mon ame. J'ai rempli mon ministere, celui d'homme & de chrétien. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je verrai avec une sorte d'indifférence la calomnie répandre ses poisons sur ma conduite. Je défie ses fureurs : elle ne me causera jamais autant de mal que je goûte de plaisir à m'acquitter de mon devoir, & la bienfaisance est la premiere de nos obligations. Le bonheur de vous avoir rendu un foible service, n'est-il pas au-dessus de tous les désagréments que je pourrois essuyer ?

Rosalie à son tour s'étoit immolée pour assurer la tranquillité du Pasteur : elle avoit renoncé absolument à voir

cet enfant qui, de jour en jour, l'intéreſſoit davantage. L'eſpoir n'abandonne guere l'amour; elle ne pouvoit bannir Montalmant de ſon cœur, & ſe perſuader qu'il l'eût oubliée. Lorſqu'elle étoit ſeule, elle ſe rempliſſoit l'ame de ſon amant & de ſon fils. Non, diſoit-elle, une tendreſſe auſſi vive, auſſi pure, ne ſauroit avoir été payée d'une ſi noire ingratitude! Je me plais à le croire: quelques obſtacles imprévus ſont venus traverſer notre bonheur. Non, Montalmant n'a pu changer à ce point!... S'il étoit informé qu'il eſt pere, ce nom le toucheroit: celui d'amant auroit-il perdu ſon pouvoir? Du moins, inſenſible Montalmant, ſi ton aſyle m'étoit connu, je pourrois te confier le ſort de ton fils... lui refuſerois-tu ta pitié? ne te ſuffit-il pas d'avoir été perfide envers la mere?... ô Ciel! au moment où je me noye dans mes pleurs, tu as formé des nœuds... ils ſeroient tiſſus, ces liens cruels! ce miſérable fruit d'une ardeur ſi mal récompenſée ſe verroit déſavoué pour toujours! encore ſi une autre ne portoit point le nom de ton épouſe... il n'eſt pas poſſible... Ah! Montalmant! Montalmant! qui t'aime-

roit... comme je t'aime encore ? Je ſerai la victime de cette funeſte paſſion : mais le Ciel puniroit-il auſſi mon fils ? il n'eſt point coupable. Hélas ! qu'il me ſoit permis de l'élever dans mon ſein, de l'abreuver de mes larmes ; & quand il n'aura plus beſoin de mon appui, que ce Ciel ſi rigoureux tranche ma deſtinée ! Mon fils, mon cher fils, c'eſt pour toi, pour toi ſeul que je veux vivre ; tiens-moi lieu d'amant, d'époux, d'univers, de tout. Que je deſirerois être à mon dernier ſoupir, & que Montalmant me donnât la main pour te laiſſer du moins l'honneur qu'a perdu ta malheureuſe mere ! Mais j'aime à me figurer que l'auteur de tes jours n'a point contracté un engagement terrible pour nous deux ; mon cœur malgré moi s'abandonne à cette douce idée : oui, Montalmant eſt libre... le reverrois-je ?... lui ſerois-je encore chere ? ô mon fils ! ton pere te ſeroit-il rendu ?

Mademoiſelle Domerval ne pouvoit en effet ſe perſuader que Montalmant lui eût manqué de foi : il lui avoit prodigué les ſerments les plus inviolables. Elle reçoit par une voie indirecte une lettre ; elle reconnoît l'écriture ; elle

l'ouvre avec tous les tranſports, & lit :

» J'apprends, Mademoiſelle, que » vous êtes encore maîtreſſe de votre » deſtinée ; je crains que l'eſpérance » de me revoir ne vous ſoit préjudi- » ciable : je crois donc qu'il eſt de ma » probité & de mon devoir de vous » annoncer que je ſuis marié... » Roſalie reſte immobile, enchaînée, pour ainſi dire, dans une douleur ſtupide ; il ne ſort aucune plainte de ſa bouche ; aucune larme n'échappe de ſes yeux ; elle fait un effort ſur elle-même, ſe traîne chez Fréminville, & l'œil égaré, le viſage couvert de la pâleur de la mort, elle ſe contente, ſans proférer une parole, de donner cet écrit au bienfaiſant Curé, qui, après l'avoir lu, le lui rend, en tournant ſes regards vers le Ciel. Il eſt marié, s'écrie Roſalie, en gémiſſant profondément ! Elle tombe pendant quelques minutes comme anéantie ; enſuite elle reprend d'une voix concentrée : Plus d'eſpoir... que la mort. Il eſt décidé que je n'aurai point d'époux, que mon fils n'aura point de pere !

Elle ſe livre à tout l'emportement d'une ame qui ne ſe contient plus ; deux

ruiſſeaux de larmes coulent le long de ſes joues; elle ne s'exprime que par des ſanglots; elle parle d'attenter à ſes jours. Le charitable Eccléſiaſtique conſerve ſon caractere de bonté; il entretient Mademoiſelle Domerval de tout ce qui peut la détourner de cette penſée ténébreuſe; il lui préſente la religion qui lui ouvre un ſein compatiſſant; il lui montre enfin ſon fils, auquel ſon exiſtence eſt néceſſaire, & un avenir qui peut-être ſera moins malheureux.

Mademoiſelle Mézirac, depuis quelque temps, faiſoit voir à ſa niece moins d'aigreur & de dureté; elle lui vantoit continuellement les douceurs d'une vie retirée, lui offroit tous les pieges dont le monde eſt ſemé, ſur-tout lui expoſoit dans le mariage un état de réprobation, la ſource preſque toujours des malheurs & des déſordres les plus puniſſables. Elle ajoutoit à ces tableaux, en faiſant entendre ſur la tête de Roſalie les foudres d'un Dieu de colere, inexorable dans ſes vengeances, & ne pardonnant jamais ces égarements du cœur, ces crimes des ſens que la ſociété auſſi coupable que complaiſante traveſtit en

ſimples foibleſſes, & qui, à un examen judicieux, ſont des attentats, que le repentir le plus décidé ne ſauroit expier. Roſalie ſoupiroit à ces redoutables peintures : mais ſa tante demandoit plus que des ſoupirs; elle va un jour la trouver dans ſon appartement, en ferme la porte, s'aſſied, & ordonne à Mademoiſelle Domerval de s'aſſeoir à ſes côtés, & de lui prêter une extrême attention.

J'ai des choſes très-importantes à vous communiquer. Il s'agit pour vous d'un état, ou plutôt du repos de votre vie. Juſqu'ici, ma chere niece, vous n'aviez point voulu m'entendre : je vais m'expliquer; j'aime à croire que vous reconnoîtrez que mon deſſein eſt de vous traiter comme ſi vous étiez ma propre fille. Qu'ai-je dit? que le Ciel me puniſſe, ſi jamais j'ai eu le deſir d'éprouver ce qu'étoient les affections de mere & d'enfant! j'en ai rejetté juſqu'à la penſée, comme un élan de la perverſité humaine & d'une ſéduction infernale. Je ſouhaiterois donc que ma niece, plus parfaite encore que moi, mît une barriere inſurmontable entre elle & ce monde ſouillé de corruption,

qu'elle eût un avant-goût de la félicité céleſte, qu'en un mot, par une réſignation courageuſe & digne d'elle & de ſa bienfaictrice, elle embraſſât le parti le meilleur à ſuivre, la vie religieuſe; je connois un couvent préférable... Roſalie ne la laiſſe pas achever, & avec un geſte qui décele aſſez ſa répugnance : — Quoi! ma tante, vous voudriez que je m'enchaînaſſe au pied des autels, par des ſerments... — Auxquels vous vous ſoumettrez, Mademoiſelle; je l'ai réſolu, & ce n'eſt pas à moi à vous conſulter. Je dois ſavoir mieux que vous ce qui vous convient; à votre âge, on eſt aveugle; j'aurai pour vous des yeux & une volonté, une volonté déterminée, irrévocable; je vous le dis : je l'ai arrêté. Aucunes repréſentations, s'il vous plaît : je ne me ſens point diſpoſée à les entendre. Je ne vous donne qu'une huitaine de jours pour faire vos préparatifs, & vous plier entiérement à ce que je vous commande. Vos auteurs ne vous ont laiſſé que leur miſere, dont, graces à mes bienfaits, vous n'avez pas encore reſſenti les atteintes. J'ai quelque bien à vous faire : mais je

ne ſuis pas aſſez ennemie de la vertu & de la religion, pour vous procurer les moyens de vous perdre dans la ſociété. Ma fortune vous ſuivra au couvent que je vous ai choiſi, &, encore une fois, dans huit jours, je prétends que ce ſoit-là que vous ayiez fixé votre demeure éternelle. Après que vous aurez prononcé vos vœux, vous connoîtrez une tante qui vous aime. Dès ce moment, vous recevrez un témoignage bien évident de ma tendreſſe : je vous arrache au précipice ; je vous ouvre un port où vous vivrez à l'abri des orages ; ils ſont affreux ; profitez des moyens de vous en garantir... Je ne vois point vos larmes ; je n'entends point vos gémiſſements ; le véritable amour eſt ferme & inflexible. Adieu, Mademoiſelle, plus de repos de ma part que vous ne ſoyez au couvent, & pour jamais ; ſongez que je n'attends de vous qu'une entiere obéiſſance.

Après ce coup de foudre, Roſalie eſt abandonnée de ſon inhumaine parente ; elle croit être abymée dans les horreurs d'un ſonge effrayant ; elle s'imaginoit avoir paſſé ſucceſſivement par tous les degrés de douleur, & être par-

venue au comble de l'infortune ; à l'aſpect de ſa nouvelle épreuve, elle recule d'effroi comme quelqu'un qui ſe verroit ſur les bords d'un précipice prêt à l'engloutir : — Je n'étois point aſſez accablée par le malheur ! Trahie par tout ce que j'aimois, mere, & obligée de le cacher, de me ſéparer d'un enfant, mon unique conſolation, contrainte d'étouffer les mouvements les plus chers, il me reſtoit encore ces revers à eſſuyer ! Pouvois-je le craindre ? qui ! moi ! moi ! m'enchaîner aux autels, quand je ſuis attachée au monde par des nœuds que le temps & le chagrin ne font que reſſerrer. J'abandonnerois mon fils ! où ſont ſes parents, ſes amis ? c'eſt un infortuné lui-même, qui, en ce moment, lui donne des ſecours ; & ces bienfaits n'auront-ils pas une fin ? Me convient-il d'écraſer du poids de ma mauvaiſe deſtinée un homme généreux, qui ſe prive du néceſſaire pour me conſerver mon enfant ? Si ma tante ſuccomboit à la vieilleſſe, du moins je me verrois un bien ſuffiſant pour élever mon fils ; j'irois le porter... au bout du monde ; là, inconnue, oubliée, je ne vivrois que pour lui ſeul ; je pourrois le tenir dans mon

ſein, le preſſer contre mon cœur... je ſerois mere ſans rougir.

Mademoiſelle Domerval cherchoit à répandre ſes nouvelles peines, & il n'y avoit qu'une ſeule ame où la ſienne pût s'épancher ; on doit bien s'attendre qu'elle ſaiſit l'occaſion de courir chez Fréminville. Eh bien ! mon cher, mon unique bienfaiteur, lui dit-elle, après lui avoir appris, en pleurant, tous les détails du ſacrifice que Mademoiſelle Mézirac exigeoit ; décidez de mon ſort ; parlez : que faut-il que je faſſe ? comment me retirer d'un gouffre de maux ? j'y tombe, ſi vous ne venez à mon ſecours. Le Curé tâche de ranimer Roſalie ; il l'exhorte à s'armer de courage, à déclarer abſolument à ſa parente qu'il lui eſt impoſſible de prendre le parti qu'elle lui propoſe. Votre tante, ajoute-t-il, a de la piété ; & la religion défend qu'on employe la force. Le Chriſtianiſme eſt une loi de douceur & de bonté ; Mademoiſelle Mézirac ne peut que vous aimer ; elle ſera ſenſible à vos repréſentations ; j'oſe en répondre ; la dévotion eſt ſi compatiſſante ! Si mon état étoit moins miſérable, & que je puſſe aſſurer un ſort à votre enfant, je

je vous dirois : jettez-vous dans le ſein de Dieu ; embraſſez la vie religieuſe. Je ſuppoſe que votre penchant ſeroit d'accord avec vos intérêts, qu'en un mot, votre vocation fût déterminée. Mais je ne vous le cacherai point, parce que vous connoiſſez le plaiſir que je goûte à vous être de quelque utilité : je ſuis dans la derniere détreſſe ; je meurs de douleur ; mes pauvres ſont réduits à des extrêmités inouies ; je ne reçois que très-peu d'aumônes, & ce que je fais pour votre fils... Je n'ai qu'à ſuccomber à mon âge, à ma peine ; quel appui lui reſteroit-il ? Ah ! Monſieur, s'écrie Roſalie dans l'amertume des larmes, jugez de mes tourments. Je ſens trop que vous faites l'impoſſible : oui, mon fils & moi, nous n'avons d'ami que vous, & ſi nous vous perdions... Quelle image !... — Il faut, Mademoiſelle, eſpérer dans ce Dieu, qui juſqu'à préſent vous a ſoutenue. Mais, je vous le répete, ayez la fermeté de parler à Mademoiſelle votre tante avec ces ménagements & tout le reſpect qu'on doit à ſes parents & à ceux qui nous font du bien : non, je ne doute point qu'elle ne ſe rende à vos raiſons & à vos pleurs.

Roſalie étoit éloignée de penſer comme Fréminville ſur le ſuccès de ſon entretien avec ſa tante. Cependant ne voulant avoir rien à ſe reprocher, & d'ailleurs empreſſée de donner cette preuve de déférence aux conſeils du reſpectable Curé, elle ſe dompta, ſi l'on peut le dire, & réſolut de tout tenter pour vaincre un caractere dont l'inflexibilité ne lui étoit que trop connue.

Mademoiſelle Mézirac, bien contente de l'examen qu'elle portoit ſur elle-même, étoit à ſon prie-dieu, & remercioit avec ferveur le Ciel de lui avoir donné tant de vertu, & cette eſpece de fureur implacable pour tout ce qui n'étoit pas élevé à ſon degré de perfection. C'eſt dans cette poſition que l'aborde Roſalie, dont le premier mouvement eſt d'aller ſe jetter aux genoux de ſa parente, qui s'arme à l'inſtant de toute ſa ſévérité; — Que voulez-vous, Mademoiſelle ? — Vous implorer, ma tante, comme j'implorerois Dieu même... Soyez aſſurée de ma reconnoiſſance, de ma tendreſſe, de ma ſoumiſſion la plus aveugle... — Où tendent, Mademoiſelle, toutes ces proteſtations

qu'on ne vous demande point? Relevez-vous. — Oh! ma tante, permettez que je reſte à vos pieds; je ne ſaurois prendre une attitude aſſez humble. Votre deſir eſt que je faſſe choix d'un état... — Qui doit être le vôtre, qui le ſera! parce que je l'ai réſolu : votre volonté eſt la mienne; je vous l'ai dit : il eſt arrêté qu'à la fin de la ſemaine je vous conduis dans un couvent; voilà déja trois jours de paſſés. Vous obéirez.

Mademoiſelle Mézirac prononça ce dernier mot d'un ton abſolu; elle veut ſortir de l'appartement; Roſalie lui embraſſe les genoux, les arroſe de ſes larmes... — Ma tante, vous ne me quitterez pas, avant que de m'avoir entendue; votre deſſein eſt-il de me cauſer la mort? Ne me réduiſez point au déſeſpoir. Il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire; ſachez... j'ai pour le couvent un éloignement inſurmontable... — C'eſt-à-dire, que vous prétendez vous marier? Moi! marier ma niece, une fille à laquelle je m'intéreſſois, la livrer à tous les ſéducteurs dont ce monde eſt infecté, l'éloigner de la pureté, en lui donnant un état... Je ne vous écouterai

point, ingrate que vous êtes, je ne vous écouterai point : je vous ſauverai malgré vous du naufrage qui vous menace. Oui, dans cinq jours, vous ſerez dans un couvent de mon choix : je ne vous verrai que lorſque des nœuds ſacrés vous auront enchaînée pour jamais. Voilà l'engagement auquel je vous deſtine. Quel eſt l'aveuglement de ces jeunes perſonnes ! elles penſent qu'il n'y a de bonheur que d'avoir le nom de femme. Encore un coup, Mademoiſelle, vous vous laiſſerez conduire : je vous mene dans la ſeule route où s'acquierent la vertu, la tranquillité, le vrai plaiſir. Je veux que vous m'imitiez. Sans vous, moi, qui vous parle, il y a long-temps que je ſerois religieuſe. Vous la ſerez, Mademoiſelle, vous la ſerez ; & duſſiez-vous expirer, ma volonté eſt que vous mouriez du moins dans un couvent ; c'eſt finir dans l'aſyle de la vraie piété.

Mademoiſelle Domerval tente de nouveaux efforts auſſi infructueux que les premiers. Sa parente la laiſſe couchée ſur la terre, dans le plus violent déſeſpoir, & retourne à ſon prie-dieu demander que ſa niece change de ſen-

timents, ou qu'elle ait du moins l'avantage de rendre ſes derniers ſoupirs, environnée de ces ſaintes Vierges, qui ne s'occupent que du Ciel.

Roſalie ſe hâte de revoir le Curé, & lui fait part de ſes nouveaux chagrins. Fréminville l'écoute avec attention, cherche à la calmer, & lui cache ſon projet.

Mademoiſelle Mézirac s'applaudiſſoit dévotement de ſa réſiſtance obſtinée. On lui annonce un Eccléſiaſtique : auſſi-tôt elle ordonne qu'il entre. On doit ſe repréſenter le maintien de la vieille Demoiſelle, ſa ſatisfaction intérieure, ſa joie même ; de ſemblables viſites l'enorgueilliſſoient : auſſi un certain air de vanité & de triomphe éclatoit-il ſur ſon viſage. L'Eccléſiaſtique paroît : c'étoit le bienfaiteur de Roſalie, Fréminville lui-même, qui demandoit à Mademoiſelle Mézirac un entretien particulier ; il l'a obtenu ; on les laiſſe ſeuls. La tante de Roſalie avoit d'abord reconnu le Curé, il n'y avoit point dans le ſéjour qu'elle habitoit, de Prêtres, de Religieux, de ſimples Clercs dont les traits lui fuſſent étrangers : — Quel heureux événement, Monſieur, me pro-

cure le plaiſir de vous voir ? Comment pourrai-je vous témoigner mon reſpect, ma vénération... — Je ne mérite point, Mademoiſelle, de pareils ſentiments... — Oh ! votre piété, Monſieur... — La piété, Mademoiſelle, n'eſt qu'un amour plus pur de l'humanité, & je deſirerois fort poſſéder cette vertu. Voici quel motif m'a fait prendre la liberté de paroître devant vous : j'ai appris dans le monde que vous aviez une niece digne de l'éducation que vous lui donnez : vous lui ſervez de mere ; on dit même que vous avez refuſé pour elle de vous marier... — Je vous prie, Monſieur, de m'épargner ce mot ; des oreilles ſages ne ſont pas faites pour l'entendre. — Je ſerois très-fâché, Mademoiſelle, de dire quelque choſe qui bleſſât l'honnêteté, ce ſeroit contre mon intention, & je ne voudrois point être tombé dans cette faute. Au reſte, Mademoiſelle, on m'a encore informé que vous deſtiniez Mademoiſelle votre niece à la vie religieuſe. — Rien de plus vrai, Monſieur ; & je ne doute pas que vous ne ſoyez le premier à m'échauffer dans un projet ſi ſenſé. — Aſſurément, ſi Mademoiſelle votre niece

a une vocation déterminée, je ne puis qu'applaudir à votre zele : cet état eſt peut-être le plus exempt de la contagion du vice : Dieu, ſans contredit, aime la pureté, & le couvent eſt le ſanctuaire de cette vertu chrétienne. Mais ſi la jeune perſonne n'étoit point ſollicitée par ſon propre mouvement, par une impulſion marquée du Ciel, j'oſe vous remontrer qu'il y auroit une indiſcrétion condamnable... — Qu'allez-vous dire, Monſieur ? Et c'eſt dans votre bouche qu'eſt ce langage ! Je ne m'obſtinerois point à conduire une aveugle, qui, ſans moi, court à ſa chûte ! Voilà préciſément la ſituation de ma niece. J'ai le bonheur d'être pénétrée de la vérité, de peſer les dangers : je la ſauverai malgré elle. Oui, mon intention eſt de l'enfermer dans un couvent connu par ſa regle édifiante ; elle n'aura autour d'elle que d'excellents exemples ; & vous, Monſieur, vous, l'organe du Ciel, votre ſentiment ſeroit de l'abandonner aux preſtiges du monde ! — Dieu me préſerve, Mademoiſelle, d'une pareille penſée ! Je crois, par ma conduite, avoir prouvé que j'aimois la religion & la vertu,

ſi je ne les pratiquois pas avec toute l'intégrité que je deſirerois. Mais vous-même, Mademoiſelle, pardonnez ſi je déchire le bandeau; quelle erreur vous abuſe? imaginez-vous plaire au Ciel, en chargeant une miſérable victime d'un joug qu'elle refuſe de porter? Sentez-vous toute l'horreur du ſort d'une malheureuſe fille traînée aux autels, & contrainte à prononcer des vœux que dément tout ſon cœur? Qu'arrive-t-il de ces ſacrifices forcés? Entrez dans cette ame; contemplez-y les plus affreux déchirements; des retours continuels vers ce monde, dont rien ne peut la détacher, une révolte entiere des ſens, des dégoûts inſupportables, la rébellion même contre Dieu, une ardeur effrénée pour le crime, le caractere effrayant de la réprobation; & ſur qui tombera l'anathême? qui répondra devant ce Dieu offenſé de tant de déſordres intérieurs? qui ſera le complice, ou plutôt l'auteur de ce ſoulevement ſacrilege? qui méritera enfin de partager la punition, l'horrible punition?... Vous m'entendez, Mademoiſelle; je vous expoſe la vérité, & je croirois trahir... — Qui, Monſieur, je

vous entends, mais c'eſt avec une ſurpriſe que je ne ſaurois exprimer, je dirai même avec une eſpece d'indignation. C'eſt un Prêtre, un de nos Paſteurs qui parle ainſi! — Eh! depuis quand, Mademoiſelle, les Prêtres doivent-ils ſe dépouiller des ſentiments humains? depuis quand la religion eſt-elle ennemie de la nature? Cette derniere nous vient de Dieu : la religion ne fait que l'épurer. Ce Maître ſuprême nous a impoſé ſur la terre pluſieurs devoirs à remplir : c'eſt lui qui a formé les ſociétés, qui leur a donné des loix, qui a créé, indépendamment de la vertu primitive, des vertus particulieres pour chaque état; la vie mondaine a les ſiennes comme la vie religieuſe. Penſez-vous qu'une mere de famille en effet n'ait pas ſes vertus, ſes obligations ſacrées? — Et toujours, Monſieur, des idées terreſtres? Le mariage auroit-il la perfection du couvent? — J'avouerai, Mademoiſelle, que le mariage a ſes abus : mais ſoyez perſuadée que ceux de la retraite ne ſont pas moins criminels. Encore une fois, la religion, cette religion ſi ſainte que vous & moi nous profeſſons, nous

défend abſolument de forcer les volontés ; c'eſt l'ouvrage ſeul d'une vocation ſincere, & votre niece... — Mais, Monſieur, quel intérêt ſi fort prenez-vous à cette créature ſoulevée contre ſa parente, contre ſa bienfaictrice, contre le Ciel ? — Quel intérêt, Mademoiſelle ? celui de l'humanité, de la compaſſion, de la juſtice, de la religion que vous croyez ſervir, & que vous bleſſez ; c'eſt l'erreur, la barbare ſuperſtition dont vous êtes l'inſtrument aveugle. Il ne m'appartient pas de diſſimuler. J'ai vu Mademoiſelle votre niece ; je vous apporte ſes larmes, ſes derniers ſoupirs : ne la contraignez point ; attendez du temps... — Du temps. Monſieur ? le temps eſt cinq ou ſix jours. — Quoi ! Mademoiſelle, vous la réduiriez aux plus cruelles extrêmités ! & ſi homicide d'elle-même... — Je ne vois rien, Monſieur... que mon devoir. La vie religieuſe, vous ne ſauriez en diſconvenir, eſt la plus parfaite. Ma niece embraſſera cet état : elle recevra des lumieres & des conſolations, qui aujourd'hui lui ſont refuſées. L'exiſtence dans ce monde n'eſt rien : il ne faut s'occuper que de l'exiſtence future, &

je n'ai point une autre perſpective à préſenter à cette jeune perſonne dont vous entretenez l'égarement. — Il me ſeroit aiſé, Mademoiſelle, de me juſtifier : mais ce n'eſt pas de ma juſtification qu'il s'agit ici ; le Ciel lit dans les cœurs, & je n'attends que de lui ſeul la juſtice qu'on ne m'accorderoit point ſur la terre. Je vous le dis, Mademoiſelle ; vous aurez à vous reprocher la mort de Mademoiſelle votre niece ; vous voulez... — Je veux ſon bonheur, &... elle reconnoîtra, un jour, le ſervice que je lui aurai rendu.

Fréminville employa les raiſonnements ſenſés, les ſupplications, les larmes. Mademoiſelle Mézirac demeura inflexible, & ils ſe quitterent mécontents l'un de l'autre.

L'honnête Curé ne cacha point à Roſalie ſa démarche, le peu de ſuccès qu'elle avoit eu. Vous n'avez plus, lui dit-il, d'autre parti à prendre, que d'aller tout révéler, à votre tante : il n'y a que cet aveu qui puiſſe mettre fin à ſes perſécutions. Quand elle ſaura votre malheur, que vous avez un enfant, quand elle l'aura vu, elle pourra vous pardonner votre faute, &

ſon cœur s'attendrira. Votre repentir ſincere, l'aſpect de cette touchante créature, votre déſeſpoir l'emporteront ſur ſon opiniâtreté. Non, replique Roſalie, au milieu des ſanglots, jamais, jamais je ne découvrirai mon horrible ſituation à ma parente; vous ne la connoiſſez point, Monſieur : vous parlez de me pardonner! ah! elle publieroit mon déshonneur. Eh! quel coup! quel coup, Monſieur! moi déshonorée! que réſoudre? que faire? faut-il que je ſois mere?

Frémonville lui-même ne ſavoit trop à quel deſſein s'arrêter pour la malheureuſe Mademoiſelle Domerval. Il revenoit toujours à la prier de confier ſon état à Mademoiſelle Mézirac; il n'enviſageoit pas d'autre moyen de conjurer l'orage. Cet homme reſpectable partageoit tous les chagrins de la jeune perſonne.

Il reçoit des ordres de ſon Evêque de l'aller trouver à l'inſtant. Etonné, incertain ſur ce que lui veut le Prélat, il ne manque pourtant point de ſe rendre à l'invitation. L'Evêque étoit ſeul, & l'attendoit dans ſon cabinet. Du plus loin qu'il voit le Curé : — Ap-

prochez, Monſieur, approchez : c'eſt donc vous qui êtes la pierre de ſcandale ! Fréminville eſt accablé de ce début : — Monſeigneur, daignez m'expliquer le ſens de cette énigme ; je n'imaginois point que votre Grandeur fût fondée à me percer l'ame d'un auſſi ſenſible reproche ; je m'efforce d'appuyer mes leçons par mes exemples. — En effet, ils ſont dignes d'être ſuivis ! Un homme, qui, par ſa place, doit édifier, un Miniſtre des Autels avoir un enfant, & pouſſer l'audace juſqu'à le faire en quelque ſorte élever ſous ſes yeux ! — Monſeigneur n'auroit-il point d'autre faute à m'imputer ? il me ſera aiſé d'établir mon innocence. Mon miniſtere m'ordonne d'ouvrir mon oreille & mon ſein aux ſecrets les plus importants. Une jeune perſonne de famille a eu la foibleſſe d'écouter un ſéducteur ; il a diſparu, & lui a laiſſé un fruit de ſon égarement. Elle eſt accourue me confier ſa ſituation ; dénuée de tout ſecours, elle m'a imploré pour ſon enfant ; je m'en ſuis chargé ; je le fais nourrir par une bonne femme qui m'eſt dévouée. J'ai cru que l'humanité, la religion me faiſoit un devoir de cet acte de bien-

faiſance : votre Grandeur eût ſans contredit agi comme moi. Voilà une fable bien trouvée, répart l'Evêque ! Eh ! quel eſt l'état, le nom de la Demoiſelle ? — Vous me permettrez, Monſeigneur, de garder à ce ſujet un profond ſilence ; l'honneur, comme la religion, enchaînent ma langue. — Mais, Monſieur, ce n'eſt pas-là détruire de graves accuſations. J'ai reçu une lettre très-vive d'une femme connue par ſa conduite réguliere, & une piété ſans bornes ; c'eſt elle qui hautement vous défere à vos Supérieurs, & qui s'offre d'adminiſtrer des preuves... — Monſeigneur, je vous ai dit la vérité. Je ſupporterai les ſoupçons outrageants, la calomnie : je me conſolerai avec l'aveu ſecret de mon innocence. Si votre Grandeur me punit, je n'en murmurerai point : je lui parois coupable ; je n'ai qu'un mot à lui dire : je ne le ſuis point. La Demoiſelle eſt maîtreſſe de ſon ſecret ; ſi elle m'en donnoit la permiſſion, alors je déclarerois tout à votre Grandeur, & elle jugeroit par elle-même que je ne lui en ai point impoſé.

L'Evêque congédia durement Frémin-

ville. Il n'eſt pas difficile de le prévoir ; cette femme vertueuſe, ce prodige de dévotion, qui avoit écrit au Prélat, étoit Mademoiſelle Mézirac ; elle avoit ſu par une voie indirecte, que le Paſteur faiſoit élever un enfant : auſſi-tôt le zele intolérant de la vieille Demoiſelle s'étoit échauffé, & elle s'étoit empreſſée d'écrire à l'Evêque contre l'irréprochable Eccléſiaſtique : elle ne pouvoit lui pardonner de s'être annoncé l'interprête de ce qu'elle appelloit l'ingratitude & le peu de religion de ſa niece. Le Curé fut inſtruit de tous ces détails par un des Secretaires de l'Evêché.

De retour au presbytere, Fréminville ne put diſſimuler ſa triſteſſe. Un vieux domeſtique qui lui étoit extrêmement attaché, s'en apperçut ; il vit couler des larmes des yeux de ſon maître ; il entendit même ces mots lui échapper : O mon Dieu ! ſouffrirez-vous qu'on outrage ainſi la vérité ? la pureté de mes démarches vous eſt connue, & je ſuis la victime de la méchanceté & de la plus noire calomnie ! Mais pourquoi ces plaintes ! Dieu puiſſant ! je me courbe ſous tes décrets ; frappe ; je bénis ta main. Le bon ſer-

viteur ſut adroitement tirer de la bouche de Fréminville ce qu'il venoit d'éprouver chez l'Evêque. Affligé d'une accuſation auſſi injuſte, le domeſtique ne put à ſon tour taire à Mademoiſelle Domerval le ſujet du chagrin où Fréminville étoit plongé. Elle apprend que le Curé avoit mieux aimé être ſoupçonné que de révéler ſon ſecret, que ſa tante avoit découvert qu'il prenoit ſoin d'un enfant, & que par ſa calomnieuſe délation, elle avoit cherché à perdre ſon bienfaiteur. Mademoiſelle Domerval à ce récit tombe dans une profonde rêverie, enſuite ſortant de ſon accablement : — Votre maître, mon ami, porte à cet excès la vertu & la bienfaiſance ! On lui rendra la juſtice qu'il mérite : oui, elle lui ſera rendue : il faut un grand ſacrifice ; c'eſt ſans doute plus que la vie... ſon innocence éclatera.

Auſſi-tôt Roſalie ſe ſent capable d'un effort qui paroîtra ſurnaturel. Cette femme qui craignoit plus que la mort de révéler ſa faute à ſa tante, vole chez l'Evêque, remplie d'un noble courage, & demande une entrevue ſecrete qui lui eſt accordée. Elle apperçoit à peine

le Prélat, qu'elle court à ſes pieds. — Monſeigneur.... Monſeigneur, vous voyez une malheureuſe fille qui meurt de chagrin & de honte, mais qui n'a pas cru devoir héſiter un inſtant, quand il s'agiſſoit de venger l'innocence opprimée. J'ai appris qu'on ſoupçonnoit Monſieur le Curé de ***; il eſt temps que la vérité ſe manifeſte, & qu'au péril même de mes jours, (car cet aveu me coûtera la vie) je lui rende l'hommage qui lui eſt dû.

Mademoiſelle Domerval raconte ſon hiſtoire juſqu'aux moindres circonſtances, le Prélat eſt touché de ſa grandeur d'ame, & promet de la protéger auprès de ſa tante. — Hélas! Monſeigneur, je n'ai que trop répandu mon opprobre! je touche au terme de mes malheurs; quand on eſt près de mourir, qu'a-t-on beſoin de protection? laiſſez expirer une infortunée qui n'a point la force de ſoutenir la lumiere: c'eſt pour mon enfant que j'oſe réclamer vos bontés; c'eſt lui que je charge de ma reconnoiſſance; qu'il ſurvive à ſa mere, & que ma parente du moins ne perſécute point en lui ma mémoire.

Mademoiſelle Domerval avoit réſolu de cacher ſa démarche à Fréminville, perſuadée qu'elle auroit manqué à la généroſité, en découvrant ce qu'une ſenſibilité délicate lui ordonnoit de taire. D'ailleurs, il n'y a point à s'applaudir de faire ſon devoir, & Roſalie rempliſſoit une obligation indiſpenſable; c'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'on doit immoler l'intérêt perſonnel à l'intérêt d'autrui. La jeune perſonne goûtoit la douce ſatisfaction néceſſairement attachée à une action honnête & vertueuſe : elle court chez le Curé : il ſaiſit ſur ſon front une eſpece de gayeté qui ſembloit percer à travers ſon chagrin; il en eſt étonné : Quelle heureuſe nouvelle nous apportez-vous ? votre triſteſſe me paroît moins profonde ! — O mon ſeul ami... un rayon de conſolation... ſortez de votre abattement... je n'ignore point... (enfin Roſalie ne peut contenir ſa joie, & garder le ſilence,) j'ai été inſtruite de tous les maux que je vous coûtois... Monſieur l'Evêque... j'ai couru chez lui; il ſait tout, mes fautes & vos bienfaits; il vous rend ſa confiance, ſon eſtime, & il m'a engagé ſa parole qu'il vous en

donneroit des marques; il m'appuyera moi-même... c'eſt à moi, homme généreux, de réparer les torts de ma parente à votre égard; ils ſont affreux!

Fréminville étoit reſté dans l'admiration; il ne peut que proférer quelques mots; il voudroit exprimer ſa reconnoiſſance. Eh! ne vous dois-je point aſſez, s'écrie Roſalie? vous me ſacrifierez encore votre réputation? Ah! que mon déshonneur ne s'étende point ſur d'autres! que j'en ſois la ſeule victime; oui, c'eſt à moi d'expirer de mille morts, de laiſſer un nom ſouillé d'un opprobre éternel.

Cependant l'un & l'autre eſpéroient; les promeſſes de l'Evêque éclairciſſoient les nuages de l'avenir. Y auroit-il un génie malfaiſant qui ne ſe laſſe point d'ajouter à nos malheurs! Le Prélat dont la ſanté depuis long-temps étoit languiſſante, vient à ſuccomber: il meurt, & Mademoiſelle Domerval ſe trouve retombée de plus haut, & dans un précipice plus profond.

Il n'y avoit plus moyen de reculer l'inſtant fatal: il falloit, ou ſe dévoiler à ſon inhumaine parente, ou être traînée dans un couvent. On avoit déja

fait les préparatifs du départ. Roſalie voit arriver ce moment terrible. Elle n'a plus qu'à céder au conſeil de Fréminville : toute en larmes, pâle, échevelée, dans le déſordre d'une femme prête à mourir, elle court à Mademoiſelle Mézirac : — Vous ne conſommerez point cet affreux ſacrifice : mes cris paſſeront dans votre cœur ; ma tante, ma chere bienfaictrice, vous ne me traînerez point au ſupplice, à la mort. Jettez un coup d'œil de pitié ſur votre malheureuſe niece : je vais expirer à vos genoux. Ne me forcez point à prendre un état que je ne ſaurois embraſſer ; non, je ne ſaurois l'embraſſer : ne craignez point que je vous demande un époux. Hélas ! ma ſenſibilité... Ma tante, je ne ſollicite d'autre grace que de vivre auprès de vous, de vous ſervir : ne me la refuſez point, cette grace, que je payerai de toute ma reconnoiſſance.

Mademoiſelle Mézirac feignoit de ne point enviſager l'état de ſa niece, & de ne pas même l'entendre ; elle donnoit froidement des ordres pour le départ. Le déſeſpoir, l'emportement s'emparent de Mademoiſelle Domerval : — Vous ne m'écoutez point ? vous êtes

inacceſſible à la compaſſion? vous me voyez dans les larmes, expirante à vos pieds... eh bien! je vous déclare que je n'irai point à ce couvent où vous voulez m'enſevelir; il m'eſt impoſſible de me ſoumettre à vos volontés. Plutôt cent fois mourir! Roſalie alloit laiſſer échapper ſon ſecret; elle reprend avec chaleur. Je ne puis vous obéir; je ne vous obéirai point. Encore une fois, la raiſon qui me défend de céder à votre cruauté, eſt inſurmontable: ſachez...

Mademoiſelle Domerval s'arrête à ce mot; elle ne peut ſe réſoudre à inſtruire ſa tante du trop puiſſant motif qui l'empêche de ſe lier aux autels. Mademoiſelle Mézirac étoit bien loin de le ſoupçonner; elle rejettoit l'indocilité de ſa niece ſur une ſimple répugnance aiſée à ſurmonter. Pluſieurs femmes de ſa ſociété viennent à paroître. Roſalie alors perd tout ſon courage, & n'oſe, en préſence de témoins, avouer un ſecret qu'il eſt néceſſaire pourtant qu'elle révele.

Elle ſe retiroit ſans trop ſavoir où porter ſon trouble. Egarée de douleur, elle traverſoit ce même jardin où elle

avoit autrefois rencontré ſon fils & ſa nourrice. Les compagnies les plus diſtinguées de la ville étoient à la promenade. Quel ſpectacle frappe Roſalie, La femme qui avoit ſoin de ſon enfant ! & qui depuis long-temps n'étoit entrée dans ce jardin, par une bizarrerie des événements, ſe trouvoit dans ce lieu. Elle paſſoit ſur un petit pont conſtruit de mauvaiſes planches. Une de ces planches ſe briſe, & la nourrice tombe dans une piece d'eau aſſez profonde, avec le fils de Roſalie qu'elle tenoit dans ſes bras. Auſſi-tôt on entend un cri : — Mon enfant ! mon enfant ! C'étoit à une mere qu'étoit échappée cette indiſcrétion. Tout le public a les yeux attachés ſur Mademoiſelle Domerval. Elle s'étoit précipitée dans la piece d'eau ; & elle répétoit à haute voix & avec tous les tranſports de l'amour maternel : Secourez mon enfant.. c'eſt mon enfant.. il va périr. On retire les trois perſonnes évanouies, qui toutes les trois reviennent au jour. Toute la ville, en quelque ſorte, environnoit Mademoiſelle Domerval, & ſut dans l'inſtant qu'elle étoit mere, & que l'enfant lui appartenoit.

Le bruit ne tarda pas à ſe répandre juſqu'aux oreilles de Mademoiſelle Mézirac, qui accourt toute indignée. Roſalie donnoit ſes ſoins à ſon fils, & le réchauffoit dans ſon ſein. Sa tante, ſans avoir égard au lieu où elle étoit & à la multitude, s'élance comme une furie ſur ſa niece, dans le deſſein de la maltraiter. On s'oppoſe à ſa colere : — Voilà donc, malheureuſe, le motif de ton infâme réſiſtance ! que tout le monde ſoit témoin de ta honte : cet enfant, c'eſt ſans doute le fruit de ton libertinage avec ce ſcélérat de Fréminville. Alors Roſalie, élevée au-deſſus de ſon ſexe, au-deſſus d'elle-même, en tenant ſon enfant dans ſes bras, raconte hautement ſon aventure, divulgue ſa paſſion pour Montalmant, & juſtifie pleinement le Curé. Elle fait plus : elle expoſe ouvertement les bienfaits dont il l'a comblée : tout le monde l'admire, verſe des larmes avec elle, & ſe ſent intéreſſé à la défendre. Cette même compaſſion eſt la meſure de l'indignation qui s'éleve dans tous les cœurs contre Mademoiſelle Mézirac. Roſalie ſe traine chez ſa tante, qui la chaſſe ſans pitié de ſa maiſon, après l'avoir

accablée d'invectives : elle n'a d'autre asyle enfin que le réduit de la femme qui nourrissoit son fils.

Toute ces scenes si variées s'étoient suivies rapidement. Mademoiselle Domerval sortie de ce tumulte d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres, étoit auprès de son fils dans un accablement qui approchoit de la mort; elle ouvre les yeux, les leve vers le Ciel; Fréminville étoit accouru à ses côtés; la malheureuse créature frémit en le reconnoissant : — Voilà donc où m'a conduite l'amour maternel! Je suis couverte de honte, & mon opprobre est devant tous les yeux, dans toutes les bouches! c'est pour mon fils que je suis déshonorée! à cette image, elle s'abandonnoit à la violence du plus sombre désespoir. Ecoutez, lui dit Fréminville, écoutez-moi; vous voilà reconnue mere. Sans doute vous avez perdu votre honneur aux regards de la société : mais consolez-vous avec vous-même de ces affronts : en pleurant sur votre faute, en demandant pardon au Ciel de la cause de vos malheurs, apprenez à les soutenir; ne vous occupez que d'un seul objet : vous êtes mere;

re; ne rougiſſez pas d'en remplir les fonctions; offrez à la nature, à Dieu, cette ignominie qui vous attend ſur la terre; oſez preſſer votre enfant dans vos bras, lui prodiguer tous vos ſoins, ne ſongez qu'à vivre pour lui; le Ciel ſera touché de cette épreuve cruelle ainſi que de votre repentir. Qui ſait ſacrifier la façon de penſer, les propos des hommes à ſon devoir, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, eſt ſûr d'obtenir ſon indulgence, & l'on plaît à cet Etre ſuprême, en s'acquittant des loix qu'il nous impoſe; la premiere eſt d'écouter la voix du ſang. Encore une fois, oſez être mere, & vous contenter de l'approbation ſecrete de votre cœur; c'eſt en faiſant de votre enfant un homme vertueux, un citoyen digne de ſervir l'Etat, un chrétien pénétré de ſa religion, que vous expierez votre faute; je vous réponds que Dieu vous verra avec un œil de bonté, ſi vous êtes un objet de mépris pour le monde; préſentez à cet éternel Bienfaicteur vos humiliations, & ſa clémence ſans bornes vous en dédommagera. Dieu n'a-t-il pas les ſentiments d'un pere?

C'eſt par de ſemblables diſcours que

ce digne Eccléſiaſtique relevoit la fermeté de Roſalie; elle avoit trouvé dans une piété véritable, les conſolations que tout ce qui l'entouroit ſembloit lui dénier; ces ſentiments de compaſſion qu'elle avoit fait naître en ſa faveur, s'étoient bientôt refroidis : on diroit que l'empire de la nature ne ſe fait ſentir que dans les premiers moments. L'homme paroît s'endurcir, & devenir méchant par réflexion; le ſpectacle de Roſalie immolant ſa réputation au ſeul deſir de ſauver ſon enfant, ne frappoit plus les yeux. Faudroit-il croire à cette vérité ſi cruelle, que la bonté dans le cœur humain n'eſt qu'une émotion paſſagere, & que la méchanceté y eſt permanente? Tout ce peuple, qui s'étoit intéreſſé pour la mere & le fils, avoit repris ſa froide indifférence, ſa férocité, la biſarrerie abſurde de ſes opinions, ou plutôt de ſes préjugés; la dureté en un mot avoit prévalu. Les diſcours de l'inſenſible Mézirac & de ſes pareilles, s'étoient élevés au-deſſus du cri de la nature; Mademoiſelle Domerval étoit, de tout côté, livrée au mépris; on la fuyoit comme une coupable; les femmes même qui avoient

le plus de reproches à ſe faire, étoient les premieres à la décrier; on ſe la montroit au doigt. Quels déchirements pour une ame ſenſible! Roſalie ne perdoit aucune des mortifications; ſon cœur étoit ouvert à tous les traits; elle avoit pris le parti de ſe ſacrifier, & de s'avouer hautement mere, & mere la plus tendre; ſa tante, qui ſe ſeroit bien gardée de démentir ſon caractere inflexible, lui avoit refuſé les moindres ſecours: elle vivoit, il ne faut point adoucir l'expreſſion, des charités que lui faiſoit l'inimitable Curé; il s'étoit lui-même plongé dans la pauvreté pour obliger Roſalie: plus il la voyoit humiliée & ſouffrante, plus il lui témoignoit d'égards, d'attentions & de bienfaiſance. Croyez, lui diſoit-il, qu'il y a un effort de vertu ſurnaturel à s'immoler en chrétienne aux humiliations terreſtres: vous êtes repentante de votre faute; votre remord eſt ſincere: ne doutez pas que Dieu ne vous ait pardonné, & qu'il ne vous tienne compte des opprobres qu'on entaſſe ſur votre tête. Ne vaudroit-il pas mieux que vous fuſſiez un objet de dédain pour cette ville, pour toute la terre, plutôt

que d'avoir ajouté un crime atroce à votre foibleſſe, l'effet de l'égarement de l'âge & de l'inexpérience ? le meurtre ! le meurtre d'un fils ! voilà de ces attentats que la nature, que le Ciel ne pardonne point. Encore une fois, ayez le courage d'être mere ; vous trouverez votre récompenſe dans votre cœur ; qu'il ſuffiſe à votre ſatisfaction. Si vous quittiez ce ſéjour, la mort pourroit vous enlever votre parente, & vous laiſſeriez échapper un bien qui doit vous intéreſſer pour votre fils ; d'ailleurs éloigné de vous, je ne pourrois vous être d'aucune utilité : mes foibles ſervices... — Vous me parlez de mon fils ! ah ! je me ſoumettrai à tout pour lui, pour ce Dieu que j'ai offenſé !.. mon cher bienfaiteur, ne nous abandonnez pas.

Mademoiſelle Domerval étoit devenue un modele de patience & de réſignation : on ne la rencontroit qu'avec ſon fils, modeſte, humble, l'air affligé ſans paroître avilie, digne de la compaſſion & peut-être de l'eſtime : telle on commençoit à la voir dans cette même ville où d'abord on avoit été pluſieurs fois tenté de l'inſulter. La

vertu triomphe à la longue ; les traverſes ne ſont que l'exercer, & ſes épreuves en la faiſant aimer & reſpecter davantage, lui prêtent un nouveau luſtre ; l'intérêt qu'elle inſpire, croît en raiſon des diſgraces qu'elle a eſſuyées ; on plaignoit Mademoiſelle Domerval ; on étoit même forcé d'accorder des louanges à ſa tendreſſe maternelle.

Sa tante, implacable dans une haine qu'elle regardoit comme le plus ſûr moyen de s'élever à la perfection des vertus, s'étoit refuſée conſtamment à toutes les avances de ſa niece ; elle ne ceſſoit de dire qu'elle eût deſiré pour l'amour de la religion & du bon exemple, que Roſalie expirât de miſere avec ſon enfant, que cette leçon étoit néceſſaire aux jeunes perſonnes qui pourroient ne pas ſe précautionner contre des erreurs auſſi flétriſſantes ; dans toutes les ſociétés, elle peignoit ſa niece des plus noires couleurs. Graces au Ciel, rediſoit-elle inceſſamment, je ne me ſens pas émue de la moindre pitié pour cette miſérable ; auroit-elle beſoin d'un morceau de pain, je me garderois bien de le lui donner ; il faut.

que le vice ſubiſſe une punition éclatante, & proportionnée au ſcandale qu'il a cauſé. Le repentir n'a point d'efficacité dans certaines fautes, & celle-là eſt du nombre des forfaits que la juſtice divine doit pourſuivre hautement. L'idée ſeule du mariage me bleſſe : que ſera-ce donc d'un infâme libertinage? qu'elle meure ſous le poids de l'infortune, & que Dieu la châtie éternellement !

Ces propos ſi cruels, qui aſſurément ne partoient point d'un eſprit de véritable dévotion, revenoient de tout côté à Roſalie : elle ſe contentoit de verſer des larmes, & de dire qu'elle avoit mérité de la part de ſa tante des procédés ſi inhumains.

Le Curé redoubloit ſes ſoins & ſes ſervices : Mademoiſelle Domerval, ſeule dans une chambre conforme à ſa ſituation, s'efforçoit de ſoulager le fardeau que le Paſteur bienfaiſant s'étoit impoſé ; elle conſacroit les jours, & même les nuits, à s'occuper des travaux à l'aiguille, qui, malgré ſon activité opiniâtre, ne lui étoient que d'un foible rapport. Son enfant étoit ſous ſes yeux, dans ſon ſein ; elle l'arroſoit de

ſes larmes; elle lui adreſſoit ſes plaintes, comme s'il eût été en état de les entendre : — Cher enfant! voilà donc la récompenſe de cet amour que je t'ai voué! le mépris, une honte ineffaçable, mon déshonneur, mon déshonneur, qui me ſurvivra! Eh! tu n'as point de pere! Ah! Montalmant, Montalmant, méritois-je une auſſi horrible punition? eſt-ce là ce que ma tendreſſe devoit attendre de vous? ce malheureux amour n'eſt pas éteint! quoi! ſans eſpérance, aimer, brûler encore! & quand j'ouvre les yeux... je te vois dans les bras d'une autre! pour jamais, tu as repouſſé, tu as déſavoué ta légitime épouſe, ton fils, ton fils! cet infortuné! il partagera ma miſere, mes peines, mon ignominie! il ſera couvert de la fange où je ſuis plongée! Hélas! ſi ce n'étoit que moi qui euſſe à ſouffrir, à mourir mille fois par jour! mais cette innocente créature qui n'a aucune part à mes foibleſſes, à une faute irréparable, ſubira toute l'horreur de mon châtiment! Mon cher fils, ma mémoire même te ſera odieuſe! puis-je ſoutenir cette image? être haïe, mépriſée de mon propre enfant! ô mon Dieu! il

n'y a que toi qui me reſtes dans mon infortune ! je me jette dans ton ſein ; que deviendrai-je ? quel ſera mon ſort ?

Mademoiſelle Mézirac étoit inflexible ; ſa ſanté ſe trouve affoiblie, & ſon indignation contre ſa niece ne perdoit point de ſa vigueur. Fréminville rouloit dans ſa tête un projet, qu'il ſe hâteroit de mettre en exécution, ſi la circonſtance l'exigeoit. Il apprend que Mademoiſelle Mézirac eſt plus incommodée, qu'elle a eu la barbarie de déshériter ſa niece, malgré les remontrances des Eccléſiaſtiques chargés de ſa direction ; il ne balance point à donner ce témoignage de bienfaiſance à Roſalie : il ſe rend chez la malade, pénetre juſqu'à elle : — Qu'ai je entendu, Mademoiſelle ? il n'eſt pas poſſible ! & mes confreres que je ſuis charmé de trouver ici, ſe réuniront ſans doute à moi pour vous repréſenter, j'oſe le dire, votre devoir. — Mon devoir, répond la malade, à qui la colere ſembloit donner des forces ! que voulez-vous dire, Monſieur ? je crois vous comprendre : vous vous êtes chargé de défendre la cauſe de l'infamie, du crime : vous n'ignorez pas le peu de ſuc-

cès qu'à eu votre médiation; laiſſez-moi mourir tranquille. — Non, Mademoiſelle, vous ne déshériterez pas... — Mes héritiers légitimes ſont des malheureux qui ne m'ont point offenſée; c'eſt aux pauvres de l'hôpital de *** que je legue mon bien : voilà mes vrais parents. Tout ce que je puis faire pour votre protégée, c'eſt de prier le Ciel qu'il en faſſe un exemple, & qu'il la rejette à jamais du nombre de ceux qu'il favoriſe de ſa clémence; elle eſt trop coupable : & vous, Monſieur, quel perſonnage jouez-vous là? — Celui, Mademoiſelle, d'un chrétien, & d'une ame ſenſible, occupée en ce moment de vos propres intérêts. Je ne doute pas que ces meſſieurs ne vous l'ayent dit, & ils ne peuvent tenir un autre langage : dans quels ſentiments vous préparez-vous à paroître devant Dieu, devant votre Juge? Ignorez-vous que la vengeance eſt à ſes yeux une des offenſes qu'il pardonne le moins? Je vous trace la route; je ne rougis point de l'avouer devant ces témoins reſpectables : vous avez écrit contre moi une lettre remplie des calomnies les plus outrageantes à Monſieur l'Evêque; vous

avez voulu me perdre : puiſſe le Ciel l'oublier comme je l'ai oublié ! ne craignez point de ma part le plus léger reproche ; je crois même vous donner une preuve convaincante d'attachement, en me rendant auprès de vous l'organe de la nature & de la religion. Vous parlez de pauvres : eh ! Mademoiſelle votre niece, qui eſt dans la plus profonde indigence, ne doit-elle pas être le premier objet de vos libéralités ? Elle a pour elle l'humanité, la loi, Dieu ; oui, c'eſt Dieu qui vous l'ordonne ; c'eſt Dieu qui a formé les nœuds du ſang, qui a créé parmi les hommes ces diſtinctions que vous devez admettre de même dans la diſtribution de vos bienfaits. Quoi ! votre niece, ſon enfant expireront de miſere, ſeront réduits à l'aumône ! car telle eſt la ſituation d'une infortunée que mon indigence ne me permet plus de ſecourir ; je vous le déclare, en verſant des larmes, & je m'attends avec plaiſir que vous partagerez mon attendriſſement... Mademoiſelle, n'enviſagez dans la malheureuſe Roſalie que la derniere des créatures ; je ne vous demande pour elle que cette compaſſion qu'il eſt im-

poſſible de ne pas ſentir, fût-ce pour un ennemi, lorſqu'il nous tend une main ſuppliante, & qu'il nous demande du pain; votre niece vous la tend, cette main qui vous implore, qui ſollicite votre charité; ce mot douloureux m'eſt échappé, & vous vous obſtineriez à ne pas l'entendre!

Les autres Eccléſiaſtiques ſe joignent à Fréminville qui tombe à genoux, & intercede en faveur de Roſalie, la pitié de l'inexorable Mézirac; loin d'être déſarmée, elle pouſſe un cri de fureur : — Je n'offenſerai pas Dieu au point d'encourager le vice par des bienfaits; je n'ai plus de niece. Les Notaires ont reçu mes diſpoſitions : je n'y changerai pas un mot; encore une fois, Meſſieurs, c'eſt pour l'intérêt de la religion & de l'honnêteté que je perſiſte dans mon refus. Eh! s'écrie une femme éplorée, qui entre bruſquement dans la chambre, & qui court ſe précipiter aux pieds du lit de la malade, en tenant un enfant dans ſes bras, ma tante, gardez, gardez tout votre bien, diſpenſez-le à qui il vous plaîra d'en faire le don : mais du moins ne m'accablez point de votre haine, votre malédic-

tion eſt affreuſe pour moi ! (elle lui montre ſon fils) je vous préſente cette miſérable créature qui vous porte les larmes, les prieres, le repentir de ſa mere ; ma tante, au nom de Dieu, ne me haïſſez point ; que votre dernier ſoupir...

Mademoiſelle Mézirac veut parler ; peut-être l'inſtant étoit venu où la nature alloit triompher ; il lui prend une convulſion, & elle expire.

On devinera ſans peine que c'étoit le Paſteur qui avoit ménagé cette viſite imprévue de Roſalie ; on l'emmene avec ſon fils hors de l'appartement ; il ne lui reſte plus aucune eſpérance ; ſon exhérédation n'eſt que trop aſſurée ; elle n'enviſage autour d'elle, ſi l'on peut parler ainſi, qu'une immenſité de douleur. Elle eſt incertaine ſi ſa parente eſt morte avec le deſſein de lui pardonner, ou ſi elle eſt demeurée opiniâtre dans ſon reſſentiment ; cette idée redouble ſon déſeſpoir : mais qu'il augmente encore davantage, quand elle apperçoit ſon bienfaiteur dévoré d'une ſombre mélancolie, qu'il s'efforçoit en vain de lui cacher ! Quelquefois elle le ſurprenoit les yeux chargés de larmes, & comme

gémiſſant malgré lui; elle avoit auſſi obſervé, que lorſqu'elle s'offroit à ſa vue, il échappoit tout-à-coup au Curé des mouvements qui décéloient la ſituation pénible d'une ame profondément agitée : — Qu'avez-vous, mon cher bienfaiteur, mon unique ami ? — Ce n'eſt rien, Mademoiſelle... je ſouffre de votre état : voilà tout notre eſpoir anéanti! l'inhumanité de votre parente... je voudrois... je crains... — Auriez-vous de nouveaux coups à me porter ? redoutez-vous de m'apprendre... parlez... vous me regardez, en levant les yeux au Ciel ! vos pleurs coulent... daignez donc m'éclaircir ſur ces nouvelles marques de chagrin; je ne vous ai jamais vu ſi affligé... ah! c'eſt moi, c'eſt moi qui vous cauſe ces ſouffrances! — Ne ceſſez, Mademoiſelle, de prier... le ſeul appui qui vous reſte; oui, il n'y a qu'en Dieu ſeul que nous devons mettre toute notre confiance; vous n'avez plus de ſoutien ſur la terre... je puis ſi peu!

Fréminville fixe à ce mot les yeux ſur Roſalie, & détourne enſuite la tête pour verſer des pleurs.

Mademoiſelle Domerval, malgré ſes

inſtances, n'obtient de lui aucune parole. Elle s'adreſſe en ſecret à ſon vieux domeſtique, le même qui lui avoit révélé de quels moyens Mademoiſelle Mézirac s'étoit ſervie pour perdre Fréminville dans l'eſprit de ſon Evêque : — Mon ami, j'ai recours à vous. Votre maître me cache un chagrin qui l'affecte profondément. Je l'ai conjuré de s'expliquer ; il s'obſtine à ſe taire : mais ſon ſilence n'en eſt pas moins expreſſif. — Hélas ! Mademoiſelle, nous ſommes bien à plaindre ! Monſieur, vous le ſavez, eſt ſi obligeant ! il eſt ſi pénétré de votre ſituation ! & la ſienne ne vaut guere mieux... Je ne veux pas vous en dire davantage ; il m'a bien recommandé de garder le ſecret, & ſur-tout d'être réſervé avec vous.

Roſalie ſollicite, preſſe tant l'honnête ſerviteur de ſatisfaire ſa curioſité, qu'il cede : — Je veux bien, Mademoiſelle, vous découvrir le motif de cette triſteſſe qui le conduira au tombeau : mais vous ne me trahirez point, que Monſieur l'ignore à jamais : il me renverroit. Il craint tant que vous ne vous apperceviez de ſa peine ! Imaginez qu'il a fait tous les efforts pour vous ſou-

tenir ; il a contracté des dettes par rapport à vous, & ſes créanciers menacent de le pourſuivre : il a vendu la plupart de ſes effets; & comme il ne prétend point que ſes pauvres en ſouffrent, c'eſt ſur lui-même qu'il prend ce qu'il vous donne; quelquefois nous manquons du premier néceſſaire; mais ce n'eſt pas-là ce qui le touche le plus; c'eſt l'appréhenſion de ſe voir à la merci de ces tigres auxquels il doit. Mon maître eſt aimé : mais l'intérêt ne connoît point d'eſtime ni d'amitié; il faut payer. Et comment ferons-nous ? Monſieur de Fréminville, s'écrie Roſalie, s'eſt réduit pour moi à cette cruelle extrémité ! — Rien de plus vrai, Mademoiſelle. — Mon ami... mon ami, je ne vous trahirai point; je ſais ce que j'ai à faire... Et... je me ſoumettrai...

Mademoiſelle Domerval regagne ſa maiſon. Seule, ſon cœur oppreſſé ſe répand : — Et je ſuis malheureuſe à cet excès ! Un ſi honnête homme ſera la victime de ſa bienfaiſance; c'eſt ainſi que j'aurai reconnu ſes ſervices ! Il ſoutient ma vie, celle de mon enfant, & il recevra ce prix de nous deux ! Tout ce qui m'environne eſt infecté

de la contagion du malheur. Il faut croire que c'eſt le ſigne le plus marqué de la réprobation céleſte. Dieu ne veut point que j'exiſte; il ordonne ſans doute que la mere & le fils ſoient retranchés du nombre des vivants... Aurois-je de la répugnance à terminer mes jours? Ils ſont ſi ſurchargés d'amertume, de douleur, de honte! mais mon enfant, mon enfant! Je me ſens le bras aſſez déterminé pour m'immoler... Mais je n'aurois point la force, non, je n'aurois point la force d'envelopper dans ma deſtruction l'objet de ma tendreſſe... Elle s'augmente avec mes peines... Qu'ai-je dit? Porter mes mains ſur moi, ſur une créature qui m'eſt bien plus chere que moi-même! je ne me ſouillerai point d'un ſemblable forfait. J'ai autrefois conçu un inſtant cette abominable idée: le Ciel m'a éclairée; il m'a frappée: j'adore ſes décrets; il veut que moi & mon fils nous expirions de faim; je céderai à ma deſtinée; nous mourrons dans le ſein l'un de l'autre. Faſſe la Providence que j'expire la premiere, & qu'elle m'épargne du moins la douleur de ne fermer les yeux qu'après m'être vue privé de mon enfant!

Cette femme ſi digne de compaſſion, au milieu des ſanglots & des larmes, raſſembloit ſes habillements & ſes meubles : — J'aurai la fermeté de remplir le ſacrifice. Allons, ne balançons point, & hâtons-nous de ſortir de cette ville; courons porter le ſpectacle effrayant de notre miſere dans des lieux où du moins je ne ſerai pas connue.

C'eſt dans ces moments ſi cruels que Fréminville ſurprend Mademoiſelle Domerval : — Que faites-vous, Mademoiſelle? Que veulent dire ces apprêts qui ſemblent être ceux d'un départ?.. je vous trouve dans les pleurs! — Ah! Monſieur! ah! digne homme!., je ſuis inſtruite de tout : je ne vous ai déja cauſé que trop d'embarras & de chagrin. Il eſt temps de mettre un terme à vos bontés généreuſes; je ne ſaurois en abuſer davantage. — Abuſer de mes bontés! hélas! Mademoiſelle, ce que j'ai fait pour vous eſt ſi peu de choſe!... Votre ſenſibilité, votre reconnoiſſance me dédommageroient bien, quand j'aurois été aſſez heureux pour vous rendre de véritables ſervices. Qu'eſt-ce qui approche de la douceur d'obliger

des ames telles que la vôtre? Ne ſerois-je pas trop payé de mes peines, ſi j'euſſe pu adoucir votre malheureuſe ſituation?

Roſalie ſe jette, en pleurant, à ſes pieds: — Il eſt inutile de me cacher ce qui irrite ma douleur: je connois l'extrêmité où mes malheurs vous ont réduit; oui, je vous quitte, je quitte ces lieux: je pars pour ne plus y revenir. Croyez que vos bienfaits vivront dans mon cœur juſqu'au dernier ſoupir: je laiſſe au Ciel le ſoin de vous en récompenſer, & il n'y a que lui ſeul auquel il ſoit poſſible de m'acquitter. — Que dites-vous, Mademoiſelle? vous n'abandonnerez point ce ſéjour; vous ſerez aſſez généreuſe pour daigner encore m'avoir quelques obligations. — Ah! s'écrie Roſalie, en fondant en larmes, ame céleſte, pouvez-vous écouter davantage vos tranſports bienfaiſants? vous avez dû m'entendre... je n'ignore point tout ce que je vous coûte... des créanciers vous preſſent... (Fréminville pâlit, & balbutie quelques mots) vous aimez trop la vérité pour oſer la nier. Permettez... permettez que je me défaſſe de vos dons: car

tout ceci vous appartient, & je goûte une eſpece de ſatisfaction à vous le dire. L'argent qui reviendra de la vente, ſouffrez que je le dépoſe dans vos mains; c'eſt un foible à-compte de ce que je vous dois. N'ai-je pas aſſez de ce que j'emporterai, pour aller mourir loin de mon pays, loin de vos yeux, pour implorer la charité... Quelle image! mais il ne me reſte plus d'autre parti... Je vous ai été trop à charge!

Le Curé, en remettant les meubles & les habillements à leur place, reſte quelques moments ſans parler; ſa voix enſuite s'ouvre un paſſage au milieu des pleurs: — Vous avouez, reſpectable infortunée, que j'ai pu vous donner quelque témoignage de ſenſibilité, & c'eſt vous qui voudriez ceſſer de m'obliger? ne m'ôtez pas un plaiſir ſi doux: croyez qu'il y en a bien plus à donner qu'à recevoir; ſoyez aſſez généreuſe pour m'accorder cette ſatisfaction: c'eſt la ſeule qu'il me ſoit permis de reſſentir... Quand je ſoulage les malheureux, je ne fais qu'obéir au Ciel: il ne vous abandonnera point... Je vois que mon domeſtique a été indiſcret; remettez-vous: je reçois en ce moment, une

ſomme d'un de mes parents; elle ſuffira pour acquitter des dettes... que j'ai dû contracter. Non, vous ne connoiſſez point l'étendue des bontés de la Providence; elle viendra à notre ſecours, ſoyez-en certaine; je vous aime comme ſi vous étiez ma propre ſœur, ma fille. Ne ſongeons qu'à élever votre enfant : nourri dans l'école du malheur, il en ſera un plus honnête homme, & un meilleur chrétien. Notre Maître n'a-t-il pas connu l'adverſité, la ſouffrance, l'ignominie? Ma chere fille, (car déſormais je ne vous appellerai point autrement) armez-vous de courage, & attendons tout du Ciel.

Les diſcours & les bienfaits de ce modele des Eccléſiaſtiques ranimerent quelque temps Mademoiſelle Domerval : mais elle ne put ſe diſſimuler que les reſſources du Curé étoient épuiſées, ainſi que ſes eſpérances. Ces deux êtres ſi vertueux & ſi ſenſibles, étoient continuellement à s'obſerver, à vouloir s'épargner réciproquement l'un à l'autre des peines, qui, entr'eux, ne pouvoient qu'être communes.

Roſalie avoit le cœur trop déchiré pour ne pas ſuccomber. Son enfant

grandiſſoit, & devenoit toujours plus intéreſſant & plus aimable. L'avenir ſe montroit, dans toute ſon horreur, aux regards de cette triſte victime de l'infortune, & c'étoit ſon fils que cette affreuſe perſpective lui repréſentoit inceſſamment expoſé aux plus cruelles extrêmités, percé des traits aſſaſſins de la miſere, dégradé juſqu'à la honte de ſolliciter la pitié ſi inſultante, dénué de tout ſecours, expirant de douleur & de beſoin à la fleur de ſon âge; à cette image, elle tomboit dans l'égarement du déſeſpoir.

La nature avoit fait un effort. La fermeté & la ſanté de Roſalie céderent à tant d'aſſauts multipliés; elle combattoit en vain: elle eſt forcée de ſe mettre au lit; tout l'y vient accabler; elle n'enviſage plus qu'un cercueil, & ſon fils privé d'une mere. Eh! qui peut remplacer une mere?

C'eſt dans cet état voiſin de l'anéantiſſement, que Fréminville trouve Mademoiſelle Domerval: — O Ciel! & depuis quand, Mademoiſelle, êtes-vous malade à ce point? vous me l'avez caché. — Mon unique ami! je vous ai trop dévoilé mes maux, tous les dé-

tails de ma déplorable deſtinée; n'ai-je pas aſſez abuſé de votre bienfaiſance, diſons de votre charité? c'eſt aujourd'hui dans le monde le ſeul ſentiment qu'il me convienne de chercher à exciter, & il faut que ma bouche s'efforce de proférer cette expreſſion ſi ſenſible à mon cœur. Je voulois vous débarraſſer, ſans vous avoir prévenu, d'une charge importante qui vous accable; je ſens que je n'ai plus que peu de moments à vivre; j'allois vous écrire une lettre... J'aurois encore réclamé votre compaſſion pour un enfant qui n'a ſur la terre d'appui que vous ſeul. Je vous vois : c'eſt une conſolation que le Ciel daigne m'accorder, avant de fermer ma paupiere... Vous pleurez, homme adorable! je vous ai fait partager mes malheurs, toute la fatalité attachée à mon ſort! Un de mes chagrins violents, eſt de perdre la vie ſans vous avoir témoigné ma reconnoiſſance. Hélas! vous m'avez peint Dieu ſi bon, que j'oſe me flatter qu'il acquittera pour moi cette dette. — Quoi! Mademoiſelle, la nature, la religion n'ont pu vous ſoutenir? votre enfant... — Eh! c'eſt mon enfant qui

me fait mourir! le tableau de ſes diſgraces préſentes, de celles qui l'attendent, voilà ce qui m'a porté le dernier coup. Mon cher bienfaiteur! je n'ignore point votre triſte ſituation; je ſais que vous vous immolez pour nous; du moins il ne vous reſtera plus qu'un malheureux à ſoulager, que je vous recommande, ainſi qu'à Dieu même. Sans doute il veut ma mort; me perſécuteroit-il juſques dans mon fils?... Ah! pardonne, ô mon Dieu, ces plaintes... Je ne t'ai que trop offenſé... Digne Fréminville! je n'ai plus de raiſon, plus d'eſpoir; je meurs... je meurs... que mon enfant vive.

Le Curé repouſſoit ſes larmes. Il déploye cette onction conſolante, l'éloquence des ames ſenſibles, & la ſeule qui ait de l'empire ſur le cœur: — Mon zele vous eſt connu; quelque indigent que je puiſſe être, je ſaurai trouver les moyens d'être utile à votre fils; il eſt devenu le mien. Soyez aſſurée que Dieu ne nous abandonne jamais. J'en conviendrai, il nous ſoumet quelquefois à des épreuves terribles: il faut croire que ſa juſtice l'exige de ſa bonté: mais, n'en doutez point,

tôt ou tard ſa bienfaiſance éclate; le malheur n'a qu'un terme. Revenez à la vie, ma chere fille, & oſez eſpérer... — Mon reſpectable ami, mon pere, pourquoi nous le diſſimuler? je ſens que je touche à ma fin; ne parlons plus de la terre, parlons du Ciel; entretenez-moi de Dieu & de ſa miſéricorde. Mes larmes, mes revers, ils ſont affreux, ne l'auroient-ils point déſarmé? vous m'avez prodigué vos bienfaits: prodiguez-moi aujourd'hui vos conſolations: j'en ai beſoin; je vous l'avouerai: il m'eſt bien dur d'être ſéparée de vous, de mon enfant! c'eſt dans votre ſein même que je le remets; que du moins cette miſérable créature n'expire pas de faim!

La mourante s'arrête à ce mot, preſſe ſon fils dans ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs, le couvre de ſes baiſers. Elle reprend: Ce ſont les derniers que je lui donnerai... Si jamais, ô le plus généreux des hommes! vous aviez des nouvelles... — De quoi me voulez-vous parler?... — Vous devez m'entendre. Hélas! j'aurois dû l'oublier; mais il eſt le pere de ce malheureux orphelin. Si jamais vous apprenez ce qu'eſt

qu'eſt devenu Montalmant... O mon Dieu ! faut-il que cet amour ne ſorte de mon cœur qu'avec ma vie ? Digne Fréminville, je ſuis bien à plaindre ! vous voyez la femme la plus coupable, car j'aime encore... Je revois toujours Montalmant... qu'il prenne ſoin de ſon fils : dès cet inſtant, je lui pardonne tous les maux qu'il m'a cauſés... il m'a rendue bien malheureuſe !

Ici Mademoiſelle Domerval perd la parole ; toutes les horreurs de la mort ſe répandent ſur ſon viſage ; l'enfant épouvanté pouſſe un cri, & s'élance ſur ſa mere. Fréminville, en lui donnant des ſecours, récite les prieres réſervées à ces affreux inſtants.

Un jeune homme d'une figure intéreſſante entre avec précipitation, & d'un air troublé : — Je cherche la demeure de Mademoiſelle Domerval... On m'a dit... Où eſt-elle ?.. où eſt-elle ? — Le Curé levant la tête, & en verſant des larmes : — Mademoiſelle Domerval... hélas ! vous la voyez... — Comment... — Elle expire. Elle expire, s'écrie l'inconnu ! & auſſi-tôt il ſe précipite ſur le lit : Ma chere Roſalie ! c'eſt la ſeule expreſſion qui puiſſe

lui échapper. O Ciel! Ciel! reprend Fréminville, vous ſeriez ce Montalmant... c'eſt vous qui la plongez au tombeau! — Montalmant, en effet c'étoit lui-même, n'entendoit point ce que lui diſoit le Curé; il avoit perdu la connoiſſance, & étoit tombé évanoui à côté de Roſalie; celle-ci pouſſe un profond ſoupir, r'ouvre les yeux, jette un cri d'effroi, en ſurprenant auprès d'elle un étranger; ſes regards le fixent, elle a reconnu... elle s'écrie à ſon tour: Montalmant!

La voix de Mademoiſelle *Domerval* a retiré Montalmant de ſon accablement: — C'eſt vous! c'eſt vous, mon adorable Roſalie! & dans quel état?.. prête à m'être enlevée... — Je vous ai vu; je quitte la vie avec moins de regret... Seriez-vous marié? une autre... Voilà votre enfant. (Montalmant ne l'avoit point apperçu.) — Mon enfant! — Qu'il vous faſſe reſſouvenir de la mere! — Mon enfant, & auſſitôt il ſerre ſon fils dans ſon ſein, & l'embraſſe avec tranſport: — Ma chere Roſalie... ma mere n'eſt plus... je ſuis libre... vous êtes le ſeul objet que j'aye aimé; j'accours réparer vos mal-

leurs, qui, ſans doute, ſont les miens; vous offrir une fortune éclatante, mon cœur dont vous n'êtes jamais ſortie, ma main; oui, vous retrouvez votre amant, votre époux, le pere de cette charmante créature, qui va encore reſſerrer nos nœuds... Revenez au jour, & nous allons aux autels...—Vous m'aimez encore! je ſerois votre femme! cet infortuné... ſon pere lui ſeroit rendu! ce ſont les ſeules paroles que peut prononcer Mademoiſelle Domerval; elle ajoute ſeulement, en montrant Fréminville: Vous voyez le modele des bienfaiteurs; c'eſt lui qui juſqu'ici a ſoutenu ma miſérable exiſtence, celle de votre fils; je lui dois tout.

Le Curé ne ceſſoit de lever les mains au Ciel, & de lui rendre graces d'un événement ſi inattendu. Monſieur, dit-il à Montalmant, n'oublions point que Mademoiſelle eſt expirante, qu'elle a beſoin des plus preſſants ſecours; auſſi-tôt Montalmant tirant une bourſe pleine d'or, & la remettant à l'Eccléſiaſtique: Vous ſerez auſſi mon bienfaiteur, Monſieur; daignez nous continuer vos bontés; que des médecins accourent; employons tout au monde

pour conſerver des jours qui m'intéreſſent mille fois plus que les miens; ah! Roſalie, Roſalie! je n'ai ceſſé de vous adorer. Vous ſaurez... Ne la troublons point, reprend Fréminville; occupons-nous en ce moment de ce qui doit nous toucher davantage: tâchons de la rappeller à la vie.

Le digne Curé donne tous ſes ſoins; des médecins viennent; on employe les reſſources de l'art; Roſalie avoit fait un effort ſurnaturel; elle étoit retombée dans ſon anéantiſſement; Montalmant, à ſes côtés, tenoit ſes mains dans les ſiennes, & les arroſoit de ſes larmes: quel arrêt vient le frapper? que Roſalie eſt dans un état déſeſpéré, en un mot qu'elle va expirer. Fréminville veut entraîner Montalmant hors de la chambre. — Non, je recueillerai ſon dernier ſoupir; il paſſera dans mon ame; je mourrai, je ſerai enſeveli avec elle; nous ne nous quitterons plus; ah! ma mere, voilà donc votre ouvrage! & au moment que je volois à ſes genoux, que j'allois l'épouſer, m'enchaîner pour jamais... Cher enfant... tu perdrois ta mere! je perdrois une femme, tout ce que j'ai aimé,.. tout ce que j'aime!

Il ſe promenoit, à grands pas, furieux de douleur, agité du plus violent déſeſpoir; il retournoit vingt fois au lit, interrogeoit à chaque fois les médecins qui ne lui cachoient point le coup qui le menaçoit. Fréminville s'efforçoit de l'arrêter dans ſes bras; il l'entretenoit de Dieu. C'eſt dans ces terribles inſtants qu'on éprouve le vuide affreux de tout ce qui nous environne, & l'impuiſſance des conſolations de la terre. O bienfaiſante religion! il n'y a que toi, que toi ſeule qui puiſſes nous ſecourir! eh! que ſont, près de ton appui, tous les vains ſoulagements de l'eſprit & de la raiſon?

Montalmant n'attendoit plus que la mort de Roſalie; il alloit rendre avec elle le dernier ſoupir; l'état de Fréminville ne différoit guere du leur. Le jeune homme entend ces mots échappés à un des médecins : » La nature » pourroit produire une criſe". Soudain Montalmant, affaiſſé ſous l'accablement le plus profond, s'élance du ſein de Fréminville, court au lit de Roſalie : — Elle vivroit! elle vivroit! on lui donne en effet quelque eſpérance. Il eſt impoſſible d'exprimer ſes tranſports;

prenez, disoit-il aux médecins, partagez ma fortune, ma vie, & qu'elle me soit rendue !

Le Ciel réservoit un miracle à l'amour le plus éprouvé ; Rosalie enfin est hors de danger ; Fréminville & Montalmant ne la quittoient point ; à peine elle est en état de l'entendre, que celui-ci s'empresse de se justifier : Non, ma chere Rosalie, non, Montalmant n'est point coupable : avez-vous pu le croire ? Vous vous rappellez mes promesses, mes sermens : je brûlois de les remplir, & de vous donner le nom de mon épouse. Ma mere, un jour, me fait des questions à votre sujet ; après quelques réponses vagues, je me précipite à ses pieds ; je lui ouvre mon cœur ; je lui déclare que vous m'avez inspiré la passion la plus vive, & que j'étois impatient de sceller mon amour par un engagement irrévocable. Ma mere ne me répond point ; le lendemain de cet aveu, elle m'ordonne de la suivre, & ne me laisse aucune liberté. Elle me force de vous écrire une lettre bien contraire à mes sentiments. Nous arrivons à Rouen ; ma mere alors m'accable de reproches, m'oppose sur-

tout l'inégalité des fortunes. Je ne puis diſſimuler ; je m'écrie : Qu'eſt-ce que la richeſſe près de l'amour ? eh ! ma mere, n'y a-t-il pas un plaiſir au-deſſus de tous les autres, à combler de biens ce que l'on aime ? voulez-vous me priver d'une ſatisfaction ſi douce ? Mademoiſelle Domerval n'a-t-elle point des vertus, des charmes ? on ne paye point de ſemblables acquiſitions : voilà les véritables biens & la véritable félicité ; il eſt inutile de feindre : jamais je n'aurai d'autre épouſe que l'adorable Roſalie ; je ne puis aimer qu'elle. Perſuadé que, ſans recourir à des moyens violents, on ne viendroit point à bout de vaincre un penchant ſi impérieux, on m'enferme dans une eſpece de priſon, & là, je ſuis abandonné à ma douleur, à mon amour, ſans livres, ſans papier, & dans l'impoſſibilité abſolue de vous donner de mes nouvelles, & de recevoir des vôtres ; de temps en temps on me faiſoit des viſites, & on ſe contentoit de me demander ſi je penſois toujours de même. Ma réponſe étoit : je l'aime plus que jamais, &, je n'en doute point, j'emporterai cet amour dans le tombeau.

On peut me donner la mort, mais arracher de mon cœur Roſalie... dites à ma mere qu'elle n'attende point de moi ce ſacrifice.

On entre, un matin, dans ma chambre, & on me menace, ſi je n'écris pas la ſeconde lettre que vous devez avoir reçue, d'étendre juſques ſur vous le reſſentiment dont j'étois la victime. Auſſi-tôt je trace ce nouvel écrit, contre lequel toute mon ame ſe révoltoit. Cependant l'eſpérance me conſoloit dans mes maux; je *me répétois* continuellement : Un jour, Roſalie ſaura la vérité : elle ſaura que je n'ai point ceſſé de l'idolâtrer; je lui offrirai ma main; je conſacrerai par l'union la plus ſolemnelle cet amour qui ne peut finir qu'avec ma vie. Jamais, non, jamais ma bouche n'eût pu proférer que je renoncerois à cette ardeur ſi vive, ſi pure, ſi traverſée. Il eſt toujours des plaiſirs pour les cœurs qui ſavent aimer : il y avoit des moments où je goûtois de la douceur à ſouffrir; je me diſois : c'eſt pour Roſalie. Vous étiez l'unique objet qui rempliſſoit mon ame; votre image m'avoit ſuivi dans la priſon; je vous adreſſois mes lar-

mes ; mes gémiſſements ; je vous y voyois ſenſible... La mort de ma mere m'a rendu le maître de ſatisfaire à mon penchant, à mon devoir... de combler tous mes vœux... j'ai volé vers toi. Oui, nous ſerons unis ; ce moment ne peut venir aſſez-tôt ! je ne puis aſſez-tôt t'appeller mon épouſe, ma chere épouſe, nommer hautement mon fils... Monſieur (ſe tournant vers Fréminville) ſera toujours notre ami, notre pere. Ma ſituation préſente me procure la faculté de lui donner quelques foibles marques de ta reconnoiſſance & de la mienne. Hélas ! que ne lui dois-je point ?

Mademoiſelle Domerval reſſentoit le comble de la félicité : elle a retrouvé Montalmant, qui, bien-loin d'être coupable, étoit un exemple de tendreſſe & de conſtance ; elle lui fait à ſon tour un détail fidele de tout ce qu'elle a éprouvé depuis le funeſte moment de leur ſéparation ; Montalmant ne ceſſoit de preſſer ſon fils dans ſes bras ; ils ont oublié tous leurs revers ; ils n'enviſagent plus qu'un préſent enchanteur, qu'un avenir rempli de délices ; c'eſt le cœur qui peut ſeul ſe pénétrer

de la joie & de l'ivreſſe de ce couple heureux.

Roſalie reprit avec la ſanté tout l'éclat de ſes charmes; ſon mariage ne tarda point à ſe célébrer; il fut accompagné de la pompe qu'on pouvoit attendre d'un amant opulent. Montalmant poſſédoit un bien conſidérable. Fréminville goûta la ſatisfaction d'unir les deux époux. Ils reſterent quelque temps dans la ville de ***; réſolus enſuite de tranſporter leur ſéjour à Paris, ils ſe propoſerent d'emmener avec eux le Curé, qui, attaché à ſes devoirs, ne voulut point quitter ſa Paroiſſe. Montalmant le pria d'accepter un revenu que cet homme vraiment vertueux n'eut point l'orgueil déplacé de refuſer. C'eſt ſans doute vous obliger, diſoit-il à Roſalie, que de recevoir ces témoignages de votre amitié; ils me ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils me mettent à portée de diſpenſer des bienfaits, qui ſeront les vôtres; vous n'avez fait que choiſir ma main pour les répandre.

Le Ciel bénit cette union; ces époux eſtimables eurent pluſieurs enfants dignes de leurs auteurs. Madame de Mon-

talmant revenoit tous les ans voir Fréminville, & lui apporter des aumônes abondantes pour ſes pauvres : — Mon reſpectable ami, c'eſt la malheureuſe Roſalie que je ſoulage en eux; ils me rappellent une image que je me retrace, bien-loin de vouloir l'effacer; ah ! ſi jamais l'opulence endurciſſoit mon cœur... puis-je appréhender de changer à ce point ? O mon ami ! remettez ſous mes yeux le tableau de ma miſere : le ſpectacle de l'infortune ramene à la ſenſibilité.

Fin du Tome quatrieme.

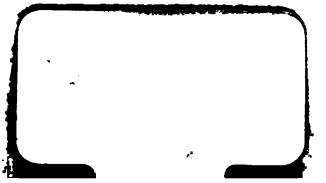
TABLE

DU TOME QUATRIEME.

BAZILE, page 1

LOREZZO, 119

LIEBMAN, 267

ROSALIE, 365

97333?